



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

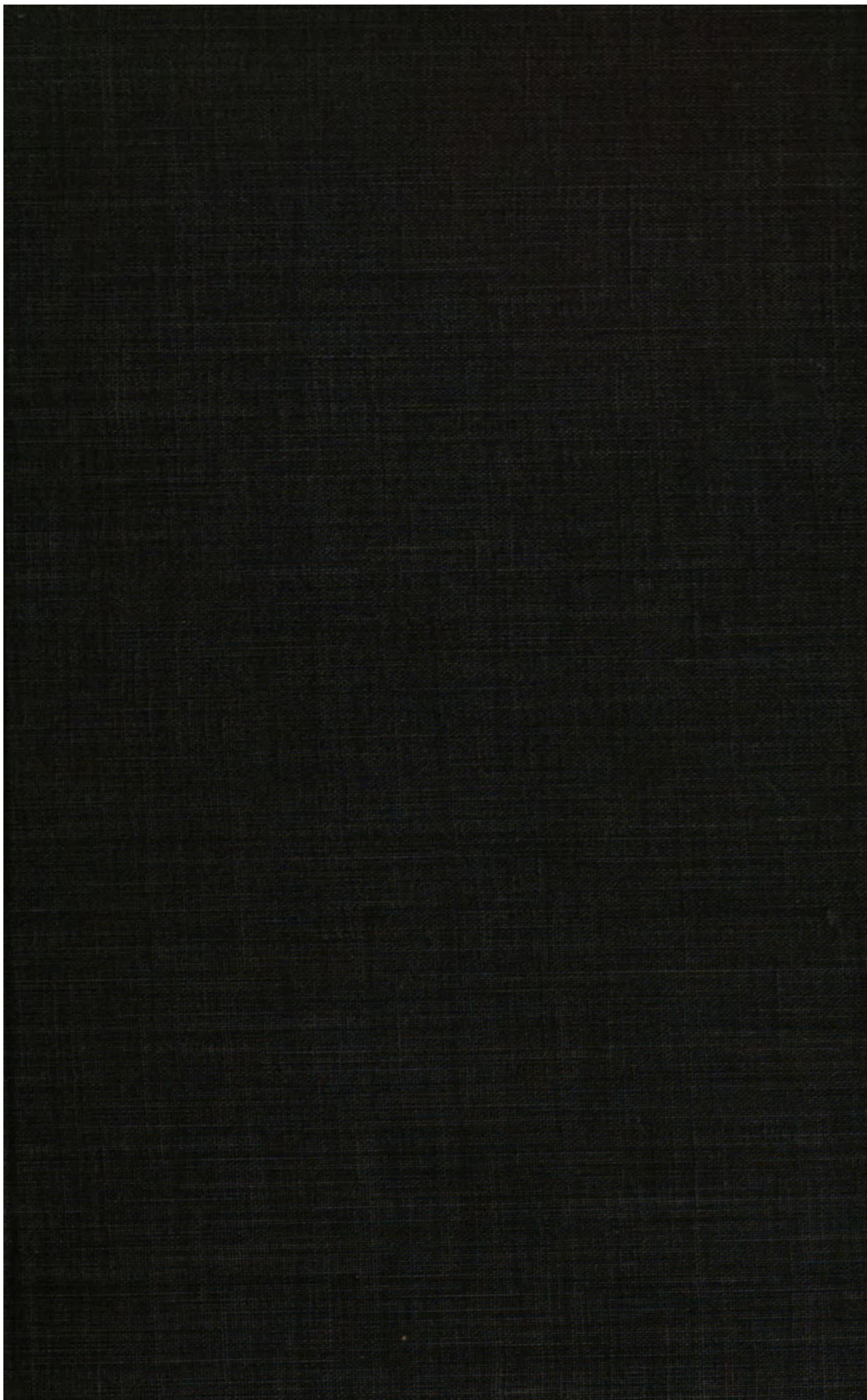
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



~~AS 6 a 27~~



J/E 8836 A.4





CORRESPONDANCE

1872-1892

II

ŒUVRES COMPLÈTES D'ERNEST RENAN

HISTOIRE DES ORIGINES DU CHRISTIANISME

VIE DE JÉSUS.	1 vol.
LES APÔTRES.	1 —
SAINT PAUL.	2 —
L'ANTECHRIST.	1 —
LES ÉVANGILES ET LA SECONDE GÉNÉRATION CHRÉTIENNE.	1 —
L'ÉGLISE CHRÉTIENNE.	1 —
MARC-AURÈLE ET LA FIN DU MONDE ANTIQUE.	1 —

Format in-8°

LE LIVRE DE JOB, traduit de l'hébreu, avec une étude sur le plan, l'âge et le caractère du poème	1 vol.
LE CANTIQUE DES CANTIQUES, traduit de l'hébreu, avec une étude sur le plan, l'âge et le caractère du poème.	1 —
HISTOIRE DU PEUPLE D'ISRAËL.	5 —
ÉTUDES D'HISTOIRE RELIGIEUSE.	1 —
NOUVELLES ÉTUDES D'HISTOIRE RELIGIEUSE.	1 —
AVERROËS ET L'AVERROÏSME, essai historique.	1 —
ESSAI DE MORALE ET DE CRITIQUE.	1 —
QUESTIONS CONTEMPORAINES.	1 —
LA RÉFORME INTELLECTUELLE ET MORALE.	1 —
DE L'ORIGINE DU LANGAGE.	1 —
DIALOGUES PHILOSOPHIQUES.	1 —
DRAME PHILOSOPHIQUES, édition complète.	1 —
SOUVENIRS D'ENFANCE ET DE JEUNESSE	1 —
DISCOURS ET CONFÉRENCES	1 —
L'AVENIR DE LA SCIENCE.	1 —
LETTRES INTIMES DE E. RENAN ET HENRIETTE RENAN.	1 —
LETTRES DU SÉMINAIRE (1838-1846)	1 —
CAHIERS DE JEUNESSE (1845-1846)	1 —
NOUVEAUX CAHIERS DE JEUNESSE (1846).	1 —

Format grand in-18.

CONFÉRENCES D'ANGLETERRE.	1 vol.
ÉTUDES D'HISTOIRE RELIGIEUSE.	1 —
VIE DE JÉSUS, édition populaire.	1 —
SOUVENIRS D'ENFANCE ET DE JEUNESSE.	1 —
FEUILLES DÉTACHÉES.	1 —
FRAGMENTS INTIMES ET ROMANESQUES.	1 —
PAGES CHOISIES.	1 —
PAGES FRANÇAISES.	1 —

ERNEST RENAN

CORRESPONDANCE

1872-1892

II



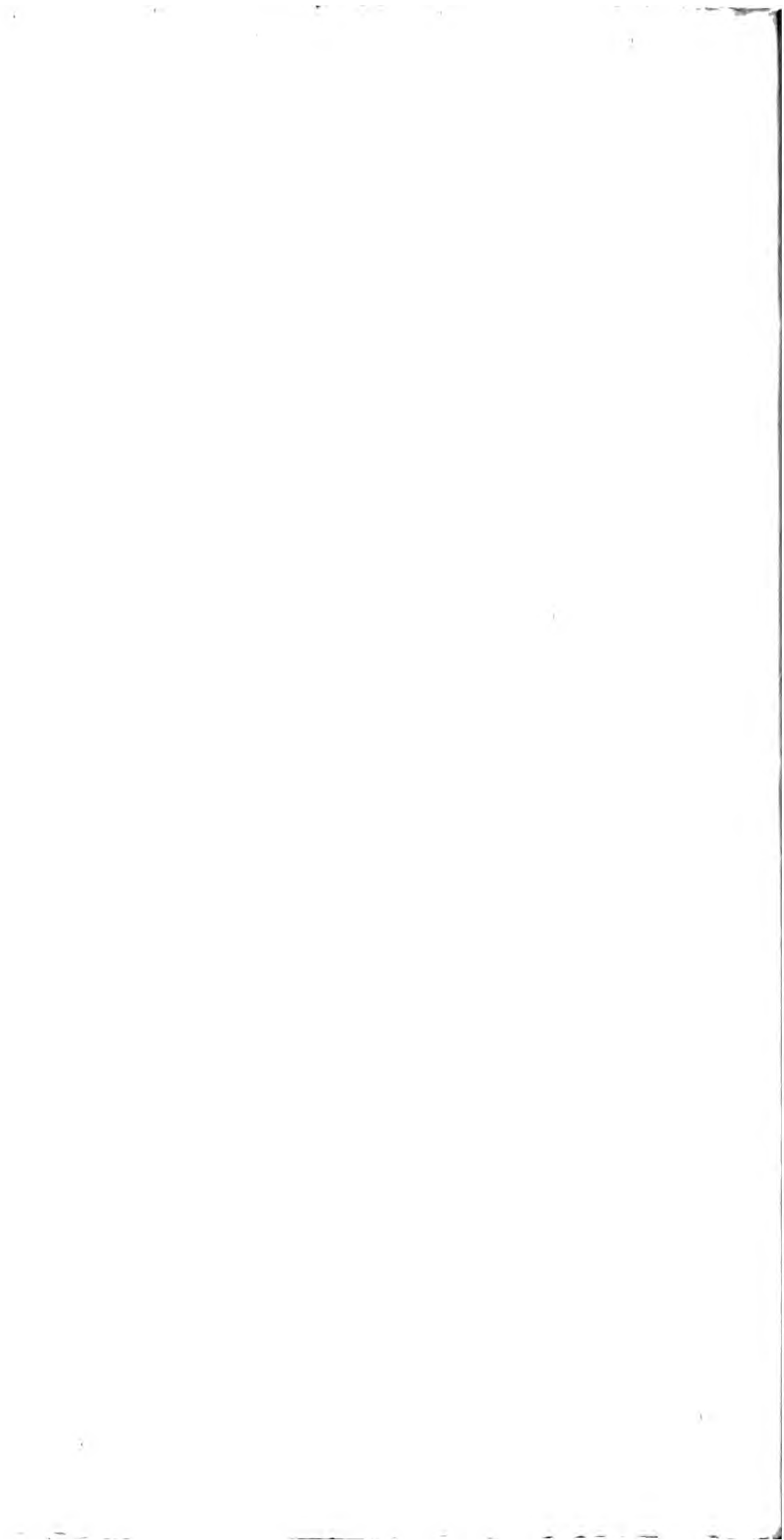
PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER 3,
—

Droits de traduction et de reproduction réservés
pour tous les pays.

Copyright 1928, by CALMANN-LÉVY.



ANNÉES 72, 73, 74



*Au Directeur du Journal de Lyon*¹.

Paris, 11 janvier 1872.

Monsieur,

Je lis avec une pénible surprise la lettre que M. Yung vient de vous adresser, et où il explique avec tant d'assurance, l'histoire de mes rapports avec M. Mommsen. M. Yung affirme qu'il vous écrit « ayant le texte de la lettre de M. Mommsen sous les yeux ».

Je tiens à déclarer bien haut que ce « texte » n'est ni l'original ni une copie prise avec mon consentement. Il y a dix mois, quand je reçus la lettre de M. Mommsen, je la montrai à un très-petit nombre d'amis (les questions que m'adressait M. Mommsen me faisaient presque un devoir de cette communication); je suis obligé de supposer qu'il en aura été pris copie à mon insu. Je regrette profondément cette indiscretion, qui n'atteint pas M. Mommsen, puisque sa lettre du 13 mars ne contient rien que d'honorable pour lui, mais qui constitue un procédé blâmable.

1. Minute conservée.

Le destinataire d'une lettre privée, en effet, n'a aucun droit d'en faire usage pour la publicité sans le consentement de l'auteur; à plus forte raison, celui qui possède une copie de lettre, par l'abus d'une communication amicale, est-il tenu de n'en faire aucun usage sans le consentement du destinataire.

Je proteste également contre les inductions que M. Yung croit pouvoir tirer de divers passages de la lettre de M. Mommsen. Cette lettre, surtout si l'on tient compte d'une certaine gaucherie dans le manie- ment de la langue française, n'implique rien qui ne parte d'un grand zèle pour le progrès des études et, toute opinion politique à part, ne soit digne du savant illustre qui s'est voué à l'exploration critique de l'antiquité avec tant de largeur et de désintéresse- ment.

Recevez, monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

ERNEST RENAN.

Au Prince Napoléon.

Paris, 12 février 1872

Monseigneur,

Effectivement, causant il y a quelques jours avec une personne qui est en relations avec Votre Altesse, je lui exprimai quelques doutes sur l'opportunité du séjour que Votre Altesse voudrait faire à Rome. Ce sont moins des objections formelles que des appré- hensions tirées de la situation singulièrement tendue

de cette ville. Votre Altesse a eu une part de premier ordre dans la fin du pouvoir temporel de la papauté. C'est là à mes yeux un véritable titre de gloire, le pouvoir temporel des papes étant devenu quelque chose de tout à fait funeste à l'Europe, à la France, à la civilisation et à la religion entendue dans un sens élevé. Mais, justement à cause de cela, la présence de Votre Altesse à Rome ne sera pas un événement ordinaire. On y attachera une foule de significations; on ne croira pas que Votre Altesse y sera allée seulement pour se reposer et chercher un climat meilleur pour sa santé. Si la présence de Votre Altesse est l'objet de manifestations favorables de la part des libéraux italiens, on glosera; si elle provoque les récriminations des cléricaux, on glosera encore. Les relations du gouvernement italien avec le gouvernement actuel de la France, relations rendues très difficiles par les exigences du parti clérical, seront mêlées à tout cela. On y attribuera une part à Votre Altesse. Les pétitions des évêques, à l'effet d'obtenir que le gouvernement français n'envoie pas de ministre près du roi d'Italie à Rome, viendront, dit-on, à la Chambre, ces jours-ci. Il peut en résulter des situations délicates. Tout acte de fermeté du gouvernement italien sera présenté comme l'effet d'une instigation de Votre Altesse.

J'ai presque honte de me faire l'interprète de si basses pensées; mais les personnes de votre rang, Monseigneur, sont obligées de compter avec l'opinion, et l'opinion est toujours sottie et cancanière. Maintenant, je ne voudrais pas que Votre Altesse attachât à ces appréhensions plus d'importance

qu'elles n'en avaient dans mon esprit, c'est-à-dire de simples nuances fugitives, quand je les avais signalées à la personne qui me fit part des intentions de Votre Altesse.

Bien plus encore qu'au moment où j'écrivais mon dernier essai, je crois qu'un appel au pays peut seul servir de clef à la situation inextricable où nous sommes. Cet appel donnerait seul, au gouvernement qui en sortirait, la force qui lui serait nécessaire. Mais je doute que l'Assemblée vienne à ce parti. De toutes parts, l'ami de l'ordre et de la légalité se heurte à des impossibilités.

M. Berthelot a été, en effet, bien malade; il est à peu près rétabli; il va partir pour Naples ces jours-ci.

Veillez agréer, Monseigneur, l'assurance de mes sentiments les plus respectueux et les plus dévoués.

E. RENAN.

A la Princesse Julie.

Paris, 20 février 1872.

Madame,

Je crains parfois que vous n'ayez point reçu mon dernier volume¹. J'ai donné ordre à mon libraire de vous l'adresser. Mais ces envois parviennent souvent assez irrégulièrement. Ce sont de tristes réflexions, mais le temps présent n'en peut guère suggérer d'autres. Je n'ai pas prétendu dans ce volume indiquer des solutions à une situation qui semble déjouer toute

1. *La Réforme intellectuelle et morale.*

sagacité; j'ai voulu seulement dire sincèrement ce que je regarde comme le mal suprême de notre pauvre pays.

Notre voyage à Venise nous a été d'une grande consolation. Je l'avais vue il y a vingt-deux ans, triste et asservie; je la retrouvais libre et relativement heureuse, quand c'est le tour de notre pauvre France d'expié sa gloire et sa prospérité passées. Ma femme a beaucoup joui de ce premier voyage d'Italie, elle en a tant joui que nous méditons, à nos heures de projets, un nouveau voyage pour l'automne prochain. Celui-ci nous conduirait à Rome et à Naples.

Quel bonheur, chère princesse, si vous étiez alors à Mandela! J'ai gardé un vif souvenir de cette campagne des environs de Tivoli; j'aimerais tant à revoir avec vous ces lieux si pleins du sentiment et des souvenirs de l'antiquité! Les paysages de la campagne de Rome sont les plus beaux du monde après ceux de la Grèce; et ils ont sur ces derniers un grand avantage, c'est d'avoir été depuis Poussin admirablement interprétés.

Chaque lettre que je reçois du prince Napoléon me fait apprécier mieux les lumières de ce ferme et lucide esprit. Il paraît qu'il se rend à Rome et je m'en réjouis pour vous. Je lui avais cependant fait sur ce voyage quelques objections. Je craignais que dans la situation si tendue des relations de la France, de l'Italie et de la papauté, sa position à Rome ne fût difficile. Il a joué un rôle si capital et selon moi si honorable dans les événements qui ont amené cette situation, que son séjour à Rome ne peut guère être sans conséquence; mais je n'ai eu garde d'insister; il

sait mieux que personne l'état des choses et mieux que personne aussi il peut l'apprécier.

Je ne vous donne point de nouvelles; car nous vivons fort retirés; je ne vais pas à Versailles et je ne sais les choses que de seconde main. Que nous sommes loin, chère princesse, des pacifiques entretiens de la rue de Grenelle! Que le monde s'aigrit! qu'il devient méchant! Que les solutions élevées, conciliantes, des questions politiques, sociales, religieuses, s'éloignent et se confondent avec des rêves! Je crains un recul déplorable dans l'ordre intellectuel et moral; je vois le jour où une pensée indépendante et sereine sera dans le ton général du monde une note déplacée. Que nous avons raison, il y a dix-huit mois, d'annoncer qu'on mettrait le pied sur le seuil de l'enfer! Et qu'il est triste de penser que quelque pessimistes que nous ayons été, nous ne l'avons jamais été assez!

Maury est plein de force et de courage.

Il est un de ceux qui ont le mieux traversé ces temps de deuil. Le goût désintéressé du travail nous a seul soutenus.

Agréez, chère princesse, l'expression de mes sentiments les plus respectueusement et les plus affectueusement dévoués.

E. RENAN.

*A la même.*Paris, 8 mars 1872 ¹.

Chère princesse,

Je réponds sur-le-champ à l'honneur que vous m'avez fait en me demandant mon opinion sur cette question : Saint Pierre a-t-il été à Rome ?

Je regarde comme probable que saint Pierre a été à Rome ; mais je crois qu'il n'y a été que peu de temps, qu'il a souffert le martyre peu de temps après son arrivée.

Ce qui me porte à regarder comme probable que saint Pierre a été à Rome, c'est surtout ce raisonnement : saint Pierre est mort martyr (les témoignages du quatrième évangile, de Clément Romain, du fragment qu'on appelle Canon de Muratori, de Denys de Corinthe, de Caius, de Tertullien, ne laissent aucun doute à cet égard) ; — or, on ne conçoit guère que saint Pierre soit mort martyr ailleurs qu'à Rome. Ce n'est qu'à Rome en effet que la persécution de Néron eut beaucoup d'éclat. A Jérusalem, à Antioche, le martyre de saint Pierre ne se conçoit pas aussi bien.

A ce raisonnement vient s'ajouter cette considération que l'auteur de la première épître attribuée à saint Pierre veut que ladite épître ait été écrite de Rome (v. 13), argument qui garde toute sa force même si l'épître est supposée ; car cette épître est en tout

1. Cette lettre a été publiée en 1872 sous une forme légèrement différente dans *l'Espérance de Rome*, revue inspirée par le P. Hyacinthe.

cas fort ancienne et témoigne que l'opinion reçue au temps où elle fut écrite était que saint Pierre avait résidé à Rome.

Les témoignages des Pères du II^e et du III^e siècle ont aussi de la force. Enfin le système qui sert de base aux Actes ébionites de saint Pierre dont la principale rédaction se trouve dans les *Recognitions* ou *Homélie*s pseudo-clémentines, est digne de considération.

Le système qui nous montre saint Pierre suivant partout Simon le magicien pour combattre ses fausses doctrines, renferme, selon l'opinion maintenant la plus reçue en Allemagne, une allusion à la rivalité de saint Pierre et de saint Paul (qui serait désigné sous le pseudonyme de Simon le magicien). Un tel système paraît être vrai au fond malgré les fables qui s'y mêlent.

Je regarde pour ma part comme très admissible que saint Pierre vint à Rome à la suite de saint Paul et en partie pour combattre son influence.

Une chose qui me paraît certaine en tout cas, c'est que saint Pierre n'est pas venu à Rome avant saint Paul. En effet, l'épître de saint Paul aux Romains, écrite vers l'an 50 ou du moins pas plus de deux ans et demi avant l'arrivée de saint Paul à Rome, suppose que saint Pierre n'était pas à Rome quand saint Paul l'écrivait; on ne concevrait pas saint Paul écrivant aux fidèles dont saint Pierre était le chef et ne faisant pas la moindre mention de ce dernier. Ce qui est décisif surtout, c'est le dernier chapitre des Actes des Apôtres. Ce chapitre ne se comprend pas si Pierre était à Rome quand Paul y arriva.

Le système des vingt-trois et vingt-quatre années du pontificat de Pierre à Rome est donc insoutenable; ce qui est probable, c'est que Pierre vint à Rome vers l'an 61 ou 62 et qu'il trouva la mort dans la grande persécution de Néron de l'an 64.

Excusez ces arides détails; il faudrait une longue dissertation pour expliquer tout cela avec clarté.

Agréez, chère princesse, l'expression de mes sentiments les plus respectueux et les plus dévoués.

E. RENAN.

Au Père Hyacinthe.

Paris, 15 mars 1872.

Mon Révérend Père,

La princesse Julie m'apprend que vous avez eu la pensée de reproduire dans *l'Espérance de Rome* la lettre que je lui ai écrite il y a quelques jours, sur la venue de saint Pierre à Rome. Quoique cette lettre, nullement composée en vue du public, soit bien sommaire pour un pareil sujet, où chaque point de détail devrait être appuyé de citations et de renseignements, je ne puis qu'autoriser de grand cœur la reproduction dont il s'agit, si vous y voyez quelque fruit.

Permettez-moi en même temps, mon Révérend Père, de vous dire avec quelle attention émue je suis vos efforts pour tâcher de ramener la vie dans quelques parties au moins du cadavre de cette vieille et respectable mère que le déplorable aveuglement du parti ultramontain a tuée. Certes l'issue la plus

désirable à la crise religieuse de notre temps eût été un élargissement du catholicisme, sacrifiant sur bien des points la lettre et le dogme matériel pour sauver l'esprit, renonçant à la lutte contre les résultats éventuels de la science, et proclamant sans crainte qu'aucun de ces résultats ne l'atteindrait dans son vrai sanctuaire, qui est l'affirmation du cœur. Vous avez raison d'espérer contre l'espérance et de regarder cette solution comme possible encore. L'avenir nous réserve tant de situations inconnues, et la papauté, par ses dernières exagérations, s'est préparé des destinées si impossibles à prévoir!

Aucun cœur élevé, en tout cas, ne pourra dans l'histoire avoir pour votre noble tentative d'autre sentiment que celui que nous avons nous-mêmes, je veux dire un profond respect, une sympathique admiration.

Agréez, mon Révérend Père, l'expression de mon attachement le plus affectueux et le plus dévoué.

E. RENAN.

*A Gustave Flaubert*¹.

Paris, 15 avril 1872.

Mon cher ami,

Laissez-moi vous serrer bien sympathiquement la main. Je sais comprendre votre douleur; comme vous, j'aimais vivement ma mère; voilà près de quatre ans que je l'ai perdue², je ne vous dirai pas que ces regrets-là s'amointrissent avec le temps, au contraire; tel

1. Communiquée par madame Franklin-Grout.

2. La mère de Gustave Flaubert était morte le 6 avril 1872.

est notre sort et il n'y a pas de philosophie qui nous donne de bonnes raisons pour en prendre notre parti.

Recevez l'assurance de mes plus affectueux sentiments.

E. RENAN.

Au Prince Napoléon.

Sèvres, 14 juillet 1872.

Monseigneur,

J'ai appris, seulement il y a quelques jours, que Votre Altesse était revenue à Prangins, et je me suis réjoui de la savoir dans ce beau séjour où Elle m'a permis l'an dernier de passer quelques jours auprès d'Elle. Ce lac délicieux, ces splendides sommets de neige, ces fraîches côtes boisées de Saint-Cergues, m'ont laissé le plus vif souvenir, et je ne doute pas que Votre Altesse, qui sait si bien sentir tout ce qui est beau, ne trouve là, encore cette année, le calme et l'oubli du présent.

Notre pauvre pays, malgré sa pesanteur politique, a plus de bon sens que ceux qui le gouvernent. Il commence à s'habituer à l'instable, il vit avec son mal de mer. Il est évident qu'un grand changement s'est opéré depuis 1848. L'immense majorité du pays, à cette époque, avait la foi monarchique; cette foi s'est affaiblie. Le pays n'aura plus la force de faire par lui-même une restauration monarchique. Certes, si cette restauration se fait, il y applaudira; mais il fournira peu de vapeur pour la faire. La France est à prendre, mais elle ne se donnera plus. Comme pour

le moment, on ne lui demande qu'une chose qui n'exige pas grand effort moral : payer — (chose qui est pour lui la plus facile, vu ses immenses économies), il paiera, créera même la quantité d'ordre matériel sans laquelle la vie n'est pas possible, mais, quant aux vraies réformes, à celles qui referaient une nation, une hiérarchie sociale, une armée, une instruction publique, un enseignement moral et religieux, nous en sommes plus loin que jamais. Est-ce que Votre Altesse ne songerait pas à publier, sur la situation, les vues lumineuses qu'elle possède, et qui viennent d'une connaissance si profonde de son siècle? Ou, mieux encore, que ne travaille-t-elle à ces Mémoires qu'Elle doit à l'histoire de son temps, et où tant d'énigmes seront éclaircies?

La question de la succession de Pie IX posera le problème de la papauté dans toute sa gravité. Il est clair que les conclaves à l'ancienne manière, avec leurs petites intrigues, leurs allées et venues de courriers d'ambassade et de cardinaux protecteurs, sont impossibles. La papauté est devenue une sorte de lamaïsme; la succession tend à se faire par une sorte de cooptation ou de désignation du prédécesseur. Dans l'état actuel de la conscience catholique, le pape qui aura cette désignation de l'infailible décédé, sera le vrai pape pour la grande majorité; mais les schismes auront là une porte tout ouverte. Je crois bien, en effet, comme Votre Altesse me le disait dans sa dernière lettre, qu'à la prochaine vacance, l'anti-pape italo-allemand, en supposant qu'on réussît à le créer, n'aurait pas grand succès dans la catholicité, dominée qu'elle sera par l'ascendant extra-

ordinaire de Pie IX mort ; mais qu'au bout de quelque temps, l'unité catholique soit tout à fait compromise à ce jeu-là, c'est ce sur quoi je n'ai aucun doute. L'unité catholique supposait le pouvoir temporel ; le pouvoir temporel disparu, l'unité catholique disparaîtra. Les Italiens sont naïfs de croire qu'ils garderont la papauté universelle dans la ville de Rome devenue la capitale d'un État particulier : la conséquence de la constitution du royaume d'Italie, c'est le départ de la papauté. Pour Dieu ! qu'ils la laissent partir, et ne se mettent pas, comme ils firent lors du grand schisme, à courir après elle !

J'ai beaucoup travaillé en ces derniers temps, et fort avancé mon quatrième volume des *Origines du christianisme*, consacré à Néron, à l'Apocalypse, à la prise de Jérusalem. Quoique mes souvenirs de Rome soient très précis, j'ai éprouvé cependant, plus fortement que jamais, en écrivant ce volume, le désir de revoir cette ville extraordinaire. Nous y ferons probablement un petit voyage vers le mois d'octobre. Si Votre Altesse était à cette époque à Prangins, je lui demanderais la permission d'aller lui présenter mes devoirs. Il y a tant de choses que les lettres ne comportent pas et qui n'appartiennent qu'aux libres entretiens !

Veillez, Monseigneur, agréer l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, de Votre Altesse, le très-dévoué serviteur.

E. RENAN.

Si Votre Altesse n'a pas encore le volume de *Mélanges* de M. Strauss, en tête duquel j'ai mis une

préface, je le lui ferai expédier par mon éditeur, ou par le traducteur, M. Charles Ritter, qui demeure à Morges.

A la Princesse Julie.

Sèvres, 20 juillet 1872.

Chère princesse,

Mes sentiments vous sont trop bien connus pour que j'aie besoin de vous prier de ne pas attribuer mon silence à l'oubli. Depuis quelques mois, j'ai vécu dans une sorte de solitude, aussi loin du monde que si j'étais à cent lieues de Paris, plongé tout entier dans le quatrième volume des *Origines du christianisme*. Ce volume est maintenant presque achevé, et je commence à revivre. Ce volume contiendra la persécution de Néron, la mort des apôtres, l'Apocalypse, la ruine de Jérusalem. La grandeur des scènes qu'il a fait passer sous mes yeux, l'éloquente poésie de la protestation chrétienne m'ont fait oublier le présent, et, par le triste temps où nous sommes, tout ce qui nous dépayse est un bienfait. Notre pauvre pays s'abandonne de plus en plus à ses idées superficielles en politique. Ses blessures matérielles sont plus qu'à demi cicatrisées; sa prodigieuse richesse recommence à déborder et il ne voit pas ses blessures morales, la faiblesse de ses institutions, sa nullité militaire et politique. Si l'état actuel continue, il finira même par ne plus tenir beaucoup à tout cela, par dormir tranquille dans la honte et sur le bord du précipice. Voilà où arrive une nation qui rompt avec sa vieille aristocratie et ses institutions séculaires. J'espère à peine

voir renaître la France d'autrefois ; car très-peu voient le mal présent, et l'opinion, sur laquelle seule on pourrait prendre un point d'appui, est trop peu intelligente. Comment guérir un malade qui ne reconnaît pas même qu'il est malade ?

Mon quatrième volume a éveillé plus vivement que jamais en moi le désir de revoir Rome. Il est très probable que vers la fin de septembre prochain, nous partirons, ma femme et moi, pour Naples, où nous ferons un séjour d'une dizaine de jours, après lequel nous partirons pour Rome où nous resterons environ un mois. Je me fais une fête de revoir cette ville extraordinaire qui m'a laissé de si forts souvenirs. Ai-je besoin de vous dire, princesse, que le bonheur de vous y retrouver, de causer avec vous de tant de choses auxquelles la correspondance ne se prête guère, décuple ma joie et n'est pas le moindre attrait qui m'attire ? Que de fois je pense à ce salon hospitalier et aimable de la rue de Grenelle où toutes les nuances se confondaient, où toute pensée honnête était accueillie ! La pensée de reprendre ces chers entretiens sous les ombrages de Cantalupo me ravit de joie, et ma femme n'y est pas moins sensible. Notre petite famille va bien, très bien même. Mon pauvre Ary est gentil, plein d'esprit ; j'espère que son infirmité ne troublera pas trop sa vie ; Noémi est très bonne. Nous vivons d'eux et avec eux.

Soyez assez aimable, chère princesse, pour me rappeler au souvenir de M. le marquis, et veuillez agréer l'assurance de mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués.

E. RENAN.

A M. Taine.

Sèvres, 8 septembre 1872.

Mon cher ami,

Vous ravivez un de mes plus vifs remords. Oui, je vous avais promis et je m'étais promis à moi-même de rendre compte dans les *Débats* de votre excellent livre¹. Pourquoi ai-je tant tardé? Sans doute à cause des événements, à cause de la direction du journal, qui, à certains moments, a été tellement injurieuse pour la famille déchue, que moi pour qui ce régime a été plus *injuria quam beneficio cognitum*, j'ai hésité à écrire dans un journal qui suivait une ligne si absolue, mais la principale raison a été que depuis si longtemps je me suis éloigné du point de vue psychologique, qui est celui de votre livre, que j'y suis devenu comme étranger. Ceci n'empêche pas, remarquez bien, que je prise fort les recherches faites dans cette direction et que je n'aie hautement apprécié ce que vous avez mis dans votre livre de force d'analyse et d'observation. Loin d'avoir des objections à vous faire, je dirai presque que j'en ai trop peu, votre livre ne me suggérant aucun biais pour ces vues personnelles sans lesquelles un grand article des *Débats* n'a pas de subsistance. En dire tout le bien que j'en pense, lui rendre une justice qui, selon moi, ne lui a pas été assez rendue, j'y suis prêt, j'en suis même désireux; mais c'est l'affaire d'une colonne, et je crois qu'il faudrait attendre pour cela une nou-

1. *De l'Intelligence*. Paris, 1870.

velle édition, cette édition augmentée que justement vous comptez faire. S'il fallait attendre trop longtemps pour cela, pourquoi n'imprimez-vous pas vos additions en un fascicule à part; cette forme aurait l'avantage que ceux qui ont les premières éditions pourraient l'y joindre. La publication de ce fascicule me servirait d'occasion pour rappeler l'ouvrage entier.

Ce serait là une dérogation que je serais heureux de faire pour vous à une règle que je me suis depuis deux ans imposée, c'est de ne plus faire de comptes rendus dans les journaux. Notre pauvre *Journal des Débats* est descendu si bas qu'on hésite encore à y écrire. Quant à l'efficacité que vous prêtez aux lignes que j'y pourrais mettre, oh! n'en croyez rien. Je me ferais scrupule d'être la cause indirecte qui empêcherait de paraître cette 3^e édition qui sera un si grand service rendu à la science philosophique; mais soyez sûr que pour la vente, cela représenterait à peine quelques exemplaires. Les temps sont durs et les articles de journaux sont une chose usée, qui a perdu tout crédit.

Pardonnez-moi, et croyez à ma plus vive amitié.

E. RENAN.

*A l'Empereur du Brésil*¹.

Paris, 17 septembre 1872.

Sire,

J'ai tardé à écrire à Votre Majesté pour lui présenter mes devoirs et la remercier des bontés qu'elle a eues

1. Minute conservée.

pour nous dans ce séjour, qui nous laisse à tous un si profond souvenir. Je voulais pouvoir présenter à Votre Majesté quelques travaux de notre Académie que je crois l'intéresser et dont l'impression a été fort retardée. Ci-joint j'offre à Votre Majesté, outre le plan de notre *Corpus*, une épreuve que nous avons faite pour nous bien fixer sur la forme que nous donnerons aux notices sur chaque inscription. Ce n'est qu'une épreuve, qui, bien entendu, n'a rien de définitif. Nous travaillons toujours, mais les œuvres collectives vont toujours lentement; deux de nos membres les plus actifs de notre Comité nous sont d'ailleurs enlevés en ce moment, le premier par ses devoirs, le second par ses fonctions d'ambassadeur à Constantinople.

J'espère dans quelques mois adresser à Votre Majesté un exemplaire complet de ma *Mission de Phénicie*, dont l'impression est enfin presque achevée. Ces jours-ci j'ai remis à l'Académie mon livre, consacré à l'Apocalypse et à Néron. Aujourd'hui même, je pars pour Rome, où j'ai diverses recherches à faire pour ce volume. Il y a 22 ans que je n'ai vu la ville éternelle; beaucoup de découvertes importantes ont été faites depuis par les fouilles de M. de Rossi et de Pietro Rosa.

Tous, nous travaillons beaucoup et nous cherchons à oublier dans les distractions de l'étude les tristes soucis du présent. Nous voyons l'abîme creusé sous notre malheureux pays; chaque jour, nous voyons la couche qui nous en sépare s'amincir et se déchirer. Qu'y faire? Nous avons dit et fait ce que nous avons pu. Nous voyons trop juste et trop loin, pour que

la superficielle démocratie puisse nous comprendre. Elle ne voit pas ce que nous voyons, et nous prend pour des rêveurs. Le rétablissement légal de la monarchie n'aura pas lieu; le pays ballottera d'aventure en aventure, de dictature en dictature, et les vraies réformes ne se feront pas, et le niveau moral et intellectuel ira toujours s'abaissant. Qu'il est cruel de voir ainsi finir une patrie qu'on avait aimée! La visite de Votre Majesté aura été la visite au chevet d'un agonisant; elle me rappelle toujours ce beau passage de l'épître de saint Jacques : *Visitez les pauvres dans leur infirmité.*

Je ne saurais dire à Votre Majesté quelle profonde impression ont laissée chez tous ceux qui ont été admis auprès d'Elle cette chaleur et cette lucidité d'âme, cette élévation d'esprit et de cœur que respirent tous ses entretiens. Cette impression n'a été chez personne plus vive que chez celui qui demande à Votre Majesté de déposer à ses pieds.....

(*inachevé*).

E. RENAN.

A la Princesse Julie.

Rome, 19 octobre 1872.

Chère princesse,

Nous voici dans cette incomparable ville de Rome dont l'impression est toujours si forte, si profonde. Notre première visite, ai-je besoin de vous le dire? eût été pour la place Trajane, si nous eussions eu l'espoir de vous y trouver. Puisque vous avez été

assez bonne pour nous permettre d'espérer que nous serions assez heureux pour vous voir à Cantalupo, oserai-je vous demander quel jour nous ne vous dérangerions pas ? Ce sera une vraie fête pour nous de causer avec vous, comme nous faisons en ce salon de la rue de Grenelle que nous n'oublions pas des questions tristes parfois que notre temps soulève. J'ai vu le prince Napoléon à Prangins ; je l'ai trouvé parfaitement calme et voyant les choses comme elles sont. A la date où je l'ai vu, il ne paraissait pas songer à ce voyage que je regrette un peu, quoique assurément il fût dans son droit. Nous reparlerons de tout cela. Permettez-moi de vous prier de présenter mes respects au marquis Roccagiovine et agréez, chère princesse, l'expression de nos sentiments les plus élevés.

E. RENAN.

Au Prince Napoléon.

Mandela, octobre 1872.

Monseigneur,

J'ai beaucoup tardé à écrire à Votre Altesse. J'attendais à le faire que j'eusse vu la princesse Julie. Avec sa bonté ordinaire, la princesse nous a gardés trois jours, et c'est de Mandela que j'écris ces lignes à Votre Altesse. Nous avons trouvé ici M. Hébert qui doit à ces harmonieuses montagnes de la Sabine tant de belles inspirations. Les traits sûrs et rapides qui sont en tête de cette lettre, donneront à Votre Altesse l'idée la plus juste du pittoresque séjour où

nous venons de passer quelques-unes des meilleures heures dont nous ayons le souvenir. La princesse Julie s'est fait ici une vie qui, pour une personne de sentiments aussi élevés, réalise les plus essentielles conditions du bonheur. Le bien qu'elle répand autour d'elle, et auquel s'associe si dignement le marquis, contente son noble cœur et lui suffit. Mandela est dans une position charmante; il y a là une vue admirable des montagnes, de délicieuses échappées sur l'Anio et la Digence, une fontaine adorable, que je soupçonne d'avoir été autrefois quelque déesse, comme celles auxquelles Horace offrait des sacrifices, dépossédée aujourd'hui de ses honneurs divins, mais non de son pittoresque.

Avec Hébert, j'ai fait de ravissantes promenades, et, quoique le temps nous ait empêchés d'aller à Roccagiovine et à Subiaco, j'ai pu prendre le sentiment complet de ce classique pays. Combien on est heureux de s'abstraire ainsi des tristesses d'un monde en décadence qui semble prendre à tâche d'exclure de son sein tout idéal, toute poésie!

J'ai vivement regretté l'acte illégal dont Votre Altesse a été l'objet en France. Votre Altesse était sûrement dans son droit, et le gouvernement a commis une grande faute¹, mais la France est à l'état d'un malade, que tout bruit agace. Je crois que Votre

1. Le prince Napoléon, conseiller général de la Corse, muni d'un passeport régulier du consul général de France à Genève, se rendit le 8 octobre 1872, accompagné de sa femme, la princesse Clotilde, au château de Millemont, appartenant à M. Maurice Richard. Il y fut arrêté le 11 octobre sur les ordres de M. Thiers, président de la République.

Altesse servira mieux le pays et le principe qu'Elle représente en restant dans sa solitude de Prangins, qu'Elle peut rendre si fructueuse, en écrivant ses mémoires, ses commentaires sur les choses du temps. Le jour où Votre Altesse peut être utile au pays n'est pas venu. Les Orléans ont, suivant moi, fait une faute capitale en rentrant en France, puisque cette rentrée les oblige, ou à se déclarer républicains, — ce qui, pour des princes, est une abdication, — ou à faire une opposition au gouvernement, ce qui semblerait, de leur part, un acte antipatriotique et intéressé. Je désire vivement que Votre Altesse ne commette jamais une faute qui la mette dans cette fâcheuse alternative.

Mon voyage d'Italie m'enchanté tellement, par les merveilles que je vois, que je n'ai pas le temps de m'arrêter à ce que je trouve d'un peu superficiel et étourdi dans les tendances maintenant dominantes. Quelques mots que j'ai dits au cercle Cavour ont été inexactement rapportés par les journaux. Je n'ai pas dit une puérité comme celle-ci : « La question de la papauté est résolue. » — Je crois l'unité de l'Italie fondée, si elle reste fidèle à la maison de Savoie ; je ne crois nullement au rétablissement du pouvoir temporel ; mais, plus que jamais, je pense que la papauté quittera l'Italie, et ne se réconciliera pas avec le royaume. L'unité de la catholicité me semble de plus en plus menacée, et la faute en sera attribuée, dans l'histoire, à l'immense orgueil du pape Pie IX.

Comment remercierai-je Votre Altesse des bontés qu'Elle a eues pour nous à Prangins ? Ma femme a été particulièrement heureuse qu'il lui ait été donné

d'admirer de près les hautes vertus, la force d'âme, la sérénité chrétienne de madame la princesse Clotilde. Permettez-moi, Monseigneur, de présenter à la princesse et à Votre Altesse, l'expression des sentiments du plus profond respect.

E. RENAN.

M. Hébert me charge de vous offrir l'assurance de ses sentiments les plus dévoués. L'affection de la princesse Julie vous est si connue que je craindrais de ne vous rien apprendre, en vous disant quel a été le fond de tous nos entretiens.

*A. A. de Gubernatis*¹.

Florence, 26 novembre 1872.

Merci, cher Monsieur, merci, pour le beau cadeau que vous me faites. Je serai fier de présenter à l'Académie votre bel ouvrage². Vous êtes là dans une voie bien féconde.

Je pense comme vous que, depuis les temps les plus antiques, l'humanité n'a pas inventé un conte, une fable, un épisode épique ou romanesque. Connaissez-vous les travaux de Luzel sur les contes de la Basse-Bretagne? Si vous le voulez, vous pouvez vous adresser à ce laborieux travailleur de ma part. Son adresse est à Plouaret, près Lannion, Côtes-du-

1. Savant indianiste italien. Publiées dans *Étincelles*, Rome, 1900.

2. La *Zoological Mythology*.

Nord. Il vous indiquera tout ce qui est publié sur ce sujet. Avez-vous lu les *Mabinogion* de Lady Charlotte Guest? C'est là surtout qu'on voit les idées étranges de la race celtique sur l'animal, et combien sur ce point elle était restée jusqu'au Moyen Age fidèle à l'esprit primitif.

Ma femme envoie ses meilleurs compliments à madame de Gubernatis, et vous adressera de Paris la carte à laquelle vous avez la bonté d'attacher quelque prix.

Croyez à mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués.

E. RENAN.

A Charles Ritter.

Paris, 7 décembre 1872.

Cher monsieur Ritter,

Mille fois merci pour l'envoi du gibus.

J'ai été fort heureux de le trouver; car, arrivé lundi matin, j'ai fait l'ouverture de mon cours à 2 heures. Sans vous, j'aurais dû aller au Collège en un costume peu séant à un professeur d'hébreu.

Nous voici de retour depuis lundi seulement, enchantés de notre voyage et bien reposés. Il y avait vingt-trois ans que je n'avais vu l'Italie; elle m'a paru plus belle que jamais, dans son passé. Sa modeste et honorable renaissance comme nation est aussi un fait très heureux pour notre pauvre humanité, si travaillée d'autre part. Cette résurrection de

l'Italie suffit pour tuer la papauté temporelle, et la chute de la temporalité papale, amènera le déchirement de l'unité catholique, le catholicisme ayant commis la faute de faire reposer son unité sur la possession matérielle d'un petit territoire. Je m'en réjouis; car justement parce que je voudrais espérer encore, pour le vieux catholicisme, un avenir bien-faisant et respectable, je souhaite la fin la plus prochaine à cette déplorable institution papale, telle qu'elle existe depuis le concile de Trente. Les plus grands maux du catholicisme viennent sûrement de là.

Merci pour le beau volume de M. Strauss. Je l'ai déjà lu en partie et parcouru tout entier. C'est très beau. Naturellement, pour nous, pour moi, qui avons suivi les écrits de M. Strauss, le volume a peu de nouveauté. Nous aurions en quelque sorte pu le conclure de ce que nous savions de la marche de la pensée de l'auteur. Peut-être eût-il mieux valu garder pour un autre volume certains chapitres qui sont trop étrangers à la religion. Sans doute, pour nous, la religion n'est pas une catégorie à part de la vie, distincte de l'art, de la science, de la bonne ordonnance de la conduite pratique; cependant, tous les côtés de l'art, de la science, même de la morale, ne sont pas religieux. Mais cette critique a peu de conséquence. Le livre est grand, noble, élevé, tel qu'on devait l'attendre de M. Strauss. Ces sortes de résumés dogmatiques sont de hardies tentatives; le bilan en pareille matière est toujours une faillite. Pour moi, je trouve qu'il vaut mieux vivre de confiance, ne pas ébranler notre maison en montrant les livres de compte, en sauver la réputation de solidité par notre attitude calme et

tranquille. Et au fond, je crois plus que jamais que la religion n'est pas une pure duperie subjective de notre nature, qu'elle répond à une réalité extérieure, et que celui qui en aura suivi les inspirations, aura été le bien inspiré.

En effet, j'ai pu lire à Rome en placards tout mon 4^e volume. On me l'a composé d'un bout à l'autre en quelques jours; mais il me faut environ quatre mois pour corriger et retoucher tout cela; je ne paraîtrai pas avant le mois d'avril.

Les temps sont si tristes qu'il vaut mieux n'en pas parler. Tout est noir, plus triste que jamais. Conservez-moi votre amitié, et croyez bien à la mienne.

E. RENAN.

Au Prince Napoléon.

Paris, 6 décembre 1872.

Monseigneur,

Nous ne sommes rentrés à Paris que lundi dernier 2 décembre. Nous avons tiré la corde le plus possible : rentré à Paris à 7 heures du matin, j'ai fait mon cours à deux heures de l'après-midi. Je tenais essentiellement à ne pas être en retard pour éviter l'inconvénient d'une affiche et d'une annonce particulière.

Que je suis fier que Votre Altesse ait bien vu que le *speech* que m'ont prêté les journaux italiens était faux pour une grande part! Effectivement, ces Italiens ont un art admirable pour vous faire dire ce qu'ils désirent que vous ayez dit. Mais ils y mettent tant de bonne grâce et de courtoisie qu'on est désarmé.

Ce que j'ai bien réellement dit, c'est que je crois le royaume d'Italie fondé, et à l'abri de tout danger grave, au moins jusqu'à la mort du roi Victor-Emmanuel. Le parti républicain ne sera un inconvénient sérieux qu'alors, et quant aux troubles qui pourraient éclater dans les parties anarchiques telles que Naples, je crois que l'armée du Nord suffira tout à fait à les réprimer. Ce que j'ai dit encore, c'est que la restauration du pouvoir temporel est très peu probable, que même la France rangée au trône légitime de Henri V (hypothèse qui a peu de chances) ne referait pas l'expédition de 1849. Le parti légitimiste met, à l'heure qu'il est, cette restauration dans son programme, mais s'il était au pouvoir, il se verrait obligé d'y renoncer. Mais ce que je n'ai pas dit, c'est que la question papale était résolue. Je pense, au contraire, que cette question est à ses débuts, et qu'elle traversera les phases les plus étranges. Sur ce point les Italiens sont presque tous superficiels. Ils s'imaginent naïvement que la situation actuelle peut durer presque indéfiniment, que la papauté s'acointera dans la situation secondaire qui lui est faite au Vatican. Je ne le crois pas; le fanatisme catholique réagira, même sur la tiédeur du Sacré Collège, et engagera la lutte. Il y aura une papauté exaltée qui finira par quitter Rome, ou qui, si elle y reste, portera ses protestations aux derniers excès. Mais cette papauté ne sera pas assez forte pour briser le royaume, à moins qu'un jour, elle ne se réconcilie publiquement avec l'Empire allemand, lequel, avec ses embarras avec les démocrates, pourra fort bien être tenté d'accepter le marché du parti catholique.

La crise où nous sommes engagés est sans issue. La droite ne veut à aucun prix du renouvellement partiel, qui est pourtant la seule solution légale. Elle n'attend qu'une occasion pour amener M. Thiers à une démission qu'elle acceptera sur-le-champ. Alors, elle constituera un gouvernement militaire qui fera des coups d'État, des proscriptions. Elle croit ainsi écraser le parti démocratique, et elle y réussira peut-être. Mais ce qu'elle ne voit pas, c'est que la victoire ne sera pas pour elle. La France est monarchique, elle n'est pas *droitière*. Aucun militaire n'est en mesure d'exercer la dictature pour son compte, en son nom; aucun ne se souciera de l'exercer pour l'Assemblée; donc le militaire, maître de la situation, choisira un Monk; or ce ne sera ni pour Henri V, ni pour les Orléans. Tout cela est dans l'hypothèse où la droite réussirait à forcer M. Thiers à la retraite, ce qui est probable, mais pas sûr.

Je prie Votre Altesse de croire à mes sentiments les plus affectueux et les plus respectueusement dévoués.

E. RENAN.

A la Princesse Julie.

Paris, 9 décembre 1872.

Chère princesse,

Nous voici de retour, joyeux d'avoir retrouvé notre petit monde en joie, mais tristes de tant de souvenirs d'heures charmantes qui ne reviendront plus. Les meilleures, nous vous l'assurons, princesse, ont été

celles que nous avons passées avec vous soit à Cantalupo, soit à Rome. Nous n'y pensons jamais sans un véritable attendrissement. Votre bonté, votre calme et bienveillante philosophie, dans des circonstances aussi fiévreuses que celles que nous traversons, sont un rare et précieux enseignement. Notre pauvre pays, depuis que nous nous sommes vus, a traversé une crise grave; elle paraît suspendue; mais quelle situation précaire et pleine de périls!

J'ai trouvé ici à mon arrivée une lettre du prince Napoléon écrite de Prangins et pleine de sagesse. Le prince voit parfaitement l'état des choses. Que je voudrais lui voir entreprendre quelque'un de ces grands travaux sur l'histoire contemporaine que lui seul peut faire et où je suis sûr qu'il trouverait le repos de sa pensée!

Je me suis remis à mes études et j'y trouve l'oubli d'un présent triste et d'un avenir pire encore.

C'est avec un vif regret que j'ai appris que l'on regardait une dérogation au règlement en ce qui concerne le directeur de l'Académie comme chose impossible¹. Le règlement est mauvais; mais on ne peut nier que ce ne soit le règlement, et, dans les temps où nous sommes, il est difficile de procéder par ces délicats tempéraments qui sont le propre des époques mieux assises. Hébert était si bien l'homme de la chose! La connaissance que j'ai faite de lui et de

1. Le règlement de l'Académie de France à Rome (villa Médicis) limitant à six ans la durée d'une direction, le peintre Ernest Hébert, nommé directeur le 1^{er} janvier 1867, dut se retirer le 31 décembre 1872. Par la suite, il fut désigné de nouveau pour ce poste le 1^{er} janvier 1885.

M. Fournier¹ compte parmi les plus précieux souvenirs de mon voyage.

Nous avons vu madame Cornu. Elle part dans quelques jours pour l'Italie où elle va passer l'hiver et peut-être se fixer. Elle hésite encore sur son itinéraire. Je lui ai naturellement conseillé Rome, et je lui ai répété ce que nous avons dit d'elle à Cantalupo. Comme elle serait heureuse là avec vous! Comme elle jouirait de cette nature et de la vie charmante que vous vous y êtes créée! Sa santé m'a paru un peu moins mauvaise qu'il y a quelques mois.

Maury à qui j'ai transmis toutes les choses aimables dont vous m'avez chargé pour lui, y a été sensible. Il est triste et préoccupé; à vrai dire, nous le sommes tous. Ayez la bonté, chère princesse, de présenter mes devoirs à M. le marquis del Gallo et d'agréer l'assurance de mes sentiments les plus affectueux.

E. RENAN.

A la Princesse Mathilde.

Paris, 31 décembre 1872

Chère princesse,

Je ne veux pas que cette année finisse sans que je vous aie dit tous mes souhaits, toute ma respectueuse sympathie. A mon retour d'Italie, je suis allé pour

1. M. Hugues-Henri Fournier, ministre de France à Rome (Quirinal) de février 1872 à décembre 1873, eut des démêlés retentissants avec M. de Bourgoing, notre ambassadeur près le Saint-Siège.

vous présenter mes devoirs; on m'a dit rue de Berry qu'on ne pouvait espérer vous y voir de sitôt. J'aurais eu tant à vous dire de ce voyage qui nous a si vivement intéressés!

Que Votre Altesse ne doute jamais de nos sentiments pour elle. Dans notre temps troublé, au milieu d'une société qui se dissout, elle a su maintenir le prix des belles choses, la valeur de l'esprit. La mort de ce pauvre Théophile Gautier nous a bien affligés. L'amitié de Votre Altesse aura été la récompense et l'ornement de cette vie, par ailleurs si peu récompensée.

On devient par le temps où nous sommes si hésitant sur ce qui est le bien de notre pauvre pays, qu'on serait fort embarrassé s'il fallait, comme autrefois, au début de l'année, prier les dieux. S'ils sont justes, ils donneront à Votre Altesse le bonheur qu'elle aime, celui qui résulte d'une ferme et vaillante philosophie unie à la bonté du cœur.

Ma femme joint ses hommages respectueux aux miens. Je prie Votre Altesse d'agréer l'expression de notre affection la plus dévouée.

E. RENAN.

Au Prince Napoléon.

Paris, 1^{er} janvier 1873.

Monseigneur,

Que Votre Altesse me permette par ces lignes, les premières que je trace au début de cette mystérieuse année, de lui présenter, ainsi qu'à madame la princesse

Clotilde, des souhaits dont Elle connaît la sincérité. La philosophie de Votre Altesse est trop ferme et trop élevée pour qu'elle pût accepter d'autres vœux que ceux que comportent ces temps étranges où nous vivons, et le bien du pays. Naïve à sa manière, mais très vraie assurément, est cette théorie de l'Évangile sur la prière, interdisant de demander au Père céleste ceci ou cela, et voulant que l'on dise seulement : que ta volonté soit faite. La crise que traverse notre pauvre pays ne fait que s'aggraver. La trêve n'est qu'une apparence ; les diverses fractions de l'Assemblée, opposées à M. Thiers pour des motifs très divers, sont plus décidées que jamais à réduire sa présidence à un vain titre, ou à provoquer de sa part une démission qui serait sur-le-champ acceptée. Peu de personnes dans la droite comprennent que c'est là une politique un peu superficielle, puisque l'armée dont on se servirait pour faire des réactions blanches, ne ferait pas ces réactions pour les beaux yeux de l'Assemblée, et irait au delà, à une restauration monarchique dont la grande majorité de l'Assemblée ne veut pas. Il se peut que M. Thiers remporte la victoire, c'est-à-dire obtienne une majorité d'une vingtaine de voix qui lui permette d'enlever, dans un moment d'embarras, un renouvellement partiel qui lui donnerait ensuite une majorité suffisante ; mais cela n'est nullement sûr. On ne vit jamais mieux combien le gouvernement d'une Assemblée est étroit, égoïste, inintelligent. La popularité de M. Thiers, qui est réelle, vient en grande partie de ce que le pays voit en lui une garantie contre les excès d'une Assemblée qui ne représente en rien le pays. Si

M. Thiers était un prince ou un militaire, il ferait un coup d'État, réussirait infailliblement, puis obtiendrait, pour ses plébiscites, les mêmes majorités que l'empereur Napoléon III; je vais plus loin, je pousse le paradoxe jusqu'à soutenir que ceux qui voteraient pour lui seraient à peu près le même personnel qui votait pour l'empereur Napoléon III.

Pendant ce temps, le pays s'énerve, se démoralise de plus en plus. Rien ne se réforme, tout s'abaisse; la funeste politique cléricale, fondée sur l'affaiblissement de la raison politique, s'affirme de plus en plus. Que Votre Altesse doit souffrir et que je souffre avec Elle!

Je la prie d'agréer l'expression de mes sentiments les plus respectueux et les plus dévoués.

E. RENAN.

A M. Amari.

Paris, 11 janvier 1873.

Mon cher ami,

J'ai reçu votre beau et savant volume. Comme vous êtes heureux de pouvoir dire : *Exegi monumentum!* Je vous ai lu avec le plus vif intérêt. Voilà de la grande histoire, aussi solide par le fond des recherches que par l'esprit philosophique qui les a inspirées et qui les anime. Je ne vous ai pas présenté hier à l'Académie; voici pourquoi. Vous m'aviez dit que je recevrais trois exemplaires, un pour l'Académie, un pour la Société Asiatique,

un autre pour moi. Or, je n'en ai reçu qu'un. En vrai égoïste, je m'en suis emparé, je l'ai coupé, je l'ai déjà annoté. Je ferai les deux autres présentations quand j'aurai reçu les exemplaires. Écrivez à votre éditeur de me les envoyer le plus tôt qu'il pourra.

Quant à l'architecture gothique, remarquez bien que ce n'est nullement dans l'ogive que nous en faisons consister le trait principal. L'ogive est bien antérieure au XII^e siècle, et même aux Arabes, puisqu'on la trouve chez les Sassanides, à la mosquée d'Omar, etc. Là n'est point le trait important qui fait la différence d'une église romane et d'une église gothique. Nous avons en France des églises gothiques dont les principales parties sont en plein cintre. La différence consiste en une émaciation générale et dans un changement complet dans le système des points d'appui, amenant la substitution des lignes verticales aux lignes horizontales. Voilà la révolution qui a été opérée dans le nord de la France dans la deuxième moitié du XII^e siècle, et d'où est sortie ce que nous appelons l'*église gothique*. Quant à l'ogive, les auteurs de la révolution en question y attachèrent si peu d'importance que, dans certaines églises gothiques, à Noyon par exemple, le bas est à ogive et le haut en plein cintre. Dans les plus beaux modèles de l'époque de transition, à Saint-Leu d'Esserons, par exemple, l'ogive est à peine sensible à l'œil. Si vous reprenez jamais cette question, je vous indiquerai des sources qui formeront votre conviction à cet égard.

Présentez nos meilleurs souhaits à madame Amari

et croyez, cher ami, à mes sentiments les plus affectueux.

E. RENAN.

Ma femme écrira un de ces jours à madame Amari et elle est bien heureuse des nouvelles que vous lui avez données de sa santé. Nous espérons tous les deux que le climat de Rome continuera de lui être favorable.

Au Prince Napoléon.

Paris, 15 janvier 1873.

Monseigneur,

Votre Altesse ne peut douter que ma pensée ne l'ait accompagnée dans les graves et tristes événements de ces derniers jours. La mort de l'Empereur ¹ est un événement pour le monde entier, et, pour moi, une véritable peine. La nature de l'Empereur m'était sympathique, et le souvenir des bontés qu'il eut pour moi a complètement effacé le souvenir de quelques actes qu'il fit, comme tant d'autres, à contre-cœur. J'avais presque pris date pour aller à Chislehurst lui présenter ma *Mission de Phénicie*, dont l'impression est enfin presque achevée. Je serais certainement allé aux funérailles si je n'avais pensé que des relations qui n'allèrent jamais jusqu'à la politique, ne m'assignaient point une place au jour des regrets officiels. Mais quant aux vrais regrets, ceux du cœur,

1. 9 janvier 1873.

l'Empereur n'en aura pas de plus sincères que les miens. Il aimait le vrai et le bien ; sa politique était au fond plus élevée que celle des esprits superficiels qui, comme s'ils n'avaient jamais péché, osent lui jeter la première pierre.

Son nom restera attaché à quelques-unes des plus grandes choses de l'histoire du monde, et même en France, son règne fera époque, et devra servir, à quelques égards, de leçon aux politiques de l'avenir. En somme, il pécha surtout par faiblesse, et pour avoir subordonné son instinct, qui était presque toujours juste et profond, à d'étroites et funestes suggestions.

Qui pourra mieux que Votre Altesse, dire ce qu'il y eut de grand dans son attitude, si indignement calomniée, aux jours néfastes qui précédèrent Sedan ? Il y a là des vérités que Votre Altesse doit à l'histoire, et que seule, Elle peut révéler, car Elle fut étrangère aux fautes qui amenèrent ces cruels malheurs.

Puisse l'élévation d'esprit et de cœur, qui est en Votre Altesse, l'inspirer en ces jours difficiles, et lui dicter la conduite la meilleure pour les intérêts de notre malheureux pays ! Ses conseils vont avoir une importance majeure, et Elle est trop au-dessus des ambitions vulgaires pour ne pas demander uniquement ses inspirations au patriotisme le plus pur et au désir le plus désintéressé du bien général.

Je prie Votre Altesse d'agréer l'expression du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être

Son affectueux et dévoué,

E. RENAN.

A la Princesse Julie.

Paris, 10 février 1873.

Chère princesse,

Il a fallu le travail opiniâtre auquel je suis livré depuis quelques semaines pour que j'aie tardé si longtemps à vous dire combien j'ai pris part à la douleur qu'a dû vous inspirer la mort de l'Empereur. Je sais quels sentiments vous éprouviez pour cet homme extraordinaire, et j'ai vivement compati à votre peine. Sous l'Empire, j'ai toujours dit ma pensée sur l'Empereur avec une entière franchise, et telle était l'élévation d'âme à laquelle il était arrivé, que plus d'une fois il voulut bien me témoigner être satisfait d'écrits où je jugeais son gouvernement avec une grande liberté. Je dirai du mort ce que je disais du vivant : l'Empereur aimait le bien et le vrai ; il les cherchait avec bonne foi ; sa politique, sur une foule de points, fut plus conforme aux aspirations des temps modernes que celle des adversaires qui prétendirent faire mieux que lui.

Le temps, je le crains, sera sa justification et se chargera de le faire regretter. Il fit de grandes fautes, presque toutes par défaut d'éducation première, et par suite d'un entourage trop peu éclairé ; mais parmi ces fautes, après tout, il n'y en avait qu'une de mortelle. Ah ! pourquoi l'a-t-il commise ? Ce fatal mois de juillet 1870, qui le maudira suffisamment ?

Les grands coupables sont ceux qui à ce moment-là égarèrent une volonté trop souvent hésitante et

un esprit qui n'avait pas assez la notion précise des détails.

J'ai reçu une bien bonne lettre du prince Napoléon. Il m'annonce son projet d'aller passer la fin de l'hiver à Rome. Que je lui envie ce séjour ou plutôt que je suis heureux qu'il l'ait choisi! Rome est la grande pacificatrice de l'âme, le refuge de tous les blessés de la lutte de ce monde. Près de vous, d'ailleurs, le prince trouvera la sympathie morale et intellectuelle dont il a besoin. Moins que jamais je désire qu'il rentre en France, malgré le plaisir que j'aurais à le voir plus souvent. Quelle ligne de conduite choisirait-il? Sa forte nature, son talent d'orateur, ses convictions arrêtées le porteraient à un rôle d'opposition où il s'userait vite. La France est fatiguée en ce moment; elle veut dormir; elle sera contre celui qui troublera son repos. Si le prince reste loin des affaires, la malveillance dira que c'est par impuissance. S'il s'y mêle, il se compromettra et déchaînera des haines terribles. C'est à Rome que je me plais à me le figurer, écrivant ses souvenirs, créant pour l'histoire future une source inappréciable de renseignements, fixant pour l'avenir cette physionomie de l'Empereur que seul il a bien connue et que seul il peut rendre. Menez-le à Mandela; ces belles montagnes, cette nature pleine de suavité et d'harmonie lui plairont et le reposeront.

Présentez, etc.

E. RENAN.

A Charles Ritter.

Paris, 13 mars 1873.

Cher Monsieur,

Pardonnez-moi d'avoir tardé si longtemps à vous écrire. La correction des épreuves de mon *Antechrist* m'occupe jour et nuit. J'en ai encore pour six semaines ou deux mois. Je n'oublie pas cependant que vous nous avez laissé espérer que nous vous verrions vers Pâques. A peine ai-je besoin de vous dire que je désire que ce soit le plus tôt possible. Vers cette époque de l'année, vous verriez réellement Paris, tandis qu'au moment des vacances, vous ne verriez qu'une ville à moitié déserte. Si vous disposez d'une huitaine, ce sera suffisant pour que nous puissions passer ensemble quelques bons moments.

Mon volume m'a bien vivement passionné. Après la *Vie de Jésus*, aucun ne m'a tant amusé à faire. Ce premier siècle est vraiment écrasant de grandeur et d'originalité. Le crime y est gigantesque, et la protestation de la conscience humaine y est proportionnée à la monstruosité du spectacle qui se déroulait. Comme tout cela console de ce qu'a de mesquin notre siècle de petite vertu! Je suis bien désireux de savoir votre avis sur la crise religieuse qui se développe en votre pays. Comment imaginez-vous que cela puisse se résoudre, sans la séparation de l'Église et de l'État? Je vois bien les difficultés de cette solution; mais la papauté la rendra nécessaire, ou plutôt prendra les devants dans la rupture de tous les

vieux concordats et à cette rupture, l'État, s'il ne veut pas être persécuteur, ne peut répondre qu'en en donnant acte à la puissance religieuse, et en lui disant : Je ne vous connais plus. Venez le plus tôt que vous pourrez; nous causerons de tout cela.

Votre très affectionné

E. RENAN.

A M. Amari.

Paris, 25 avril 1873

Mon cher ami,

Merci pour votre très-aimable envoi. Le premier fascicule est très-intéressant, et promet pour l'avenir. Je n'en ai reçu qu'un exemplaire. Je le présenterai vendredi prochain à l'Académie. Faites-moi expédier les deux autres. Je ferai donner ordre au correspondant de mon éditeur Lévy à Florence de payer ma cotisation. J'espère vous amener ces jours-ci quelques souscripteurs.

Vous savez que je n'ai reçu qu'un exemplaire de votre dernier volume des *Musulmans de Sicile*, si bien que je ne l'ai pas encore présenté à l'Académie. Je m'en fais scrupule, et ai été plusieurs fois tenté de présenter à la compagnie le seul volume que j'ai. Dites-moi ce que je dois faire à cet égard.

Nous sommes ravis tous les deux d'apprendre l'amélioration qui s'est produite dans la santé de madame Amari. Ma femme en particulier me charge de vous prier d'exprimer à madame Amari la joie qu'elle a

éprouvée à cette bonne nouvelle, et toute l'affection qu'elle a conçue pour elle. Je suis en ce moment accablé de travail. J'achève mon *Antechrist*. Dans un mois, je paraîtrai. Les épreuves me pleuvent trois ou quatre fois par jour.

Remerciez Lasinio et de Gubernatis des aimables envois qu'ils ont bien voulu me faire. Je leur écrirai dans une quinzaine, quand j'aurai une heure à moi.

Je pense comme vous qu'un Benoît XIV serait ce qu'il y a de pis. Une réconciliation qui lierait de nouveau les destinées de l'Italie à ce pouvoir funeste à l'esprit humain, serait le dernier malheur. Cela ne sera pas. Je tiens pour plus probable que jamais un schisme analogue à celui de 1378. Il y aura des chicanes sur la validité de l'élection, et si votre gouvernement est un peu habile, la duplicité papale sera produite, et sera désormais incurable, car on ne reverrait plus un concile de Constance. Un des papes serait le pôle d'un fanatisme cosmopolite (une internationale noire); l'autre polariserait le catholicisme libéral et anti-infaillibiste. Ce serait un grand point de gagné, car privé de son unité et de son administration centrale, le catholicisme cesserait d'être redoutable.

Croyez, en toute hypothèse et à quelque obédience que nous appartenions, à ma vive et profonde amitié.

E. RENAN.

A la Princesse Julie.

Sèvres, 22 mai 1873.

Chère princesse,

Voilà un siècle que nous n'avons reçu de vos nouvelles; mais, par une raison que j'ignore, la poste met tant de négligence à porter mes lettres à la place Trajane, et sans doute aussi à me porter les lettres de la place Trajane, que nous n'avons pas un moment douté de votre amitié, pas plus que vous n'avez douté des sentiments que nous avons pour vous. Pour être assuré que cette lettre du moins vous parviendra, je prie M. Fournier d'avoir la bonté de vous la faire remettre.

Que de fois, chère princesse, nous avons pensé à vous et parlé de vous, dans les temps troublés que nous venons de traverser! L'élévation de votre cœur a dû être pour vous une consolation; c'est la seule qu'on retrouve toujours. Pour moi, j'ai eu le bonheur durant tout l'hiver, d'être excessivement occupé. L'achèvement de mon volume intitulé *l'Antechrist*, qui va paraître dans quelques jours, m'a empêché de me trop laisser aller au deuil de ma pauvre patrie. Je me suis souvent reproché de tant jouir en mon cabinet de travail, pendant que ce pauvre pays va dépérissant de jour en jour. Je ne me rassurais qu'en songeant que j'avais fait ce que j'ai pu. Je me suis offert aux suffrages de mes concitoyens; je les ai avertis; j'ai la conscience en repos. Mais quel avenir sombre! Qu'il est difficile d'entrevoir quelque chose,

j'ai presque envie de dire, de désirer quelque chose pour une nation qui sait si peu ce qu'elle veut!

J'ai vu hier madame Cornu. Je l'ai trouvée pour la santé beaucoup mieux que je ne l'ai jamais vue depuis ces dernières années. Son séjour à la *Villa reale* lui a fait beaucoup de bien; elle a été infiniment touchée des bontés du prince et de la princesse et m'a donné d'eux des nouvelles qui m'ont vivement intéressé. La mort de son mari et celle de son frère ont mis cette respectable personne dans un état d'abandon touchant à la gêne, qui attriste ses amis. Elle désirait qu'il fût fait une pension à la veuve de son frère, et ce n'était que justice. Elle m'a prié de m'employer à ce sujet, et avant-hier je suis allé porter cette juste réclamation à M. Thiers. M. Thiers a été parfait et à peine lui ai-je prononcé le nom de madame Cornu qu'il a protesté de l'estime et du respect qu'il a pour elle. Permettez-moi d'ajouter, princesse, qu'au nom de madame Cornu il a immédiatement associé le vôtre et m'a parlé avec effusion, de votre esprit, de votre cœur et du souvenir qu'il gardait de ses relations avec vous. Je dois dire, du reste, que sa façon de parler de l'Empereur est on ne peut plus convenable et digne en tout d'un homme de tact.

Nous pensons que sans tarder vous devez aller à Cantalupo et nous vous y suivons en esprit. Que ces belles montagnes de la Sabine doivent maintenant être délicieuses! Heureux Hébert, qui va revoir tout cela!

Mon premier exemplaire de l'*Antechrist* sera pour vous. Croyez, en attendant, chère princesse, à nos sentiments les plus affectueux et les plus dévoués.

E. RENAN.

A M. Amari.

Sèvres, 19 octobre 1873.

Mon cher ami,

Pardonnez-moi d'avoir tardé à répondre à votre aimable invitation. J'ai été tout cet été accablé de travaux arriérés et des tristes préoccupations qui ont été la conséquence de la mort de mon beau-frère Arnold Scheffer. Il faut assurément des raisons impérieuses pour que je ne me sois pas rendu au congrès de Rome. C'est bien, comme vous le dites, un événement dans l'histoire de l'esprit humain, que ce fait d'une discussion scientifique libre se tenant dans la vieille capitale de la science orthodoxe, c'est-à-dire de la science faussée. Le royaume d'Italie n'aurait-il pas rendu d'autre service à la libre pensée, aurait par cela seul bien mérité de ceux qui aiment la vérité. Présentez mes respects à M. Mamiani, à tous nos amis et dites-leur que je suis avec eux d'esprit et de cœur.

Je ne vous parle pas de nos affaires publiques. Personne ne sait ce qui va arriver, les destinées de ce malheureux pays vont être au hasard de quelques voix. Vous savez que j'ai toujours préféré la monarchie constitutionnelle à la république, mais je préfère la république à une monarchie sans garanties sérieuses, que dis-je? à une monarchie dont le futur caractère n'est que trop indiqué par tous les actes et toutes les paroles du prétendant. Nous pouvons voir les plus tristes jours. Vous qui connaissez la France, et qui

êtes capable de faire la distinction entre cette pauvre nation et ses tristes gouvernants, plaignez-nous.

Je me suis mis à mon cinquième et dernier volume des *Origines du christianisme*. Le travail seul est une consolation dans des temps comme ceux où nous sommes.

Ma femme va aussi bien qu'il est possible après le cruel chagrin qu'elle a éprouvé. Présentez mes respects à madame Amari, et croyez, cher ami, à mes sentiments les plus affectueux.

E. RENAN.

Au même.

Paris, 13 décembre 1873.

Mon cher ami,

Je vous remercie beaucoup de la photographie que vous m'avez envoyée. Ce curieux fragment punique nous était déjà connu par des estampages que nous avait envoyés M. de Sainte-Marie, attaché au consulat de France à Tunis, mais votre photographie qui est excellente, aide, sur plusieurs points, à la lecture des estampages. C'est bien, comme l'avait vu Ugdulena, un fragment de rituel, probablement pour les offrandes des prémices. Il est très heureux que le monument soit acquis par la bibliothèque de Trapani. Derenbourg a lu à l'Académie et va publier dans le *Journal Asiatique* un article sur l'inscription. Il va trop loin dans ses conjectures; quand il s'agit d'un lambeau aussi mutilé, on ne peut saisir que la pensée générale. Encouragez M. Polizzi à acquérir

le monument; en mains libérales comme les vôtres, il sera toujours à la disposition de la science, ce qui est l'essentiel.

Et l'inscription d'Eryx? Tâchez donc que l'on retrouve ce trésor de l'antiquité siculo-punique, Gesenius vous donnera tous les renseignements. Il n'est pas probable que l'original soit perdu.

Nous sommes heureux des bonnes nouvelles que vous nous donnez de madame Amari; nous espérons que l'hiver, qui est ici rude et froid, lui sera doux sur la belle colline que vous habitez.

Je n'ai pas encore reçu l'extrait de la *Storia Patria*. Nous l'avons reçu à la Société Asiatique. Merci d'avance pour tout ce que vous nous apprendrez.

Gori a eu tort de faire la sortie dont vous me parlez. C'est aussi inopportun que possible. Il importe que, dans le grand déchirement qui se prépare entre l'Italie et la papauté, le royaume d'Italie puisse dire qu'il a poussé la modération et les concessions aussi loin que possible. Il n'est pas vrai que la commission des catacombes m'ait refusé l'autorisation de les visiter. Je n'ai pas demandé une telle autorisation. Le lendemain de mon arrivée à Rome, j'allai pour voir de Rossi; j'y suis retourné plusieurs fois; j'ai pris toutes les précautions pour qu'il n'ignorât pas le désir que j'avais de le voir. Il n'a pas voulu avoir de rapports avec moi. En cela, il a pu manquer à ses devoirs de confrère. Quand nous l'avons nommé comme vous associé étranger de l'Institut, nous n'avons pas tenu compte de ses opinions religieuses, qui étaient antipathiques aux trois quarts de ceux

qui ont voté pour lui. Mais le fonctionnaire est inattaquable. Aucun conservateur d'antiquités n'est obligé de recevoir les personnes qui viennent s'adresser à lui. Quant à une demande d'autorisation pour visiter les catacombes, je le répète, je n'en ai pas fait. On m'avait donné de l'École française un permis que je n'ai pas eu même à exhiber. Grâce à Gori, qui a été pour moi d'une grande complaisance, j'ai tout vu à mon aise. Je veux tout le bien possible à Gori, mais je regrette qu'il se lance dans cette voie de récriminations, où il ne peut que se faire du tort.

Rappelez-moi au souvenir du duc de Sermoneta et de tous nos amis. Ma femme vous envoie ainsi qu'à madame Amari ses meilleurs compliments. Croyez à ma plus vive amitié.

E. RENAN.

A la Princesse Julie.

Paris, 14 décembre 1873.

Chère princesse,

Vos lettres nous ont causé une bien vive joie. L'élévation de votre cœur, le calme et la fermeté de votre âme en ces années troublées sont une leçon pour tous. M. Fournier, que j'ai eu le plaisir de voir il y a quelques jours, m'ayant appris qu'il partait pour Rome, m'a permis de le charger de ce mot. Que je lui porte envie! L'hiver est ici froid, sombre et triste. Nous pensons souvent à la place Trajane. Une heure passée avec vous nous consolerait.

Le spectacle de notre pauvre pays est celui de l'impuissance absolue. Impuissance de revenir à la monarchie, impuissance de fonder la république. On est heureux de n'avoir, en ces alternatives cruelles, aucune responsabilité. Le centre droit, personnifié en M. Albert de Broglie, s'imagine pouvoir faire ce qu'a fait l'Empire et, sans monarchie, donner à la France les avantages de la monarchie. C'est une complète erreur. Quelque sentiment qu'on ait sur l'acte du 2 décembre, une chose hors de doute, c'est que l'Empire avait le pays avec lui; il avait la légende du premier Empire, l'immense popularité du nom de Bonaparte; il prenait, d'ailleurs, le vent de l'opinion publique et répondait aux principales aspirations de la masse du peuple. Prétendre, comme l'Empire, faire les élections, nommer et destituer les maires, mater la presse, gouverner tout par les préfets, et, cela, sans légende, sans l'assentiment du pays, contrairement à l'opinion publique, avec une armée vraiment indifférente à la politique, est une vraie chimère. Une belle tâche se présentait au maréchal Mac-Mahon : faire peu de lois, maintenir l'ordre, gouverner avec les deux centres, jusqu'à ce que le pays pût sans danger être consulté; malheureusement, le centre droit n'a pas voulu un rapprochement avec le centre gauche; il ne voit pas combien il est faible. Tout le monde, en notre pays, se perd par la présomption.

Je vois souvent le prince Napoléon. Un moment, ses amis ont craint qu'il n'allât trop loin dans la voie des alliances compromettantes. Mais le prince sait s'arrêter; cette campagne avec *l'Avenir* n'aura pas

de conséquence. Tout ce que le prince a dit est ce qu'il a dit, sous l'Empire même, en maintes circonstances et en plein Sénat. Seulement, on regrettait de le lui voir dire en mauvais lieu. Le bon sens du prince lui fait maintenant voir qu'il n'y a rien de suivi à tenter avec les éléments mauvais de la démocratie. Je suis persuadé du moins qu'il ne dépassera pas la limite où commenceraient les inconvénients durables.

La princesse Mathilde est courageuse, virile, pleine de vie et de lucidité. Elle voit très bien, et ne fera jamais de faute. Nous avons eu, il y a quelques jours, le plaisir de voir madame Cornu. Sa maladie de cœur, sans cesser d'être inquiétante, paraît enrayée. Toujours la même, ne vivant que pour ses convictions, ne pensant jamais à elle-même, elle revenait de Chislehurst très contente du prince impérial.

Le petit *quadrucchio* de Belli nous a fait un vif plaisir. Ah! les bonnes journées que nous avons passées sur cette belle colline en la plus charmante compagnie! Ma femme me charge de vous dire le profond souvenir qu'elle en a et tous ses sentiments d'affectueux respect.

Croyez, chère princesse, à ma plus constante, à ma plus sincère amitié.

E. RENAN.

A M. Amari,

Paris, 24 janvier 1874.

Mon cher ami,

Mille fois merci pour votre précieuse communication relative à l'inscription d'Eryx. C'est déjà très important. Le calque que vous m'avez envoyé rectifie considérablement les copies issues de Torremuzza, et permet d'y voir un peu clair. Aidé de ce calque, je crois être arrivé à lire la moitié de la 1^{re} ligne et à voir l'agencement du reste. Si je ne me trompe, l'inscription ne renferme nullement une nénie funèbre d'un style amphigourique, comme l'avaient cru Gesenius, Hebrard, Blau, Meier. Ce serait une simple inscription votive à Astarté. L'écriture et l'orthographe me paraissent des plus bas temps, du genre qu'on appelle néo-punique (époque de l'empire romain).

Certainement, si on peut avoir une photographie de la page du manuscrit de Cordici, ce serait mieux encore. M. Salinas nous rendrait par là un véritable service. Il serait encore bien plus important d'avoir le calque de la photographie de la page de l'autre manuscrit de Cordici, car avec les différences et les ressemblances des deux copies on pourrait mieux conclure l'original égaré.

Avez-vous sous la main les deux éditions de l'ouvrage de Torremuzza? Si vous les avez, ayez la bonté de voir si les deux gravures de la copie sont semblables. M. Blau (*Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, 1849) montre combien

la gravure de Gesenius diffère de celle de Torremuzza, et ne peut s'expliquer cette différence qu'en supposant que les gravures des deux éditions ne se ressemblent pas.

Lundi, je fais ma leçon au Collège de France sur votre précieux petit calque.

Vous voyez que j'avais raison de vous dire que, quelque absurde que fût la majorité de l'Assemblée, elle ne dépasserait jamais dans la question italienne la limite qui sépare les paroles des actes. C'est pour nous seuls que la situation est cruelle. Ce pauvre pays dépérit entre des mains incapables, qui ont la prétention de le transformer et n'arrivent qu'à l'irriter. Plaignez-nous.

Présentez nos meilleures amitiés à madame Amari et croyez à ma plus vive affection.

E. RENAN.

*A M. E. Yung*¹.

Paris, 7 avril 1874.

Cher directeur,

Je vous remercie de m'avoir communiqué la traduction de ces belles pages de Mazzini, que je connaissais déjà par la *Fortnightly Review*. Le haut sentiment qui les remplit m'avait frappé; l'illustre penseur italien a eu tort de croire que dans cet ordre d'aspirations élevées, il avait en nous un adversaire. En ce qui concerne les citations de mon livre, je

1. Publiée dans la *Revue politique et littéraire*, du 11 avril 1874.

regrette que M. Mazzini n'ait pas observé une nuance. Les phrases qu'il reproduit sont presque toutes empruntées à une partie de mon essai où, pour mieux montrer les côtés divers de la question, j'avais introduit deux interlocuteurs exposant, chacun à leur point de vue, les manières opposées dont on peut concevoir la réforme de la France. J'avais soigneusement guillemeté ces deux développements (p. 65 et suiv., 82 et suiv.), pour bien montrer que ni l'un ni l'autre ne représente ma pensée.

Un dissentiment plus réel entre nous et le grand agitateur de l'Italie est la façon dont il entend la religion ou plutôt la métaphysique. M. Mazzini pense que, la vraie idée religieuse du temps une fois trouvée, cette idée pourrait être imposée aux foules comme un devoir, et arriverait légitimement à dominer dans l'ordre des faits par la politique. Nous ne le croyons pas. Le royaume de l'idéal est celui de la liberté absolue. La société n'a pas plus le droit d'imposer aux individus des opinions métaphysiques que des goûts en fait d'art et de littérature. Les religions futures (s'il doit y en avoir) devront se contenter de ce que nous accordons aux religions du passé, je veux dire le respect et l'entière indépendance de leurs développements intérieurs.

Croyez à toute mon amitié.

ERNEST RENAN.

A A. de Gubernatis.

Paris, 13 avril 1874.

Que je suis fier que cette charmante lettre si pleine de cœur, si lumineuse, me soit adressée! Je viens de la lire avec un plaisir infini. Vous y avez mis tant d'idées, tant de verve, tant d'images, qu'après l'avoir lue, on vous a touché, on vous connaît tout entier. Les morceaux qui suivent compteront entre les matériaux les plus artistement taillés qui contribueront à élever ce bel édifice de la mythologie comparée. Vous m'avez fait un insigne honneur en inscrivant mon nom en tête de ce volume excellent¹. Vous avez le sentiment profond de ce qui est populaire, la pénétration intime des œuvres spontanées de l'humanité. J'admire vraiment votre activité, vous menez à vous seul dix vies d'hommes à la fois. Bravo, et croyez-moi

Votre très affectueux et très dévoué

E. RENAN.

Présentez à madame de Gubernatis nos meilleurs souvenirs.

1. La *Mitologia vedica*, dédiée à Renan.

A la Princesse Julie.

Paris, 22 avril 1874.

Chère princesse,

Votre dernière lettre m'a fait une grande joie et m'a montré avec quelle philosophie et quelle élévation vous savez accepter le devoir de la vie. Ici, nous allons bien, Ary parfois un peu faible, ma femme assez vaillante. L'hiver a été triste et c'est sans regret que nous partirons dans quelques jours pour notre petite retraite d'été à Sèvres. Quel temps que celui où l'on sait que l'attente même est vaine et où tout se résume en une impuissance absolue!

Nous avons beaucoup vu Hébert et vous pouvez croire si nous avons parlé de Cantalupo. Il se réacclimata à Paris; son élection à l'Académie va tout à fait le rasseoir. Maury a eu quelques petites misères, mais pas bien graves. Il travaille beaucoup et s'enfonce de plus en plus dans ses créations avec sa rare activité.

Nous avons aussi vu quelquefois madame Cornu, toujours courageuse, ferme, désintéressée, supérieure à son temps, ne soutenant sa frêle santé que par sa volonté de vivre pour le bien et le vrai. Quel admirable caractère! quelle puissante et haute nature!

Comme vous, j'aurais préféré qu'on attendît pour les *Lettres* de Mérimée. La publication a eu du succès, mais pas précisément celui qu'il eût fallu désirer pour un tel écrivain. Il y a trop d'insignifiant et plu-

sieurs des jugements ne sont pas pris d'assez haut. Mais quelques pages charmantes feront vivre ces deux volumes, dont assurément la gloire de Mérimée n'avait pas besoin.

J'apprends par une dépêche des journaux du soir que le prince Napoléon est à Rome. J'en suis enchanté; j'étais peiné de le voir dans ces luttes où l'on s'use sans profit pour personne. Quelles bonnes heures il passera avec vous! Vous êtes une des personnes du monde qu'il aime le plus et dont la parole peut lui faire le plus d'impression. Qui plus que nous désirerait voir ce grand esprit à la place qui lui convient et employant au profit de son temps et de son pays ses rares facultés? Mais je ne crois pas que la voie qu'il cherche à se frayer soit la bonne. Elle est sans issue, et si elle menait à quelque chose, je ne sais si les vrais amis du prince devraient s'en réjouir. On ne peut rien fonder avec le parti démocratique révolutionnaire. Ce parti n'est pas disciplinable et, en dehors de sa chimère républicaine, on ne lui fera rien accepter.

Je suis comme vous avec anxiété le Père Hyacinthe. Il est si difficile, dans l'état actuel du catholicisme, de jouer en dehors de l'Église le rôle de réformateur. Son âme si belle et si pure lui fera trouver sa voie, mais je ne sais si ce milieu genevois sec et mesquin est bien ce qui lui va.

Gori a du savoir; il a été pour moi extrêmement complaisant. J'ai appris que depuis mon voyage, il s'est lancé dans des polémiques personnelles très regrettables. Comme je ne lui veux que du bien, j'en ai éprouvé un véritable chagrin.

Ci-joint quelques lignes pour monseigneur Vecchiotti¹. Croyez, chère princesse, à nos sentiments les plus affectueux.

Au vicomte de Cumont.

Sèvres, 18 juillet 1874.

Monsieur le ministre²,

Il n'est pas douteux que les outils déposés au khan français de Saïda sont la propriété du ministère de l'Instruction publique, qui seul peut en disposer. Ces outils ont tous été achetés sur l'argent de la mission qui m'était confiée. A mon départ de Syrie, je pensai qu'au lieu de faire revendre pour le compte de la mission lesdits objets, très difficiles à réunir en Syrie, et que pour la plupart nous avons dû faire venir de Marseille, il valait mieux les garder pour les explorations futures. Je les fis consigner dans le khan français de Saïda, comme dans le plus vaste édifice que la France eût en Syrie, et je les confiai à la garde de M. le consul général de Beyrouth, le priant de donner des ordres à son agent à Saïda, M. D., pour que la conservation des outils fût assurée. M. D. est gardien du khan; mais en réalité, c'est le consul général de Beyrouth qui est le vrai conservateur desdits objets pour le ministère de l'Instruction publique, qui seul peut les mettre à la disposition de qui il juge à propos. Il y a à cet

1. Monseigneur Vecchiotti, prélat romain aux idées libérales.
2. Minute conservée.

égard un précédent. En 1864, étant parti pour l'Orient sans mission, et pensant qu'il me serait possible de faire quelques fouilles privées en Syrie, je priai M. Duruy de m'accorder l'autorisation d'user des outils déposés au khan de Saïda, ce qu'il voulut bien faire. Diverses circonstances m'empêchèrent ensuite d'user de cette autorisation.

Les outils déposés au khan consistent en pelles, pioches, brouettes, couffes, pinces, grosse pince, cric, et peut-être une tente. Je n'affirme rien pour ce dernier objet, car il provenait, je crois, de l'armée turque, et il a pu être repris.

Je n'ai pas besoin d'ajouter, monsieur le ministre, que moi et mon excellent collaborateur, M. Gaillardot, qui fit des fouilles de Saïda, nous serons heureux de voir le matériel que nous avons préparé avec beaucoup de peine servir aux recherches d'une personne aussi dévouée à la science, aussi amie de la France que M. Carlo Landberg, et nous applaudissons d'avance aux découvertes intéressantes auxquelles, nous n'en doutons pas, il les fera servir.

E. RENAN.

*Au docteur Suquet*¹.

Sèvres, 26 juillet 1874.

Mon cher ami,

Voilà un temps énorme que nous ne nous sommes écrit; mais nous nous devinons sans nous parler,

1. Étienne Suquet, médecin sanitaire de France à Beyrouth, qui sauva la vie de Renan en 1861. Lettres rendues par sa famille.

et sûrement jamais ma tendresse ne sera douteuse pour vous.

La *Mission de Phénicie* est enfin terminée. Vous allez en recevoir les dernières livraisons. Jusqu'où avez-vous reçu? Écrivez-le moi pour que j'active l'envoi du ministère. Voulez-vous que je vous fasse envoyer par Lévy un exemplaire cartonné? Vous me renverriez alors les livraisons que vous avez, pour ne pas dépaireiller un exemplaire. *El-hamda lillah*¹! Que de fois j'ai cru que je ne finirais pas cette grande entreprise, qui me rappelle de si chers et si cruels souvenirs!

Je suis heureux d'avoir liquidé cette affaire avant les tristes temps où nous entrons. Nous allons subir la plus honteuse des dictatures, une dictature de généraux vaincus, le despotisme d'une coterie et de la plus mesquine des coteries. Le maréchal² ne gouvernera jamais avec le centre gauche; borné et entêté, il ira aux coups de tête, plutôt que de modifier ses idées ou de se retirer. Albert de Broglie, avec son esprit subtil et sa réelle habileté politique, lui fournit les moyens d'aller « jusqu'au bout de la légalité », sans croire la dépasser. Tout est possible; je désire me tromper. Mais, hélas! jusqu'ici, dans mes prévisions les plus pessimistes, l'événement a prouvé que je ne l'étais pas assez.

Le cléricisme est le fond de tout cela. Le parti cléricale a renoncé à peu près au comte de Chambord, dont il voit l'impossibilité. Il met tout son espoir en un gouvernement Broglie-Mac-Mahon, qui lui serait

1. Formule liturgique arabe : « Selon le bon plaisir de Dieu ».

2. Le maréchal de Mac-Mahon.

tout dévoué. Le parti matériellement conservateur, toujours superficiel, battra des mains, sans voir où on le mène. Pour moi, je suis persuadé que ce triste gouvernement, s'il se réalise, finira comme l'empire. Il ne saura pas éviter la guerre, il s'y laissera engager sottement. Le parti républicain a encore assez de bonnes cartes entre les mains pour nous éviter ces malheurs, mais je doute qu'il sache les jouer. La semaine qui va s'ouvrir décidera de notre sort.

A part la tristesse du temps, nous allons assez bien. Noémi se porte bien et promet d'être belle. La santé de ma femme, dont nous nous sommes quelquefois entretenus avec inquiétude, s'établit et se consolide de jour en jour. Nous ferons dans quelques semaines une promenade en Suisse et dans le nord de l'Italie, pour nous éventer un peu la tête. Écrivez-nous, pensez à nous, et croyez à notre meilleure amitié.

E. RENAN.

A Max Müller.

Sèvres, 26 septembre 1874.

Cher ami,

Hier, en revenant d'un voyage de six semaines en Italie, j'ai trouvé votre aimable lettre du 19 août. Pardonnez-moi d'avoir tant tardé à vous répondre. Déjà mon ami M. Grant Duff m'avait fait parvenir une invitation pour le congrès. Malheureusement, à cette époque, le plan de notre petit voyage d'Italie était déjà tellement arrêté, nous avons donné sur différents points tant de rendez-vous, qu'il me fut

impossible d'accepter cette aimable invitation. Je l'ai regretté, moins que le congrès (je vous dirai tout à l'heure mes objections), que pour vous, pour Grant Duff, pour tant d'autres hommes éminents, pour Oxford, que je désire tant voir, pour l'Angleterre que je n'ai fait que toucher. Votre très-bienveillante lettre a renouvelé nos regrets. Voir Oxford avec vous est pour nous une si belle perspective de joie que nous nous promettons, bien que, sauf l'imprévu, ce sera notre part de vacances l'année prochaine. Nous avons dit la même chose à Grant Duff. Je veux voir Oxford, le pays de Galles, le Cardigan, d'où sont partis nos Bretons des Côtes-du-Nord, dont je suis, les îles d'Iona, de Ily, les culdées, où il y eut des vieux-catholiques si authentiques. Cette année, nous avons des obligations antérieures, provenant surtout de la mort de mon beau-frère à Venise, qui nous ont entraînés encore vers le sud, mais l'an prochain il faudra un sort bien contraire pour que je ne passe pas le canal.

Comme je vous le disais tout à l'heure, si nous avions été libres, nous serions sûrement allés vous voir; quant au congrès, vous avez pu remarquer que la plupart des orientalistes français sérieux se sont abstenus d'y aller. Ceci tient à plusieurs raisons. L'initiative de ces congrès a été prise l'an dernier à Paris dans un esprit de charlatanisme et de réclame que, sauf quelques exceptions, les membres les plus honorables de l'Institut et de la Société Asiatique n'ont pu approuver. Vous avez pu remarquer que Mohl, Renier, Bréal, de Slane, Defrémery, Derenbourg, etc., se sont abstenus. Notre grand mal scientifique en France, c'est l'envahissement du charla-

tanisme, contre lequel nous avons peu de digues. Dans un congrès, nous n'en avons pas du tout. Comment empêcher tel intrigant de venir se poser en représentant de la science française, quand il ne faut pour cela ni vote, ni mission, ni mandat? En pareil cas; l'audace, l'outrecuidance ont un trop beau jeu. Et puis, cette façon de tambouriner dans les journaux, que les fondateurs du congrès de Paris ont mis à la mode, nous déplaît. Remarquez bien que ce que je dis ne porte pas contre les congrès en général, ni contre les excellents éléments qui sont venus du monde entier à celui de Londres, cette année, encore moins contre la manière parfaite dont ce dernier a été conduit; mais cet instrument de progrès scientifique, dont je ne nie pas l'efficacité, n'est pas ce qui nous convient, à nous autres Français. C'est avec des mécanismes comme l'Institut, la Société Asiatique, les missions et les publications du gouvernement, et surtout par les travaux individuels que nous pouvons rendre quelques services.

Présentez nos meilleurs compliments à madame Müller, et croyez à toute mon amitié.

E. RENAN.

A la Princesse Julie.

Paris, 3 novembre 1874.

Chère princesse,

Excusez mon silence plus long que d'habitude. Notre petit voyage de Suisse et d'Italie a été suivi de quelques soucis, de quelques petites misères. A

ce moment même en vous écrivant, je suis encore un peu gêné d'un rhumatisme tenace, qui m'a pris au pied, me fait peu souffrir, mais m'empêche de faire un pas. Notre voyage de vacances, qui s'est borné à l'Italie du nord, nous avait heureusement donné quelques bien bons jours. Mantoue et Parme sont les deux seuls points que j'aie vus cette année pour la première fois; j'en ai été ravi. Je crois que maintenant ma conscience est en règle; je ne vois plus dans cette admirable Italie qu'un seul point, Orvieto, que je n'aie pas visité.

Je travaille beaucoup; j'achève mon histoire des *Origines du christianisme*; il n'y a que cela qui console des tristesses du présent. Le désarroi est plus complet que jamais. C'est une agonie. Pauvre pays! L'esprit arriéré de ses classes dirigeantes et sa démocratie superficielle le tueront. La nullité de l'administration actuelle dépasse tout ce qu'il est permis d'imaginer; il est certain, d'un autre côté, qu'on a rendu tout changement difficile et dangereux. Cela fait un cercle vicieux sans issue.

Nous sommes allés voir le prince et la princesse à Prangins; depuis, j'ai revu le prince ici. Je suis sûr d'être d'accord avec votre cœur, chère princesse, en mettant l'amitié au-dessus de tous les déchirements de partis. Le prince a l'esprit grand et large, parfois aventureux. Sous l'Empire, l'Empereur, avec son tact parfait, lui laissait sa liberté; pourquoi ne l'aurait-il plus? Il y a du vrai dans ce qu'il dit maintenant comme dans ce qu'il disait alors. Le bonapartisme n'est rien, s'il n'est qu'une doublure de la légitimité. Napoléon I^{er} et Napoléon III ne sont pas arrivés

en jouant uniquement la partie conservatrice; ils sont arrivés en étant à la fois libéraux et conservateurs et en prenant dans les aspirations de leur temps ce qu'elles avaient de réalisable. M. Rouher est un grand avocat politique, mais ce n'est pas avec une politique toute négative et des finesses parlementaires qu'on fondera quelque chose. On se consolerait de cette impuissance dans un temps où la France ne serait pas menacée du dehors; mais dans un temps où il faudrait tout renouveler pour n'être pas trop inférieurs à notre ennemi, cela fait frémir.

Ma femme a été bien sensible à votre bon souvenir. Elle vous envoie la photographie que vous avez eu la bonté de désirer. Nos enfants vont bien; notre pauvre Ary grandit enfin; nous espérons que son infirmité ne contristera pas trop sa vie. Noémi est grande et forte; tous deux sont bons et aimants. Maury va bien maintenant; il fait comme moi, il travaille.

Nous pensons que vous êtes encore à Mandela par ce beau soleil d'automne. Que Rome doit être belle! Vivez en cette belle lumière, chère princesse, et croyez à nos sentiments les plus affectueusement respectueux.

E. RENAN.

A M. Amari.

Paris, 13 novembre 1874.

Mon cher ami,

Je reçois à l'instant le volume de Peruzzi, dont je vous remercie bien vivement. Vous nous tirez d'un grand embarras. Je vous remercie aussi d'avoir

transmis ma lettre à M. Ubaldino Peruzzi. Le volume que vous m'envoyez portant une dédicace, je vous le renverrai soigneusement par M. Dumont. Si M. Peruzzi veut bien me procurer un volume, et qu'il vous l'adresse, vous me l'enverrez par le même intermédiaire. L'Institut a entamé l'affaire par les libraires; laissons aller; il est bon que la Bibliothèque de l'Institut possède aussi ce précieux ouvrage. Toutefois, je ne voudrais pas que M. Ubaldino Peruzzi donnât deux exemplaires. L'ouvrage doit être devenu rare, le libraire se le procurera comme il pourra.

Merci pour le petit calque que vous m'avez envoyé. Je n'y lis rien du tout, et je doute que ce soit phénicien. Bientôt nous vous ferons connaître au fur et à mesure nos *desiderata*. Dès à présent, ayez la bonté de tenir compte des déboursés que vous faites pour le *Corpus inscriptionum semiticarum*. Nous faisons tout le travail scientifique *gratis pro Deo*; il n'est pas juste néanmoins que nous y mettions du nôtre; nous avons des fonds pour cela.

Nous sommes enchantés de savoir que madame Amari va très bien. Vos élections paraissent bonnes. et nous nous en réjouissons fort.

Votre bien affectionné

E. RENAN.

ANNÉES 75, 76, 77



A M. E. Havet.

Paris, 14 janvier 1875.

Mon cher ami,

Je suis désolé d'avoir manqué à ce que vous croyez que je vous devais. Considérez ce qu'est un article rapide où tout n'est traité que par masses. J'ai omis de parler de livres entiers traitant le sujet *ex professo*. Excusez-moi donc de n'avoir pas mentionné quelques notes, importantes assurément puisqu'elles viennent de vous, mais où le sujet n'est traité que de profil. Je crois vous avoir assez prouvé l'estime que je fais de votre érudition, en soutenant de toutes mes forces votre candidature à l'Académie, pour que vous ne puissiez avoir aucun doute à cet égard.

Croyez, cher ami, à mes sentiments les plus affectueux.

E. RENAN.

A la Princesse Julie.

Paris, 15 mars 1875.

Chère princesse,

Votre lettre m'a fait un bien grand plaisir. Que de fois durant cet hiver, en passant rue de Grenelle, nous avons pensé à ces temps, déjà si éloignés, où vous y réunissiez une société choisie! Une phrase de votre lettre nous a causé une vive joie, c'est celle où vous nous parlez de la possibilité d'un voyage à Paris. Puisse cette éventualité se réaliser bientôt! Quelle fête ce serait pour tous vos amis!

Je suis bien aise que vous voyiez M. Dumont¹. C'est un jeune homme d'une grande distinction d'esprit et de cœur. Nous l'aimons beaucoup, surtout depuis que sa sœur a épousé un de mes meilleurs amis, M. Clément Chaplain, graveur en médailles, qui a la bonté de faire l'éducation artistique de notre petit Ary. Le pauvre enfant a beaucoup de dispositions, il dessine très bien. Je ne sais si M. Chaplain fait son avenir; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il fait à l'heure présente son bonheur. Sa gaieté nous console et nous enchante. Ah! que les chances et les disgrâces de cette vie sont chose relative!

Il faudrait être bien superficiel pour voir dans ce qui s'est passé un progrès véritable vers une solution des difficultés où est plongé notre pauvre pays. En

1. M. Albert Dumont, éminent archéologue, qui fut l'organisateur et le premier directeur de l'École française de Rome.

un sens les complications sont aggravées, et il est plus délicat que jamais de vouloir rien prédire. On vous a dit vrai en ce qui concerne M. Thiers. Il y a quelque temps, sa politique était une politique de retour; les derniers événements ont peut-être un peu modifié ses idées. Il semble méditer un voyage en Égypte et en Grèce, peu conciliable avec les visées d'une ambition immédiate; son activité est toujours très grande; son esprit curieux et ouvert a quelque chose de très attachant, même quand on y trouve des lacunes et des partis pris.

Notre cher prince va bien. Il me semble moins circonvenu par ces démocrates peu sincères qui, sans faire illusion à un esprit aussi éclairé que le sien, pouvaient lui faire commettre bien des fautes. Je nourris toujours l'espérance que le prince impérial, arrivé à l'âge d'homme, réparera tout cela. On n'a pas été à une certaine époque pour le prince ce qu'on aurait dû être. La paix se fera par-dessus la tête de ceux qui ont cherché à les séparer. Le prince Napoléon n'a jamais prétendu nier les droits du prince impérial; le prince impérial aurait besoin du prince Napoléon comme l'Empereur avait besoin de lui. La force des choses fera tomber ces petites querelles où je regrette que le prince se soit laissé emporter, mais où l'on a tort de le pousser.

Flaubert et Maury vont bien. Flaubert un peu attristé du peu de succès de sa *Tentation de saint Antoine*. Il avait rêvé le succès de *Madame Bovary* pour cette œuvre bizarre qu'il aurait dû réserver à un petit nombre d'érudits capables de l'apprécier. L'avez-vous lue, chère princesse? C'est malsain, sou-

vent mauvais, mais souvent aussi plein d'un étonnant sentiment historique et d'une haute poésie. Mais le lecteur bourgeois est bien excusable de ne pas s'y intéresser.

Vous suivez sûrement avec intérêt la fortune de M. Buffet. Je ne la crois pas de longue haleine ni de haute portée. Le souffle manque. Cette politique purement négative n'ayant qu'un seul but, c'est que le pays reste tranquille, est tout à fait insuffisante. Sûrement la base conservatrice est nécessaire, mais il faut sur cette base bâtir quelque chose; il faut répondre à tant d'aspirations justes en partie, opérer tant de réformes nécessaires. Et puis quelle ignorance, dans ce parti, de l'Europe et de l'ensemble du siècle! Vous êtes admirablement placée à Rome, chère princesse, pour jouir de ce grand spectacle. N'est-il pas étrange que Rome soit encore le centre des plus grandes affaires de notre temps? Vous verrez des événements extraordinaires et que je vous envie de pouvoir étudier de près. Les rapports de l'Italie et de la papauté avec les autres États, surtout avec l'Allemagne, amèneront les crises les plus neuves et les plus inattendues.

Cette pauvre madame Cornu ne va pas bien; je suis inquiet. J'ai eu il y a quelques jours une vraie joie, c'est d'aller voir la Hollande, pays qui nous est si sympathique, et d'y revoir la reine dont vous connaissez sans doute l'esprit et le cœur si élevé, si français ¹.

1. Renan fit, en février 1875, un voyage à la Haye au cours duquel il vit souvent la reine Sophie des Pays-Bas.

Recevez, chère princesse, notre hommage à tous; croyez à mes plus rares sentiments et présentez mes respects à M. le marquis Roccagiovine.

E. RENAN.

A M. Amari.

Paris, 16 juillet 1875.

Mon cher ami,

Voir la Sicile avec vous, et du même coup porter un hommage sympathique aux institutions italiennes, voilà deux bonnes fortunes auxquelles je serais bien fou de renoncer. J'accepte donc, et de grand cœur. Mais c'est le cas d'ajouter *Inch Allah!* Figurez-vous, en effet, que votre chère lettre m'a trouvé malade, cloué depuis trois semaines sur mon lit ou sur mon fauteuil par un maudit rhumatisme goutteux, qui déjà l'automne dernier m'avait tourmenté. Les douleurs sont presque passées, et il n'y a plus que la gêne. Je suis tout à fait porté à croire que dans un mois je serai tout à fait rétabli. Il y a plus, je suis persuadé que le meilleur remède à ces misères est de respirer votre air si vivifiant, si tonique. Cependant, saisi comme je le suis par la griffe de ce *Scheitan*, je suis obligé de ne former des projets que sous condition. Croyez, mon cher ami, qu'il faudra que je sois bien empêché par la fatalité pour que je ne me rende pas à votre invitation si pleine de cœur.

Maintenant avez-vous un peu sondé le terrain politique? Ne croyez-vous pas que les manifestations

pour ou contre puissent avoir de l'inconvénient? Ne craignez-vous pas que les haines cléricales et anti-cléricales n'en soient envenimées? Je livre l'appréciation de tout cela à votre tact. Si vous me dites : venez, j'irai; mais tâtez bien le pouls à la situation; dites-en, si vous voulez, un mot à Bonghi ou à toute autre personne ayant la main à la barre du gouvernail. Pour rien au monde, je ne voudrais être une cause d'embarras et nous sommes trop philosophes pour ne pas nous parler avec une entière franchise.

La pensée que, dans un mois, je serai peut-être près de vous voir m'a tout rajeuni, et il me semble que, depuis ce matin, ma guérison a fait des pas de géant. Ma femme résiste encore à venir; mais je l'entraînerai. Quel dommage que madame Amari ne puisse pas venir! Présentez-lui nos compliments les plus affectueux et croyez, cher ami, à notre plus vive amitié.

E. RENAN.

Au même.

Houlgate (Calvados), 4 août 1875

Mon cher ami,

J'ai reçu votre bonne lettre et la lettre du *Sindaco*. C'est pour moi une vraie fête de me rendre à votre belle réunion. Je réponds aujourd'hui même au *Sindaco*.

Un de mes meilleurs amis, qui est en même temps le fleuron de notre jeune école, Gaston Paris,

désire vivement aller à votre congrès. Il en rendrait compte dans les *Débats*. C'est un esprit excellent, libéral, éclairé. Il est très lié avec M. Pitré, et est en train de faire un article sur la collection des contes siciliens de ce dernier, pour le *Journal des Savants*. Il a écrit à M. Pitré pour recevoir une invitation. En lui étant favorable, vous serez sûr d'avoir à votre congrès un de nos esprits les plus distingués.

Quand serez-vous à Palerme? Nous voudrions le savoir. Voici pourquoi. Le départ direct de Marseille pour Palerme, que nous préférierions à quelques égards, part le 20, ce qui nous mettrait à Palerme, je pense... C'est bien tôt. Si dès le 23 ou le 24, vous deviez être à Palerme, nous n'y verrions nul inconvénient, au contraire. Si vous n'y devez être que le 27 ou le 28, l'attente serait un peu longue. Écrivez-moi un mot dès que vous serez fixé à cet égard.

Je suis toujours bien perclus. Ce diable de rhumatisme est d'une ténacité incroyable. Mais il faudrait qu'il fût bien obstiné pour m'empêcher de réaliser mon projet. On me conseille, après Palerme et la Sicile, les eaux d'Ischia, qu'on dit très efficaces. Puis nous irions passer une quinzaine à Rome. Croyez que notre plus vif plaisir sera d'être où vous êtes et de passer quelques bons jours avec vous et madame Amari. Croyez-moi bien votre très affectueux

E. RENAN.

Nous sommes ici au bord de la mer, mais vous pouvez toujours continuer à m'adresser vos lettres à Paris.

E. RENAN.

A la Princesse Julie.

Houlgate, 17 août 1875

Chère princesse,

Votre bonté pardonne à ceux de vos amis qui ne vous écrivent pas aussi souvent qu'ils le voudraient. Elle ne mesure pas l'amitié au nombre des lettres. Le mauvais état de ma santé me servira d'ailleurs d'excuse. Voilà deux mois que je suis pris d'un rhumatisme goutteux, qui m'a fait beaucoup souffrir. Maintenant les douleurs ont cessé, mais je marche encore assez mal. On m'a conseillé un voyage dans les pays méridionaux et une cure d'eaux dans les mêmes parages. Cela m'a décidé à accepter une invitation qui m'a été adressée pour assister à un congrès qui doit avoir lieu à Palerme. J'y dois rencontrer mon ami le sénateur Michel Amari et faire avec lui un voyage à ces monuments de Sicile que j'ai toujours tant désiré voir. Puis j'irai probablement faire une cure d'eaux à Ischia. Mais peut-on passer si près de Rome sans s'y arrêter? Nous sommes incapables d'une si mauvaise action. Nous irons y passer une semaine au mois d'octobre, et j'espère qu'il nous sera donné, chère princesse, de vous y présenter nos devoirs. Ce beau rêve nous fait oublier plus d'une triste journée. Nous partirons dimanche soir de Paris et, le mardi 24, de Gênes pour Palerme.

J'ai bien pensé au chagrin que vous avez éprouvé comme nous tous de la mort de cette pauvre madame Cornu. Quel trésor de dévouement et de patriotisme

il y avait dans le cœur de cette femme admirable. Elle m'a donné une marque de confiance dont j'ai été bien touché. Elle m'a légué le soin de publier, au bout de dix ans, les lettres à elle adressées par l'Empereur¹. Il y a dans ces lettres, surtout dans celles datées de Ham, des pages fort belles qui feront envisager le caractère de l'Empereur sous un jour tout nouveau. On verra dans l'abandon de ces lettres toutes privées ce qu'il y avait au fond de l'âme de l'Empereur de sentiments libéraux, de goût pour le bien, d'ardeur pour le progrès des lumières et de la civilisation. Ah! quel deuil éternel, madame, qu'une semaine de vertige ait détruit tant de bien accompli! Quand je pense que tout cela est venu d'un entourage présomptueux, médiocre, ignorant, je ne peux désirer voir revenir cet entourage, voir recommencer l'Empire sans celui qui en corrigeait les défauts, sans l'Empereur.

L'avenir de ce pauvre pays est plus triste que jamais. Un retour au passé est impossible, au moins pour le moment, et il est bien difficile de croire au succès de la tentative républicaine, après tant d'expériences qui en ont montré la caducité. Je crois cependant qu'il ne faut rien faire pour la contrarier. Les menaces du dehors ne sont pas moins inquiétantes. Il faudrait pour sortir du mauvais pas où nous sommes

1. Le soin de publier ces lettres était confié à Renan et le produit de cette publication était légué à madame Noémi Renan, alors âgée de treize ans; mais, à l'expiration du délai imposé, les lettres ne furent pas publiées soit à cause de la froideur des rapports entre l'Impératrice Eugénie, alors propriétaire des lettres, et Renan, soit pour d'autres raisons. Cette correspondance est encore inédite.

une prudence consommée. Comment attendre tant de sagesse d'un pays tout entier ?

Veillez présenter mes respects à M. le marquis R... et agréez, chère princesse, l'expression de nos sentiments les plus dévoués, les plus affectueux, les plus élevés.

E. RENAN.

A M. Taine.

Houlgate, 17 août 1875.

Mon cher ami,

Il faut que je vous explique comment nous n'irons pas vous voir cette année sur le bord de votre lac, ainsi que nous nous l'étions promis. Mes douleurs rhumatismales et goutteuses ont été singulièrement persistantes. A l'heure qu'il est, j'en suis à peine débarrassé et la possibilité d'une cure d'eaux à Aix m'est à peu près enlevée. Un voyage dans le midi et une cure d'eaux napolitaines ou siciliennes a paru à quelques-uns de mes amis de la Faculté de médecine un meilleur parti. J'ai donc accepté une invitation qui m'a été adressée pour un congrès à Palerme. J'ai les congrès en horreur, mais il y aura là mon ami Amari, l'homme qui connaît le mieux la Sicile, et puis on nous promet un voyage à Ségeste, à Sélinonte, à Agrigente, c'est-à-dire à toutes les belles antiquités de la Sicile, dans des conditions excellentes. J'espère que le midi me fera ce qu'il me fait toujours, qu'il me tonifiera et me rendra toute ma force. Après le voyage de Sicile, je ferai probablement une cure

d'eaux à Termini, ou à Ischia; puis quelques bonnes *ottobrate* à Rome, et j'espère revenir réparé, recrépi pour l'hiver prochain. Hélas! nous arrivons à un âge où nous avons besoin de restauration. Berthelot veut qu'on reste tranquille et qu'on ne livre rien au hasard thérapeutique. Pour moi, je trouve qu'il vaut mieux tenter des expériences que d'accepter trop tôt une diminution de son activité.

On me dit que vous travaillez vigoureusement, ce qui ne m'étonne pas. J'attends votre livre avec d'autant plus d'impatience que, pendant les jours où j'ai pu lire, mais non écrire, j'ai relu d'un bout à l'autre l'histoire de M. Thiers. Je vous dirai plus tard les idées qui me sont venues. J'ai utilisé ces jours où je ne pouvais travailler à mes *Origines du christianisme*, à revoir des *Dialogues philosophiques* que j'écrivis à Versailles pendant la commune. J'hésite un peu à les publier. Cela n'est bon qu'à faire penser, et c'est là un exercice devenu dangereux. Ah! quel vilain temps que celui où nous sommes!

Je me promets grande joie de revoir ces belles côtes lumineuses et ces mers bleues. Présentez à madame Taine l'expression de nos sentiments les plus élevés d'attachement. Croyez à toute mon amitié.

E. RENAN.

Assurez M. Denuelle de ma respectueuse affection.

A la Princesse Julie.

Casamicciola (Ischia), 27 septembre 1875.

Chère princesse,

Notre voyage s'avance et nous le voyons s'avancer sans regret, puisqu'il ne se terminera pas, j'espère, sans que nous ayons eu le plaisir de vous voir et de causer avec vous. Notre excursion en Sicile a été pleine de fatigues, mais ces fatigues ont été amplement récompensées par l'immense intérêt du pays. Les antiquités grecques valent presque celles d'Athènes et la sympathie qui nous a été témoignée nous a profondément touchés. Bonghi a été pour nous d'une courtoisie charmante. Le caractère sicilien a ses défauts, mais il a de si belles parties, tant d'ardeur, tant de chaleur pour les belles choses, qu'on ne peut s'empêcher de l'aimer.

Nous sommes venus directement de Messine à Ischia, sans nous arrêter à Naples. Je désirais vivement faire ici une cure de bains pour me débarrasser de ce rhumatisme goutteux qui me tourmente depuis dix-huit mois. J'ai commencé et je suis très satisfait du résultat. J'espère quitter Ischia non seulement débarrassé de mes misères (ce premier point est déjà acquis), mais fortifié pour l'hiver prochain, et délivré pour quelque temps de ces douleurs qui me sont surtout pénibles par la perte de temps qu'elles entraînent.

Nous avons reçu votre chère lettre du 5 septembre dans le port de Naples, déjà embarqués pour Ischia

et engagés pour un hôtel, si bien que nous n'avons pu accepter l'aimable proposition de Hébert. Mais nous avons été bien heureux de trouver ici cet excellent ami. Nous sommes assez voisins, quoique n'étant pas dans le même hôtel, et nous passons ensemble des heures bien agréables. Nous faisons surtout des promenades délicieuses dans notre petite île, qui est vraiment un paradis terrestre. Ai-je besoin de vous dire, chère princesse, que c'est de vous et de Mandela que nous parlons toujours avec le plus de plaisir et d'affection ?

Nous resterons ici jusque vers le 7 octobre. Nous passerons ensuite un jour à Naples et vers le 9 nous serons à Rome. Puisque vous êtes assez bonne pour me permettre d'aller vous voir à Mandela, nous irons certainement et nous nous en faisons une fête. Dès que nous irons à Rome, nous vous écrirons. Recevez, etc.

E. RENAN.

A M. Bonghi.

Rome, 26 octobre 1875.

Cher ministre,

Toute la journée, on m'a dit que vous étiez à Assise, et ce soir on m'apprend que vous êtes de retour à Rome. Si notre départ n'était irrévocablement fixé à demain matin, croyez bien que je serais allé encore une fois vous serrer la main et vous remercier de ce beau voyage de Sicile, qui nous laisse un si profond souvenir. Vous m'avez procuré quelques-unes

des meilleures sensations de ma vie, et l'image de tant de belles choses restera pour moi inséparable de l'exquise compagnie en laquelle je les ai visitées. Merci pour ce double plaisir. Rome m'a paru encore cette fois plus belle que jamais. Votre Italie est une magicienne, une Circé qui attire toujours plus fortement ceux qui la connaissent. Au revoir donc, et non adieu. Croyez, cher ministre, à l'expression de nos sentiments les plus affectueux et les plus dévoués.

E. RENAN.

A la Princesse Julie.

Paris, 9 novembre 1875.

Chère princesse,

Vous voici de retour, pleins des plus beaux et des meilleurs souvenirs du monde, fort heureux néanmoins, car nous avons trouvé nos enfants bien portants, gentils et contents de nous revoir. Après vous avoir quittée, nous avons encore passé quelques jours à Rome. Puis nous avons vu Orvieto; cette petite merveille m'a ravi; elle forme à elle seule un chapitre de l'histoire de l'art italien. Nous avons passé trois jours à Venise, où tant de liens nous attachent, et nous sommes revenus à Paris sans nous arrêter. Aucun de nos voyages d'Italie ne nous avait fait autant de plaisir. Au milieu des tristesses que nous causent les dissensions intérieures de notre malheureux pays, le spectacle d'un pays politiquement prospère, marchant sagement dans la noble voie du

gouvernement constitutionnel, nous a fait une grande joie. Ai-je besoin de vous dire, chère princesse, que Mandela tient la plus grande place dans notre souvenir? J'ai vu le prince Napoléon; je lui ai dit comment vous y vivez, le bien que vous y faites, les amis qui vont vous y voir et comment vous savez y être heureuse. Tout cela l'a vivement intéressé. Son cœur est toujours le même; il a pour vous la plus vive affection. Je lui ai dit que de votre part rien n'était changé non plus. Combien j'ai été frappé de voir que ses appréciations coïncidaient tout à fait avec les vôtres! Il a au cœur des froissements; mais ses ressentiments ne portent pas contre des personnes dont on a voulu faire ses ennemis, quoiqu'elles ne le fussent pas. Je l'ai trouvé sage, modéré, découragé; le découragement est souvent le commencement de la sagesse. En tout cas, c'est le sentiment qui convient le mieux au temps où nous vivons. On ne vit jamais un plus triste horizon. De quelque côté qu'on se tourne, on ne voit que des périls, de l'imprudence, de la médiocrité.

Le travail console de bien des choses, et dans deux ou trois jours, quand je m'y serai remis, je ne songerai plus à ce présent si sombre, si borné. Ce à quoi je songerai, c'est à Mandela, à ce nid d'aigle de Rocca-giovine, à ces belles montagnes de la Sabine où l'on peut si bien vivre et mourir solitaire! Soyez notre interprète, chère princesse, auprès du marquis, pour lui dire avec quelle joie nous nous souvenons du séjour que nous avons fait à Mandela. Rosa et Hébert sont sans doute allés vous voir; peut-être sont-ils en ce moment près de vous. Qu'ils sont heureux!...

10 novembre.

Je reçois ce matin une lettre de M. Belli, où il nous donne de vos nouvelles et de bonnes nouvelles, ce qui nous cause grande joie. Il m'envoie en même temps une réponse qu'il a faite à un article contre moi. Ayez la bonté, chère princesse, de le remercier pour moi. Dans l'article hostile je ne vois qu'un seul trait qui me fasse quelque peine, c'est le reproche de n'avoir rien écrit pour l'Italie quand elle était opprimée par l'Autriche. Mes premiers écrits au contraire, en 1850 et 1851, furent en faveur de l'Italie, témoin l'article sur le Père Tosti. J'ai toujours aimé l'Italie, et, quand elle n'avait que quelques partisans d'élite, je l'ai soutenue.

Je vais ce soir à Saint-Gratien. Un mot que j'ai reçu de la princesse me prouve qu'elle est en bonne santé. Elle ne reviendra à Paris que le 20 de ce mois.

Voici la photographie destinée à l'album des personnes qui ont été assez heureuses pour aller à Mandela. Elle a été faite

Quand'era in parte altr'uomo di quel ch'io sono.

Je n'en ai que d'anciennes de ce format.

E. RENAN.

A M. Amari.

Paris, 13 novembre 1875.

Mon cher ami,

Nous voici de retour, en très bonne santé, riches de bons et beaux souvenirs, et heureux de ce voyage qui nous a fait voir de si belles choses et tant de bons amis. Nous sommes remis à nos devoirs et à nos travaux, et j'ai tout lieu de croire que l'hiver me sera clément cette année. Comme on me l'avait bien dit, je sens de plus en plus le bon effet des eaux, et chaque jour m'apporte un nouveau degré de force et de résistance au mal. Je n'ai jamais été mieux. Ma femme a quelques petites misères, suite d'un refroidissement qu'elle a pris en chemin de fer; mais nous sommes assurés que ce sera peu de chose.

J'ai été pour vous au secrétariat de l'Institut. Comme membre de l'Institut, vous avez droit à toutes les publications de l'Institut. Votre nom figure au grand registre dressé à ce sujet, et à côté une liste déjà très longue de publications qui vous appartiennent. Pour retirer cette masse considérable de livres, ce qu'il y a de plus simple, c'est que vous donniez commission à un libraire, par exemple à Pedone-Lauriel, le frère de celui de Palerme. Ce libraire retirera pour vous tout ce qui vous appartient, et vous l'expédiera. Pour plus de sûreté encore, dites à Pedone de venir me trouver un vendredi à l'Institut; j'irai avec lui au secrétariat.

Nous espérons que madame Amari va bien et supporte sans en souffrir ces commencements d'hiver. Dans le numéro de la *Revue des Deux Mondes* qui paraîtra lundi se trouveront les quelques pages que j'ai écrites sur ce beau voyage de Sicile. J'ai voulu à la fois être vrai et répondre à une courtoisie dont j'ai été profondément touché. Puissé-je avoir réussi ! Croyez, cher ami, à mes sentiments de vive amitié.

E. RENAN.

Il est entendu que les publications qui sont à l'Institut sont celles qui ont paru depuis votre élection au titre d'associé étranger. Si vous désiriez quelque volume antérieur, vous pourriez l'avoir par voie d'échange avec Pedone. Pedone vous enverrait la liste de ce qu'il a pour vous, et vous lui indiqueriez les échanges que vous désirez faire. Du reste, pour ces volumes antérieurs, vous pourriez faire une demande à la commission des travaux littéraires, qui sans doute vous accorderait ce que vous désirez.

A la Princesse Julie.

Paris, 6 décembre 1875.

Chère princesse,

J'ai vu hier soir le prince Napoléon, et l'ai trouvé si ému que je lui ai promis de vous écrire. Le prince est désolé qu'on lui oppose à Ajaccio le prince Charles¹.

1. Napoléon-Charles Bonaparte, frère cadet de la princesse Julie, officier dans l'armée française.

Il a pour le prince Charles la plus grande estime, il se sert à cet égard des mêmes termes que je vous ai entendu employer, princesse, pour rendre le caractère si droit, si loyal, si honorable du prince Charles. Il croit qu'on fait faire au prince une grande faute en le poussant contre son cousin et en faisant de lui le représentant d'une scission dans la famille. Cette scission finira; vous savez, princesse, tout ce que nous avons dit à ce sujet; mais il en resterait d'amers souvenirs, si le prince pouvait croire qu'un membre de sa famille a pu écouter des suggestions contre lui.

Sans avoir le droit d'entrer dans une question aussi délicate, j'avoue, princesse, que je suis un peu de l'avis du prince. Cette division de famille est déplorable. Le prince a pu avoir des torts; mais il représente un des côtés, et des plus essentiels, de la tradition de la famille Bonaparte. Quel mal fera-t-il à la Chambre? Il y portera sa parole vive, spirituelle, éloquente. Jamais, naturellement, il n'attaquera ceux qui entendent le bonapartisme autrement que lui. Il aura d'autant plus le droit de parler qu'il peut se laver les mains de plusieurs des grandes fautes qui ont été commises. Le prince Charles, d'après ce que vous m'avez dit, princesse, n'a pas le goût des débats parlementaires; sa vocation est ailleurs. Je crois que vous lui donneriez un excellent conseil de sœur en l'engageant à ne pas prêter son nom à une manœuvre où il n'est obligé par aucun devoir. Le prince qui a pour vous les sentiments d'estime et d'affection toute particulière que vous connaissez, désirerait que vous lui écriviez. Le prince

Charles est indécis en ce moment ; un mot de vous aurait sur lui la plus grande influence.

Pardonnez-moi, princesse, je ne vous écris cette lettre que pour répondre au désir de cœur d'un homme dont vous savez les précieuses qualités. Veuillez croire à mon profond respect et à mon vif attachement.

E. RENAN.

*A Edmond Scherer*¹.

Paris, le 5 mai 1876.

Mon cher ami,

Voici les *Dialogues* qui paraîtront dans une dizaine de jours. Je serais heureux que vous les lussiez avant le public. La préface paraîtra dans les *Débats* ; je prierai le *Temps* de mettre la lettre à Berthelot. Aucun autre journal n'aura de communication. Il y a treize ans, un mot de vous lança merveilleusement la *Vie de Jésus* au milieu des écueils et des malentendus auxquels il fallait s'attendre. Cette fois, je serais heureux que vous voulussiez bien encore dire un mot au public pour qu'il ne fasse pas trop fausse route. Jugez-en. Quand il sera temps de faire l'insertion, Calmann vous enverra un volume complet et les bonnes feuilles de la lettre à Berthelot.

Votre bien affectionné

E. RENAN.

1. Communiquées par mademoiselle de la Rive, petite-fille d'Edmond Scherer.

Au même.

Paris, 7 mai 1876.

Mon cher ami,

Pardonnez ma maladresse, à cause de l'intention. J'en aurais long, très long, à dire, je vous désobéirais même résolument, si vous ne me fermiez la bouche en me parlant « du souci de votre dignité ». Après cela il ne me reste plus qu'à faire ce que vous me demandez, tout en le regrettant beaucoup. Pour moi, le fait accompli en fait de succès littéraire couvre tout, et je n'avais pas cru vous blesser en vous nommant à côté d'écrivains qui, à certains moments, ont touché juste, bien que leur manière soit aussi différente que possible de la manière que je préfère. Je regrette fort que vous ne me permettiez pas de dire à quel rang je vous place; ne voyez dans mon indiscretion qu'une marque de ma sincérité.

Votre bien affectionné

E. RENAN.

A la Princesse Julie.

Paris, 19 juin 1876, rue Saint-Guillaume, 16.

Chère princesse,

Il a fallu un dédale de soucis de la plus ennuyeuse espèce, pour que j'aie mis tant de temps à vous écrire. Aujourd'hui, je sors pour la première fois du chaos d'un déménagement, d'où j'ai cru que je ne réussirais

pas à émerger. Mon énorme bibliothèque surtout m'a causé des embarras sans fin. Nous nous trouvons bien du reste dans notre nouvel appartement et je crois que nous y sommes installés pour longtemps.

J'ai eu grand plaisir à voir M. Péters et à causer longuement de vous. Il connaît et comprend l'amitié que vous ont gardée tous ceux qui vous ont approchée et dont le plus cher souhait serait que vous vinssiez encore passer quelques semaines auprès d'eux à Paris. J'avais donné ordre à mon libraire de vous adresser mon dernier volume ¹; mais comme j'apprends qu'un autre exemplaire que je l'avais chargé d'envoyer à Rome (à la princesse Wittgenstein) n'est pas arrivé à son adresse, je vais ce soir même lui réitérer mon ordre. C'est un volume d'un genre à part, destiné à un petit nombre de lecteurs, et qui n'a qu'un but, c'est de faire réfléchir à des problèmes qu'on ne peut ni négliger ni résoudre. Ce que vous m'apprenez de la princesse de Venosa me touche profondément. Je ferai tout mon possible pour lui offrir un exemplaire. Je n'en ai plus de broché; mais peut-être en réunissant des feuilles qui me restent, pourrai-je former encore un exemplaire complet. En ce cas, je me permettrais de vous l'adresser pour l'aimable princesse qui veut bien y trouver du plaisir.

La mort de madame Sand est pour nous tous un deuil au cœur ². Le prince Napoléon, Flaubert et moi sommes allés ensemble à Nohant lui porter nos derniers hommages. Le prince a été parfait de tact et de

1. *Les Dialogues et fragments philosophiques*, Paris, 1876.

2. George Sand s'était éteinte à Nohant le 7 juin 1876.

délicatesse. La sympathie était profonde entre lui et cette grande âme, qui a pu souvent s'égarer, mais dont l'inspiration fut toujours si élevée. Le siècle s'égrène ainsi et perd ses plus belles fleurs. Et par quoi sont-elles remplacées? C'est ce qu'on ne voit guère encore. Notre pauvre société démantelée, inquiète de son avenir, s'attriste de jour en jour. Nous causons souvent de vous avec Maury, avec Giraud, avec le prince. M. Thiers me demande souvent de vos nouvelles. Quelle fête si vous nous veniez!

Nous ne savons encore ce que nous ferons cette année. On m'invite à Saint-Pétersbourg pour un congrès; mais j'ai peu d'attrait pour le Nord. On me conseille d'un autre côté de prendre encore cette année les bains d'Ischia qui m'ont fait tant de bien l'année dernière. Alors il serait possible que nous allussions encore vous présenter nos devoirs à Cantalupo. Nous aimons tant l'Italie! Je pense quelquefois à amener mon petit Ary. Il est bien jeune encore pour ces grandes impressions; mais je voudrais essayer pour lui les bains d'Ischia. Je crois qu'à l'âge qu'il a, un coup de fouet comme celui que donnent ces eaux énergiques serait bon pour l'aider un peu à grandir. Ce pauvre enfant gentil, gai, bien intelligent, est à la fois notre plus chère, notre plus douce et notre plus triste pensée.

Le marquis ... est le plus vivant souvenir que j'aie gardé de la Sicile. Nous causons sans cesse, ma femme et moi, de Cefalù, où nous le rencontrâmes au palais de l'évêque, de son intelligence si ouverte, de son savoir et de son rare esprit. Je conclus de votre lettre que Bonghi est à Rome, je le croyais à Naples ou

en villégiature. Ayez la bonté, princesse, de lui dire toute mon amitié; je vais donner ordre à Lévy de lui envoyer également mon volume.

Et voilà que l'espace me manque pour vous dire ce que je pense de la crise qui s'est ouverte par l'élection de M. Buffet (car c'est bien une crise), de mes appréhensions sur l'avenir. Je vous dirai tout cela une autre fois, si les événements ne se pressent pas. Croyez, etc.

E. RENAN.

A madame H. Raffalovich¹.

Fontainebleau, 7 août 1876.

Chère madame,

Je viens de lire, dans le *Journal de Saint-Petersbourg*, cet article de Zacharie, si bienveillant, si aimable, que j'y ai reconnu quelqu'un qui reçoit toutes vos confidences. Que je suis fier d'inspirer à vos amis les plus intimes une pareille sympathie!

Vous avez parfaitement compris le livre, et vu que ce passage de la préface est bien sincère où je dis que mon but n'a pas été d'inculquer telle ou telle opinion, mais de montrer des suites d'idées plus ou moins propres à faire réfléchir le lecteur. Votre esprit si juste entre tout d'abord dans le vrai de chaque sujet et l'exprime avec infiniment de justesse et de netteté.

Nous sommes ici assez bien, passant le jour entier

1. Bibliothèque de l'Institut.

dans la forêt et nous reposant fort doucement. Il nous manque de vous y voir; j'espère un jour, puisque vous me trouvez bon *cicerone*, vous expliquer le parc et le château.

Ma femme va bien et me charge de vous dire toute son amitié. Nos meilleurs souvenirs à M. Raffalovich et croyez, chère madame, à ma vieille déjà et bien sincère affection.

E. RENAN.

A la Princesse Julie.

Fontainebleau, 10 septembre 1876.

Chère princesse,

Maury, à qui je porte envie, puisqu'il va voir l'Italie et vous voir, vous portera l'autographe de madame Sand destiné à la comtesse Rasponi¹. C'est le manuscrit d'un de ses beaux articles; je le tiens du journal même *Le Temps*. Quant au mien, la comtesse est bien bonne de le désirer. Dès mon arrivée à Paris, je chercherai quelque vieille page que je puisse joindre, toute comparaison à part, à celles de madame Sand.

Combien il nous eût été doux cette année d'aller vous voir à Mandela! Mais il faut se borner. Notre villégiature cette fois aura été des plus modestes. Après bien des projets, nous nous sommes bornés à venir passer six semaines à Fontainebleau, pour

1. Louise Rasponi, fille du roi Murat.

trouver un peu de repos, et d'air pur. Nous avons rencontré ce que nous cherchions. Nous sommes enchantés de notre petit séjour ici, nous partons vendredi pour Paris, tous rafraîchis et rajeunis de ce bon repos dans un des airs les plus purs et les plus salubres qui soient.

Je n'ai pas reçu la photographie de la princesse de Venosa, et ce que vous me dites me le fait regretter. J'aurais vivement désiré pouvoir adresser à la princesse l'opuscule que vous savez; mais il m'a été impossible d'en retrouver un exemplaire. Il n'y en avait que cent; je n'en ai plus un seul. J'espérais pouvoir en composer un exemplaire en réunissant des feuilles séparées que j'ai, mais je n'ai pu le compléter. — Nous sommes fort contents de notre appartement de Paris; nous croyons que nous y passerons un agréable hiver. Ary vous enverra une esquisse de la vue dès qu'il pourra faire quelque chose de propre. Ce sera son premier tableau. Le pauvre enfant travaille bien; il a du goût pour la peinture, et, vu son état d'infirmité, qui lui interdit tant de professions, je suis très heureux de ce choix. Les essais qu'il a faits cet été dans la forêt de Fontainebleau indiquent des dispositions.

Il y a longtemps que je n'ai vu le prince et je ne sais ce qu'il pense de la situation générale de l'Europe. Il voit, comme le prince Gortchakof, la faiblesse intérieure de la Russie et la dernière fois que je l'ai vu, il ne croyait pas à la guerre. D'un autre côté, l'Empire ottoman n'est plus seulement un malade; c'est un agonisant qu'il est impossible de soutenir. Les dernières marques d'énergie qu'il donne sont les

convulsions d'un mourant. Il est clair que nous ne pouvons nous mêler de ces querelles, la neutralité absolue est notre premier devoir. Néanmoins, je regrette de voir quelques organes de l'opinion française désertir sur cette question notre vieux drapeau de la liberté des peuples. Nous ne sommes plus en mesure de faire des générosités aux autres; mais il ne faut pas déprécier la générosité ni se rattacher aux causes illibérales et odieuses. Si peu de personnes ont le sentiment des nuances et de la mesure! Nos malheurs ont faussé les esprits et bien peu de personnes restent justes et impartiales. Croyez, chère princesse, etc.

E. RENAN.

A Charles Ritter.

Fontainebleau, 12 septembre 1876.

Cher monsieur Ritter,

Que je vous remercie de m'avoir transmis les notes de M. Biedermann. Je suis on ne peut plus fier d'avoir été lu avec tant de soin par un homme aussi éminent. Ces pages sont l'étude de beaucoup la plus approfondie que mon essai ait provoquée. Je les garde précieusement, et quand je reprendrai ces questions (dans quelques années, si je vis) j'en ferai la base et le point de départ d'une nouvelle discussion. Ayez la bonté de faire savoir à M. Biedermann combien je suis touché de l'honneur qu'il m'a fait. Je savais sa haute

valeur comme théologien; les notes que vous m'avez permis de lire témoignent d'une profondeur de vues philosophiques que personne ne surpasse de notre temps. Le souvenir que j'avais gardé de notre rencontre chez M. Scholten à Leyde m'est rendu maintenant infiniment plus précieux encore.

Plus que jamais je crois qu'un volume choisi dans les œuvres de Schopenhauer serait une publication opportune. Je vous envoie à ce sujet une page que j'ai reçue il y a quelques semaines d'un homme fort éclairé, le comte de Noër (prince Frédéric de Danemark). Il est excellent que vous vous entendiez à ce sujet avec M. Ribot. Je connais ce dernier qui est un esprit très-sincère et un très-ardent chercheur de vérité. Si vous voulez lui écrire, envoyez-moi votre lettre, je la lui transmettrai.

Nous sommes venus ici passer six semaines, qui nous ont fait beaucoup de bien. Vendredi nous repartons pour Paris. J'y trouverai entièrement composé en placards mon 5^e volume des *Origines du christianisme*. Tout l'hiver se passera à les lire et à les corriger, je crois que le volume pourra paraître vers mai 1877. Le 6^e est à peu près fait; j'estime paraître dans deux ans. Le 5^e me conduit jusqu'à la fin du règne de Trajan; le 6^e est consacré aux évolutions capitales du christianisme qui ont eu lieu sous Adrien et Antonin. J'arrête ainsi l'ouvrage vers l'an 160. Comme parenthèse, je donnerai peut-être une traduction de l'Écclésiaste, avec une étude qui est le résultat du cours que j'ai fait au Collège de France l'an dernier et l'année précédente. J'aime beaucoup ce petit livre, le dernier né du génie hébreu, et sur lequel les travaux de Grøetz,

malgré leur exagération paradoxale, ont jeté des lumières inattendues.

Continuez de m'aimer et de me croire bien tout à vous.

E. RENAN.

Rue Saint-Guillaume, 16, Paris.

Au docteur Suquet.

Fontainebleau, 13 septembre 1876.

Mon cher ami,

Vous êtes un sage, et savez ce que c'est que la vie, et ne mesurez pas l'amitié à la fréquence des lettres. J'ai commencé trop de choses ; il faut en finir au moins quelques-unes, et voilà la vieillesse qui approche ; il faut se hâter. Cela me rend négligent pour mes meilleurs amis, ceux qui me connaissent me le pardonnent.

Cette année, nous n'avons pas voyagé ; nous sommes venus seulement passer quelques semaines ici pour nous éventer un peu la tête. Nous nous en sommes bien trouvés ; la forêt de Fontainebleau est sûrement une chose délicieuse. Après-demain nous revenons à Paris, en assez bon état. Ma femme va très bien ; sa santé, à part quelques petites misères sans conséquence, se soutient ; son courage et sa bonne humeur sont ce que vous les avez toujours vus. Mon pauvre Ary, maintenant bachelier, vraiment a beaucoup de dispositions pour la peinture. Je l'encourage en ce sens ; tant de carrières lui seraient d'ailleurs fermées

par son infirmité! Il est resté bien petit; mais il est gentil et gracieux au possible. Noémi est une bonne et forte petite fille. Quant à moi, mon cher, j'ai été un peu éprouvé l'année dernière. Les pieds, les jambes allaient mal, étaient d'une susceptibilité exagérée aux changements de température. On appelait cela rhumatisme goutteux. Le voyage de Sicile que j'ai fait il y a un an et les eaux d'Ischia que je pris par la même occasion m'ont fait le plus grand bien; depuis, je n'ai éprouvé que de fort légères attaques de la même indisposition. Je ne crois pas que ce soit grave encore; toutes les autres fonctions sont plus vigoureuses que jamais, et la capacité de travail est presque augmentée.

Que de fois nous pensons, nous parlons de vous depuis que la question d'Orient est passée à l'état de crise aiguë! Que de fois n'avons-nous pas dit que l'islamisme finirait par des massacres! La situation de la Syrie doit être des plus graves. Nous nous disions que vous ne pouvez courir personnellement aucun danger. Mais nous ne pouvons rester indifférents au sort d'un pays où nous avons tant vécu, où nous attachent de si chers et si douloureux souvenirs. Quelle pauvre chose que la politique et la diplomatie, puisqu'elles ne savent pas empêcher de pareilles horreurs! Je ne vois pas sans indignation quelques-uns de nos journaux sérieux s'engager dans des apologies turcophiles vraiment révoltantes. Sûrement, nous devons rester neutres, si la guerre s'engage; nous n'avons plus le droit de faire des générosités ni d'avoir des protégés, quand nous n'avons pas pu protéger l'Alsace et la Lorraine, mais il faut maintenir

nos principes, tout en déclarant que, dans la situation qu'on nous a faite, nous ne pouvons plus les défendre efficacement. Malgré les apparences superficielles, je suis persuadé que l'empire ottoman est plus perdu que jamais ; mais les chrétiens d'Asie vont courir les plus grands dangers. Vous devez à votre pays, mon cher ami, de montrer la plus grande prudence, et de quitter une terre où vous avez fait tant de bien, mais qui n'est pas la vôtre, dès que le danger commencera.

Vous avez, je pense, reçu le volume de mes *Dialogues*, que je vous ai fait adresser par Lévy. C'est un volume purement suggestif, destiné à faire réfléchir. A ce titre, vous n'en avez pas besoin. Le dogmatisme en pareille matière est plus loin de moi que jamais. Mon *Histoire des Origines du christianisme* est à peu près terminée. Il y aura encore deux volumes, mais ils sont faits, ou peu s'en faut. Le 5^e est imprimé en placards et paraîtra vers le mois de mai 1877. Le 6^e et dernier paraîtra dans deux ans à peu près.

Nous escomptons l'avenir, c'est là une loi, ou, si l'on veut, une inconséquence de notre nature. Rien ne nous en corrige. Notre pauvre pays ne va pas relativement trop mal. La République devient une nécessité. Peut-être ce petit régime de médiocrité, de terre-à-terre, est-il pour des années ce qui lui convient le mieux. Je crains la présomption superficielle du parti démocratique, et l'exaspération du parti clérical. Vous ne sauriez croire combien la France va de plus en plus se divisant en deux camps. La balance maintenant est assez bien tenue ; mais quelque crise peut la faire brusquement pencher. Le parti clérical est si décidé à jouer le tout pour le tout que j'ai peine

à croire que ces pistolets bourrés jusqu'à la gueule ne partent pas un jour.

Ne viendrez-vous pas bientôt passer quelques mois avec nous ? Vous êtes, je pense, à Bhamdoun ; saluez pour moi ces beaux sommets, auxquels je rêve si souvent. Ma femme vous envoie toutes ses tendresses, croyez à mon inaltérable amitié.

E. RENAN.

Nous avons déménagé à Paris.

Nous avons enfin trouvé un appartement qui nous va très bien, rue Saint-Guillaume, 16.

A M. Amari.

Paris, 26 octobre 1876.

Très cher ami,

Nous voici depuis huit jours arrivés à bon port, et pleins du souvenir de ce voyage charmant, à la joie duquel vous avez tant contribué. Je suis remis au travail ; j'ai remis à l'Institut votre note, et il y sera fait droit.

Aujourd'hui j'ai remis à mon libraire pour qu'il vous les expédie deux exemplaires de l'*Essai sur les sarcophages d'Arles* de M. Edmond Le Blant. Voici ce dont il s'agit. M. Le Blant m'avait remis ces exemplaires au moment de mon départ, pour que je les remissee à M. de Rossi et au P. Garrucci. Ce sont deux forts volumes ; ils chargeaient tellement notre malle que nous dûmes renoncer à les emporter. Aujourd'hui

je vous les fais passer par librairie. Aurez-vous la bonté de les faire remettre aux deux personnes susdites! Si elles viennent les réclamer chez vous, dites-leur que les volumes sont en route et arriveront sans tarder.

J'ai communiqué à l'Académie votre lecture *inter nos*, qui a paru tout à fait satisfaisante. J'ai dit à nos confrères que c'est votre œil sagace qui a, le premier, vu le mot de cette petite énigme. N'oubliez pas la photographie. Je crois que ce sera très intéressant pour les *Lincei*.

Présentez nos souvenirs les plus affectueux à madame Amari et croyez, cher ami, à mon tendre attachement.

E. RENAN.

A Garibaldi.

1876.

Général,

J'ai été infiniment sensible au précieux souvenir¹ que Castellani m'a remis de votre part. Comme ce cher ami a dû vous le dire, j'avais quitté Rome en octobre dernier avec le vif regret de ne pouvoir vous baiser la main. Je le désirais, comme ami de l'Italie et de l'esprit humain, à qui vous avez rendu des services de premier ordre. Je le désirais surtout comme Français. Pouvons-nous oublier, Général, que quand notre pauvre nation était abandonnée de tous, vous

1. Il s'agit d'une photographie de Garibaldi qui porte la date de 1875.

seul, malgré vos infirmités et vos justes griefs, vous vous êtes levé pour défendre une cause que vous saviez perdue, mais qui vous semblait bonne? Seul, vous vous êtes souvenu de ce que la France a fait pour le monde, et quand elle a été malheureuse, vous avez oublié ses fautes, pour ne songer qu'aux services qu'elle peut rendre encore. Seul, vous avez été l'ami des mauvais jours.

Merci pour cette noble image qui sera toujours sous mes yeux avec les mots trop flatteurs qui l'accompagnent, et veuillez croire à mes sentiments les plus sympathiques et les plus respectueux.

ERNEST RENAN.

A M. Amari.

Paris, 20 mars 1877.

Mon cher ami,

Voici un petit scrupule de philologue dont je viens vous demander la solution.

Vous m'avez souvent parlé des *cantistori*, rhapsodes des épopées du Moyen Age, qui ont vécu à Naples et en Sicile plus longtemps peut-être qu'ailleurs. Comment faut-il mettre un pareil nom au singulier? *Cantistore*, *Cantistori*? La question n'a pas grande importance; mais j'aime à être correct dans le détail.

Ce printemps ne m'est pas favorable. Mon diable de rhumatisme au genou, que la Sicile et Ischia avaient si bien fait taire, a recommencé à faire des siennes. Depuis six semaines, je suis tout impotent,

ne souffrant que par rares moments, mais gêné autant qu'on peut l'être. Je m'étais engagé à aller en Hollande pour l'anniversaire de ce grand Spinoza. J'y suis allé peu ingambe; j'en suis revenu dans le plus triste état. Enfin, dans quatre ou six mois, je serai à Ischia. Sûrement, nous nous verrons quelque part, et nous causerons du congrès, que tous les orientalistes sérieux prennent ici fort à cœur.

Faites mes meilleurs compliments à nos amis, et surtout à nos confrères des *Lincei* dont je suis les travaux avec le plus vif intérêt. Ma femme va bien, et envoie les compliments les plus affectueux à madame Amari.

Croyez à ma meilleure amitié.

E. RENAN.

Rue Saint-Guillaume, 16.

A M. de Gubernatis.

Paris, 2 avril 1877 (rue Saint-Guillaume, 16).

Mon cher ami,

Que je suis en retard avec vous! Mais, j'ai des excuses, et vous êtes indulgent. Je ne vous ai pas encore écrit pour le congrès, justement parce que je le vois en si bonnes mains. Il est bien heureux que cette institution, dont les origines ont été critiquables, soit enfin devenue quelque chose de sérieux et d'utile, grâce aux patrons qui l'ont accueillie et améliorée peu à peu. Je ne doute pas que, par vous et par Amari, elle n'atteigne la perfection. Croyez que nous nous

y emploierons tous avec le zèle et la sympathie que nous inspirent et le comité central et votre noble pays. Je suis très fier de l'honneur que vous m'avez fait en me choisissant pour un de vos délégués et en m'associant à trois personnes si honorables.

Le mois de septembre 1878 m'apparaît comme une fête, dont je me promets toutes sortes de fruits de mutuel confort et de rajeunissement.

Quelle admirable facilité, quel feu, quel don d'intuition primesautière et juste à la fois vous avez! Voilà l'histoire de l'orientalisme italien et un livre plein de science et de solidité, et sûrement, ce qu'il y aurait de mieux, c'est que nous puissions apporter au congrès quelque chose d'analogue pour la France. J'en ai causé avec Schefer. Le temps est court, nos jeunes gens sont engagés presque tous en des recherches qu'ils ne peuvent guère interrompre. Nous doutons que ce soit possible. Cependant l'idée est excellente; nous ne l'abandonnons pas. J'en causerai encore avec Bréal.

Votre *Bollettino* est un service de premier ordre rendu aux études orientalistes. En tout ce que vous me contez de la *Rivista Europea*, c'est cette pauvre Revue que je plains. Quant à vous, vous trouverez facilement un organe meilleur. J'attends impatiemment votre *Mythologie végétale* qui complétera ce beau cycle que vous avez si magistralement créé.

Ce printemps m'a été assez traître. Un satané rhumatisme au genou qui est bien mon *ὄντα με κολαφίζῃ σκολορ ἐν σαρκί*, comme dit saint Paul, m'a saisi il y a près de deux mois et ne m'a guère quitté qu'hier, avec les premiers souffles chauds

du printemps. J'ai peu souffert, mais j'ai été singulièrement gêné. Dans quelques mois, j'irai probablement demander aux bains d'Ischia ce qu'ils me donnèrent en 1875, un gage contre le retour de ces misères.

Mon cinquième volume des *Origines du christianisme* paraîtra dans un mois à peu près. Le sixième est fait en manuscrit. Ce m'est une grande joie de songer qu'il m'a été donné d'achever cet ouvrage qui a été le devoir et la pensée de toute ma vie.

Je redoute presque le moment où je ne l'aurai plus comme compagnon.

Présentez mes hommages à madame de Gubernatis, et croyez à ma meilleure amitié.

E. RENAN.

A la Princesse Julie.

Paris, 20 avril 1877.

Chère princesse,

Vos lettres nous ont ravies et je crois que c'est à elles que je dois d'être enfin sur pied et à peu près guéri. En somme je ne dois pas trop me plaindre, j'ai peu souffert; mon travail a été à peine interrompu; j'ai seulement pendant deux mois été forcé de vivre étendu sur mon lit ou mon canapé. La perspective de revoir Mandela et Ischia est pour moi pleine de charme. Et si vous veniez à Ischia!... c'est alors que notre joie serait complète. L'endroit est charmant, la vie y est facile, et je tiens vraiment les bains pour les plus efficaces qu'il y ait contre les douleurs rhuma-

tismales. Ah! puissent vos docteurs de Rome être bien inspirés!

Ce que vous me dites de l'inscription phrygienne, que m'a envoyée le prince Albert, a vivement piqué ma curiosité¹. Je n'ai rien reçu. Je serai enchanté de transmettre au prince Albert les renseignements que je peux avoir, quoique le phrygien ne soit pas de mon domaine spécial. Ce que vous me dites des dispositions studieuses de ce jeune homme m'a fait grand plaisir. La science est grande, vaste, éternelle; tout le monde y a sa place et elle console de tout.

Il y aurait long à dire sur ce pauvre Brachet. Nous vous conterons cela à Mandela. Quoique ses amis, dont nous étions, aient eu à un certain moment quelques motifs de se refroidir envers lui, il y a dans son fait plus de motifs de pitié qu'autre chose. Il avait débuté avec beaucoup d'éclat dans les études relatives à l'histoire de la langue française; il sait beaucoup, il est pénétrant, ingénieux. C'est le jugement pratique qui manque et cette lacune amène chez lui les singularités dont on ne se rend pas compte.

Le Père Hyacinthe a eu un grand succès l'autre jour, mais un succès de conférencier, bien dû à son talent. Le public qui l'a applaudi n'ira pas à sa messe quand il la dira. Il faudra bien du temps encore pour que les tentatives d'un catholicisme réformé aient en France quelque chance de succès. Nous avons dîné avant-hier avec le prince Napoléon chez la princesse Mathilde. Tous deux pleins de vie et de gaieté. La vie et la gaieté sont deux trésors qu'on porte en soi, et

1. Le prince Albert était le fils cadet de la princesse Julie.

bien indépendants des circonstances. — Si vous voyez Bonghi, dites-lui, s'il vous plaît, qu'il est de ceux dont je me souviens avec le plus d'affection et de plaisir. Croyez, chère princesse, etc.

E. RENAN.

*A madame la comtesse de Loyne*¹.

Lundi soir, 9 mai 1877.

Chère madame,

Merci pour ce bel ouvrage que j'ai reçu par vous ce matin. Je viens de passer ma soirée à le lire, j'en suis ravi. C'est plein de philosophie et de poésie, d'une inspiration élevée, par moments d'un grand charme. L'opposition des enfants de Dieu et des enfants des hommes, les deux tribus éternellement rivales, est admirablement marquée. Et ce qu'il y a de très bien, c'est que l'une des deux tribus n'est jamais sacrifiée à l'autre. Toutes deux sont grandes; toutes deux ont leur beauté et leur raison d'être. Faites toutes mes félicitations à M. Parodi. Il a donné dans cette œuvre nouvelle une preuve de talent dont les connaisseurs n'avaient pas besoin, du reste, pour le classer déjà parmi les meilleurs. Je suis enchanté; maintenant ces hautes pensées philosophiques, exprimées sous le couvert d'une fable austère, seront-elles du goût d'un public qui va surtout au spectacle

1. Communiquée par M. Parodi, inspecteur de l'Instruction publique. Il s'agit de *Séphora*, mystère d'Alexandre Parodi.

pour s'amuser? Je n'ose le dire. M. Parodi a déjà fait un miracle; il pourra bien faire celui-là encore. Ces vieux récits bibliques sont si grandioses qu'on a peine à les plier à nos petites exigences. Des personnes bien plus versées que moi dans les choses du théâtre conseilleront M. Parodi là-dessus. Pour moi, je ne peux dire qu'une seule chose, c'est que peu de lectures m'ont fait plus de plaisir. L'ange amoureux, page 55, est charmant. J'ai respiré pourtant, quand j'ai vu, page 57, la bonne Séphora rester fidèle à son amant de chair et d'os :

Tu m'offres la couronne, et j'aspire à la cendre...

Vous me demandez si je veux dîner avec vous la semaine prochaine. Eh! sûrement oui, et de grand cœur. Croyez à ma meilleure amitié.

E. RENAN.

*A M. X...*¹

Paris, 13 juin 1877.

Cher monsieur,

La reine Sophie était avant tout une Allemande de la grande école, aimant la France comme Goethe, et n'aimant pas M. de Bismarck. Il m'est impossible, en parlant de la reine, de ne pas dire cela, puisque c'était sa nature même.

Quant à donner plus de détails, dans un cadre

1. Destinataire inconnu. Minute conservée.

aussi étroit, ce serait difficile, vu surtout que la politique interdit de parler de quelques parties de la vie de la reine qui seraient, à mon sens, les plus intéressantes. Ce que j'ai dit est ce que l'on peut livrer au public à l'heure qu'il est sans imprudence ni indiscretion.

Si vous croyez que, réellement, ma note irait contre son but, et qu'elle ne ferait pas aimer en France cette sympathique figure, supprimez-la ; rien de plus simple. Vous savez que je ne l'ai faite que pour répondre à votre invitation et pour dire ce que je pense de cette personne si attachante.....

(inachevé).

A la Princesse Mathilde.

Casamicciola, 11 août 1877.

Chère princesse,

Nous voici installés de nouveau, et fort agréablement, sur ce vieux volcan, que j'ai trouvé cette fois plus frais, plus vert que jamais. Il fait chaud dans la journée ; mais les nuits, les matinées et les soirées sont exquises. Les promenades sont charmantes, et je crois que les bains me seront cette année aussi bienfaisants qu'ils l'ont été il y a deux ans. Mon pauvre Ary les prend aussi, et j'en espère beaucoup de bien pour lui. En tout cas, il est gai et heureux à ravir.

Nous parlons souvent de Votre Altesse, et nous nous demandons si elle a toujours cette bonne pensée

d'un voyage de Venise qu'elle fit briller un moment à nos yeux comme un mirage qui nous éblouit. Nous serons dans cette ville, pour nous très chère par beaucoup de souvenirs, vers le 20 septembre. Quelle fête ce serait pour nous d'y trouver Votre Altesse et de jouir avec elle de tant de beautés!

Nous arrivons à aimer de plus en plus les voyages, et nos enfants, loin de nous gêner, nous y sont un charme de plus. On ne peut se reposer que dans ces climats, à la fois toniques et invitant à la détente, où l'on arrive à la fin de la journée sans avoir rien fait et sans s'être ennuyé. J'essaierai peut-être d'écrire quelque rêverie; mais ce sera sûrement sans nulle conséquence.

Nous partirons d'ici vers le 1^{er} septembre. Nous irons faire un petit séjour à Amalfi; nous tâcherons d'éviter Rome et pourtant d'aller voir la princesse Julie dans la Sabine; puis nous tournerons le cap vers le Nord. Vers le 1^{er} octobre, nous serons à Paris, et nous irons à Saint-Gratien rendre compte à Votre Altesse de nos pérégrinations, à moins qu'elle n'obéisse à sa bonne inspiration de venir elle-même en Italie.

J'espère que le prince se repose aussi à Prangins et prend des forces pour les luttes qu'il aime. Veuillez agréer, chère princesse, l'assurance de nos sentiments les plus respectueusement affectueux.

E. RENAN.

A la Princesse Julie.

Casamicciola, 12 août 1877.

Chère princesse,

Nous voici de nouveau très agréablement installés sur notre vieux volcan d'Ischia, que nous avons trouvé plus frais et plus vert encore qu'il y a deux ans. Ary et Noémi nous accompagnent et jouissent beaucoup de cette charmante nature si nouvelle pour eux. Mon pauvre Ary prendra les bains comme moi, et j'en espère pour lui de bons effets. Au moins est-il heureux et gai autant qu'on peut l'être. Enfin, je crois que cette fois encore Ischia nous laissera le meilleur souvenir. Nous le quitterons vers le 1^{er} septembre. Nous donnerons une huitaine à Naples, à Amalfi, à Pœstum, puis nous prendrons la route de Rome.

Certainement, chère princesse, si vous êtes à Mandela j'irai vous y voir. Mais je crains que ma *smala* d'enfants ne soit un embarras. Ils pourraient aller à Rome et j'irais seul passer avec vous quelques bonnes heures; j'attendrai ici votre réponse, chère princesse. Car si vous n'étiez pas à Mandela, je quitterais Rome et gagnerais Ancône par Foggia. Ici nous nous reposons bien profondément. Ces climats doux et toniques sont les seuls où l'on puisse bien complètement ne rien faire et où l'on atteint la fin du jour sans ressentir l'ennui de l'oisiveté. Je travaille fort peu, et si je mets quelque chose par écrit, ce sera quelque rêverie. Nos pauvres affaires de France sont si tristes qu'il

vaut mieux n'y pas penser. La tentative du 16 mai me paraît une grande faute. Elle ne réussira pas, et cette fausse manœuvre sera un coup bien grave pour le parti conservateur. Toujours la fable du corbeau qui veut imiter l'aigle. On s'imagine pouvoir faire avec une coalition d'intérêts, ce que l'empereur Napoléon III fit au moment où sa puissance et son prestige étaient au comble. C'est là une grande chimère. Le gouvernement central est pour longtemps affaibli en France. Il ne réussira plus à faire les élections, la scission entre les classes conservatrices et le pays deviendra plus marquée que jamais, au grand détriment du pays, qui ne peut vivre sans classes conservatrices. Tout cela me désole. Nous sommes à deux pas de la guerre civile, et de nul côté je n'aperçois d'avenir satisfaisant. Croyez, chère princesse, à nos sentiments les plus affectueux et les plus dévoués.

E. RENAN.

A la Princesse Julie.

Casamicciola, 1^{er} septembre 1877.

Chère princesse,

Que nous sommes heureux de la prochaine perspective de vous revoir et que vous êtes bonne de vouloir bien donner à toute notre petite *smala* la joie de voir Mandela dont nous parlons si souvent, ma femme et moi ! Lundi 3, nous quitterons Ischia et nous irons chercher un peu de fraîcheur à la Cava. Nous consacrerons ensuite quelques jours à Amalfi, à Pompéi, à

Naples. Nous pourrions être à Mandela le 13 ou le 14 surtout si nous pouvions éviter de passer par Rome. On nous dit que le séjour de Rome en ce moment est chaud et malsain. D'ailleurs, ne passer à Rome que quelques heures est presque un sacrilège. Je me demande si, en abandonnant le chemin de fer à Valmontone, on ne pourrait pas gagner en voiture soit Tivoli, soit directement Vicovaro. Si cela était, votre *fattore* à Tivoli, M. Todini, que nous avons trouvé si actif et si intelligent, pourrait peut-être s'arranger pour que nous trouvions une voiture à Valmontone. Nous pourrions être à Valmontone soit à quatre heures, ce qui me paraît tard, soit à deux heures, ce qui serait une très bonne heure, ce me semble. Je me fais une fête de voir chez vous M. Rosa et M. Bonghi, pour qui j'ai tant d'estime et d'amitié.

Hébert ne viendra pas cette année en Italie. Il a été bien tenté, mais ses devoirs de famille le retiennent en Dauphiné. Quel bonheur ce sera de causer avec vous du prince Napoléon et de ce grand esprit, de ce grand cœur, de la reine Sophie des Pays-Bas! L'adresse du prince Napoléon à Paris est boulevard Malesherbes, 86. J'ai vu le prince la veille de mon départ, il y a un mois. Je pense qu'il est encore à Paris. Il paraissait hésiter à aller en Corse, regardant sa candidature comme compromise par les circonstances nouvelles. Je regretterais tout ce qui pourrait le contrarier; mais plus que jamais je pense que sa position à la Chambre des députés deviendra des plus difficiles.

Agréez, chère princesse, l'assurance de tous nos plus tendres sentiments.

E. RENAN.

*A Barthélemy Saint-Hilaire*¹.

La Cava, près Naples, 7 septembre 1877.

Cher confrère et ami, c'est ici, dans l'Apennin, où je suis venu chercher quelque fraîcheur après une cure d'Ischia, que j'ai appris la déplorable nouvelle qui plonge en ce moment dans le deuil tous ceux qui aiment la France. Le respect que j'avais pour M. Thiers, la bonté qu'il me témoignait dans ses dernières années, ont redoublé ma tristesse. Voulez-vous avoir la complaisance, cher confrère et ami, de porter à madame Thiers et à mademoiselle Dosne l'assurance de la part profonde que je prends à votre douleur? C'est pour moi un véritable regret de ne pouvoir assister aux funérailles de l'homme illustre que nous pleurons. Et quand je pense aux circonstances intérieures et extérieures où ce malheur nous arrive, j'en suis à la lettre atterré.

En attendant mon retour dans trois semaines, je vous prie, cher confrère et ami, de croire à mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués.

E. RENAN.

Nommez-moi aussi à M. Mignet, parmi ceux qui prennent la plus grande part au cruel déchirement qu'il doit éprouver.

1. *Amateur d'autographes*, janvier 1912.

A la Princesse Mathilde.

Naples, 11 septembre 1877.

Chère princesse,

Voilà notre petit voyage qui s'avance, et toujours nous sommes fort contents. Les chaleurs ont été très fortes cette année; mais nous les avons en partie évitées en restant le plus longtemps possible à Ischia, et en passant quelques jours à la Cava, point élevé où on jouit d'un air excellent. Nous aimons peu Naples; en conscience, cependant, nous avons dû y faire un petit séjour, ne fût-ce que pour montrer à notre pauvre Ary cet incomparable musée d'antiquités. Mais nous y resterons très peu de temps. Selon nos calculs, nous serons à Venise le 23. Nous descendons d'ordinaire à l'hôtel Victoria.

Ah! certes, je comprends bien que Votre Altesse ne quitte pas vite le délicieux séjour qu'elle s'est fait, tant d'amis dont elle est la vie, tant de belles œuvres commencées!

Je comprends que Venise même soit sacrifiée. C'est nous qui le regrettons; car voir ce lieu unique avec Votre Altesse eût été pour nous une joie sans égale. D'autres garderont Votre Altesse, et seront heureux, je les en félicite; dès notre arrivée, nous irons lui conter tout cela. Les voyages sont une charmante chose; mais pour voyager, il faut être libre, et on n'est pas libre, chère princesse, quand on est tant aimée que vous.

Et comme vous le méritez! Comme votre courage,

vosre bonne, forte et vaillante nature sont pour nous une joie et une leçon! Comme, dans les tristes temps que nous traversons, Vosre Altesse montre son jugement, son tact parfait! A la Cava, à Amalfi, nous avions presque oublié le monde. Ici, nous retrouvons les journaux, et avec eux la haine, la guerre civile latente. Je suis désolé de voir le prince Napoléon dans cette bagarre. Ceux qui y compromettraient le prince impérial seraient de bien mauvais conseillers. Rien de bon ne peut sortir de ce qui se passe. Voilà les réflexions de gens qui sont à cinq cents lieues et n'ont causé sérieusement depuis des semaines avec âme qui vive. Mais je doute que de près ce soit mieux.

Croyez, chère princesse, à nos sentiments les plus affectueusement, les plus respectueusement dévoués.

E. RENAN.

A M. Taine.

Venise, 1^{er} octobre 1877.

Jusqu'au dernier moment, cher ami, j'avais espéré profiter de votre aimable invitation et aller passer quelques bonnes heures avec vous dans votre charmante retraite d'été. Hélas! j'avais accepté sans les innombrables causes de retard qu'on a dans un pays où l'on compte beaucoup d'amis. Nous avons fixé notre retour à Paris au 1^{er} octobre. C'est aujourd'hui le 1^{er} octobre, et nous sommes à Venise! Impossible de retarder notre arrivée à Paris au delà de vendredi prochain, nous avons pour cela des raisons impé-

rieuses. Impossible donc, mon cher ami, d'avoir cette année le plaisir que nous nous étions promis, d'aller avec vous causer des choses divines et humaines sur le bord de votre beau lac. Nous le regrettons vivement. Croyez bien, cher ami, que rien n'aurait valu pour nous cette fête-là. Mais nous nous sommes deux ou trois fois laissé imprudemment engager au delà de ce que nous voulions.

Le voyage, du reste, nous a été bon à tous, et sans les tristes préoccupations du moment, il nous eût été fort agréable. Mais à l'étranger, le spectacle de notre pauvre patrie marchant à grands pas vers sa ruine est plus triste encore qu'à l'intérieur. Dans les deux hypothèses du vote du 14 octobre, je vois les nuages les plus sombres s'accumuler contre nous. La Prusse, maîtresse de la Russie depuis les échecs de cette dernière, nous attaquera soit comme cléricaux, soit comme radicaux. Les hommes politiques italiens, qui croient au triomphe du maréchal, préparent la guerre et resserrent leurs liens avec l'Allemagne. La pente où nous sommes depuis longtemps était fatale; mais le 16 mai en a doublé l'inclinaison. L'Europe ne collabore pas à ce coup-là; il ne réussira pas.

Heureusement nous portons en nous nos causes de jouissance supérieure, indépendantes des incidents du dehors. Vous serez, j'espère, à Paris dans une quinzaine; au revoir.

Présentez à madame Taine et à M. Denuelle nos plus affectueux compliments.

Votre bon ami.

E. RENAN.

*A la Princesse Julie.*Venise, 1^{er} octobre 1877.

Chère princesse,

Nous voici à la veille de quitter Venise et l'Italie regrettant toujours Mandela et les bonnes journées que nous y avons passées. Votre bonté, votre sérénité d'âme, votre élévation au-dessus des questions passagères qui divisent nous ont laissé le plus cher souvenir. Vous avez fait de Mandela un vrai séjour de paix, et, grâce aux soins intelligents et pleins de goût du marquis, votre charmante colline est en train de devenir un vrai paradis. Mon pauvre Ary n'a pas été moins heureux que nous. La bienveillance dont il s'est vu entouré, la joie de se trouver au milieu de cette belle nature, toute nouvelle pour lui, lui ont laissé une profonde impression. Il nous parle sans cesse de Mandela comme de la partie du voyage qui l'a le plus enchanté.

Demain matin, nous quittons Venise. Vendredi matin, nous serons à Paris. Quelle triste perspective! Notre pauvre patrie, déchirée par une guerre civile, latente encore, mais qui paraît inévitable! Sur notre frontière un ennemi attentif, qui épie toutes nos fautes pour en profiter! Quelque résolu qu'on soit à se tenir en dehors de ces tristes luttes, comment n'en pas souffrir? Le travail et l'amitié comptent seuls dans ces désolantes circonstances.

Nous avons vu à Rome le Com. Rosa avec qui nous avons passé une bien agréable matinée sur le Palatin

et au Forum. Fiorelli m'a montré les trouvailles de Palestrine, qui sont la chose la plus curieuse que je connaisse. Rosa est fort triste, et il me semble qu'on a bien tort de le troubler dans son domaine du Palatin, du Forum, du Colisée. Il a tort, d'un autre côté, de contester les découvertes de Palestrine qui sont les plus importantes qu'on ait faites depuis longtemps et d'une indéniable authenticité. La paix n'est pas plus facile à faire en archéologie que dans le reste du monde. Il faut néanmoins que votre aimable et si intelligent Albert s'y emploie.

Grâce à un temps admirable, notre séjour à Venise a été délicieux. Ma femme, qui a ici beaucoup de souvenirs et beaucoup d'amitiés, a joui bien vivement de ces belles journées. Aujourd'hui nous faisons notre dernière visite à Saint-Marc, demain soir nous serons à Turin. Croyez, etc.

E. RENAN.

A Max Müller.

Paris, 9 octobre 1877.

Mon cher ami,

J'ai su le malheur qui vous a frappé, et j'y ai bien vivement compati. J'ai une fille de quinze ans;... je comprends quel déchirement vous avez dû éprouver.

Ce que j'ai écrit sur ma sœur n'a aucune prétention philosophique. Ce sont quelques traits destinés à fixer son image qui m'était chère. J'éprouvais une grande consolation à écrire, en tenant pour ainsi dire la main de ma chère morte, et sûrement je ne compris

jamais mieux combien notre destinée, si elle est finie, nous donne droit à formuler une juste plainte contre le ciel. Je n'ai plus que quatre exemplaires de ces opuscules, dont deux sont réservés à mes enfants. Je vous en enverrai un tout de même, par la prochaine bonne occasion que j'aurai. La vie de ma sœur fut toute d'humilité et de dévouement et j'ai dû réserver son image pour ceux qui sont capables de comprendre ce qu'a de noble une vie dont l'unique principe fut la bonté.

Votre grande entreprise des *Livres sacrés* est une bien belle idée, digne de vous et que seul vous pouvez exécuter. En avez-vous un plan, un programme imprimé? Cela m'intéresserait vivement. Nos jeunes gens travaillent, en effet, et nous donnent beaucoup d'espérance. Je suis bien aise que vous soyez content d'eux. J'achève mes *Origines du christianisme*, et je n'attends qu'un budget régulièrement voté pour commencer l'impression de notre *Corpus inscriptionum semiticarum*. Mais quand l'aurons-nous? Nous travaillons sur le pont d'un navire en perdition! Cet effort suprême de la vieille France, fondée sur Dieu et sur le Roi, était à prévoir. Il ne réussira pas; mais il entraînera des crises effroyables. Pauvre pays! Enfin, nous travaillerons toujours. Dans les douleurs privées, comme dans les malheurs publics, c'est là l'*interna consolatio*.

Ma femme se joint à moi pour présenter à madame Müller l'assurance de notre vive sympathie. Croyez, cher ami, à mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués.

E. RENAN.

Rue Saint-Guillaume, 16.

A la Princesse Julie.

Paris, 22 octobre 1877.

Chère princesse,

Notre voyage s'est achevé fort doucement, et nous en sommes enchantés. Croyez bien que Mandela compte entre nos meilleurs souvenirs. La paix que nous y avons goûtée, ce calme d'esprit, cette élévation de cœur qui fait que les dissentiments particuliers s'accusent à peine, contrastent à toute heure avec le triste milieu de haine et de récriminations passionnées où nous sommes tombés ici. Pauvre pays, tous les partis travaillent à le déchirer! Je désespère plus que jamais de son salut.

Le résultat des élections a été ce qu'il devait être. Il était absolument impossible que le gouvernement gagnât la majorité, et c'est pour cela que la tentative du 16 mai a été une folie. Il était à supposer, d'un autre côté, que la pression exercée vaudrait au gouvernement quelques voix. Que va faire maintenant le maréchal? Reculer? aller en avant, jusqu'au coup d'État? donner sa démission? Personne ne le sait. Il est probable que le maréchal ne le sait pas lui-même. Les renseignements que l'on a sont des plus contradictoires. Le coup d'État est bien difficile. D'un autre côté, on ne conçoit guère comment le maréchal, après ses imprudentes déclarations, pourra accepter les programmes des gauches et sacrifier tous les fonctionnaires qui se sont compromis pour lui. La situation paraît sans issue; il n'y a rien de bon à en tirer, et

pour moi j'ai trop de respect pour la mémoire de l'Empereur, trop d'amitiés illustres et chères dans la maison Bonaparte pour ne pas éprouver une vraie douleur à la voir comprise dans ces intrigues dont tout le monde sortira amoindri.

Notre cher prince Napoléon n'est pas encore de retour à Paris. Il est probable que l'élection d'Ajaccio sera cassée, ce qui le rejettera dans la lutte. Je regrette de le voir s'user à ce labeur sans fruit, car sa place n'est pas à la Chambre des députés. La République est, à l'heure présente, le seul gouvernement possible; or ce n'est pas au prince qu'il appartient de la combattre ni de l'affirmer. Votre supposition relative à la lettre de madame Thiers était exacte. L'usage s'établit que le nom de la veuve ne figure pas sur les lettres de faire-part. Je n'ai plus de relations avec ces dames. C'étaient les précieux entretiens de M. Thiers qui seuls m'attiraient dans cette maison. Croyez, etc.

E. RENAN.

A Charles Ritter.

Paris, 20 novembre 1877

Très cher monsieur,

L'article de M. de Pressensé m'a échappé; je ne peux remettre la main dessus. Votre pensée est des plus légitimes. Seulement j'ai depuis des années si peu de relations avec les *Débats*, que je ne puis guère demander à M. Bapst de faire passer votre lettre par-dessus la tête de M. de Pressensé. Pressensé est un

homme honnête et loyal. Il sera le premier à demander l'insertion de votre lettre, sauf à y répondre comme il l'entend. Choisissez donc entre ces deux voies, ou de m'envoyer votre lettre, et je la remettrais à M. de Pressensé, qui la remettrait à M. Bapst; ou d'écrire vous-même à Pressensé qui vous connaît certainement et qui sera enchanté de se trouver en rapports avec vous. Toute autre manière de procéder serait blessante pour Pressensé, et assurément M. Bapst n'insérerait la lettre qu'après la lui avoir communiquée.

J'ai reçu votre dernière lettre qui m'apprenait tout ce qui vous empêche de vous livrer tout entier à ce travail de traduction que vous faites si bien. Je le regrette et appelle de tous mes vœux le jour où vous pourrez vous livrer à vos occupations favorites où vous excellez. Tâchez que ce soit le plus tôt possible.

Je travaille activement à l'achèvement de mes *Origines*, et en travaillant je réussis à me distraire du désolant spectacle auquel nous assistons. Nous n'avons à choisir qu'entre deux précipices. Nous faisons des travaux de précision sur le pont d'un navire en perdition. Pauvre pays!

Croyez, cher monsieur, à mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués.

E. RENAN.

ANNÉES 78, 79, 80

*A M. Ascoli*¹.

Paris, 14 janvier 1878.

Cher monsieur,

J'ai été infiniment sensible à l'envoi du beau volume que vous avez bien voulu m'adresser. Aucun témoignage d'estime ne peut m'être aussi précieux que celui qui me vient d'un maître comme vous, embrassant la science philologique tout entière avec autant d'étendue que de profondeur. Vous avez su certainement le titre que notre Académie vous a conféré; je vous en aurais écrit, si M. Bréal et M. Paris ne m'avaient dit qu'ils devaient vous expédier un télégramme. Nous sommes heureux et fiers de ce lien qui vous attache à nous. C'est pour moi une véritable fête de songer que, dans quelques mois, j'aurai le plaisir de vous rencontrer au congrès de Florence. Nous causerons alors à loisir de tant de problèmes qui nous tiennent également à cœur et auxquels nous avons consacré notre vie.

Croyez, cher monsieur, aux sentiments de parti-

1. Minute conservée.

culière estime, et d'entier dévouement avec lesquels
j'ai l'honneur d'être

Votre très affectionné

E. RENAN.

Rue Saint-Guillaume, 16.

A la Princesse Julie.

Paris, 20 février 1878.

Chère princesse,

Que je suis heureux d'apprendre que vous êtes à
peu près rétablie de la maladie qui vous a éprouvée!
Je ne puis vous dire combien nous avons été inquiets
quand nous avons appris que votre santé avait été
atteinte depuis cette charmante visite à Mandela
qui nous a laissé un si cher souvenir. Ma femme et
mes enfants étaient aussi émus que moi, et ce n'est
que quand nous avons reçu votre bonne lettre, ainsi
que le mot si affectueux d'Albert, que nous avons été
rassurés.

Nous sommes ici fort émus de ce qui se passe à
Rome¹. Je porte envie à ceux qui voient de près ce
grand drame, le plus important de l'histoire moderne.
Que va faire Léon XIII? Les premiers jours vont être
décisifs. Pour moi, j'ai peine à croire à un pas en
arrière de la papauté. Il est vrai, d'un autre côté,
que toutes les issues sont fermées.

Le prince Napoléon m'a vivement intéressé en me

1. Il s'agit de l'élection de Léon XIII.

contant toutes les circonstances qui ont suivi la mort du roi Victor-Emmanuel. La sagesse et la force du nouveau royaume ont fait le plus vif plaisir aux esprits libéraux. Ici tout se calme et s'endort. Les causes de crises intérieures sont fort éloignées, mais l'orage peut venir du dehors et une guerre serait la ruine de l'état de choses actuel. Enfin, il ne faut pas trop demander; le long espoir et les vastes pensées nous sont pour longtemps interdits.

J'ai donné ordre à mon libraire de vous expédier un volume que je publie ces jours-ci et qui renferme des morceaux publiés depuis longtemps, et en particulier mes premiers essais de 1847 et 1848. Le plaisir que j'ai eu à les relire m'a peut-être fait illusion sur l'accueil qu'on leur fera.

M. Giraud, M. Maury vont très bien. Nous espérons bien que vous n'avez pas renoncé au projet de venir nous voir vers l'époque de l'Exposition. Tous nous nous en faisons une fête et nous ne renoncerons à cet espoir qu'avec un amer regret. Pauvre Exposition! Je ne sais pas bien quel sera son sort, mais promettez-nous que vous viendrez tout de même. Un changement d'air serait probablement le moyen d'arrêter définitivement cet état fiévreux dont vous ressentez encore des suites. Quelle serait notre joie à tous! Recevez, princesse, etc.

E. RENAN.

A M. Amari.

Paris, 28 février 1878.

Mon cher ami,

Ce que vous me dites de la lettre de Bréal m'étonne beaucoup. Bréal, en effet, me parla du désir qu'il avait de voir la date du congrès reculée; mais non seulement je ne fus pas de son avis; je lui expliquai de plus que pour moi la date de septembre était préférable, ayant déjà pris des arrangements en conséquence. Ainsi, ce n'est pas du tout *d'accord avec moi* qu'il a fait cette démarche. Pour moi personnellement, je préfère beaucoup septembre, et ce que vous me dites de la désignation faite par le roi est décisif. Ne changez rien, croyez-moi, à ce que vous avez fixé. La coïncidence avec la fin de l'Exposition n'a rien de grave; tout sera fini en septembre. Cette coïncidence ne vous privera d'aucun assistant sérieux. Au point de vue de la saison, septembre me paraît très bien choisi. Bréal est la perle des hommes, mais je ne puis concevoir comment il a pu se tromper sur ce que je lui avais dit à ce sujet.

Ce que vous me dites des excellentes dispositions du roi me remplit de joie. Les conversations que j'avais eu l'honneur d'avoir avec le prince Humbert, à Palerme surtout, m'avaient déjà inspiré la plus grande estime pour son jugement et l'élévation de ses sentiments. Je ne doute pas qu'il ne continue dignement l'œuvre entreprise par le roi son père pour l'unité de l'Italie et le bien de la civilisation.

Quant au pape, je ne sais que croire. Avancer, reculer, rester en place lui sont également impossible.

Les folies du catholicisme moderne ont fait de la papauté une impossibilité, une *utopie* qui ne peut avoir de lieu nulle part. J'ai peine à croire qu'ils reculent, et d'autre part une conduite identiquement semblable à celle de Pie IX ne saurait plus, ce me semble, être acceptée par le royaume d'Italie. Pour moi, j'ai toujours cru que la papauté et le royaume d'Italie sont choses inconciliables, que l'une de ces forces tuera l'autre. Or, à mes yeux, le résultat de la lutte n'est pas douteux. Le royaume tuera la papauté, et comme la papauté est selon moi une très mauvaise chose, c'est là une des raisons entre beaucoup d'autres pour lesquelles j'aime le royaume. A une date impossible à fixer, la papauté quittera Rome et l'Italie. Au nom du ciel, ne courez pas après elle. Ce jour-là sera celui qui mettra le sceau définitif à votre liberté. Chez vous, la papauté sera toujours un trouble. Hostile, elle est dans votre sein comme un corps étranger. Réconciliée!... Dieu nous en préserve. Ce serait à nos dépens et pour la plus grande joie du P. Curci, que se ferait la réconciliation. Songez au danger que courrait le parti libéral, le jour où le pape se mettrait à la tête d'un parti catholique, qui pèserait sur les élections!

Détachée de Rome, sans asile fixe nulle part, forcée d'essayer tour à tour Malte, l'Espagne, l'Angleterre, Monaco, la papauté deviendrait un simple ferment de fanatisme nomade. Votre gouvernement, en gagnant quelques cardinaux, pourrait faire un anti-pape. Ainsi divisée, la papauté serait perdue, et le

danger qui résulte de l'unité du catholicisme serait écarté. C'est le cas de dire : *Inch Allah!* — Nos meilleurs compliments à madame Amari.

Bien tout à vous.

E. RENAN.

A M. Bonghi.

Paris, 11 avril 1878.

Monsieur et ami,

Votre lettre m'a fait le plus vif plaisir; vous savez les sentiments d'estime et d'amitié que je vous porte. Je réponds sur-le-champ à vos deux questions.

Il y a eu quatre éditions des langues sémitiques. La troisième et la quatrième ne diffèrent pas l'une de l'autre. Les trois premières diffèrent l'une de l'autre, par des additions successives. Ces jours-ci, nous allons faire une cinquième édition, qui ne différera ni de la troisième ni de la quatrième. Sitôt qu'elle sera tirée, je vous en ferai envoyer un exemplaire. Je ne veux pas que vous teniez jamais mes ouvrages d'autre que de moi.

Quant à la *Mission de Phénicie*, elle est complète depuis 1874. On a dû vous l'envoyer complète. Elle comprend huit cent quatre-vingt-six pages de texte et soixante-dix planches. La page huit cent quatre-vingt-cinq du texte vous expliquera du reste la distribution de l'ouvrage.

Que je serais désolé, quand vous viendrez à Paris, d'être moi-même en Italie! J'ai promis à Amari

d'aller au congrès des orientalistes, qui doit se tenir à Florence vers le 12 septembre. J'espère cependant que j'aurai la bonne fortune de vous rencontrer quelque part. J'aimerais tant à causer avec vous de Léon XIII et de la façon dont vous interprétez l'énigme de ce sphinx. N'avez-vous pas quelques appréhensions d'un pape se mêlant de politique et cessant de se tenir à l'écart de la société italienne? Ne craignez-vous pas que le parti libéral ne paie les frais de cette demi-réconciliation? Le plan du P. Curci m'a toujours paru le plus redoutable pour la libre pensée. Mais vous connaissez mieux que nous les détours de ce sérail. Je vous félicite de voir de près le développement de cette crise de la papauté, qui sera peut-être un jour jugée le fait le plus curieux de l'histoire du XIX^e siècle.

Croyez à mon amitié la plus dévouée.

E. RENAN.
Rue Saint-Guillaume, 16.

Au docteur Suquet.

Paris, 13 mai 1878.

Louange à Dieu! Nous allons donc vous voir. Qu'il y a longtemps que nous le désirions! Vous savez, cher ami, quels sentiments, ma femme et moi, nous avons pour vous. C'est vous dire que nous attendons votre arrivée comme une vraie fête. Comme nous causerons! comme nous rirons de bon cœur de ce que vous appelez votre timidité, dont j'ai bien ri par

provision! M'avez-vous apporté le manuscrit dont vous me parliez dans votre dernière lettre? Si vous ne l'avez pas, je me fâcherai, par exemple. N'avez-vous pas senti, cher ami, ce que vous êtes pour moi et la place que vous avez parmi ceux que j'aime et estime le plus!

Jouissez de cette belle Italie, que vous allez voir, et que vous saurez comprendre. Votre itinéraire sera sans doute Naples, Rome, Florence, Bologne, Venise, Padoue, Milan. Vous trouverez ci-joint mon petit *memento*, quelques cartes et quelques lettres qui pourront vous être utiles. Nous irons nous-mêmes en Italie vers le 1^{er} septembre, pour un congrès d'orientalistes qui doit avoir lieu à Florence. Nous ne quitterons pas Paris avant le 15 ou le 20 août. A bientôt donc; venez vite, voyez bien et jouissez; venez vite cependant.

Votre très affectueux

E. RENAN.

Rue Saint-Guillaume, 16.

A Edmond Scherer.

Paris, 7 juin 1878.

Mon cher ami,

Wallon me fait une guerre des plus vives, et me rend fort douteux le résultat de jeudi prochain. Il a Dufaure; Favre me paraît hésitant; Mézières, qui toujours avait été mon plus chaud partisan, est singulièrement ébranlé. Voyez si vous pouvez quelque

chose sur ces deux derniers; le premier me paraît trop entêté pour pouvoir être modifié.

J'ai mis dans toute cette affaire une extrême réserve; j'en suis mal récompensé.

Votre très affectionné

E. RENAN.

M. Dupanloup viendra peut-être voter contre moi.
Le duc d'Aumale ne se prononcera pas.

A la Princesse Mathilde.

Paris, 8 août 1878.

Chère princesse,

Nous voulions aller vous voir; mais nous sommes amenés à avancer notre départ. Ma femme a été indisposée; elle a eu un commencement d'érysipèle, qui, un moment, nous a inquiétés; Noémi est toute pâle; enfin nous sommes tous un peu fatigués de ce lourd été. Le remède à tous ces maux me paraît être de partir le plus tôt possible vers les montagnes. Nous allons d'abord à Gérardmer, dans les Vosges, qu'on dit un très agréable séjour. Puis nous irons à Bâle, remonterons le Rhin, gagnerons le Tyrol par l'Engadine ou par Munich, et entrerons en Italie par le lac de Garde. Nous serons vers le 1^{er} septembre à Venise, vers le 10 à Florence. Vers le 15 octobre, nous irons présenter nos devoirs à Votre Altesse à Saint-Gratien. Nous ne savons pas bien encore ce que nous ferons entre Florence et notre retour. Bien des raisons nous attirent vers Rome; mais on nous menace de la

fièvre; nous hésitons. Il nous viendra, j'espère, quelque inspiration pour tout arranger. Ah! si Votre Altesse voulait venir à Venise!... Quelle joie ce serait pour nous! Nous y serons du 1^{er} au 9 septembre à peu près.

Nous prions Votre Altesse d'agréer l'assurance de nos sentiments les plus affectueux et les plus dévoués.

E. RENAN.

Au docteur Suquet.

Florence, 23 septembre 1878.

Mon cher ami,

Enfin j'ai un moment pour vous écrire. Ce congrès m'a extrêmement occupé, fatigué même. L'amabilité que j'ai partout trouvée m'a obligé à me dépenser d'une manière qui a été fatale à mon repos, et ce n'est pas sans joie que je vois venir le jour de notre départ pour les solitudes les plus désertes de l'Apennin. Ce jour, d'après nos plans primitifs, devait être demain; mais voilà qu'avant-hier, notre chère petite Noémi a été prise d'un mal de gorge assez intense, accompagné de fièvre violente. Nous avons eu un moment de terreur, quand nous avons entendu ces mots terribles de diphtérie. Heureusement, la progression du mal s'est assez vite arrêtée. Depuis vingt-quatre heures, le mal de gorge diminue, et la fièvre n'est pas revenue. Nous espérons partir après-demain. Cet incident, comme vous pouvez croire, nous a fort émus; enfin, toute inquiétude a maintenant bien disparu.

Vous retrouver à Lyon est une de nos plus délicieuses perspectives. Il est bien convenu que, quand notre voyage inclinera vers son terme, nous vous écrirons le moment précis de notre arrivée à Lyon. Ce sera vers le 10 ou le 11 octobre, mais nous vous écrirons encore pour vous fixer le jour et l'heure. Donc, cher ami, au revoir. Quelle bonne fortune nous avons eue de pouvoir arranger cette rencontre! En ce moment, il nous est difficile de vous indiquer une ville où vous pourriez nous écrire; notre prochaine lettre vous dira où votre correspondance pourra nous joindre. Nous éprouvons quelque indécision, l'état fiévreux de Noémi nous faisant hésiter à faire le voyage de Rome et de la campagne de Rome, comme nous l'avions voulu d'abord.

Au revoir, dans une quinzaine. Croyez, cher ami, à mes plus affectueux sentiments.

Bien tout à vous,

E. RENAN.

A M. Taine.

Sienna, 30 septembre 1878

Mon cher ami.

Nous commençons à voir clair dans la suite de notre voyage, qui jusqu'ici a été fort agréable. Demain, nous partons pour Rome, d'où nous repartirons le mercredi 9 octobre. Le 13 au soir, nous espérons être à Annecy, et, si vous êtes encore à votre résidence d'été, nous réaliserons ce projet auquel

nous avons dû, à notre grand regret, renoncer l'an dernier. Nous irions passer une journée avec vous à Menthon. Écrivez-moi à *Rome, hôtel d'Allemagne*, si vous êtes encore en Savoie, si notre caravane de quatre personnes ne vous dérange pas; dites-nous aussi quel train est le meilleur à prendre et ce qu'il faut faire à Aix et Annecy pour arriver jusqu'à vous. La perspective de causer un jour avec vous et madame Taine nous remplit de joie et nous console de la fuite rapide de nos jours de vacances. Ma femme envoie ses plus affectueux compliments à madame Taine. Si M. Denuelle est à Menthon, priez d'agréer nos meilleures amitiés, et vous, cher ami, croyez toujours à ma vive tendresse.

E. RENAN.

Au même.

Gênes, 12 octobre 1878.

Mon cher ami,

C'est à croire au mauvais sort. Hier, à Pise, au moment de prendre nos billets de chemin de fer, nous apprenons que la ligne est interrompue près d'Alexandrie, qu'on ne délivre pas de billets pour Turin. A Gênes, la situation s'est montrée plus grave encore; on nous a annoncé que le trajet dès aujourd'hui serait possible, au moyen d'un transbordement de voitures, mais seulement pour les voyageurs qui n'auraient pas de bagages, or, nous en avons d'assez considérables. Cet état de choses menace d'être long. Force nous a

été de nous arrêter à Gênes et d'y aller chercher un hôtel à quatre heures du matin. Après mûre délibération, nous avons décidé d'aller par Marseille et Lyon.

Nous n'aurions pas adopté ce parti, s'il avait dû nous enlever définitivement la perspective de vous voir. Mais il nous a semblé que de Lyon nous atteindrions Aix et Annecy sans difficultés. Là n'est point l'obstacle à notre entrevue. Il est dans la maladie de ma pauvre belle-sœur, qui est à l'extrémité. Il avait fallu le désir passionné que nous avions de passer par Menthon pour enlever vingt-quatre heures aux instantes prières que nous recevons chaque jour de presser notre retour. Quel télégramme trouverons-nous à Lyon? Hélas! ce télégramme sera peut-être de nature à exiger notre départ immédiat pour Paris. Vous voyez, cher ami, qu'il a fallu des causes majeures, absolument indépendantes de notre volonté, pour rendre douteuse notre volonté d'aller vous voir. Si, à Lyon, les nouvelles de ma belle-sœur ne sont pas trop mauvaises, nous irons sûrement à Annecy. Nous vous annoncerions, dans ce cas, le train par lequel nous arriverions. Nous ne renoncerions à ce voyage que si les lettres de ma nièce nous obligent à partir sur-le-champ vers le nord.

Nous sommes désolés de tous ces contre-temps. Ma femme est au moins aussi affligée que moi. Croyez à la vive affection de votre ami très fidèle, et, en ce moment, très contrarié.

E. RENAN.

Au même.

Marseille, 14 octobre.

Mon cher ami,

Hier soir, à dix heures, en arrivant à Marseille, j'ai trouvé la triste nouvelle que j'appréhendais; ma pauvre belle-sœur a succombé à la maladie grave qui la minait depuis longtemps. L'état de santé de mon frère est également fort triste; mon neveu et ma nièce me conjurent de revenir au plus vite. Impossible donc, mon cher ami, de donner suite au projet que nous avons caressé et contre lequel tout semble conjuré. Croyez à notre vif regret. Je vous assure qu'il a fallu des motifs aussi impérieux que ceux que vous savez pour nous faire changer de résolution. Sans ces maudites inondations du Piémont, nous aurions au moins passé avec vous quelques heures. Ma femme envoie ses plus tendres amitiés à madame Taine. Présentez mes compliments à M. Denuelle, et croyez à ma vive affection.

E. RENAN.

A M. Amari.

Paris, 5 décembre 1878.

Mon cher ami,

J'ai reçu la photographie. Ayez la bonté d'adresser mes meilleurs remerciements à M. Lanciani. Je crois qu'il est tout à fait désirable que le public savant voie de ses yeux ce curieux monument. C'est dans les

Lincei que cette publication serait, je crois, le mieux à sa place. Un *mémoire*, il me serait difficile de le faire, n'étant pas épigraphiste latin de profession. Le seul point sur lequel j'aurais à m'exprimer est la lecture *inter nos*, sur laquelle j'ai moins de doute que jamais, et dont le mérite vous appartient. Les *Lincei* admettent-ils de simples *notes* d'une page ou deux ? Cela me suffirait ; le mémoire qui a paru dans le *Bollettino d'archeologia comunale* me dispensant d'entrer dans une foule de détails. Je communiquerai à l'Académie la belle photographie de M. Lanciani ; mais cela ne dispensera pas d'une publication qui, je crois, devrait se faire à Rome. Je pourrais vous adresser ma communication sous forme de lettre, ou l'adresser aux *Lincei*, comme vous voudrez.

Comme j'aime beaucoup l'Italie, et pour elle-même et pour les services de premier ordre qu'elle rend à l'esprit humain, je suis désolé de ce qui se passe en ce moment. La République, qui est maintenant le salut de la France, serait la perte de l'Italie et la fin de cette unité qu'elle a si justement voulue. L'armée et la maison de Savoie, voilà la condition de votre unité. Votre armée est excellente, et tiendra. Je suis persuadé, d'un autre côté, que vous aurez assez de sens politique et de modération pour ne pas tomber en réaction. L'Allemagne, à mon avis, commet en ce moment une faute des plus graves. Les attentats contre les souverains sont des maladies épidémiques qui sont dans l'air à certains moments ; cela est insaisissable ; on ne tue pas les mouches à coups de canon. Quant au socialisme, c'est le fait d'une minorité imperceptible, dont il faut réprimer les attentats quand ils

se produisent, mais dont le véritable remède est la liberté. Combien nous en avons été malades en 1848! Eh bien! ce mal a chez nous à peu près disparu. Nous avons d'autres misères, mais pas celle-là; grâce à des lois équitables sur les associations et à un véritable revirement dans les idées des ouvriers, qui ne veulent plus procéder que par la liberté et l'association individuelle. Attendre et durer, voilà l'essentiel. Je suis persuadé que vous y réussirez et que vous donnerez une leçon à l'Allemagne, à l'Espagne qui s'affolent parce qu'il s'est trouvé chez elles un ou deux misérables insensés.

Nos meilleures amitiés à madame Amari. Croyez à notre vive affection.

E. RENAN.

Au docteur Suquet.

Paris, 5 décembre 1878.

Mon cher ami,

Votre lettre nous a fait une grande joie, en nous apprenant votre heureux voyage et votre réinstallation dans votre charmant séjour de Beyrouth. Pour nous, cher ami, ces deux trop courtes apparitions que vous avez faites près de nous, à Paris et à Lyon, nous ont laissé un délicieux souvenir. Vous êtes si bien un des nôtres! Nous avons en commun tant de sentiments, tant d'intimes pensées! Oui, oui; Ary ira vous voir, nous irons aussi; nous respirerons encore avec vous cet air enchanteur où il est si doux de vivre et qui fait penser à la mort sans tristesse. Attendez-nous; nous arriverons.

Et nous aussi, nous fûmes bien tristes, en vous quittant, et en reprenant, par une très-froide nuit, le chemin du nord, où, depuis lors, nous avons eu à peine quelques heures de bon soleil. Berthelot, que ce vilain temps avait fort ébranlé, a pris, peu de jours après notre arrivée, le chemin du Midi. Il est maintenant à Nice, et il va mieux. Quant à moi, je me suis plongé dans Claude Bernard avec délices. Mon discours est à peu près fini; mais Dieu sait quand je le prononcerai. Il faudra qu'auparavant Henri Martin ait fini son éloge de Thiers, et se soit mis d'accord avec Ollivier. Ce second point m'apparaît comme mythique. Ou je me trompe, ou cette séance-là n'aura pas lieu, au moins ne sera pas présidée par Ollivier.

Lortet m'a laissé un bien cher souvenir. J'ai vu avec plaisir, dans ces tristes histoires amenées par la sottise de Dareste, qu'il jouit de la popularité et de l'autorité qu'il mérite. On m'a mis, pour les renseignements sur la jeunesse de Bernard, en rapport avec Lassègue, qui ne m'a pas laissé une bonne impression. Quelques mots de vous et de M. Chauveau, sur cette première époque, m'en ont plus appris que tout son verbiage malveillant et jaloux.

Nous allons tous très bien, travaillant pas mal chacun pour notre compte. Je suis content d'Ary; il se passionne pour son art; il cherche, et est plein de courage.

Merci d'avance pour la photographie que vous me promettez de la statuette de Peretié. Écrivez-nous souvent, et croyez à notre vive amitié.

E. RENAN.

A M. Amari.

Paris, 15 décembre 1878.

Mon cher ami,

Voici ma petite note pour les *Lincei*. Ayez la bonté de la remettre à M. Lanciani, et de lui dire combien je serai honoré qu'il veuille bien la lire. Il n'y a qu'un point qui m'inspire des doutes : c'est la cassure du Q au commencement de la seconde ligne, laquelle contrarie mon hypothèse et ferait croire qu'il a pu disparaître des lettres à la troisième ligne, avant *NOS*. Néanmoins, je crois que votre lecture est la bonne, quelque idée que l'on ait sur l'ensemble de l'inscription. Quant à *fidelis* opposé à *paganus*, de Rossi prouve très bien qu'on en trouve des exemples du commencement du IV^e siècle, peut-être de la fin du III^e.

Si, comme vous me le dites, et comme je l'espère tout à fait, vous réussissez à maintenir la royauté constitutionnelle sans réaction, ce sera un bon et bel exemple pour l'Europe. Il serait vraiment honteux pour l'esprit humain qu'il dépendît de quatre crétins de faire suspendre les libertés les plus légitimes. Nos hommages à madame Amari ; croyez à ma meilleure amitié.

E. RENAN.

*A M. Rebité*¹.

Paris, 21 décembre 1878.

Cher Monsieur,

Votre lettre m'a causé une vive joie, car, depuis des années j'avais nombre de fois pensé à vous et regretté d'avoir perdu votre trace. La « discrétion absolue » que vous vous êtes imposée quand vous m'avez aperçu à Paris a été vraiment de trop. Vous m'eussiez fait tant de plaisir en me mettant à même de raviver les vieux souvenirs de mon premier voyage à Marseille, souvenirs qui me sont restés bien chers!

En ce qui concerne les mandats politiques, ma règle a toujours été de ne pas les rechercher et de ne pas les refuser. En 1869, un nombre assez considérable d'électeurs de Seine-et-Marne m'ayant fait des ouvertures, je fis consciencieusement ma candidature qui n'échoua que parce que M. Rouher eut la sottise de maintenir contre moi un candidat officiel impossible, qui fit passer le candidat radical. Je vous étonnerais en vous disant que plus d'une fois j'ai pensé que Marseille était le collège où j'avais le plus de chances d'être présenté et de réussir, car il y a là moins de routine, plus d'initiative et de soudaineté que dans nos lourdes régions du Centre et du Nord. C'est vous dire que je serais très heureux et très honoré que votre pensée, si amicale pour moi, fût partagée par les électeurs sénatoriaux des Bouches-du-Rhône.

1. Communiquées par M. Pelizza, de Marseille.

Mais la lutte politique est si ardente que je ne sais si une candidature de modération et de conciliation, comme serait la mienne, aurait quelque probabilité de succès.

J'ai toujours aimé avant tout trois choses, selon moi inséparables, la France, l'esprit humain, la liberté. Je les ai aimées au point de leur subordonner les questions dynastiques et gouvernementales, en général bien plus rémunératrices pour ceux qui s'y attachent. Comme la monarchie constitutionnelle offre de sérieux avantages pour le développement d'une nation et pour le progrès de l'esprit humain, je m'y étais attaché, malgré bien des répugnances et sans beaucoup d'espoir. La république est venue, sans que j'aie contribué à la fonder. La république est, à l'heure qu'il est, le seul gouvernement possible; je mettrai à son service la même loyauté que j'avais mise au service de la monarchie constitutionnelle. Je lui serai probablement plus fidèle que plusieurs de ceux qui prétendent maintenant avec fracas avoir toujours été républicains.

Modération (synonyme d'ordre) et liberté me paraissent les conditions fondamentales de l'existence et de la prospérité de la république. J'ai beaucoup réfléchi à la liberté, et je crois être un libéral bien sincère. Je veux la liberté pour tous, même pour ceux qui ne la donneraient pas aux autres, s'ils étaient les maîtres. Mais la liberté n'est pas le privilège. Ce que le parti clérical demande sous le nom de liberté, c'est en réalité le privilège. Sur ce point ma ligne de conduite est tout indiquée. Retirer les déplorables concessions qui ont été faites aux cléricaux relati-

vement à la collation des grades, donner à l'enseignement de l'État un caractère tel que les fils de catholiques, de protestants, d'israélites, de libres penseurs puissent s'asseoir sur les mêmes bancs, voilà quel serait, selon moi, l'objectif le plus prochain à atteindre. Le fonctionnaire de l'État ne peut relever que de l'État, c'est dire assez qu'il ne peut relever d'aucune obédience, ni appartenir à aucune congrégation en dehors de l'État.

La séparation de l'Église et de l'État est, d'après cela, le but indiqué pour l'avenir. Il y faut tendre, comme à toutes choses, doucement et sans secousses. On n'en est pas si loin que l'on pense. Au moyen de transitions habilement ménagées, on amènerait les Églises à se suffire et à se gouverner. Le catholicisme perdrait presque tous ses dangers, le jour où il cesserait d'être une armée organisée et dont l'État conserve, sans qu'il s'en doute, toute la hiérarchie et l'unité. Je ne suis nullement un ennemi du catholicisme. Je ne crois nullement travailler contre lui en tâchant d'amener un état de choses qui serait sa délivrance d'une coterie étroite et fanatique. Bien des choses pourraient sortir de cette grande institution, le jour où elle cesserait d'être enchaînée à un pharisaïsme officiel qui la pervertit.

J'en aurais long à dire; mais à quoi bon? Vous me connaissez; vous savez très bien jusqu'où je vais et où je m'arrête. Croyez-vous qu'un tel esprit réponde bien aux désirs des électeurs sénatoriaux des Bouches-du-Rhône? Voilà le point sur lequel je vous demande de réfléchir encore et de consulter discrètement quelques personnalités éclairées. S'il se forme un

groupe qui vraiment me trouve un bon interprète de ses idées, je me mettrai à sa disposition, je ferai une circulaire, au besoin j'irai à Marseille. Je suis au mieux avec Pelletan et avec Lockroy; je ne crois même pas être très mal avec Challemel-Lacour. Je n'irai les voir, cependant, que quand vous m'aurez dit que quelques éléments de l'opinion du département se prononcent en ma faveur.

Un suffrage dont je suis très fier, en tout cas, c'est le vôtre. Je suis très heureux que cette circonstance m'ait remis en rapports avec vous; car ces rapports, je regrettais vivement que les hasards de la vie les eussent interrompus. Croyez, cher monsieur et ami, à mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués.

E. RENAN.

Rue Saint-Guillaume, 16.

Au même.

Paris, 24 décembre 1878.

Cher ami,

Votre intérêt, votre estime me vont au cœur. Croyez que j'en garderai un vif souvenir.

Je prends les choses par ordre chronologique.

Ce matin, je suis allé voir Pelletan, à qui me lie une très-ancienne amitié. Pelletan a été ce qu'il me devait d'être, très franc. Il ne croit pas au succès; il pense que Jourde passera. Il écrira tout de même pour sonder le terrain. Quant à un patronage, il croit que ni lui, ni aucun de ses collègues ne peut l'exercer,

sous peine de se compromettre et de compromettre le candidat à qui ils l'accorderaient.

J'ai reçu ensuite vos deux chères lettres. Eh bien! tout pesé, je n'irai pas pour la réunion de dimanche. La démocratie n'en est pas encore au temps où elle saura préférer ses vrais, sérieux et solides amis à ceux qui font des enchères de popularité. Je le répète : moi, républicain du lendemain, je serai probablement plus fidèle à la république que ses bruyants amis. Ce qui est sûr, en tout cas, c'est que je rends à la république un plus réel service par ma modération que d'autres par leur violence. Mais je ne sais si le jour où cela sera compris est déjà venu. On me demanderait plus d'engagements que je n'en peux prendre; on me ferait des reproches d'actes que, dans ma conscience, j'estime honorables et méritoires.

Est-ce à dire que je crois devoir me soustraire à vos sympathiques efforts, dont je suis si touché? Non; mais je crois qu'il vaut mieux attendre. Il faut voir se développer l'esprit du collègue sénatorial. S'il va aux extrêmes, je ne peux être son homme. S'il sent le besoin d'une candidature libérale, modérée, d'une candidature de conciliation sans faiblesse, je peux lui convenir. Alors, j'accours à Marseille; il y aura probablement une réunion le 3 ou le 4 janvier; je serai aux ordres des électeurs; en même temps, une profession de foi détaillée mettrait les électeurs à même d'agir en pleine connaissance de cause.

Telle est, je crois, cher ami, la voie à suivre. Vous l'avez vu avec une parfaite justesse : une longue candidature me serait préjudiciable. Il faut qu'il se produise au dernier moment un courant d'opinion qui

entraîne et fasse passer par-dessus les scrupules et les chicanes de quelques pointus. Si cela ne doit pas se produire, je n'en garderai pas moins un cher et précieux souvenir de votre zèle désintéressé pour le bien et de votre amitié.

Comptez bien aussi sur la mienne, et croyez à mon très affectueux dévouement.

E. RENAN.

J'ai reçu de M. Pollio une très aimable lettre, à laquelle je réponds par ce même courrier dans le sens même que je viens de vous indiquer.

*A M. Pollio*¹.

Paris, 24 décembre 1878.

Cher Monsieur,

Votre lettre me touche profondément. Elle est, avec celle de M. Rebité, le principal motif qui me porterait à me présenter aux suffrages des électeurs sénatoriaux des Bouches-du-Rhône. Mais je ne suis pas un trouble-fête; je ne veux pas déranger des combinaisons déjà plus ou moins arrêtées. Je n'irai donc pas à la réunion de dimanche 29, ce ne serait que dans le cas où MM. les électeurs désireraient une candidature d'une autre nuance, une candidature nettement libérale, sans attache avec les anciens partis, dévouée au progrès sous toutes ses formes, sans menaces pour personne, que je pourrais être l'homme

qui leur convient. Je crois sincèrement que le développement régulier des institutions républicaines est le seul parti possible pour notre pays. Mais je crois que la vraie manière de servir la République est de procéder avec beaucoup de modération et avec un ardent désir de conciliation. La concorde, dans la mesure du possible, est la chose la plus nécessaire à notre pays. Devant toutes les tentatives inconstitutionnelles, je serais d'une fermeté inflexible. Dans les questions d'Instruction publique et des cultes, je serais ce que tout mon passé indique, l'homme de la liberté et du respect des consciences. L'effort vers une conception plus épurée de la religion est l'âme de mes écrits; j'essaierais par mes actes de la réaliser. Mon programme en un mot, différerait peu de celui de tant d'esprits sages qui, en ce moment, travaillent à nous préserver des deux fléaux les plus funestes, les révolutions et les coups d'État. Quand cette noble et intelligente population marseillaise me croira bon pour représenter ses idées, j'en serai fier; car il n'est pas de collègue au monde dont je me réjouirais plus d'être le mandataire. Croyez, en attendant, cher monsieur, que je suis vivement ému des sentiments que vous voulez bien m'exprimer et recevez l'assurance de mon plus affectueux dévouement.

E. RENAN.

Rue Saint-Guillaume, 16.

A M. Rebité.

Paris, 25 décembre 1878.

Cher ami,

Votre zèle affectueux me touche profondément. Si je mets beaucoup de réserve dans ma conduite, vous en comprenez bien la raison. J'accepterais un mandat politique qui viendrait me trouver comme on accepte un devoir. Je suis trop philosophe et les temps où nous sommes sont trop difficiles pour que la politique puisse être pour moi un hochet de vanité ou un leurre ambitieux. Ce que je crains, d'ailleurs, par-dessus tout, c'est de céder à la tendance la plus dangereuse de notre temps, je veux dire à la complaisance pour les opinions qui font réussir, à cette espèce de surenchère de démocratie qui peut entraîner le pays dans les plus grandes fautes.

Lockroy est malade et n'ira probablement pas à Marseille. Il fera pour moi ce qu'il pourra, mais ce sera peu. L'analyse que vous me donnez de votre lettre à M. Gambetta m'a fort amusé. Je dois dîner lundi avec lui chez M. Hugo; nous causerons. Certes, la démocratie ferait un acte d'esprit et de bonne politique en me nommant, moi qui n'ai jamais été son flatteur, justement parce qu'au fond, je l'aime. Mais je ne peux ni fausser ma pensée, ni la dissimuler, ni prendre des engagements contre ma conscience. Il faut me prendre de confiance; ma discrétion cache peut-être plus de fidélité à la république que le fracas

des autres. Marseille peut avoir assez d'esprit pour voir cela.

Croyez à toute mon amitié.

E. RENAN.

Au même.

Paris, 26 décembre 1878.

Cher ami,

Merci de vos lettres journalières, par lesquelles vous me faites si bien voir l'état de l'opinion. Je pensais bien que les empressés devaient déjà avoir pris les devants. Je ne peux lutter sur ce terrain de manœuvres et de promesses. *Propter vitam vivendi perdere causas* m'a toujours paru peu philosophique. Ce n'est que dans le cas où le collège, se mettant au-dessus de ces petits manèges, prendrait la chose de haut et par les principes, que je peux avoir des chances. La séance de dimanche tranchera la question. On verra bien, dans cette séance, si M. Jourde et M. Barne qui évidemment sont les deux principaux candidats, répondent aux besoins des diverses fractions du collège. Il me paraît probable que MM. les électeurs auront des réunions dans le courant de la semaine prochaine. Alors je viendrai, si vraiment un courant sérieux se prononce dans le collège en ma faveur. Comme vous le dites très bien, on ne doit pas, en pareil cas, se laisser arrêter par la crainte d'un échec qui n'a rien de déshonorant; mais il est d'un mauvais exemple de capter les mandats qui impliquent une

si grande responsabilité. Merci de vos observations si fines, de votre amitié si dévouée. Dites aux personnes éclairées qui veulent bien s'intéresser à mon succès combien je suis touché de leur zèle et fier de représenter leurs idées. En tout cas, ceci m'amènera à nouer avec Marseille des liens plus étroits; je les ai toujours désirés; la Provence est, à l'égal de la Grèce et de l'Italie, notre terre de prédilection.

Croyez à mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués.

E. RENAN.

A la Princesse Julie.

Paris, 26 décembre 1878.

Chère princesse,

Je ne veux pas que cette année finisse sans que je vous aie dit combien votre souvenir nous est vivant et cher, combien sont vifs et sincères les vœux que nous faisons pour votre bonheur. La journée a été bonne pour moi aujourd'hui. De deux côtés j'ai eu de vos nouvelles. Maury et Giraud m'ont appris que vous étiez de retour à Rome et que votre santé continuait à être bonne. Nous allons bien aussi, ce rude hiver ne nous atteint pas trop. J'ai fini ces jours-ci mon discours de réception à l'Académie. Ce m'a été une grande joie de passer jusqu'ici mes soirées d'hiver avec ce grand esprit de Claude Bernard, si purement dévoué à la science. Par les temps tristes et douteux où nous sommes, il n'y a que cela qui soutienne et

console. Quand serai-je reçu, c'est ce qui est encore fort douteux. Selon l'ordre ordinaire, je ne devrais passer qu'après Henri Martin, puisque M. Thiers est mort avant Claude Bernard. Mais alors mon entrée serait fort ajournée. M. Henri Martin, en effet, devra probablement se mettre d'accord avec M. Émile Ollivier qui doit le recevoir. Or cet accord sera fort difficile à établir; je doute même qu'il s'établisse. Je ne crois pas que cette séance ait lieu, ou du moins qu'elle ait lieu dans les conditions ordinaires. Je ne peux médire de l'Académie, qui a été pour moi si aimable; cependant j'ose dire qu'elle a été un peu imprudente en ne prévoyant pas cette difficulté. Vous voyez donc, chère princesse, que je peux rester encore longtemps académicien *in partibus*. Il n'y a nul péril en la demeure; je suis prêt, on me prendra quand on voudra.

Les affaires d'Italie nous préoccupent vivement, quoique nous ne soyons nullement en droit de nous désintéresser des nôtres. J'aime trop l'Italie pour ne pas la voir nation; or l'Italie ne peut être nation qu'avec la maison de Savoie et la royauté constitutionnelle. Elle ne peut avoir son unité qu'à ce prix. J'espère que le tact politique dont l'Italie a donné tant de preuves se montrera encore cette fois. Le prince Napoléon va bien; il est, je crois, en ce moment, à Moncalieri, la princesse Mathilde plus vivante, plus entraînée que jamais. On va gaiement vers l'inconnu. Qu'y faire? On change si peu l'avenir, même quand on le connaît!

E. RENAN.

A Charles Ritter.

Paris, 26 décembre 1878.

Cher monsieur Ritter,

J'ai reçu et lu avec bonheur ces belles pages de George Eliot, que vous avez traduites d'une façon si exquise. Vous excellez à rendre en une langue à la fois poétique et claire cette haute philosophie de l'âme qui n'a ni race, ni nationalité. Que je voudrais vous voir appliquer votre excellent style français à quelque œuvre étendue, à un sujet étudié à fond, comme vous sauriez le faire! La traduction a malheureusement été dépréciée par des faiseurs, qui traduisent mal et sans choix. Mais il y a des sujets que vous traiteriez parfaitement d'original. Une histoire par exemple, des idées philosophiques et théologiques en Allemagne, depuis 1830 environ jusqu'en 1870. Qui ferait cela mieux que vous? Et y a-t-il un plus beau sujet?

Quand sera ma réception à l'Académie? Je n'en sais rien encore. J'ai fini mon discours, je l'ai remis. Mais l'ordre accoutumé voudrait que M. Henri Martin passât avant moi; or Dieu sait quand M. Martin pourra être reçu. Il faut que M. Ollivier, qui doit lui répondre, soit de retour à Paris, qu'il se mette d'accord avec le récipiendaire et l'Académie... A vous dire vrai, je crois que cet accord est impossible. Cette séance n'aura pas lieu, ou n'aura pas lieu dans les conditions ordinaires. Vous voyez donc que, si l'ordre est suivi, mon discours sera fort retardé, ce qui du

reste n'a pas grande conséquence. Il est possible que l'Académie, usant de son droit, intervertisse l'ordre. Je prendrais rang alors vers la fin de janvier ou au commencement de février. Comme vous, je ne fais pas un cas énorme de ces vieux cadres, bons cependant à conserver par le temps qui court; car ils contrebutent plus d'un danger. Certes si vous veniez pour cette inoffensive solennité, ce serait charmant. Ai-je besoin de vous dire que la difficulté des billets dont vous me parlez, n'existerait pas pour vous? Venez; nous aurons le plaisir de vous voir. Quant à la séance, oh! sûrement, le motif est mince. Le genre des discours de réception est nécessairement un peu faux, et quoique Claude Bernard présente un fort beau sujet, il y a en pareil cas bien des convenus qui s'imposent. Venez tout de même, je crois que ce ne sera pas ennuyeux.

Mon sixième volume paraîtra en avril. Le manuscrit de Marc-Aurèle est très avancé. Oui, je me suis laissé aller à la tentation de traiter le règne de Marc-Aurèle. Selon mon idée première je m'arrêtais au seuil de ce beau règne. Mais j'ai trouvé qu'il y aurait une sorte d'injustice à ne pas montrer en face du christianisme cette grande tentative d'une *école laïque* de vertu. Mon *Ecclésiaste* tarde plus que je ne voudrais; la traduction est faite; mais l'étude reste à écrire. Ce sera pour l'été prochain.

Conservez-moi votre amitié, et croyez bien à la mienne.

E. RENAN.

A M. Rebité.

Paris, 27 décembre 1878.

Cher ami,

Votre ardeur, votre zèle désintéressé du bien me touchent profondément. Je mets tout entre vos mains ; tout ce que vous ferez sera bien fait. N'est-ce pas qu'il vaut mieux ne pas arriver trop tôt, ne pas avoir l'air de marcher sur les brisées de ceux qui ont pris l'avance ? Votre conseiller général me paraît la sagesse même. Il va sans dire que ce que je vous écris est pour vous et que pour le public, vous pouvez retrancher tout ce qui ne vous paraît pas utile à dire. Et vous poussez la bonté jusqu'à vous faire mon biographe !... Si, au moins, j'avais eu le temps de vous envoyer quelques éléments, que peut-être vous n'avez pas ! Avez-vous mes *Questions contemporaines*, où est exposée toute l'affaire du Collège de France ? Un article des *Lundis* de Sainte-Beuve, vers 1860, est ce qu'on a écrit de plus exact sur mes commencements. A la grâce de Dieu ! A chaque lettre que je reçois de vous, je suis pris de courage, comme si un effluve de votre belle Provence, qui cette année n'est maussade que par caprice, arrivait jusqu'à moi. Comme nous aimerons à parler de tout ceci un jour ! Et quels souvenirs tout cela me rappelle ! Ma femme me redisait ce soir le télégramme qu'elle vous adressa par M. Egger, en 1861, quand elle croyait bien qu'elle ne me reverrait plus !... Donc, mon cher ami, merci

pour votre espérance, qui m'en donne, et pour votre foi qui est capable de miracles.

Je dois dire que mes amis ici sont enchantés et me reprochent de trop douter. Vos races du Midi ont une intelligence, une initiative, que nos races du Nord, trop acoquinées dans leurs habitudes, ne connaissent guère. Ce qui ailleurs serait impossible peut chez vous se réaliser.

Je vous serre affectueusement la main.

E. RENAN

Au même.

Paris, 28 décembre 1878.

Cher monsieur,

La profession de foi publiée par le *Petit Marseillais* dit en fort bons termes quelques idées que je partage entièrement. Une seule phrase, relative au passé, renferme une nuance inexacte, c'est celle où vous dites que « ma pensée a toujours été de travailler à l'établissement de la république ». Non ; je suis bien un républicain du lendemain, ce qui n'empêche pas que je crois être un ami sincère de la république. C'est pour la France et la vérité que j'ai toujours travaillé ; comme la bonne direction de la république est maintenant le plus grand intérêt de la France et en un sens de l'esprit humain, je suis pour la république. Je croyais que vous vous borneriez à extraire des passages de mes lettres. Je crains que mes adversaires n'aient beau jeu à trouver dans les livres des

passages moins républicains que la phrase que vous me prêtez. Je ne ferai cependant de rectifications qu'en cas d'absolue nécessité.

Quant à la proposition que vous me faites relativement aux journaux, je m'y refuse tout à fait. Cela est absolument contraire à mes principes. Je serai fier d'être nommé par le suffrage spontané du pays, mais je ne peux commettre des actes que je blâmerais chez d'autres. Je suis prêt à mettre au service du pays tout ce que j'ai d'application d'esprit; mais je n'ai personnellement nul désir d'obtenir un mandat plein de difficultés par des moyens contraires à ma conscience. Merci pour votre amitié si dévouée. Croyez bien à toute la mienne.

E. RENAN

Au même.

Paris, 29 décembre 1878.

Cher monsieur,

Votre ardeur et votre gaieté m'enchantent; car j'aime beaucoup la gaieté et je la tiens pour le meilleur signe de la droiture de l'âme et le plus précieux soutien dans la vie. Vos lettres sont charmantes et m'amusez extrêmement. Vous avez trop d'esprit pour ne pas comprendre ma réserve. Ma famille et mes travaux me rendent très heureux; comme je ne suis pas, cependant, un égoïste et que j'aime très-vivement ma patrie, je suis prêt à sacrifier mon bonheur et mon repos à la politique; mais, naturellement, je ne dois pas sortir pour cela de mon carac-

tère. Ce que je vous dis là, ce ne sont pas des phrases en l'air. Je crois que la politique sera dure, très-dure à ceux qui l'auront embrassée. Ceux qui recherchent si avidement, à l'heure qu'il est, des mandats redoutables (je le dis très sérieusement) seront étonnés un jour du mauvais pas où, de gaieté de cœur, ils se seront mis. Pour l'homme de cœur et de conscience, ce n'est pas là une raison pour reculer devant les mandats difficiles; mais c'est là une raison pour ne pas porter dans la compétition une ardeur personnelle qui serait de l'étourderie. Je sais que ce n'est pas de cette façon qu'on réussit. C'est de cette manière là que j'ai échoué en 1869 en Seine-et-Marne; c'est probablement ainsi que j'échouerai dans les Bouches-du-Rhône en 1878.

Vous me demandez si j'arriverai le 3 ou le 4. Cela dépend. Si, dans la séance qui a dû avoir lieu aujourd'hui, s'est produit parmi les électeurs un mouvement en ma faveur, se traduisant par une invitation sérieuse, j'irai certainement. Sinon, ma présence serait un fait d'ingérence déplacée. Très-réellement, je suis à la disposition des électeurs. Rien de plus, rien de moins.

Je vous serre affectueusement la main.

E. RENAN.

Au même.

Paris, 30 décembre 1878.

Cher monsieur,

Ce qui devait arriver arrive. Vous avez vu la *Gazette du midi*. Même chose dans les journaux de

Paris. Autant je suis indifférent aux injures sans fondement, autant une critique fondée, même venant d'un ennemi, m'atteint et me touche. Une pièce signée de moi, où je disais toujours que j'avais travaillé à établir la république, devait attirer de pareils malentendus. Je manquerais à mes devoirs en les laissant durer, et je mets dans trois ou quatre journaux de Paris un mot de rectification. Pour les journaux de Marseille et du Midi, je vous laisse libre de faire ce que vous voudrez. Vous trouverez ci-joint la petite note rectificative. Il va sans le dire que je n'en suis pas moins touché de votre sympathie, du zèle que vous avez mis à une affaire qui, si elle avait été possible, eût pu être bonne pour la chose publique. Il y a certaines questions où j'aurais pu être utile, et mon scepticisme discret eût peut-être été, à l'heure qu'il est, la plus nécessaire des qualités. Mais je ne peux pas me faire autre que je ne suis ; je donnerais le plus mauvais des exemples en laissant croire que j'ai fait pour le Sénat ce que je n'ai fait pour rien au monde, un acte peu sincère. Croyez toujours, cher ami, à mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués.

E. RENAN.

Au même.

Onze heures et demie du soir.

Paris, 30 décembre.

Je reçois votre dépêche ainsi conçue :

Demande plus départ soudain. Cela veut dire, je pense, que vous ne me demandez plus un départ

soudain. Je l'entends ainsi. Le récit télégraphique que j'ai vu de la séance d'hier me fait considérer en effet l'affaire comme finie. Si vous avez voulu me dire autre chose, envoyez-moi un nouveau télégramme; expliquez-moi surtout un peu la situation. Je n'y comprends plus grand'chose. Ce dont je garderai toujours un cher souvenir, c'est votre amitié, votre bonne humeur, votre esprit, votre ardeur désintéressée. Conservez-moi votre estime et votre sympathie; croyez bien à la mienne.

E. RENAN.

Aux directeurs du Temps et des Débats.

Paris, le 30 décembre 1878.

Monsieur,

Les journaux de Marseille ont publié ces jours-ci deux lettres sous mon nom :

L'une contenant ces mots : « La concorde, dans la mesure du possible, est la chose la plus nécessaire à la France », est bien de moi. L'autre, commençant par ces mots : « En attaquant la superstition, etc. », n'a pas été écrite par moi.

Elle renferme l'expression de sentiments qui, pour la plupart, sont bien les miens, mais avec des nuances dont je ne peux accepter les responsabilités.

Si je dois rendre quelque service dans une de nos assemblées, c'est à la condition d'y porter un esprit d'entière indépendance et de conciliation : « un tel mandat ne peut être ni recherché, ni refusé », disais-je

en 1869 et 1871. En tout cas, s'il peut être accepté, c'est à condition de n'y faire aucun sacrifice.

Figurons-nous les contemporains de Romulus Augustule s'arrachant les titres de sénateur et de *Vir illuster!*

Veillez agréer, etc.

E. RENAN.

A M. Amari.

Paris, le 28 janvier 1879.

Cher ami,

Nous venons encore vous importuner pour le *Corpus*. Nous attaquons la Sardaigne, chapitre épigraphique des plus difficiles. Nous voulons vous demander conseil sur la personne que nous pourrions prendre pour correspondant à Cagliari. La feuille ci-jointe vous montrera la statistique des monuments et les endroits où ils se trouvent. C'est le musée de Cagliari qui en renferme le plus grand nombre. Il y en a cependant deux à Aristano, un à Tharros, un à Bosa. Quant à celui qui est à Milan, Ascoli nous le procurera.

Il nous faut donc à Cagliari un correspondant sûr et zélé, autant que possible le conservateur du musée. Le vieux chanoine Spano est mort, je crois. Je vois toute une dynastie de Spano et une autre de Cara, dans lesquelles je m'embrouille. Ayez la bonté, avec votre tact si sûr, de nous dire à qui nous devons nous adresser; ayez aussi la bonté de nous recom-

mander à Cagliari, pour que nous y trouvions les facilités dont nous aurons besoin.

J'ai reçu hier soir votre aimable lettre. Il va sans le dire que la note épigraphique ne presse pas du tout. Présentez nos amitiés les plus sincères à madame Amari, à M. Sabatier.

Croyez à mon très affectueux dévouement.

E. RENAN.

A M. Amari.

Paris, le

Mon cher ami,

Merci de votre bonne lettre du 18. Ce monument de Potenza est la chose la plus ébouriffante du monde. Le roi ressemble comme deux gouttes d'eau aux rois de Naples qui se pavanent au carrefour de la Via Maqueda et de la Via Toledo, à Palerme. La reine, qui a un air si prodigieusement crétin, me paraît tenir un sistre d'une main. Chose incroyable cependant, les caractères tracés sur le cabas qu'elle tient de l'autre main, sont en assez bon araméen; nous rangeons naturellement le monument aux *dubia*, qui viendront à la fin de tout l'ouvrage.

Merci pour l'explication de l'inscription de Pantelaria. Vous tranchez tout à fait la question.

Sur votre indication, nous allons écrire à M. Philippe Vivonet; ayez la bonté d'en avertir M. Fiorelli et d'écrire à M. Vivonet, chez qui nous sommes assurés du reste de trouver toute la complaisance possible.

Je ne vais guère bien dans ce moment; mes rhu-

matismes au genou me tourmentent comme de plus belle et nous amèneront, je crois, l'été prochain à revoir Rome et Naples. Je me sers pour vous écrire de la main de notre excellent secrétaire, M. Philippe Berger, dont je vous prie en général d'agréer les lettres comme si elles venaient de moi.

Votre très affectionné

E. RENAN.

A Edmond Scherer.

Paris, 3 avril 1879.

Mon cher ami,

Que je suis désolé que la sottise du secrétariat m'ait privé d'un auditeur comme vous! C'est à M. Doucet qu'il fallait vous adresser, il vous aurait fait placer.

Je suis arrivé vers une heure et demie, et sûrement si j'avais su votre cas, j'aurais tout fait pour ne pas perdre une appréciation comme la vôtre. Je ne me console pas de ce contretemps, mais croyez bien que je n'y suis pour rien. Croyez surtout à ma vive et sincère amitié.

E. RENAN.

Au même.

Paris, 4 avril 1879.

Mon cher ami,

Si vous parlez des discours d'hier, comme le *Temps* d'aujourd'hui me le fait espérer, ne me prêtez pas l'ineptie que m'attribue Mézières à propos du portrait

de saint Paul, mettant à mon compte ce qui n'est qu'une citation d'un texte du second siècle. De la part d'un connaisseur en origines chrétiennes comme vous, cela me pèserait plus que de la part d'un profane (voir les *Apôtres*, p. 170).

Pardonnez à Pingard; vous pouvez être sûr qu'il ne le fera plus.

Bien tout à vous.

E. RENAN.

A M. Amari.

Paris, 17 avril 1879.

Mon cher ami,

Je profite de mes premiers moments de repos et de santé pour vous écrire. Cette fin d'hiver a été pour moi fort éprouvée. Deux mois, les rhumatismes m'ont tenu cloué sur mon lit ou sur mon fauteuil. Puis l'Académie est venue à la rescousse; enfin, j'ai été beaucoup ennuyé, et j'ai perdu beaucoup de temps.

J'ai une idée que depuis longtemps je voulais vous communiquer. Que penseriez-vous d'une exploration archéologique de Pantellaria? Deux faits qui sont à ma connaissance prouvent que les antiquités, en particulier les inscriptions néo-puniques, y sont à fleur du sol. Quoi de plus frappant que ces deux passages des *Fastes triomphaux* (première guerre punique) *De Cossurensibus et Pœnis navalem ecit!* Et ces superbes médailles à légendes phéniciennes! Tout prouve qu'il y eut là, à un certain moment, un grand centre comparable à Carthage. Or, il me

semble que Cossura eut peu d'importance au moyen âge. Il est donc probable que les restes de l'antiquité phénicienne n'auront pas été trop effacés.

Je ne connais pas d'exploration archéologique de Pantellaria. En connaissez-vous? Quelquefois l'envie me prend d'aller dans ces parages. Je voudrais, avant la vieillesse, faire encore quelque bonne chasse d'antiquités. Voilà, direz-vous, un singulier rêve, pour un rhumatisant! C'est que ces voyages un peu rudes sont justement mon meilleur remède. Cela me vaut mieux que toutes les eaux du monde. Donc, en ce qui me concerne, je serais prêt à aller; le ministère de l'Instruction publique me donnerait une indemnité suffisante pour que je n'en fusse pas tout-à-fait ruiné. Mais que pensez-vous de la chose en elle-même? La croyez-vous bonne et opportune?

Je serais tout-à-fait décidé, si quelqu'un de vos jeunes archéologues, comme Salinas, voulait venir avec moi. Nous nous entendrions parfaitement. Vous savez que, dans ces explorations, je ne cherche que l'intérêt de la science. Je ne sais s'il y aurait des fouilles à faire. En tout cas, une telle exploration ne saurait être faite que d'accord avec les archéologues et le gouvernement italiens.

Si cela s'arrangeait, j'irais du même coup à Cagliari, où le musée m'attire beaucoup, et peut-être à Tunis et à Malte. Mais c'est Pantellaria qui est ma principale préoccupation. Dites-moi ce que vous en pensez.

Le *Corpus* marche bien, mais la mise en train est pleine de difficultés. J'espère en venir à bout. Pré-

sentez mes meilleurs souvenirs à madame Amari, et croyez à toute mon amitié.

E. RENAN.

Boissier vous a-t-il remis mon discours de réception? Faites-lui bien mes compliments, si vous le voyez.

A Charles Ritter.

Paris, 7 mai 1879.

Cher monsieur Ritter,

Que je suis en retard avec vous! N'en accusez, je vous prie, que les misères qui m'ont assailli ce printemps et les préoccupations d'un genre de littérature qu'il est bon de n'avoir à cultiver qu'une fois dans sa vie. J'aurais tant désiré répondre plus tôt à votre chère lettre du 22 mars, où vous m'exposez le plan de l'ouvrage auquel vous allez enfin consacrer vos précieux loisirs! Je suis enchanté que vous vous arrétiez définitivement à l'idée de nous retracer le tableau de ce mouvement extraordinaire où l'Allemagne a déployé tant de hardiesse et de génie, et où l'on a vu les théologiens d'une religion devenir, avec la meilleure foi du monde, les destructeurs de cette religion. Cela est neuf et unique, et vous saurez l'exposer dans la perfection. J'aurais cru d'abord que vous vouliez procéder par ensembles, en subordonnant les hommes aux faits ou plutôt aux nécessités de la situation. Le public, même instruit, est obligé d'être avare de son attention. Deux ou trois volumes sur tout le développement dont il s'agit seraient à peu près la mesure que comporterait

la curiosité des personnes non spéciales. Mais je reconnais, d'un autre côté, l'intérêt et les immenses avantages des monographies. Celle que vous ferez de Strauss sera un livre charmant et excellent; faites-le, faites-le vite. Nul n'est si bien placé que vous pour cela. M. Strauss est le dernier aboutissant du grand mouvement dont nous parlons; il le résume et l'exprime dans la perfection. Vous voudrez sans doute l'expliquer par ses maîtres; Baur est chez nous trop peu connu; les antécédents de la *Vie de Jésus* n'ont jamais encore été bien exposés. Vous avez donc un admirable sujet. Il est très vrai que parmi les théologiens allemands, Strauss est le plus connu. Un livre sur lui attirera moins le public superficiel en ces matières qu'un exposé d'ensemble sur ces grandes luttes dont il n'a entendu parler que vaguement. Mais vous écrivez pour votre goût, pour votre joie intérieure. Vous avez parfaitement choisi; mettez-vous à l'œuvre; nous applaudirons.

Je vais assez bien. Il est probable que j'irai au mois d'août prendre les eaux d'Aix en Savoie. Si, vers cette époque, vous êtes sur le bord de votre beau lac, qui sait si nous ne pourrions pas nous rejoindre et causer ensemble, ne fût-ce que quelques heures? Je suis bien arriéré pour mes travaux. Cependant mon volume intitulé *l'Église chrétienne* paraîtra dans six semaines. Ce sera l'avant-dernier de mes *Origines*. J'espère donc finir ce travail dont j'ai fait le but de ma vie. Je tiendrai le reste pour une grâce, une surrogation du sort. Gardez-moi votre amitié, et croyez la mienne bien vive et bien sincère.

E. RENAN.

A M. de Gubernatis.

Paris, 6 juin 1879.

Mon cher ami,

Comment avez-vous pu croire un moment que mes sentiments pour vous eussent pu subir quelque refroidissement quand vous savez que le lien qui nous unit est un de ces liens d'estime et de sympathie profondes qui ne connaissent pas le caprice ni les sottises piquées de la vanité?

De vanité, vous n'en avez pas, ni moi non plus. Je ne vois donc pas ce qui nous séparerait jamais. J'écris peu, car ma santé est médiocre, et je suis accablé de travail, ayant commencé trop de choses peut-être. Mais vous me connaissez; vous ne mesurerez pas mon amitié à mes lettres. Votre *Manzoni* est excellent. Vous le représentez parfaitement tel que je me le représentais d'après ce que m'ont dit de lui les personnes de l'intimité de M. Fauriel. Vous savez que la vieille madame Mohl a une correspondance très étendue de lui avec Fauriel. Si je n'ai pas encore présenté votre volume à l'Académie française, c'est que cette compagnie a été, en ces derniers temps, fort troublée, un peu par sa faute, et puis les nouveaux élus doivent toujours attendre un peu avant de parler. Mardi prochain, je recommanderai votre excellent volume à la compagnie, et je ne doute pas qu'il ne soit parfaitement reçu.

Je n'ai fait à la seconde section du congrès qu'une très courte communication sur un *graffito* phénicien

du colosse d'Ipsamboul, en Nubie. Je vous l'enverrai dans deux ou trois jours ; car je veux vous envoyer un calque exact du *graffito*, que nous avons à l'Institut.

Votre précieux *Dictionnaire biographique* est tout-à-fait un service rendu à l'histoire littéraire. Quelle activité vous avez ! Quel amour du vrai et du beau ! Continuez ; vous vaincrez l'envie ; vous aurez au moins la meilleure récompense, celle d'avoir servi le vrai.

Merci pour votre *Rassegna* si aimable. Tout ce qui me vient de vous m'est particulièrement cher.

Ma femme, un peu indisposée en ce moment, se joint à moi pour vous prier de nous rappeler au souvenir de madame de Gubernatis. Croyez bien, cher ami, à mon affection la plus vive et la plus dévouée.

E. RENAN.

J'irai probablement au mois d'août prendre les eaux à Ischia. Peut-être reviendrons-nous par Corfou et l'Adriatique. Florence, que nous aimerions tant à revoir, ne sera pas, probablement, sur notre parcours de cette année. Il faut se partager.

A M. Amari.

Paris, 6 juin 1879.

Mon cher ami,

Sur vos indications, je renonce à Pantellaria, je vois qu'il n'y a pas grandes chances d'y faire des trouvailles, à moins de grandes fouilles qui, naturellement, n'étaient pas dans mes intentions. Il est probable que nous retournerons à Ischia. Déjà deux fois, je m'en suis bien trouvé, et en fait d'eaux,

il ne faut pas faire trop d'expériences nouvelles. De Naples, nous irons peut-être à Corfou ; puis, nous reviendrons par la côte de Dalmatie, qu'on dit si belle, par Trieste et Venise.

J'ai reçu une lettre de M. Vivanet qui nous embarrasse un peu. Je vous l'envoie pour que vous la lisiez et nous disiez ce que vous en pensez. Est-ce une fin de non recevoir ? Il est clair, en tout cas, que si nous attendons que toutes les difficultés dont parle M. Vivanet soient levées, nous attendrions longtemps. Or, le chapitre de la Sardaigne viendra vers la page 80 du premier volume du recueil ; il fera partie de la première livraison, et devrait être mis sous presse dans trois mois au plus tard. Que conseillez-vous ? Au besoin, nous enverrions quelqu'un à Cagliari, Clermont-Ganneau, par exemple. Mais il serait à craindre qu'il ne rencontrât les mêmes difficultés et peut-être un certain mauvais vouloir. Vous savez ce que c'est que ces susceptibilités locales et surtout insulaires. Il va sans dire que si, de Rome, vous pouviez faire cela, nous indemniserions l'administration de tous les frais que cela entraînerait. Vous savez bien précisément de quoi il s'agit. Il s'agit d'estamper ou de photographier une trentaine d'inscriptions qui presque toutes se trouvent au musée de Cagliari. Nous vous en enverrions la liste la plus exacte. Certes, si on pouvait faire des découvertes nouvelles, rien de mieux. Mais nous ne sommes pas tenus à cela. Ce à quoi nous sommes tenus, c'est de reproduire d'une manière aussi parfaite que possible les textes connus. Conseillez-nous, et croyez à ma bien vive amitié.

E. RENAN.

A la Princesse Mathilde.

Paris, 20 juin 1879.

Chère princesse,

Que je prends part à la douleur de Votre Altesse! Quelle navrante destinée que celle de ce jeune prince, enlevé par la mort dans des circonstances si fatales¹! Le cœur de Votre Altesse, déjà si cruellement atteint par la mort du prince d'Orange, est mis à de bien désolantes épreuves. C'est chez Votre Altesse que je vis pour la dernière fois le prince et l'Empereur, il y a juste neuf ans. Depuis, que de larmes! que de souvenirs! Votre Altesse et le prince Napoléon restent pour nous debout au milieu de ces désastres, personnifiant le bien que nous avons rêvé. Pauvre Empereur! Quelle étrange destinée!

Nous prions Votre Altesse, ma femme et moi, d'agréer, avec nos condoléances, l'expression de nos sentiments les plus respectueusement affectueux.

E. RENAN.

*A la Princesse Julie.*Paris, 1^{er} juillet 1879.

Chère princesse,

La tendresse que nous avons tous pour vous nous a fait ressentir bien vivement la douleur que vous

1. Le prince impérial était mort à Ulundi (Zoulouland), le 1^{er} juin 1879.

avez dû éprouver à la suite de la mort du prince impérial. La triste destinée de ce courageux jeune homme a quelque chose de si étrange et de si fatal qu'on reste des heures à en rêver; peut-être, en obéissant aux entraînements irréfléchis de son courage, a-t-il pris au fond la meilleure part. La vie est chose si triste, si pleine de combats, où l'on est si peu sûr d'avoir raison! La belle légende qui entourera le prince impérial et qui lui donne déjà une si belle place dans l'épopée napoléonienne, commence déjà, et ne fera que grandir. Sans acception de parti, l'émotion a été très vive dans toutes les classes de la société, surtout dans les classes populaires. Il y a quelque chose qui efface tous les dissentiments, c'est le courage et le malheur. La conduite pleine de dignité du prince Napoléon a été fort appréciée; je ne suis pas effrayé des grands devoirs qui vont maintenant peser sur lui; sa haute raison ne se montrera inférieure à aucune des tâches que le sort lui imposera.

J'ai été dans ces derniers mois fort éprouvé; mon tempérament rhumatismal ne m'avait jamais causé tant de misères, et dans ce moment même, je suis très souffrant, si bien que c'est par la plume de ma chère Noémi que je vous écris ces lignes, chère princesse. Je vais aller dans quelques semaines prendre les bains d'Aix en Savoie et j'en espère quelque amélioration. Cette année, si nous touchons l'Italie, ce ne sera que l'Italie du nord, et à notre grand regret nous ne reverrons pas Mandela; mais vous savez, chère princesse, combien notre affection vous suit toujours.

Maury, Giraud, tous vos amis sont bien et vous désirent; à mes misères rhumatismales se joint un

vrai fléau : la nécessité d'un déménagement que nous ferons dans quinze jours. Avec la masse énorme de mes livres, c'est là un vrai désastre; enfin, nous avons trouvé quelque chose qui nous va assez bien, rue de Tournon, 4. Ce sera là notre adresse à partir du 20 de ce mois.

Je vous remercie vivement pour la brochure du marquis Ferrajoli; c'est une œuvre très sérieusement pensée et qui fera époque dans l'histoire des partis en Italie; il est bon en tout cas que tous sans exception donnent à la chose publique leurs conseils et leur participation.

Veillez agréer, etc.

E. RENAN.

A M. de Gubernatis.

Paris, 4 juillet 1879.

Mon cher ami,

J'ai un peu tardé à vous répondre pour la correspondance de Manzoni avec Fauriel que possède madame Mohl; c'est que, avec cette excellente personne, âgée d'environ quatre-vingt-dix ans, qui a plus d'esprit et de gaîté que jamais, qui parle de 1815 et de 1820 comme si c'était hier, les négociations sont assez difficiles; car la mémoire des faits récents est chez elle tout à fait oblitérée, et pour l'amener à donner suite à une idée, il faut lui en parler souvent. Or, nous avons, je crois, réussi; ce matin, je vois notre vieille amie monter, lesté comme une jeune personne, notre raide escalier et me parler, tout d'abord, de notre affaire.

Eh bien! oui, elle a la correspondance de Manzoni, très jeune, avec Fauriel, sensiblement plus âgé que lui. D'après ce qu'elle m'a dit, il y a là un Manzoni jeune et peu orthodoxe, assez différent du respectable patriarche orthodoxe de Milan. Enfin, nous verrons, car elle va m'apporter tout cela, et si elle ne le fait pas, j'irai la relancer. Quand nous aurons bien vu ce que c'est, et surtout l'étendue de la publication, il vous sera facile de vous arranger avec elle, car elle n'a qu'un culte, la mémoire de Fauriel (sans exclure assurément celle de cet excellent Mohl), et comme la publication sera sûrement honorable pour son ami, elle s'y prêtera de grand cœur. Il est d'autant plus urgent de ne pas perdre de temps, que si madame Mohl venait à nous manquer ou si sa mémoire s'affaiblissait encore, il serait assez difficile de repêcher tout cela dans un chaos d'héritiers étrangers. J'y veille, et je vous tiendrai au courant, mais tenez pour à peu près assuré que la tâche de publier ces beaux documents vous reviendra.

Croyez à ma vive amitié.

E. RENAN.

Je suis encore repris de mes douleurs, et c'est par la main de Noémi que je vous écris; vers le 1^{er} août, je partirai pour les eaux d'Aix en Savoie; puis nous ferons probablement quelque course dans le nord de l'Italie. A partir du 15 de ce mois, notre adresse sera rue de Tournon, 4.

A Max Müller.

Paris, 5 juillet 1879.

Mon cher ami,

Que je suis en retard avec vous! mais ma santé en ce moment m'éprouve beaucoup, et c'est encore par la plume de ma petite Noémi que je vous écris aujourd'hui. Soit excès de travail, soit par suite de la température irrégulière de cette année, je suis vraiment épuisé, criblé de douleurs rhumatismales, réduit à une faible partie de mon activité ordinaire. Enfin je viens de terminer, non sans peine, mon sixième volume des *Origines du christianisme*, renfermant les règnes d'Adrien et d'Antonin; après avoir fini une atroce besogne que nous avons maintenant en perspective, un déménagement, j'irai, vers le 1^{er} août, prendre les bains d'Aix en Savoie qui, j'espère, me feront du bien.

Vos *Hibbert Lectures* sont un des ensembles les plus complets que vous ayez donnés; je ne crois pas que dans aucun de vos volumes vos idées apparaissent avec autant de force et de clarté. Cette institution Hibbert me paraît vraiment quelque chose de libéral et de grand et je suis prêt à faire tout ce qui dépendra de moi pour y servir. J'ai reçu, il y a quelques jours, la visite de M. Darbyshire, délégué de cet Institut, qui m'a fait la même proposition que vous-même; seulement il m'a semblé qu'il ne parlait que d'une conférence ou de deux dont il m'a indiqué le sujet : L'influence de Rome sur la fondation du christianisme.

J'ai accepté, pour le mois de mai, à peu près; seulement s'il s'agissait d'un livre entier à faire dans le genre du vôtre, je serais bien obligé d'hésiter un peu, car à mon âge et dans mon état de santé, je me dois avant tout à l'achèvement des travaux que j'ai posés comme but à ma vie. M. Darbyshire doit du reste m'écrire et tout malentendu sera levé à cet égard. Naturellement, si je vais à Londres, j'irai à Oxford, et ce serait une véritable joie pour moi de saluer enfin votre vieille *Alma mater*, ce que j'ai toujours tant désiré.

J'ai, en effet, reçu diverses ouvertures aimables de la *Contemporary Review*, mais la raison que je vous donnais tout à l'heure, c'est-à-dire la nécessité de me réserver tout entier à mes grands travaux, ne me permet de leur donner que des extraits de mes volumes. Ayant à peu près renoncé en France au travail des revues et des journaux, il serait difficile que je donne aux revues étrangères une collaboration que je refuse à celles d'ici. Avez-vous fait présenter vos *Hibbert Lectures* à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres? Si vous ne l'avez point encore fait, je serais heureux d'être votre intermédiaire; cela me donnerait l'occasion de causer avec nos confrères de cet excellent écrit.

Castelar m'a écrit pour m'expliquer toutes les difficultés qu'il trouve à pouvoir fixer une date où il soit libre; je pense que vous aurez réussi à vous mettre d'accord, car son désir d'aller parler parmi vous est on ne peut plus vif. Combien j'aurais aimé moi-même à passer le détroit dès cette année, et à faire connaissance avec tant d'amis que je n'ai jamais vu,

que renferme votre île, où certainement l'amour du vrai compte pour une proportion plus forte que dans le reste du monde. Malheureusement, il me faut du soleil; né sur les côtes de la Manche, j'ai hérité un système musculaire débilité que je dois de temps en temps tremper au soleil de la Méditerranée. Je rêve d'un hiver à Alger, mais certainement avant cet hiver-là, j'aurai été vous serrer la main, ainsi qu'à nos amis. Présentez mes meilleurs compliments à madame Max Müller et croyez à ma vive affection. A partir du 15 de ce mois, notre adresse sera rue de Tournon, 4.

E. RENAN.

Au même.

Mon cher ami,

Je venais de mettre à la poste la lettre que vous avez dû recevoir hier, quand j'ai reçu votre mot du 4. Je vous renvoie la petite pancarte signée; quant aux *Hibbert Lectures*, j'ai reçu une nouvelle lettre de M. Darbyshire; il s'agit bien de six ou huit leçons à faire; c'est plus que je ne peux promettre. Six ou huit leçons, c'est un livre, c'est un mois à passer à Londres, or je ne peux guère concilier cela avec mes obligations comme professeur au Collège de France, et avec le devoir que j'ai de ne pas interrompre mes autres travaux. Voici ce que je propose à M. Darbyshire: c'est de faire les cours qu'il me propose en cinq ou six leçons, c'est, je crois, suffisant pour le sujet, et à cela, je peux m'engager; mais reste à savoir si

cela s'arrange avec les plans de ces messieurs et les règles de l'Institut.

Adieu, cher ami, j'espère que votre muscle froissé est rentré dans l'ordre, quant aux miens, ils remplissent médiocrement leurs fonctions. Croyez à ma plus vive amitié.

E. RENAN.

*A M. Camille Doucet*¹.

Paris, ce 27 juillet 1879.

Cher confrère et ami,

Définitivement je ne suis plus bon à grand'chose; me voilà repris encore de mes douleurs, cloué dans mon fauteuil, incapable de marcher. Je regrette vivement de ne pouvoir assister à la commission d'aujourd'hui. J'aurais soutenu qu'il faut donner le prix à la poésie. Entre les poètes, Déroulède aurait l'avantage qu'en le couronnant, nous ne blessons point ses rivaux, qui lui sont notoirement supérieurs sous le rapport de la forme, mais que nous faisons une simple démonstration patriotique pour des sentiments qu'il est bon d'encourager.

Venant de l'Académie française, la manifestation, soyons-en sûrs, serait vivement sentie à l'étranger. Certes Sully Prudhomme est un bien plus grand poète, et c'est bien volontiers que je me rallierais à lui; mais nous entrons avec lui dans des comparai-

1. Communiquées par madame Paul Deschanel.

sons de mérite littéraire que nous évitons avec les *Chants du Soldat*.

Madame Ackermann me plairait plus que personne peut-être ; mais je ne sais si tous nos confrères admettraient aussi facilement que moi qu'en poésie, toutes les doctrines sont bonnes pourvu qu'elles soient harmonieusement exprimées.

Je ne désespère pas de pouvoir aller demain à l'Académie, pour répondre à l'honneur que la compagnie m'a fait en me nommant chancelier. Si je ne puis aller, vous m'excuserez. Puisque Legouvé n'a quitté la commission que parce qu'il était candidat au prix, ne pourrait-on pas, maintenant qu'il s'est désisté, le réintégrer dans la commission ? Si pour cela ma démission pouvait être utile, je la mets dès à présent entre vos mains.

Croyez toujours, cher confrère et ami, à mes sentiments les plus affectueux.

E. RENAN.

*A Narcisse Quellien*¹.

Paris, 30 juillet 1879.

Mon cher compatriote,

Ainsi, grâce à vous, notre pauvre ville de Tréguier aura son poète, et les chants que vous avez au cœur, c'est dans notre vieille langue bretonne que vous voulez les dire d'abord. Vous avez bien raison. La poésie

1. Préface d'un volume du poète breton, intitulé *Annaïk*.

est chose du passé; il est des temps où mieux valent les morts que les vivants, et ceux qui ont un pied dans la tombe que ceux qui naissent. Un idiome a toujours assez vécu quand il a été aimé, et que de bonnes études philologiques ont fixé son image pour la science, comme un fait désormais indestructible dans l'histoire de l'humanité. Les poètes et les philologues m'apparaissent comme les embaumeurs des langues. Leur approche paraît de funèbre augure, mais ils conservent pour l'éternité. Chantez donc, cher monsieur Quellien, chantez harmonieusement dans notre antique dialecte celtique pour qu'un jour, on dise de lui : « Il disparut selon la loi de toute chose; mais comme il eut de doux accents avant de mourir! »

Votre très affectionné

E. RENAN.

A la Princesse Julie.

Casamicciola, île d'Ischia, 15 août 1879.

Chère princesse.

Nous voici en Italie attirés de nouveau par l'amour que nous avons pour ce beau pays et par les effets bienfaisants des eaux d'Ischia. J'en avais grand besoin; le printemps dernier, j'ai été fort éprouvé de rhumatismes. J'espère que ces eaux si efficaces et surtout cet air si excellent me feront le même bien que par le passé. Nous n'avons passé à Rome que quelques heures, le temps nécessaire pour ne pas faire

d'une seule traite le voyage de Gênes à Naples. Avons-nous besoin de vous dire, chère princesse, que, si nous fussions restés plus longtemps, nous n'eussions pas manqué d'aller saluer Mandela et les personnes si chères et si respectées qui l'habitent? Hélas! pour le retour, nous n'espérons pas non plus revoir la Sabine. Notre plan, après ma cure de bains achevée, est de nous rendre à Corfou que je ne connais pas encore et de là de regagner Trieste, en suivant la côte de Dalmatie. C'est justement le prince Napoléon qui m'a présenté les côtes de Dalmatie comme une des plus belles choses du monde et m'a inspiré le désir de les voir.

La veille de mon départ, j'ai vu le prince, et je l'ai trouvé dans cette disposition d'esprit élevée et calme qui convient à la situation nouvelle que lui a faite le sort. Jamais situation ne fut plus difficile, mais le prince a le tact et le jugement nécessaires pour y faire face. Ce n'est pas lui qui troublera le pays par des entreprises inconsidérées; ce n'est pas lui non plus qui renoncera à des devoirs historiques et en quelque sorte providentiels. J'ai entière confiance en lui. La princesse Mathilde est aussi pleine d'entrain et de lucide appréciation des choses.

Ma femme et mes deux enfants vont assez bien. J'espère qu'Ischia leur sera comme à moi favorable. Ils gardent tous de Mandela le plus cher souvenir. Veuillez agréer, chère princesse, l'assurance de notre plus vive affection.

E. RENAN.

A la même.

Naples, 28 septembre 1879.

Chère princesse,

Voilà notre voyage qui avance vers son terme. Hélas! plus que jamais il nous est interdit de songer cette fois-ci à la Sabine. Demain nous partons pour le nord à toute vapeur. Nous avons des engagements à Venise pour le 1^{er} octobre. A peine nous arrêterons-nous une nuit à Bologne. Comment vous dire, chère princesse, combien je le regrette! Mais l'Italie est trop belle! On n'y fait pas ce qu'on veut. — La cure d'Ischia m'a très bien réussi. Je l'ai faite longue et consciencieuse. Maintenant je marche bien et je me figure que ce bien-être durera l'hiver prochain. Mon pauvre Ary s'est aussi trouvé très bien de ce séjour. La chaleur était un peu forte pour ma femme; depuis que tout s'est rafraîchi, elle est beaucoup mieux. Ma chère petite Noémi est toujours très bonne et très douce et je l'aime tendrement.

Sorrente nous a beaucoup plu, un peu moins cependant qu'Ischia, qui reste toujours notre point de prédilection. Je suis allé à l'anniversaire de Pompéi, qui, en somme, a été organisé avec tact. Le public s'attendait à une fête et est resté froid. Mais faire une fête, bon Dieu! pour célébrer le centenaire d'un horrible événement, c'eût été de la dernière inconvenance. La journée a eu un intérêt scientifique réel par le nombre d'hommes de mérite qu'elle avait rassemblés.

Nous avons vécu deux mois absolument séquestrés du monde. Pas un bruit, pas une nouvelle, pas un journal n'arrivait jusqu'à nous dans notre solitude d'Ischia. Nous éprouvons presque un regret à quitter cette douce retraite et à retrouver le bruit des passions et des batailles de ce monde. Pour le vrai philosophe, il y a dans tout cela si peu d'attrait ! On va au combat de la vie comme souvent le soldat va à la bataille, sans avoir grand feu au cœur. Croyez, chère princesse, à nos sentiments les plus affectueux.

E. RENAN.

A M. Amari.

Paris, 2 novembre 1879.

Mon cher ami,

Oui, cette année, nous avons manqué à nos devoirs envers Florence et la côte tyrrhénienne. Ischia, Sorrente, Naples nous ont trop longtemps retenus. Croyez bien qu'il nous en a coûté de renoncer au plaisir de vous voir, ainsi que madame Amari. Nous comptions d'abord aller à Corfou, et revenir par la Dalmatie. Puis le temps s'est trouvé court ; ce beau golfe de Naples nous a inspiré une paresse invincible ; tous nos plans ont été à vau-l'eau.

J'ai trouvé ici vos inscriptions sépulcrales, que j'ai trouvées dignes de vos belles publications antérieures. J'espère que vous recevrez sans tarder la première livraison de nos inscriptions sémitiques. Elles sont enfin sous presse, et j'espère que désormais l'exécution marchera rapidement.

L'étude de M. Guidi sur le Psaume CXXII m'a paru fort intéressante. J'ai encore quelque peine à admettre l'explication proposée par M. Guidi pour le passage traduit ainsi en latin : *cujus participatio ejus in idipsum*. J'adoptais l'interprétation de Gesenius et des modernes, qui veulent que cela signifie une ville dont les maisons se touchent. Cela fait une si grande différence en Orient ! Je pensais souvent à ce verset dans mes pérégrinations en Syrie. Ghazir, dans le Liban, a huit ou dix mille habitants, et ce n'est pas une ville. Les maisons ne se touchent pas ; elles ne font pas des îlots ; elles sont dispersées entre les arbres et les vergers. Au contraire, Gébeil, qui a quatre-vingt-dix habitants, est une ville ; car il y a des murs, une porte, une sorte de bazar, tout cela se tient, fait un ensemble. Néanmoins, le sens moral que propose M. Guidi a peut-être quelque chose qui s'accorde mieux que ce sens purement matériel avec l'esprit du Psaume.

Présentez mes meilleurs compliments à madame Amari et croyez, cher ami, à ma plus vive amitié.

E. RENAN.

Rue de Tournon, 4

A M. Joseph Reinach.

Paris, 20 décembre 1879.

Cher monsieur,

Quelle touchante attention de votre part ! Comme elle m'a été au cœur ! J'ai mis ces chères feuilles d'élanthe parmi mes plus intimes reliques. Votre

souvenir y est désormais indissolublement attaché. Pauvre village d'Amschit! C'est ma terre sainte! Comme je vous questionnerai à votre retour! J'espère encore la revoir.

Je vous ai envoyé hier un télégramme de la part de la commission du *Corpus inscriptionum semiticarum*. L'inscription que vous avez trouvée à Gébeil nous intrigue beaucoup. Le chapitre relatif à Byblos, qui est le premier de tous, est justement sous presse. Nous attendrons vos communications. Car il est tout à fait désirable que ce monument, s'il est phénicien, prenne place dans notre texte. Ayez donc la bonté, si vous ne l'avez déjà fait, de nous envoyer une photographie, ou un estampage au papier mouillé, ou un calque. Nous avons de fortes raisons de désirer paraître le plus tôt possible. Nous serons très heureux que votre nom soit écrit à la troisième ou quatrième page de notre recueil, en tête de la notice d'un monument qui, quelque court et mutilé qu'il soit, ne peut être que fort intéressant.

Saluez pour moi Jérusalem; allez à Hébron, jouissez de ces rares et grands spectacles, et agréez, avec mes meilleurs souhaits pour l'heureuse continuation de votre voyage, l'assurance de ma plus vive affection.

E. RENAN.

Rue de Tournon, 4.

A la Princesse Julie.

Paris, 31 décembre 1879.

Les dernières heures de cette année qui va finir, je veux les passer avec vous, et avec tant de chers souvenirs que nous avons en commun et qu'il m'est si doux de rappeler. Quel rêve que celui de la vie, et comme arrivé à un certain âge, on voit que le temps n'est rien ! Je me souviens du jour pareil à celui-ci de l'année dernière ; il me semble à la lettre que c'était hier. Une année me paraît moins que ne me paraissait un mois autrefois, et Dieu sait en quel nombre restreint les années nous sont réservées. Enfin nous avons pris la meilleure part. Vous faites le bien, ce qui est la plus sûre de toutes les solutions aux doutes qui nous assiègent. J'avance les travaux que j'ai toujours regardés pour moi comme un devoir. J'espère les laisser en quittant ce monde à peu près achevés.

Nous allons bien cet hiver, très bien même. Notre nouvel appartement se chauffe très bien, et j'espère n'y pas retrouver les misères rhumatismales qui m'ont hanté si cruellement dans notre glacière de la rue Saint-Guillaume. Ary travaille avec ardeur ; nous venons de lui louer un atelier : j'espère qu'il réussira. Noémi est toujours la candeur et la bonté même. Elle nous rend fort heureux.

La politique nous occupe très peu. Le pays a pris des partis entièrement différents de ceux que nous lui avons conseillés. A lui la responsabilité, mais jamais

je ne bouderai contre mon pays; jamais je ne souhaiterai qu'il lui arrive des mésaventures, pour prouver que j'avais raison contre lui. Le prince Napoléon me paraît justement dans cette disposition philosophique. Il observe, se tait et se voue tout entier à une œuvre en tout cas excellente, à l'éducation de ses enfants. Il réussit à merveille. Les deux jeunes princes sont charmants. La princesse Mathilde en est aussi tout occupée; ses deux neveux tiennent dans sa vie une place de plus en plus considérable.

Nous avons eu un affreux mois de décembre. C'était à mourir de tristesse et de froid. Quand vous verrez un beau rayon de soleil, pensez à vos amis qui se morfondent dans la neige et l'humidité. Sans cesse, je vous assure, ils pensent à vous, à Mandela, à la Sabine qu'ils espèrent revoir...

E. RENAN.

A Sir Mountstuart Grant Duff.

Paris, 23 janvier 1880.

Mon cher ami,

Eh bien! oui. J'ai accepté, en grande partie à l'exemple et à l'incitation de Max Müller, de faire quatre conférences aux Hibbert Lectures, sur *la part de Rome dans la formation du christianisme*. Le jour de ces conférences est fixé aux 6, 9, 13, 16 avril. En outre, j'ai promis à l'Institution royale une conférence sur *Marc-Aurèle*, le 16 avril à neuf heures du soir. Je compte partir de Paris vers le 29 mars. Il faudra que

je sois de retour à Paris le lundi 19 avril, à midi au plus tard.

Ma femme m'accompagnera, et c'est pour nous une grande fête de réaliser, quoique plus rapidement que nous ne voudrions, un voyage que nous souhaitons faire depuis longtemps. Je crois bien que Twickenham sera notre première visite. J'aurai tant de choses à vous demander, tant de conseils à prendre de vous! Je serai à Londres sur une terre peu connue, et c'est par vos lumières que j'espère n'y pas faire trop de faux pas.

Présentez mes hommages à madame Grant Duff, et croyez, cher ami, à mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués.

E. RENAN.

A Salvatore de Benedetti¹, à Pisa.

Paris, 26 janvier 1880.

Cher monsieur,

J'ai reçu et votre aimable lettre et votre très intéressant ouvrage². Ces récits ont une véritable importance pour montrer les lois de la formation de l'*agada*, ce genre de littérature si particulier à l'Orient et qui a causé tant d'erreurs aux non-israélites qui ne l'ont pas compris. Vos notes sont des trésors de savoir, et

1. Né à Novare en 1818, mort en 1891 à Pise, où il était professeur d'hébreu.

2. Cette lettre a été publiée par A. d'Ancona dans l'opuscule : *Lettere di illustri scrittori francesi ad amici italiani*, Florence, 1880.

je suis fier d'y être nommé. Certes, dans les questions juives, j'essaie d'être sans partialité; mais je ne suis pas sans admiration. Après la Grèce, ou plutôt à côté de la Grèce, l'histoire juive est la merveille du monde. Si j'écrivais l'histoire grecque, je ne supprimerais pas certains côtés répulsifs; je fais de même pour la vieille histoire hébraïque, et je crois ainsi rendre le meilleur hommage à ce que cette histoire a de grand et d'extraordinaire. Continuez de nous donner ces beaux travaux, si pleins de lumière et d'instruction, et croyez à mes sentiments les plus distingués et les plus dévoués.

E. RENAN.

A M. Amari.

Paris, 8 février 1880.

Mon cher ami,

Permettez-moi de vous demander un conseil pour une personne à laquelle je porte intérêt. Il s'agit d'un ancien ecclésiastique, italien, habitant Paris depuis dix ou quinze ans, et qui a abandonné son état par des raisons de loyauté qui lui font honneur. C'est un homme très honnête, assez instruit. Il s'est marié à une personne très distinguée, qui tient à Neuilly un pensionnat pour des demoiselles anglaises. Ce pensionnat ne va guère, et Zefirino Falcioni (c'est le nom de mon protégé) voudrait revenir en Italie. Croyez-vous qu'il pourrait entrer dans l'instruction publique et y trouver une fonction qui lui permît de vivre, lui, sa femme, et deux petites filles qu'il a? Écrivez-moi

un mot à cet égard; ce mot décidera du sort d'un brave homme, qui mérite qu'on s'intéresse à lui.

Présentez mes devoirs à madame Amari, et croyez à ma vive amitié.

E. RENAN.

Rue de Tournon, 4.

Au même.

Paris, 12 mars 1880.

Mon cher ami,

Vous avez eu la bonté de me répondre pour Falconi et je vous en remercie. J'ai laissé votre lettre à ce digne homme pour qu'il s'en nourrisse, et voilà que cela m'a fait oublier de répondre à une question que vous m'y posiez. Vous me demandiez, autant que je me rappelle, jusqu'à quelle époque vous trouveriez l'Académie réunie; je réponds, jusqu'à la fin de juin. La désertion de Paris ne commence guère avant le mois de juillet. Quant à moi (et vous comprenez combien je tiens à être à Paris quand vous y serez), j'ai un voyage de trois semaines à faire en Angleterre pour des conférences que j'ai promis de faire aux *Hibbert Lectures*. Ce voyage était fixé du 29 mars au 19 avril. Mais voilà que Lord Beaconsfield avec sa manœuvre électorale vient de rendre tout cela douteux, car mes conférences tomberaient justement dans les jours où les Anglais n'ont d'idées que pour les *huntings* et le *poll*. Peut-être ces messieurs voudront-ils remettre les conférences et alors ce serait à partir du 20 mai à peu près que nous serions absents.

Cela sera fixé dans trois ou quatre jours et je vous en avertirai. C'est une bien grande joie pour nous que la pensée de vous voir bientôt, nous espérons bien que madame Amari viendra avec vous. Nous nous promettons là de bien bons jours. Ma femme, je vous assure, en est aussi heureuse que moi.

Croyez bien, cher ami, à ma vive affection.

E. RENAN.

Mes rhumatismes ont été cette année assez bénins ; je suis pris cependant du poignet et c'est pour cela que je vous écris ces lignes par la plume capricieuse d'Ary.

A Max Müller.

Paris, 16 mai 1880.

Mon cher ami,

Ce jourd'hui, jour de la Pentecôte, est le premier jour de repos que j'aie eu depuis mon retour, et j'emploie mon heure de soir à reprendre nos causeries d'Oxford avec vous. Oui, depuis que j'ai repassé le détroit, j'ai été accablé de travail ; une foule de devoirs arriérés sont tombés sur moi en avalanche et ce n'est que grâce à nos petites vacances de la Pentecôte que je commence à y voir un peu clair. Quel délicieux souvenir, cher ami, nous avons gardé de nos deux jours d'Oxford si doucement passés avec vous ! Que vous êtes un vrai sage ! Que vous avez bien su choisir le juste point du monde où la vie devait être pour vous digne, utile, heureuse ! Que vous avez admira-

blement su y faire votre place! C'est la confiance absolue que j'avais en votre jugement et en votre connaissance de la société anglaise qui m'a décidé à faire cette petite campagne en Angleterre, et j'en suis enchanté. Je compte la sympathie que j'ai trouvée dans ce noble pays pour une des vraies récompenses de ma vie. Cette manière hautement sérieuse de prendre les questions religieuses, ce respect de la liberté d'autrui m'ont été au cœur. Je vous dois certainement, cher ami, une de mes plus grandes jouissances. Certes, la puissance de vie qu'il y a en France fait qu'on ne s'y ennue jamais. Que de pages cependant j'ai écrites en portant les yeux au delà du public qui m'entourait! Jugez de ma joie en trouvant que ces pages répondaient à des consciences honnêtes et sincères.

J'ai bien causé ici de vous avec Renier, Bréal, Darmesteter et hier soir, avec la princesse impériale Victoria¹, qui est à Paris dans le plus strict incognito, et qui vous estime à votre valeur. — Notre *Corpus inscriptionum semiticarum* avance; j'espère que vous recevrez la première livraison dans deux mois. C'est un travail difficile et qui me prend une grande partie de mon temps. — A mon grand regret, j'ai dû renoncer à l'idée que je vous avais communiquée de faire donner le prix Reynaud à Darmesteter. Une autre idée est venue à la traverse; c'est de le donner à Jules Quicherat, maître en tout ce qui concerne le Moyen Age, et qui n'est en dehors de l'Académie que par suite de malentendus. J'ai dû

1. La princesse Victoria de Prusse, plus tard impératrice Frédéric.

m'incliner devant des titres aussi anciens et aussi éminents.

Au dernier jour, où je vis ces messieurs les *trustees* à Richmond, ils me parlèrent de leur embarras pour l'an prochain. Ils paraissent fixés sur Kuenen pour 1882; pour 1881, ils voudraient quelqu'un qui traitât la question des Origines grecques du christianisme. Je pense quelquefois que Havet pourrait convenir. Havet est un des plus honnêtes esprits, un des plus nobles caractères que l'on puisse connaître. Connaissez-vous ses deux volumes sur les antécédents grecs du christianisme? Voulez-vous que je vous les fasse envoyer?

Nous serons à Paris jusque vers la fin de juillet. En août, j'irai prendre les eaux à Plombières, puis ferai quelque voyage, peut-être du côté de la Grèce, que je désire voir encore une fois. Ma femme, qui a gardé le plus précieux souvenir de madame Müller, se joint à moi pour lui présenter l'expression de ses plus affectueux sentiments. Mille amitiés à Wilhelm et à mesdemoiselles vos filles.

Bien tout à vous.

E. RENAN.

A la Princesse Julie.

Paris, 21 mai 1880.

Chère princesse,

Mes semaines et mes mois se suivent, si remplis, si occupés que j'arrive à ne plus vivre pour ce que j'aime, pour ce dont j'aimerais le mieux à remplir

ma vie. Que vous êtes heureuse dans votre grand repos de la Sabine, au milieu de cette nature charmante et de ces braves gens qui vous aiment et qui ont bien raison ! Ici, beaucoup de divisions, de trouble et d'incertitude. Heureusement, la vie est si intense que Paris reste toujours animé, spirituel. Le prince suit son instinct et la tradition de la politique du Concordat. Quoi de plus naturel ? Il est incontestable que Napoléon n'aurait jamais laissé s'établir les congrégations contre lesquelles le gouvernement cherche en ce moment à réagir. Le parti clérical veut les avantages du Concordat sans en accepter les charges. Le prince a donc été parfaitement dans les traditions gouvernementales de la France en appuyant le ministère dans la lutte qu'il soutient. Quant à nous autres libéraux, qui sommes pour une séparation doucement accomplie entre l'Église et l'État, nos sentiments sont un peu différents. Tout en admirant historiquement le Concordat, nous croyons qu'il faut plutôt s'en éloigner que s'en rapprocher. Dans l'état actuel des croyances du peuple, une religion tant soit peu officielle est une impossibilité. La religion doit devenir l'affaire de la conscience de chacun. L'État ne peut plus garantir aucun dogme, ni protéger aucun culte ; mais il ne doit pas non plus s'introduire dans les Églises ni leur dire : « Vous n'avez pas besoin de telle ou telle institution ; je la supprime. » Laisser faire est en cet ordre, comme en tant d'autres, la meilleure règle à suivre pour le gouvernement. Ce que fait le ministère est légal, conforme aux lois établies et à la pratique de tous les anciens gouvernements ; mais c'est inopportun et maladroit au plus haut degré.

Pour fonder la liberté chez nous, ce n'est pas au passé qu'il faut demander des modèles. Pauvre liberté ! A vrai dire, je caresse là une chimère. Personne ne veut d'elle ; et, pourtant, il n'y a qu'elle qui puisse résoudre les difficultés au milieu desquelles nous nous débattons.

Mon voyage d'Angleterre m'a fait un très grand plaisir. La sympathie que j'ai trouvée m'a été au cœur. Ce spectacle d'une société bâtie à chaux et à sable et qui est assez forte pour donner aux individus qui la composent une somme de liberté comme l'humanité n'en a jamais connu jusqu'ici, ce spectacle, dis-je, fait du bien à l'âme. Dans les choses religieuses en particulier, quelle liberté à la fois et quel respect ! L'approbation que j'ai trouvée chez ce public si sérieux en ses croyances a été vraiment une des récompenses de ma vie. Nous ne savons pas bien encore ce que nous ferons cet été, je n'ose jamais faire de plans longtemps d'avance. Ary va bien ; il a au Salon un petit portrait de sa sœur assez réussi. Croyez, chère princesse, etc.

E. RENAN.

A M. de Gubernatis.

Paris, 10 juillet 1880

Ah ! mon pauvre ami, quelles imaginations vous vous faites !

Au nom du ciel, quel motif voulez-vous que j'aie d'avoir pour vous autre chose que la plus vive amitié ? Ary est un étourdi ; je lui avais dit de vous remercier de votre charmant volume ; et il ne l'a pas fait. Je

vous en prie, ne vous faites jamais de ces idées-là. Ah! je suis mauvais correspondant, cela est vrai. J'aime à penser à mes amis; je leur écris peu, car écrire me fatigue beaucoup. Je maudis parfois l'invention de Cadmus; qu'on devait être heureux avant cela! Je n'écris à personne; on me passe cela.

J'ai appris par Amari ce que des misérables ont tenté contre vous. Versez-leur très peu d'encre et beaucoup de dédain concentré. Ne laissez pas les sots avoir le droit de vous prendre votre temps.

Continuez votre œuvre, si grande, si élevée, et toujours croyez-moi bien

Votre bon ami

E. RENAN.

Ma femme vous envoie toutes ses amitiés. Nos affectueux souvenirs à madame de Gubernatis.

A Nefftzer.

Plombières, 24 août 1880.

Mon cher ami,

Puisque le *Temps* insère l'*Eau de Jouvence*, je crois devoir vous faire remarquer une chose, facile à découvrir, qu'il faut cependant que vous sachiez. C'est que le rêve de Siffroi, au quatrième acte, est composé de phrases tirées textuellement du livre de Busch sur M. de Bismarck. Voir, en particulier, Seinguerlet, p. 143, 144, 147, 155, etc. S'il y a charge, ce n'est pas mon fait. Ces paroles sont d'une authenticité incontestable.

Je suis content de Plombières, et je le quitte samedi prochain, 28. Nous irons pour quelques jours à Lausanne (hôtel Beau-Rivage, Ouchy), puis, nous irons finir nos vacances dans le nord de l'Italie. Jusqu'au 31, les lettres m'atteindraient à Ouchy. Puis, on pourrait m'atteindre poste restante à Milan. Le 1^{er} octobre, je serai sûrement à Paris, heureux de retrouver tant d'amis, et de pouvoir leur serrer la main.

Croyez, cher ami, à mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués.

E. RENAN.

Plombières (Vosges), maison Nosbaume.

A la Princesse Julie.

Cadenabbia, 12 septembre 1880.

Chère princesse,

Nous voici encore en cette chère Italie qui nous attire toujours. Après avoir passé le mois d'août à Plombières, où j'ai fait tout un traitement de bains et d'étuves pour me délivrer de mes misères rhumatismales, nous sommes venus ici à petites journées; nous sommes enchantés du voyage. Le passage du Simplon est une des choses les plus grandioses du monde et les lacs d'Italie sont vraiment le paradis terrestre. Voilà près de huit jours que nous nous reposons ici sur le lac de Côme, et notre vie est un perpétuel enchantement. Après-demain, nous partons pour Milan où nous ne ferons qu'un court séjour. Puis nous irons à Vérone, à Venise; puis nous reviendrons à

Paris, où nous voulons être pour le 1^{er} octobre. A notre grand regret, cette année, Rome est exclue de notre itinéraire. Vous savez, chère princesse, tout ce qui nous y attire. Nous ne nous consolons qu'en songeant à l'année prochaine. Oui, l'année prochaine, nous comptons aller passer un mois à Rome. Ai-je besoin de vous dire que la Sabine, si vous y êtes, aura sa part? C'est une fête pour notre imagination d'y songer. On est heureux de perdre, au milieu de cette belle nature, le souvenir de ce qui se passe dans le monde et de perdre de vue tant de mesquines querelles où presque tous les partis ont également tort. Nous ne lisons en fait de journaux que ceux qui viennent à la lettre se placer sous nos yeux. La partie mal engagée par le gouvernement amènera, je le crains, les conséquences les plus graves. On va se diviser de plus en plus; le parti clérical va compenser ses défaites par son fanatisme. L'idée de liberté que nous avons conçue s'éloigne de jour en jour. Ah! que le monde est mené par peu de sagesse!...

E. RENAN.

A la même.

Paris, 30 décembre 1880.

Je finis mon année avec vous, chère princesse. Hier soir, chez la princesse Mathilde, j'ai passé une bonne heure à causer de Mandela avec l'excellente madame de Galbois ¹. Elle a très bien vu votre Sabine, et elle

1. Dame d'honneur de la princesse Mathilde.

s'y est plu infiniment. Elle a été enchantée de voir combien vous y êtes aimée, et ç'a été pour moi, je vous assure, une grande joie de quitter en esprit notre triste et grêle atmosphère pour me transposer sur vos beaux sommets. Je vais bien cet hiver; si cela continue, je croirai vraiment à l'efficacité des eaux de Plombières; mais attendons. Je travaille beaucoup et cela me soutient. Les temps sont si incertains que celui qui ne donne pour base à sa vie que des poursuites égoïstes doit être fort malheureux. Ma famille me donne aussi beaucoup de satisfaction. Le pauvre Ary, à part son infirmité, se porte parfaitement bien. Il est plein de force, d'énergie, et, j'espère, de talent. Il y a dans cette jeunesse beaucoup d'ardeur et de désir de bien faire. Ah! si notre pauvre pays était sûr de quelque avenir stable! Que de ressources il y a dans ce peuple si souvent mal conseillé! Notre chère petite Noémi se développe aussi d'une manière qui nous remplit de joie. Elle a gardé toute sa simplicité, toute sa bonté d'enfant. Je crois que ce sera une personne très-attachante, très-dévouée. Elle me rappelle ma sœur; je vois ressuscité en elle cet être excellent qui a tenu dans ma vie morale une si grande place. Que serait la vie, chère princesse, s'il n'y avait pour la remplir l'amour du bien et l'aspiration vers le vrai? Que va nous apporter ce mystérieux millésime qui commence demain? Nous espérons bien du moins qu'il amènera pour nous une visite à Rome, à Mandela. Acceptez, chère princesse, nos souhaits les plus affectueux, etc.

E. RENAN.

ANNÉES, 81, 82, 83



Au docteur Suquet.

Paris, 17 janvier 1881.

Oh! la bonne institution que le premier jour de l'an! Si elle n'existait pas depuis que la terre existe, il faudrait l'établir. Qu'il est bon de s'arrêter un moment dans la vie, pour la mesurer, pour la goûter, pour se souvenir de ses amis, pour songer aux morts! Votre petit mot, cher ami, nous a fait une vive joie. Lortet nous a fait cadeau il y a quelques jours de son bel album de photographies, parmi lesquelles celle que nous regardons le plus souvent est votre charmante maison. Quel joli petit palais des *Mille et une nuits* vous vous êtes fait là! Quel soleil vous devez avoir! Comme le Sannin doit être beau le soir! Jouissez, ami, des récompenses de la vie que vous avez si bien méritées. Hélas! l'année 1881 s'écoulera encore sans que je revoie notre chère Syrie. Je suis accablé, encombré de travail, j'ai commencé trop de choses; maintenant, il faut songer à finir. Mais en 1882, je ferai de force une parenthèse. J'aurai fini mes *Origines du christianisme*. Je préparerai mon *Histoire*

du peuple d'Israël. Avant de l'écrire, je veux revoir Jérusalem, le Carmel, le Liban et mon cher tombeau de Gébeil. J'irai passer de bonnes heures sous votre galerie; nous causerons du passé, de l'avenir de notre chère patrie. Je vous parle de 1882. Mais qui sait si avant ce terme, nous ne vous verrons pas en France? Quelle joie ce serait pour nous!

Ne vous effrayez pas trop des terreurs qui hantent ce pauvre Barthélemy Saint-Hilaire et dont sa circulaire contient l'expression effarée. Ce n'est pas aux affaires d'Orient qu'il sera donné de troubler la paix, qui est la condition essentielle de notre relèvement. Les élections de dimanche ont produit un très bon effet. Puisse la République être bonne, sensée et durable! Ferry mêle de la plus étrange manière l'excellent et le critiquable. Je suis juste même pour les Jésuites. Je n'aime pas qu'on emploie contre mes adversaires les sophismes et les abus de mots. Mais l'école laïque, l'expulsion de l'ingérence cléricale dans l'éducation, voilà qui est parfait, voilà de la liberté. Pour les choses scientifiques, nous sommes aussi très contents de l'administration; jamais elle n'a été plus disposée à s'éclairer et à bien faire.

Nous vous avons sûrement expédié *Caliban* et *l'Eau de Jouvence*. Puisque vous ne les avez pas reçus, nous allons vous les renvoyer. Bientôt aussi, vous recevrez ma traduction, avec étude, de *l'Ecclésiaste*. C'est un bien curieux livre, très-aimable et qui convient à notre âge où il faut savoir faire de la joie avec de la tristesse et tirer de la consolation de la pensée de l'éternelle vanité. Vous jugerez si j'en ai tiré bon parti. Nous allons bien. Malgré le temps affreux qu'il

fait, je n'ai jamais été plus vaillant. Ary est plein de courage. Le pauvre enfant! Il aime la vie; il y trouve un goût vif; jamais une pensée pour son infirmité; il travaille; ses maîtres et ses camarades l'aiment beaucoup. Noémi est bonne et gentille. Nous sommes donc fort heureux.

Pensez souvent à nous, et écrivez-nous. Saluez pour moi cette rive qui m'est si chère et m'a été si cruelle. Mon élève Clermont-Ganneau part aujourd'hui pour Jaffa. Je vous le recommande à l'occasion; c'est un archéologue des plus distingués. Nous avons été bien attristés il y a quelques mois de l'état de ce pauvre Gaillardot. Et Mariette que l'on dit au plus mal! Voilà la vie. Serrons-nous et travaillons. Continuez de nous aimer, et croyez à mes sentiments les plus affectueux.

E. RENAN.

*A. M. Maspero*¹.

Paris, 14 février 1881.

Mon cher ami,

Nous avons appris votre nomination à la succession de Mariette avec une bien vive joie. Si quelque chose pouvait nous consoler de la mort, hélas! depuis longtemps prévue, de notre illustre ami, c'est de voir la continuation de son œuvre en de si bonnes mains. Ce que vous me dites de la situation de mademoiselle

1. Communiquées par madame Maspero. Bibliothèque de l'Institut. Publiées par Henri Cordier; *Bulletin de la Société Renan*, janvier-avril 1921.

Mariette m'a vivement ému; j'en ai parlé tout de suite au ministère, mais déjà notre désir si légitime avait été en partie prévenu. On m'a dit qu'une somme de quelques milliers de francs, destinée à parer aux premiers besoins, avait été envoyée. J'ai ouvert la pensée d'une dotation ou pension nationale constituée par une loi, et votée par les Chambres. On m'a répondu que telle était en effet l'intention du ministre. Certes, si l'appui de l'Institut était utile à la réalisation de ce projet, il ne ferait point défaut. Je me suis mis à la disposition du ministre pour faire la proposition à l'Académie et pour l'appuyer dans les *Débats*. Je crois que cela se fera et se fera bientôt. Et quoi de plus juste? Le dévouement scientifique de notre ami et les résultats auxquels son nom restera attaché seront pour la France un éternel honneur. Nous ne doutons pas qu'entre vos mains l'œuvre ne fructifie tout aussi glorieusement.

.....

E. RENAN.

A M. Amari.

Paris, 11 avril 1881.

Très cher ami,

Cette affaire de Tunis m'a rempli de douleur. Elle est pour nous bien plus grave que pour vous. Notre état actuel exigeait le repos, le recueillement; cette grave crise va mettre notre pauvre organisme chancelant, débile, à une rude épreuve. Nous étions comme un blessé dont les blessures étaient à peu près fermées;

on nous oblige à un rude exercice qui peut les rouvrir. Nous sommes peïnés que l'occasion de cela soient des Italiens (je ne dis pas l'Italie). Les excitations du *Mostakel*, les armes fournies aux Kroumirs sont des faits fâcheux mais après tout, des faits individuels. Pour être justes, nous ne devons pas oublier que nos cléricaux français ont commis contre l'Italie des actes tout aussi hostiles, actes avec lesquels nous repoussons toute solidarité. Peut-être votre gouvernement aurait-il pu couvrir moins M. Maccio et veiller un peu sur le *Mostakel*. Mais, après tout, la lutte jusqu'ici n'existe qu'entre des *individus* italiens et des *individus* français. Les deux *gouvernements* et les deux *nations*, j'en suis sûr, resteront en paix. Vous ne pouvez croire à quel degré la démocratie française désire la paix. Il n'y a pas de parti militaire; l'armée n'a jamais eu moins voix au chapitre. Restent les journalistes; oh! voilà les aboyeurs, voilà les hommes dangereux. Ici, cependant, je suis sûr qu'ils ne prévaudront pas contre la volonté du pays, qui ne veut à aucun prix d'une grosse aventure militaire.

L'affaire des Kroumirs sera très difficile. Vous savez ce que valent ces populations fanatiques et braves quand elles sont bien armées et qu'elles ont pour se défendre un paquet de montagnes de vingt lieues en carré. Ce qu'il y a de plus triste, c'est que, cette affaire terminée, rien ne sera fait. La question de Tunis restera tout entière. Bien avant que l'Italie n'existât comme royaume, la France avait considéré Tunis comme devant lui appartenir. On ne peut assez regretter que le gouvernement de Napoléon III, à propos de la guerre de Crimée, par exemple, n'ait pas

tranché la question. La pomme de discorde entre l'Italie et la France eût été ainsi supprimée. La continuation du *statu quo* ne fera que rouvrir la lutte plus ardente que jamais entre les agents français et les agents italiens. Le pire effet de ces pétaudières orientales est de faire des agents consulaires et diplomatiques qui y résident de vrais Orientaux, intrigants, vaniteux, occupés uniquement à se jouer les plus mauvais tours. Tant qu'il y aura un bey et une régence, ce sera comme cela. L'état de l'Europe est si plein d'appréhensions et de soupçons, qu'aucune action franche n'est possible. Certes, je comprendrais que, dans un état mieux assis de l'Europe, un gouvernement fort, loyal et sûr, dit au monde : « Je prends Tunis, selon un programme depuis longtemps indiqué, et comme la seule part qui puisse me revenir de la dislocation du monde musulman. Les droits de l'Italie dans cette grande succession restent intacts. Toute la côte, depuis Tripoli jusqu'à l'Égypte, doit être occupée par une nation européenne ; que l'Italie la prenne. Si une action civilisatrice peut réellement s'exercer sur l'Afrique centrale, la position de l'Italie sera ainsi au moins aussi avantageuse que celle de la France. Qu'on se rappelle ce que fut la Cyrénaïque dans l'antiquité ! » Mais ce sont là des rêves. Le monde est de plus en plus gouverné par des idées étroites, par l'envie, par le soupçon, par la haine ; je crains pour ma vieillesse de tristes jours.

Ce qu'il faudrait, c'est qu'on s'habitue à ces rivalités d'intérêt. Elles sont inévitables dans le sein d'une même nation, de ville à ville, de province à province ; bien plus, dans le sein d'une même ville,

d'une même famille. On ne se brouille pas pour cela. Bon gré, malgré tout, nous irons à Rome en octobre; ces voyages d'Italie sont devenus pour nous un besoin, une partie de notre vie.

Je ferai votre commission auprès de M. de Longpérier. Votre *Biblioteca* sera la bienvenue. Présentez nos meilleurs souvenirs à madame Amari, et croyez, cher ami, à ma plus vive affection.

E. RENAN.

Rue de Tournon, 4.

Au même.

Paris, 17 juillet 1881.

Mon cher ami,

J'ai présenté vendredi à l'Académie votre excellent mémoire sur les inscriptions arabes du palais de Messine; l'Académie m'a chargé de vous transmettre tous ses remerciements. Recevez également les miens, cher ami; quel beau monument vous aurez élevé à votre patrie et à la science! Quelle docte unité dans votre œuvre, et comme vous avez le droit de dire : *Exegi monumentum!*

Que le monde est mené par peu de sagesse! Je suis souvent tenté de retourner la maxime, assez mauvaise du reste, de ce prétendu sage de la Grèce, qui disait : « *Ama tanquam osurus.* » Oui, il y a des gens à qui l'on serait tenté de dire : « Haïssez, puisque cela vous fait tant de plaisir; mais que ce soit *tanquam amaturus.* » Tout cela me rappelle aussi ces querelles de ménage où l'on se dit des gros mots, après lesquels on croirait

qu'il n'y a pas de réconciliation possible. Eh bien! voilà qu'après s'être juré qu'on ne s'était jamais aimé, on se retrouve mari et femme, ou frère, ou sœur, ou cousin. Tâchons de faire oublier cette sottise histoire. Nous comptons toujours aller passer le mois d'octobre à Rome; nous nous arrêterons deux jours à Florence. Soit à Rome, soit à Florence nous espérons bien avoir le plaisir de vous serrer la main.

Quant au congrès de Berlin, je vous avoue que je commence à retrouver toute la fermeté de mes principes contre les congrès. Le fait est que Mohl et moi nous fîmes la plus forte opposition à cette idée quand elle naquit ici dans la tête de Rosny et compagnie. Nous n'allâmes ni à Londres, ni à Saint-Pétersbourg. Puis vint le tour de Florence! Et aussi la circonstance que vous deviez y être et présider! Dame, cela m'a fait manquer à tous mes principes. Je suis allé au congrès de Florence à cause de vous et de Florence. Quant à Berlin, je reprends toute la rigueur de mes principes; je crois bien que je n'irai pas.

En tout cas, croyez à ma bien vive amitié, et rappelez-nous au bon souvenir de madame Amari.

Votre très affectionné

E. RENAN.

Je pense que Fiorelli a reçu une note que je lui ai envoyée pour les *Lincei* sur une inscription bilingue de Sulci. On tire en ce moment le premier fascicule du *Corpus*; vous le recevrez dans un mois à peu près.

*A M. Barbier de Meynard*¹.

Talloires, 15 août 1881.

Cher confrère et ami,

Je relis ici les épreuves de mon *Ecclésiaste*, et je me retrouve en présence de cette question de l'habitude des moralistes orientaux d'insérer dans leur prose des citations en vers, dont je vous ai déjà touché un mot et dont j'aurais aimé à causer de nouveau avec vous. Y a-t-il des exemples de cet usage avant Sadi? Ne croyez-vous pas qu'il y a là une imitation de l'Inde, où cette façon de répéter en vers ce qu'on a déjà dit en prose, me paraît fort ancienne? Vous savez qu'on croit trouver quelque chose d'analogue dans l'*Ecclésiaste*. Mais de ce livre (fût-il contemporain d'Hérode, comme le croit M. Graetz) à Sadi, l'intervalle est grand, et voilà pourquoi je tiendrais tant à savoir si on peut diminuer cet intervalle. Si cette lettre vous atteint sans trop de retards, répondez-moi un mot ici. Depuis Yport, d'où Ary m'a apporté de vos nouvelles, j'ignore votre itinéraire de vacances. Nous autres, nous serons ici jusque vers le 20 septembre.

Croyez, cher confrère et ami, à mes sentiments les plus affectueusement dévoués.

E. RENAN.

Talloires, par Annecy, Haute-Savoie.

1. Communiquées par le D^r Flurin.

Au docteur Suquet.

Talloires en Savoie, 27 septembre 1881.

Cher et excellent ami,

Nous venons de passer ici six semaines de vie fort paisible, au sein d'une nature verte et fraîche, qui nous a fort reposés. Talloires est une vieille abbaye bénédictine, datant des temps carlovingiens, totalement démantelée, mais dans un site délicieux sur le bord du lac d'Annecy, le plus charmant des lacs du monde. Il y a des fenêtres, mais pas de portes, si bien qu'on y vit dans un état voisin de celui de nature. La nourriture y est telle que, sans le moindre secours des eaux de Brides ou autres du même genre, j'ai maigri de plus de vingt kilos. Mais vous ne sauriez imaginer une campagne plus ravissante, plus verte, plus arrosée, plus boisée. Enfin nous sommes enchantés; comme le soleil, cependant, menace de nous quitter, nous allons passer un mois en Italie, pour y chercher un prolongement d'été et de soleil. Demain, nous partons; nous passerons cinq jours à Venise, deux jours à Florence, le reste à Rome, à Albano, dans la Sabine. Nous serons de retour à Paris, vers le 1^{er} novembre, prêts, j'espère, à recommencer notre vie de travail.

Et la Syrie!... Nous y pensons toujours. Que de fois, sur le bord de notre tranquille petit lac, nous avons fait des projets sans fin, se résumant toujours en Beyrouth et Jérusalem. Oui, s'il plaît à Dieu, nous irons vous voir au printemps de l'an prochain. C'est

là la fête, la joie de notre imagination. Nous avons trop de philosophie pour tenir pour certain autre chose que ce qui est arrivé. Nous mettons donc à notre rêve un point d'interrogation, un signe de doute. Mais croyez bien que nous y tenons, et que de gros obstacles seuls feraient échouer un projet qui nous tient si fort au cœur.

J'ai reçu aujourd'hui même une lettre de ce pauvre Gaillardot, datée de la rue Oudinot, ce qui me paraît de mauvais augure pour l'état de sa santé. Je crains que son mal ne s'aggrave. Pauvre ami!

Ary va très bien; il grimpe les montagnes comme un chamois. Cet air vif et cet exercice violent lui ont fait le plus grand bien. Je suis très content de son état, et je suis sûr que la Syrie achèvera l'œuvre réparatrice de la nature. Noémi est une bien bonne et gentille enfant. Ma femme vous envoie ses meilleures tendresses; vous savez combien elle vous aime, croyez aussi toujours à ma bien vive amitié.

E. RENAN.

*Aux cercles anticléricaux de Rome*¹.

Du 4 novembre 1881.

Messieurs,

J'ai été infiniment touché des témoignages de sympathie que j'ai reçus de vous dans cette ville de Rome, où le problème religieux de l'humanité se

1. Parue dans la *Lega* du 1^{er} novembre.

pose depuis dix-huit cents ans avec une sorte de netteté souveraine. Rome a toujours su admirablement deux choses ; la première, c'est le grand art d'attendre ; la seconde, c'est l'inflexibilité à maintenir les principes destinés à triompher un jour. Or quel est, dans l'ordre religieux, le principe auquel appartient l'avenir ? C'est assurément la liberté. Rome, j'en suis persuadé, travaillera aussi efficacement désormais à établir ce principe salutaire qu'elle a contribué dans le passé à inculquer la doctrine opposée. Vous avez souffert plus que personne des abus de la croyance imposée ; vous saurez mieux que personne chasser du monde les derniers vestiges d'un régime en contradiction avec les principes les plus arrêtés de la civilisation moderne.

A l'origine des sociétés humaines, la cité n'était qu'une extension de la famille ; la famille avait des rites sacrés qui la constituaient, il était donc naturel que la cité aussi eût ses rites et que celui qui refusait de s'y conformer cessât de faire partie de la cité. Quand l'État se constitua sur des bases plus larges, embrassant des masses plus ou moins pénétrées d'une même croyance, il était aussi assez naturel qu'il y eût une religion d'État. Mais tout est changé de nos jours. Il n'y a plus de masses croyantes ; il y a des individus croyants. Qu'on le regrette ou qu'on s'en réjouisse, le peuple des grandes villes ne va plus à l'église ni au temple ; on ne l'y ramènera point. Les villes secondaires et les campagnes obéissent à la même tendance. Les progrès de l'instruction publique diminueront de plus en plus la somme de virus superstitieux qui est répandu dans l'humanité, et on peut

prévoir le jour où la croyance aux faits surnaturels (je ne dis pas à l'idéal) sera dans le monde quelque chose d'aussi peu considérable que l'est aujourd'hui la foi aux sorciers et aux revenants.

Dans une telle situation, quelle doit être la règle de la société civile? Évidemment la neutralité. L'État renferme des personnes appartenant à des cultes différents, des catholiques, des protestants, des israélites. Il renferme, en outre, une classe de personnes que, pour ma part, je trouve la plus intéressante, ce que Sainte-Beuve appelait « le grand diocèse », je veux dire ceux qui, par respect pour la vérité, ne la renferment pas dans une formule déterminée, et se contentent de faire modestement le bien, sans oser croire qu'ils possèdent le vrai à eux seuls. Au milieu de cette diversité, l'État ne peut avoir qu'une seule règle, c'est de s'abstenir, c'est de se déclarer incompetent, c'est de ne pas plus s'occuper des opinions religieuses de ses membres qu'il ne s'occupe de leurs opinions en fait d'art et de littérature; c'est surtout de n'accorder de privilèges à personne. Des garanties... oui certes, je veux qu'il y en ait; mais je les veux pour tous. Je les veux pour la cause sainte par excellence, qui est la conscience humaine, je les veux pour la foi, je les veux pour la science, je les veux pour l'esprit humain, pour tant de choses excellentes qui furent longtemps persécutées. La meilleure des garanties, c'est le droit commun, quand il est libéral. Qu'arrive-t-il, en effet, de ces concordats, de ces garanties limitées à telle ou telle Église? L'Église privilégiée accepte les avantages qu'on lui fait comme quelque chose qui lui est dû; mais, quand on lui parle des

clauses onéreuses, elle oublie l'axiome : *qui sentit commodum debet sentire et incommodum*, et, si on insiste, elle se dit persécutée. Il n'y a qu'une seule issue à toutes ces difficultés, c'est un ensemble de garanties libérales, le même pour tous. Qui pourra se plaindre si nous donnons pour base à ces garanties une large loi sur les associations, calquée sur ce qui existe en Amérique, et si nous laissons aux associations libres, dans les matières d'instruction publique, d'assistance publique, le droit d'agir à côté de l'État? Quand nos adversaires ont été la majorité, ils nous ont écrasés au nom de cette majorité. Nous serons plus généreux; nous réclamerons la liberté pour ceux qui nous l'ont refusée quand ils étaient forts.

Le passé, unique au monde, de votre ville incomparable, pose pour vous cette question d'une façon qui a quelque chose de tragique et de grandiose. Vous avez dans les mains le grand problème du XIX^e siècle. Patience et persévérance sont des vertus romaines. Les amis de la liberté ont confiance en vous.

Recevez, messieurs, l'assurance de mes sentiments plus affectueusement dévoués.

E. RENAN.

Au docteur Suquet.

Paris, 3 novembre 1881.

Mon cher ami,

Dominique Khadra m'écrit qu'il est engagé dans une affaire très désagréable pour lui avec le gouvernement turc. Comme je ne peux oublier les services

très-réels qu'il m'a rendus en Syrie, je voudrais lui être utile. Sa lettre me laisse douter s'il est à Constantinople ou s'il est de retour à Beyrouth. Je vous envoie donc un mot pour lui. S'il est à Beyrouth ou à Sarba, faites-la lui remettre. S'il n'est pas encore de retour, tâchez de savoir des membres de sa famille ce qu'il vaut mieux faire dans son intérêt.

Nous sommes de retour depuis hier seulement. La Savoie et Rome nous ont fait beaucoup de bien. Nous sommes tous très-bien en ce moment.

Nous gardons notre beau rêve pour le printemps prochain. Oui, nous espérons toujours aller vous voir. Les difficultés à un tel projet disparaissent plutôt qu'elles ne s'aggravent. Dans quelques semaines peut-être nous vous écrirons : « C'est chose certaine; nous vous arriverons bientôt. »

Ma femme vous envoie ses plus tendres compliments; croyez, très-cher ami, à nos sentiments les plus affectueux.

E. RENAN.

A M. Amari.

Paris, 20 décembre 1881.

Mon cher ami,

Conformément à l'idée dont vous m'aviez parlé *Piazza dell' Esquilino*, et dont j'avais écrit à M. Dumont, le ministère vient d'envoyer MM. Basset et Houdas, tous deux professeurs à Alger, pour examiner les manuscrits de Kairouan. Je ne connais pas le second; le premier est un homme de mérite et

bon arabisant. Si vous avez quelque *desideratum* ou quelque conseil particulier à donner à ces messieurs, vous pouvez m'en écrire ou en écrire à M. Dumont. L'occasion est bonne ; il faut en profiter. Que les choses humaines sont conduites avec peu de sagesse ! Heureusement, il y a loin des mots aux actes ; plus d'une fois encore, nous verrons nos bonnes et pacifiques idées libérales menacées de gros nuages, qui crèveront comme tant d'autres, sans donner autre chose qu'un peu de pluie. Pensez à nous sur vos Esquilies, et croyez à ma bien vive amitié.

E. RENAN.

Ma femme envoie ses plus affectueux souvenirs à madame Amari. Présentez-lui, je vous prie, tous mes respects.

Au docteur Suquet.

Paris, 2 janvier 1882.

Que cette année 1882 vous soit heureuse, cher ami ! Elle le sera sûrement pour nous, si elle réalise notre vœu le plus cher, qui est de vous voir. Nous l'espérons toujours. Hélas ! au printemps prochain, nous ne le pourrons pas encore. Nous sommes trop peu libres ; mes travaux, le Collège de France, mes deux Académies ne me laissent d'ici à quelques mois aucun intervalle de repos. Mais, à partir du mois de septembre prochain, nous nous appartiendrons davantage. Notre plan actuel, le voici :

Nous irions, comme l'été dernier, passer sur le lac

d'Annecy les mois de grandes chaleurs. Puis, vers le 20 septembre, nous nous acheminerions vers Marseille. Vers le 1^{er} octobre, nous serions à Beyrouth. La saison est bonne encore, et nous aurions là quelques belles semaines à passer ensemble. Il suffit que nous soyons de retour à Paris vers le 15 ou le 20 janvier. Or le Liban est mon but presque unique. Quelques jours à Jérusalem, une petite pointe en Égypte, avec une visite, s'il se peut, au Sinaï, voilà tout ce à quoi je tiens en dehors de Beyrouth et de ses environs. Je veux surtout vivre et me reposer près de vous. Je veux esquisser sous votre beau ciel les parties les plus anciennes de mon *Histoire du peuple d'Israël*. Voilà la récompense que je me décerne pour avoir bien travaillé ces dernières années. Il va sans dire que, si vous veniez cette année passer l'été en France, nous attendrions votre retour; qui sait? peut-être nous ferions le voyage avec vous. Enfin, cher ami, nous gardons notre cher rêve; nous avons l'assurance qu'il se réalisera.

Tissot m'a envoyé une lettre de M. Patrimonio, qui me montre que, grâce à vous et à M. Patrimonio, l'affaire qui nous tient tant à cœur est près d'être terminée.

Merci, cher ami, remerciez bien aussi pour moi M. Patrimonio. Je veux que mon voyage serve à terminer définitivement ce qui concerne ce pauvre cher tombeau. J'ai tout à fait renoncé à ramener en France les restes de mon amie. Elle est bien mieux sur votre chaud rivage, au milieu de ces braves gens qu'elle aimait.

Nous allons bien, tout-à-fait bien. Jusqu'ici je n'ai

pas éprouvé la moindre douleur. Nous sommes attristés de l'état de ce malheureux Gaillardot ; il fait pitié ; je ne crois pas qu'il puisse retourner à Alexandrie.

J'ai donné ordre qu'on vous envoie mon *Caliban* et mon *Eau de Jouvence*, qu'on avait commis la faute de ne pas vous adresser. Vous les avez maintenant reçus, je pense. Toute la maison vous embrasse. Croyez, cher ami, à ma meilleure amitié.

E. RENAN.

A la Princesse Julie.

Paris, 3 mars 1882.

Chère princesse,

Que j'ai pris une vive part à la douleur qui vient de vous frapper ! Cette mort si imprévue, enlevant à la fleur de l'âge un jeune homme si riche d'espoir a dû être bien cruelle pour votre excellent cœur¹. Cette disparition des jeunes a quelque chose de contre nature, et, plus on avance dans la vie, moins on se résigne à ce que ces morts iniques ont de révoltant pour la raison. Votre haute résignation philosophique, chère princesse, vous aura aidée à traverser cette cruelle épreuve. Rien ne console, en de telles circonstances, que le sentiment du devoir, et la certitude que la destinée humaine, malgré sa fragilité, ne saurait être vaine. Il y a toujours du bien à faire et du vrai à trouver.

1. Napoléon Primoli, fils de la princesse Charlotte et neveu de la princesse Julie venait de mourir.

Nous allons tous assez bien. L'hiver nous a été clément. Ary travaille bien et Noémi continue d'être une fort bonne enfant. Que nous faut-il de plus? Notre ambition bornée nous permet d'être heureux d'une vie modeste, où aucun de nos désirs ne reste tout à fait sans satisfaction. Je rêve pour l'automne prochain un petit voyage d'Orient, une promenade de trois mois, non pour voir du nouveau, mais pour revoir les pays où j'ai laissé de si chères parties de moi-même. Je veux vivre encore quelques semaines dans le Liban, à Jérusalem; je veux voir le mont Sinaï; je veux élever un tombeau à ma chère sœur qui repose jusqu'ici dans une tombe provisoire à Byblos; je veux commencer en terre d'Orient cette histoire du peuple d'Israël que je regarde désormais comme ma tâche, en supposant que j'aie assez de vie et de force pour l'accomplir. Avant-hier, j'ai eu cinquante-neuf ans; il est bien tard pour former de nouveaux plans à cet âge; mais j'aime mon œuvre et j'espère que je garderai jusqu'à la fin mon goût de la vérité. Veuillez, etc.

Votre bien profondément affectionné.

E. RENAN.

A M. Amari.

Paris, 22 avril 1882.

Mon cher ami,

Certainement je serai très heureux et très honoré de vous représenter, vous et M. Mancini, à l'inauguration du monument de M. Michelet. Vous savez quelle admiration j'avais pour ce grand maître. Si

l'inauguration a lieu vers la fin du mois de juillet, il me sera difficile d'y être présent. Madame Michelet ne nous a fait encore aucune communication. Attendons, mais vous pouvez dès à présent lui écrire qu'en principe, je ferai tout ce que vous désirerez et qui lui conviendra.

A Palerme, comme partout, vous avez été le sage accompli. Jetons autant qu'il dépend de nous un drap mouillé sur ces matières inflammables; surtout gagnons du temps.

Gorresio m'écrit pour me demander de souscrire et de faire souscrire ici à la publication des *Études étymologiques* de Marc-Antoine Canini. C'est, je crois, bien mauvais. Ne croyez-vous pas que c'est gravement compromettre notre estampille scientifique que de l'apposer à ce livre? Canini paraît un homme de cœur. Ne pourrait-on pas faire quelque chose pour lui sans approuver le livre?

Qu'est-ce que Eugenio Falcucci, de Livourne, qui a fait un volume sur la Mer Morte? Le livre contient des recherches sérieuses, mais aussi des naïvetés qui me font douter de la valeur scientifique de l'auteur.

Deux discours à l'Académie française en un mois! C'est beaucoup. Je suis accablé. Enfin, j'espère jeudi rendre hommage à notre cher et grand Littré, si injustement confisqué par les *noirs*¹.

Toutes nos amitiés à madame Amari. Croyez à mes sentiments les plus affectueux.

E. RENAN.

1. Renan emprunte ici le terme italien qui désigne les cléricaux

Au docteur Suquet.

Paris, 23 avril 1882.

Mon cher ami,

Je vous remercie bien vivement de m'avoir communiqué votre très intéressant rapport. Grâce à vous, je vois Aïn-Zarka comme si j'y avais été. Vous avez bien raison, cette région a eu une importance historique de premier ordre. Elle fut le premier séjour d'Israël, et c'est par là que l'islam fit sa trouée au VII^e siècle. Je ne doute pas que le Conseil supérieur n'ait été vivement intéressé par le morceau plein de vues élevées que vous lui avez envoyé. Il ne m'a pas semblé que Pasteur en eût eu connaissance. Il est, en ce moment, uniquement préoccupé de son discours, qu'il doit prononcer jeudi, et auquel je dois répondre. Vous verrez notre petit tournoi. Je crois qu'on sentira bien ma haute admiration pour Pasteur, quoique j'aie dû rectifier un peu ses jugements trop peu sympathiques sur la philosophie de Littré et d'Auguste Comte. C'est un savant de premier ordre, un peu novice en philosophie.

En ce qui concerne votre étude historique, je n'ai qu'un regret, c'est qu'elle doive s'enterrer dans les cartons de la commission d'hygiène, où elle ne sera point à sa place. Je crois qu'à l'avenir vous ferez bien d'envoyer l'hygiène à l'hygiène et de nous réserver vos idées philosophiques et historiques. Chaque chose à sa place. Mais nous causerons de tout cela. Voilà, en effet, le soleil déjà haut, et dès qu'il commencera à descendre, nous irons vous voir dans votre montagne...

Il va sans dire que si vous deviez venir cet été en France, tous nos plans seraient modifiés. La fête serait double, puisque nous nous verrions ici et que sûrement nous nous arrangerions pour nous revoir *in partibus transmarinis*. Tenons-nous au courant et ne naviguons plus que de conserve, puisque nous devons nous joindre.

Tout le monde va très bien. Cet hiver si doux m'a été bien clément. Mes rhumatismes ont dormi comme s'ils n'existaient pas. J'espère que le soleil de Syrie et d'Égypte achèvera de les calmer.

Donc, cher ami, à bientôt. Je vais travailler comme un enragé pour que j'aie tout fini à temps et que rien ne retarde notre plaisir.

Votre très affectueux

E. RENAN.

A Edmond Scherer.

Paris, 28 avril 1882.

Mon cher ami,

Votre charmant article m'a été au cœur. Mon Dieu! que vous me connaissez *intus et in cute!* Je vais avoir peur de vous. Mais quand donc viendra votre tour? Vous savez combien je suis à vous. Il faudra que nous causions de cela. Malheureusement la compagnie n'a en moi qu'une confiance limitée. Ces vieux corps se perdront si on ne les aide un peu à se sauver.

Croyez, cher ami, à mes sentiments les plus affectueux.

E. RENAN.

A M. Maspero.

Paris, 17 mai 1882.

Cher monsieur Maspero,

Votre lettre du 19 avril me confirme ce que je savais déjà de votre courage et des difficultés contre lesquelles vous avez à lutter. Ces difficultés ont dû redoubler encore pendant la crise que l'Égypte vient de traverser. Souvent j'ai pensé à vous et aux dangers que vous avez courus. Nous ne pouvons que vous supplier de garder encore quelque temps, dans l'intérêt de la science, une place que votre démission compromettrait si gravement. Je regrette que votre arrivée en France soit si fort retardée. J'aurais désiré causer le plus tôt possible avec vous d'un projet que je mûris pour l'automne prochain. Je voudrais voir encore une fois l'Orient, par plaisir personnel d'abord, puis en vue de mon *Histoire du Peuple d'Israël*, dont je compte désormais faire la tâche principale de ce qui peut me rester de vie. Au nombre des lieux que je voudrais voir est le Sinaï, qui a eu dans la légende et l'imagination mythologique des Juifs une si grande importance. Cette course m'amènerait naturellement en Égypte, et j'ai toujours voulu m'en entretenir avec vous. Assurément, ce qui serait l'idéal, c'est que vous eussiez pour vos travaux à faire le même voyage, qui a un si grand intérêt égyptologique. Faire le voyage ensemble serait mon rêve; mais je n'ose espérer que cela coïncide avec vos plans et vos devoirs. Ces Messieurs de l'isthme de Suez me disent ici que

l'on me donnera de grandes facilités pour aller par mer de Suez à Tor ou à Hammam Féraoum. Dès à présent, pourriez-vous me donner quelques renseignements? Peut-on organiser une petite caravane d'ascension à Tor? Les courses doivent être fréquentes et un peu organisées. C'est moins au couvent qu'au Serbal, au Wadi Ferran, au Wadi Mokatteb que je voudrais aller. Je voudrais savoir surtout ce qu'on dit de la meilleure saison pour faire ce voyage. Je songeais d'abord à le faire vers le 1^{er} janvier. On me dit qu'en cette saison les pluies et les orages créent de grandes difficultés. Ce point étant celui sur lequel pivote tout mon voyage, je voudrais bien avoir votre avis à cet égard. Sur le reste, nous causerons. Je renonce, en effet, difficilement au plaisir de vous voir. A partir des premiers jours de juillet, nous serons en Savoie, sur le lac d'Annecy. Si vous vous arrêtez à Lyon, j'irai vous y voir. Ce qui serait mieux encore, ce serait de venir nous voir sur notre lac, où vous trouveriez une fraîcheur et une verdure dont vous devez avoir grand besoin. Nous trouverions toutes sortes de bons moyens de vous installer.

Je songe fréquemment à vous pour l'Institut, et la vacance qui s'est produite il y a quelques jours m'a fait me demander s'il n'était pas opportun que dès à présent vous vous présentiez. Je serais pour vous avant personne et tout autre engagement cessant. Paul Meyer et Senart ont une grande avance, et je crois que les deux prochaines places seront pour eux; mais je voudrais que la troisième place fût pour vous; or, je crains de voir des candidats beaucoup moins justifiés venir prendre rang dans la

file. Réfléchissez et prenez conseil de quelques-uns de vos amis.

Je regrette que vous n'ayez pas pu nous servir pour Abydos. Sayce nous envoie un dessin d'un *graffito* trouvé à Tell-el-Amara. Avez-vous quelque donnée à cet égard, et voyez-vous quelque motif qui aurait pu attirer là des pèlerins ou voyageurs phéniciens? N'auriez-vous pas quelque photographie des jambes du second colosse d'Ipsamboul à nous envoyer? Notre seconde livraison avance; elle sera finie avant mon départ pour l'Orient.

Soignez-vous, ménagez-vous, et croyez à mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués.

E. RENAN.

Rue de Tournon, 4.

Au docteur Suquet.

Paris, 28 mai 1882.

Mon cher ami,

Louange à Dieu, qui permet que les devoirs académiques aient une fin comme tout le reste! J'en ai été vraiment accablé cette année. Deux discours, c'est trop; enfin, c'est fini et je respire. Dans un mois nous partirons pour la Savoie, où nous espérons trouver fraîcheur et repos.

La Syrie reste toujours l'objectif de nos projets ultérieurs. Ce que vous m'avez fait dire par Ganem sur les inconvénients d'arriver dès le 10 octobre, nous frappe beaucoup. Vous savez que mon plan était

de passer le mois d'octobre dans la montagne, dans une maison que Khadra nous aurait trouvée, et non à Beyrouth. Mais puisque vous pensez que cela peut avoir des inconvénients, votre jugement est pour nous décisif. Seulement, si nous n'arrivons que le 15 novembre, nous devons renoncer à ce séjour dans la montagne dont je me promettais grande jouissance. Et puis, alors, notre retour à Paris serait reculé jusque vers fin février, et ma course au mont Sinaï tomberait en une saison bien peu favorable.

En pesant tout cela, nous arrivons à nous demander s'il ne vaudrait pas mieux remettre notre départ de Paris au 15 février à peu près. Nous passerions avec vous le mois de mars et une partie d'avril. Puis nous nous rabattrions sur Jérusalem et le Sinaï. Que dites-vous de cela? Cela vous va-t-il? Voulez-vous de nous en mars? Ce que nous regretterions dans ce plan, c'est le retard qu'il mettrait au plaisir que nous nous promettons de vous voir.

Un élément considérable dans la question, c'est la situation de l'Égypte. La crise qui éclate en ce moment peut être longue. Or, pour mon voyage au Sinaï, j'ai besoin d'une Égypte calme, vu surtout que je voudrais faire le voyage avec Maspero. Voilà donc encore un motif d'attendre. Rien ne nous presse encore de prendre une décision. Nous avions d'abord songé à partir directement de Savoie pour Marseille. Mais nous avons renoncé à cette idée. Nous reviendrons de Savoie à Paris, où nous passerons probablement le mois d'octobre. Enfin, cher ami, de toute manière, nous nous verrons dans quelques mois. C'est une bien grande joie pour nous. Nous en par-

lons tous les jours. Écrivez-moi le plus tôt que vous pourrez. Donnez-nous vos conseils; croyez surtout et toujours à ma bien vive amitié.

E. RENAN.

A M. Maspero.

Paris, 17 juin 1882.

Monsieur et ami,

Croyez bien que vos amis vous suivent par la pensée dans la situation si difficile, si dangereuse même, où votre dévouement vous a placé. Nous savons votre fermeté d'âme; ce que nous vous demandons, c'est, une fois votre devoir accompli, de ne pas oublier non plus ce que vous devez à votre situation parmi nous. En vous exposant inutilement, vous manqueriez aux obligations que vous avez envers ceux qui ont besoin de vous et comptent sur vous.

Voici ce qui s'est passé à l'Académie en ce qui vous concerne. Révillout s'est présenté; cinq ou six personnes sont pour lui; ses titres ont été exposés hier par M. Oppert. Dès que j'ai reçu votre lettre, j'ai tenu conseil avec ceux de nos confrères qui vous sont le plus dévoués. Tous, étant fort engagés pour Senart et pour Paul Meyer, ont pensé qu'il n'y avait pas lieu de poser votre candidature cette fois. La candidature de M. Révillout ne leur a point paru dangereuse pour vous; d'ailleurs M. Adolphe Regnier nous a dit qu'une fois Senart passé, il était à vous, et il nous a promis aussi la voix de Senart. En un mot, une sorte de pacte a été conclu pour faire passer aux trois élections pro-

chaines, dans l'ordre suivant : *Senart, Paul Meyer* et *vous*. Seulement, la prochaine fois, il y aura peut-être opportunité que vous vous présentiez, non pour faire échec à Paul Meyer, mais pour empêcher les voix opposées à Paul Meyer d'aller à Révillout. Cesera à voir.

Hier, à la discussion des titres, j'ai pris la parole après Oppert, pour rappeler que nous n'étions pas moins soucieux que lui de l'intérêt de l'égyptologie. J'ai dit que nous avions reçu de vous une lettre de candidature éventuelle; j'ai dit aussi les motifs pour lesquels nous ne l'avions pas déposée sur le bureau. Mais j'ai formellement réservé vos droits, et j'ai pu voir, aux signes d'approbation qui se sont produits, combien ce que j'ai dit répondait aux sentiments de la majorité de l'Académie. Oppert s'est empressé de dire qu'il n'avait point entendu parler contre vous. Puis il m'a répété en particulier la même chose.

L'affaire est donc en bonne voie. Je suis assuré que la troisième place, peut-être la seconde, sera pour vous, je veux dire que l'ordre que je vous disais tout à l'heure sera observé. Il ne serait même pas impossible, si les nombreuses antipathies que suscite la candidature de Meyer arrivent à l'empêcher de passer, que la seconde place, je veux dire la place après Senart, soit pour vous.

Je partirai le 5 juillet pour Menthon Saint-Bernard par Annecy, Haute-Savoie. Tâchez de nous revenir le plus tôt possible. Que vous devez avoir besoin de repos! Venez, si vous pouvez, nous voir sur notre lac. Nous trouverions moyen de vous installer. Croyez à ma vive amitié.

E. RENAN.

A M. Amari.

Paris, 11 juillet 1882.

Cher ami,

Vous aviez raison, madame Michelet, avec son manque de tact et sa subtilité d'esprit, a réussi à faire de l'hommage que nous étions si prêts à rendre à la mémoire de son mari, une question presque aussi embrouillée que la conférence de Constantinople. Après avoir reçu votre mandat et celui de M. Mancini, dont j'étais si fier, j'ai reçu la visite de M. Monod, qui est l'*alter ego* de madame Michelet en tout ceci, et qui m'a expliqué que madame Michelet voulait que le représentant de M. Mancini et le vôtre, fût un Italien. Je me suis naturellement incliné, il y avait dans cette pensée quelque chose de vrai; et d'ailleurs j'ai cru voir que madame Michelet qui, je crois, me regarde comme un affreux clérical, et un odieux réactionnaire, ne souhaitait pas me voir figurer en cette circonstance. Monod, du reste, m'avertit que madame Michelet vous avait écrit. Hier j'ai eu la visite du marquis Gualtieri, premier secrétaire de la Légation d'Italie, qui m'a dit l'embarras où on était pour satisfaire au désir de madame Michelet. Je le comprends certes fort bien; on ne sait sur quel pied danser avec ces personnes susceptibles et amies de l'apparat. Dites en tout cas à M. Mancini combien j'ai été honoré du mandat qu'il m'avait confié. Notre départ pour la Savoie a été retardé par un inepte rhumatisme qui m'a pris au poignet et qui m'empêche d'écrire. Nous

partirons probablement dimanche prochain. Présentez nos meilleurs compliments à madame Amari et croyez, cher ami, à ma bien vive amitié.

E. RENAN.

Notre adresse en Savoie sera : à Menthon Saint-Bernard, par Annecy, Haute-Savoie.

Au docteur Suquet.

Paris, 17 juillet 1882.

Mon cher ami,

Que d'événements viennent à la traverse de nos pacifiques projets¹! Quelles horreurs! Quelle honte pour la civilisation! Que nous avons toujours eu raison de croire que la déplorable faiblesse de l'Europe entraînerait d'affreux massacres! Arriver trop tard et quand le fait sera accompli, voilà quel sera toujours le dernier mot de ces protections lointaines sans efficacité, aboutissant à *montrer le pavillon*, comme disent les marins, et qui nous coûtent si cher. Je l'ai toujours dit, au régime insuffisant des influences vagues et des protections platoniques, doit succéder le régime des occupations fermes. Sans cela, les jalousies et les complications européennes amèneront le triomphe de la barbarie musulmane. Il faut en prendre son parti; nous n'aurons jamais l'Égypte; ne pouvant l'avoir, nous devons désirer que l'Angleterre l'ait. L'Angleterre vaut mieux pour nous que la Turquie

1. La révolte d'Arabi-pacha.

ou l'Italie. L'Angleterre coupera en deux le fanatisme musulman; elle couvrira l'Algérie. Sûrement, il vaudrait mieux que nous puissions aspirer à un rôle plus actif. Mais nous sommes des vaincus, sous l'œil d'un victorieux plus armé que jamais, qui compte nos fautes et ne désire qu'une chose, c'est l'éparpillement de nos forces et la trop grande étendue de notre ligne de défense. Ah! si nous voulions, demain, occuper Tombouctou, comme M. de Bismarck serait heureux de nous l'octroyer avec ses bons souhaits!

Naturellement, nous pensons beaucoup à la Syrie. Soyez prudent, cher ami, et, dès que l'ordre sera donné, revenez parmi nous. Je redoute les événements les plus graves. L'ébranlement du monde musulman va être terrible. L'islam finira par des massacres; le musulman ne sait que massacrer; sur ce terrain-là, il est malheureusement très fort.

Ces événements, cher ami, joints à une cause que je vous dirai tout à l'heure, retarderont notre voyage. Le Sinaï était un des principaux objectifs de mon voyage. Un tel voyage ne peut se préparer que dans une Égypte tranquille. On m'a dit, d'ailleurs, que le Sinaï est inabordable pendant l'hiver, si bien que je ne pourrais songer à y monter avant le mois d'avril.

.

Vous voyez, cher ami, qu'Arabi n'est pas la cause unique qui ajournera notre départ. Je dis ajourner, car je tiens plus que jamais à mon voyage. Comment faire des projets fixes quand le sol tremble à ce point? Je pense, cependant, que, vers la fin de janvier, nous pourrions bien nous acheminer vers Beyrouth. Nous passerions en Syrie février et mars. En avril, nous nous

acheminierions vers l'Égypte. Vivons dans cet espoir ; mais surtout, cher ami, veillez à votre sûreté, vos amis vous le demandent, l'exigent de vous.

Tous vous envoient d'affectueux embrassements.
Votre meilleur ami,

E. RENAN.

A la Princesse Julie.

Paris, 17 juillet 1882.

Chère princesse,

Vos bonnes lettres me vont toujours au cœur. Votre sentiment si élevé plane au-dessus des tristesses de ce pauvre monde, auquel il est si bon de ne pas trop penser. Nous partirons après-demain pour la Savoie, où nous espérons trouver un bon repos. Madame Taine a eu la complaisance de nous louer une maison à côté d'elle. Je compte beaucoup travailler. La vie s'envole ; il faut saisir les bonnes heures et les bien employer.

Nous comptions cette année faire un petit voyage d'Orient. Hélas ! les circonstances ne le permettent guère. Quelle honte pour l'humanité que ce qui se passe ! Il n'y a plus d'Europe ; la barbarie musulmane, doublée d'une ignorance sans égale, ira jusqu'au bout. L'islamisme, je l'ai toujours pensé, finira par d'affreux massacres. Comme je voulais surtout aller au mont Sinaï et qu'un tel voyage doit s'organiser en Égypte, je suis absolument forcé d'attendre.

Cela pourra être long ; les jalousies, les divisions de l'Europe entraîneront des pertes de temps, peut-être des désastres. Les esprits réfléchis désirent ici

que l'Angleterre occupe définitivement l'Égypte. Aucune autre puissance ne peut occuper ce pays; l'Angleterre couperait en deux le fanatisme musulman et maintiendrait les droits de l'Europe sur l'isthme de Suez. Mais nos affaires publiques sont guidées par si peu de sagesse que l'on n'est sûr de rien. Un moment de surprise suffirait pour nous lancer dans de bien graves complications.

Nous avons vu Napoléon¹ chez la princesse Mathilde il y a quelques jours. Nous l'avons trouvé plein de verve et de gaieté. Croyez, chère princesse, à nos meilleurs sentiments de cœur.

E. RENAN.

A M. Maspero.

Menthon Saint-Bernard, par Annecy (Haute-Savoie)
8 août 1882.

Cher ami,

Je reçois votre bonne lettre de Bari. Les journaux m'avaient, du reste, déjà rassuré sur votre sort. Notre angoisse a été extrême, monsieur et ami, tandis que nous vous avons su au milieu de cet effroyable débordement de barbarie. Nous sommes extrêmement heureux que votre premier repos en terre verte et fraîche soit près de nous. Les installations ici sont rustiques; mais le pays est reposant au plus haut degré, et vous trouverez ici des amis qui savent apprécier votre courage et votre œuvre. Si madame Maspero vous accompagne, nous vous installerions à l'ancienne

1. Napoléon Roccagiovine, fils aîné de la princesse Julie.

abbaye de Talloires, devenue un hôtel, à trois quarts de lieue d'ici. Cette distance ne serait pas une difficulté; un petit bateau à vapeur fait trois fois par jour le tour du lac, et met tous les villages en relation les uns avec les autres. Les voitures abondent d'ailleurs. Votre séjour à Talloires ne nous empêcherait donc pas de passer la journée et la soirée ensemble. Si vous étiez seul, vous pourriez choisir entre Talloires et l'auberge, simple mais très propre, de Menthon. M. Taine est installé ici. M. Berthelot arrivera dans quelques jours, si, comme tout porte à le croire, il ne fait pas partie du prochain cabinet. Venez donc, cher monsieur et ami; c'est toute une colonie d'amis qui sera heureuse de vous entendre et de vous serrer la main.

De Turin, arrêtez votre place pour Aix-les-Bains, ou, si vous le préférez, pour Annecy. Informez-nous de l'heure de votre arrivée à Annecy. Vous trouverez à la gare, soit moi, soit Ary, et nous vous amènerons, soit par le bateau, soit en voiture, à nos villages pleins d'ombre et de repos.

Comptez-nous, cher ami, entre les personnes qui vous sont attachées par le sentiment le plus vif et le plus élevé.

E. RENAN.

A M. Amari.

Menthon Saint-Bernard (Savoie),
23 septembre 1882.

Cher ami,

Nos vacances de Savoie touchent à leur terme. Elles ont été bonnes, quoique le temps abominable

qu'il a fait pendant le mois de septembre m'ait rendu mes douleurs rhumatismales. C'est à peu près fini maintenant.

Vera est venu nous voir ici, mais il a eu toutes sortes de malechances, un temps affreux, une chute qu'il a faite en descendant du bateau, un hôte rhumatisé. Nous avons néanmoins passé quelques bonnes heures ensemble.

Je ne doute pas que vous n'ayez vu, avec votre rare bon sens, combien notre Chambre, d'ailleurs si médiocre, a bien fait de s'abstraire des affaires d'Égypte. Le temps des influences et des interventions mixtes, dans ces tristes affaires d'Orient, est passé. Le temps des occupations fermes est venu. L'Égypte est dévolue à l'Angleterre par une sorte de force des choses. Le canal de Suez est la condition de l'Inde, et l'Égypte n'est plus qu'une annexe du canal. Ces questions de prestige aux yeux de populations dont l'estime a si peu de valeur sont vraiment puérides. Les plus tristes choses ont leur bon côté. La médiocrité même de notre Chambre lui fait éviter une faute qu'aucun gouvernement plus relevé, plus éclairé, n'aurait évitée. Elle évitera de même, je l'espère, la faute de la mairie centrale de Paris. Voilà deux très-bons points qui pour moi atténuent bien des erreurs. Que le dieu qui veille sur les ivrognes nous conserve!

Nos respects et nos meilleurs compliments à ces dames; croyez à ma vive amitié.

E. RENAN.

A Henri Weil.

Paris, 13 octobre 1882.

Cher et savant confrère,

Une page sur laquelle n'aurait point passé votre œil si sagace me paraîtrait faire une tache dans notre recueil. Je ne sais quels monstres pourraient s'y cacher. Je vous signale donc les pages 163-164 qui ne portent pas vos précieuses retouches. Lisez-les comme le reste, et mettez-y ce cachet de fine latinité qui n'appartient qu'à vous.

Croyez, cher et savant confrère, à mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués.

E. RENAN.

A M. Taine.

Paris, 11 novembre 1882.

Mon cher ami,

J'écris directement à M. l'abbé Cognat qu'il a toutes les autorisations qu'il voudra relativement à ma prose d'il y a quarante ans.

Quand era in parte altr' uom di quel ch'io sono.

Je suis heureux que cette circonstance m'ait valu de vos nouvelles. Quand nous reviendrez-vous? Vous savez que l'élection a lieu le 7 décembre. Il est vrai qu'elle est faite d'avance. Une meilleure raison pour nous revenir le plus tôt possible, c'est le désir qu'ont vos amis de vous revoir. Le monde est vaste, se renou-

velle sans cesse, et il y a d'autant plus de plaisir à s'en entretenir qu'on s'en est plus désintéressé.

Présentez nos très-affectueux souvenirs à madame Taine. Croyez à ma bien vive amitié.

E. RENAN.

Au Prince Napoléon.

Paris, 17 janvier 1883.

Monseigneur,

Je désire que Votre Altesse sache que, dès qu'on pourra approcher d'Elle, son philosophe et ami sera heureux d'aller lui présenter ses devoirs et contribuer à la distraire¹. Ma politique ressemble un peu à la rhétorique de Chrysippe, que Cicéron déclarait excellente pour apprendre à se taire. Ma politique, à moi, est excellente pour apprendre à ne rien faire.

Votre Altesse, sans se croire obligée de la suivre, a quelquefois pris plaisir à l'écouter. Elle sait, en tout cas, avec quels sentiments de respect je suis son très-affectueusement dévoué

E. RENAN.

Au docteur Suquet.

Paris, 7 février 1883.

Mon très cher ami,

Ce moment de l'année est pour moi si chargé d'obligations de toutes sortes que je me suis mis bien en

1. Le prince Napoléon, arrêté pour la publication d'un manifeste, avait été incarcéré à la Conciergerie (16 janvier 1883).

retard avec vous! Mais vous savez ce qu'il y a toujours pour vous au fond de nos cœurs.

Voilà, mon cher ami, mon premier devoir, et le plus difficile rempli. Depuis ce mariage¹, je me sens léger, devenu jeune, prêt à toutes les aventures. C'est vous dire que j'aspire plus que jamais l'air qui vient d'Orient. Le Sinaï, vous le savez, est mon principal objectif. Or Maspero m'écrit qu'il n'y faut pas songer pour le moment. On ne trouverait personne pour nous y mener. L'assassinat des trois Anglais a répandu la terreur en Égypte pour ce qui touche à ces sortes de voyages. Il n'y a donc pas à y songer avant l'automne prochain. Vers le 1^{er} octobre, nous devons être à Paris. Il est possible que vers cette date, nous ayons une augmentation de famille et ma femme, naturellement, ne veut pas être absente à ce moment. Mais vers décembre, par exemple, nous serons libres. Oui, je l'espère plus que jamais, l'hiver prochain ne se passera pas sans que nous ayons passé avec vous quelques bons jours sous ce beau ciel. A quoi rêvait ce pauvre Gaillardot, en vous écrivant que je renonçais à mon voyage? Non certes, je l'ajourne; mais je n'y renonce pas. Et vous, cher ami, ne viendrez-vous pas nous voir cet été? Vous nous l'avez quelquefois laissé espérer.

Dites-nous vos plans; nous ferons certes tout notre possible pour les faire coïncider avec les nôtres.

Ce que vous me dites de ce cher tombeau d'Amschit me fait beaucoup de peine. J'espérais des Zakhia

1. Celui de sa fille.

plus de soin. Le parti que vous me proposez est, je crois, le meilleur. Nous en causerons, et j'espère, nous en causerons sur place, quand nous ferons ce pèlerinage si fort désiré par nos cœurs.

L'inscription de Gébeil que vous m'avez communiquée est intéressante, Ganneau en avait déjà un estampage. C'est l'épithaphe d'un chef de la communauté israélite de Gébeil, datée de l'an 1100, contemporaine par conséquent de l'arrivée des croisés. Nous la publierons un de ces jours dans la *Revue des études juives*. Vous recevez, je crois, la *Revue* de Yung; je ne vous envoie donc pas la sténographie d'une conférence que j'ai faite ces jours-ci sur la race juive; vous l'y trouverez. Dans quelques semaines, vous recevrez mes *Souvenirs d'Enfance*. J'en corrige les dernières épreuves en ce moment.

La situation politique est bien trouble. Il faudrait un cabinet fort et homogène, imposant sa politique moyenne à la Chambre et au Sénat, et nous n'avons qu'un gouvernement cacochyme, deux chefs de cabinet couchés sur le flanc. On espère beaucoup de Ferry. Tout cela montre bien ce que valait Gambetta. Malgré toutes ses lacunes, il était, de derrière la tapisserie où il se tenait, le chef de la situation. Ce qu'il y a de plus grave, c'est la situation industrielle, on prévoit de grandes crises et un sensible déchet. Espérons toujours. La vitalité du pays est grande; quoique, pour le moment, plus d'un muscle soit fourbu. Adieu, cher ami, croyez à notre affection la plus vive.

E. RENAN.

A M. Taine.

Paris, 4 avril 1883.

Mon très cher ami,

Une personne amie d'Angleterre m'écrit pour me demander un renseignement que vous pouvez mieux que personne me fournir. Qu'est-ce qu'un sergent Marceau, membre de la Convention, et administrateur de la police en 1792? La personne qui m'écrit (madame Simpson, la fille de Senior, que vous avez peut-être connu) me dit qu'elle possède quelques manuscrits de ce sergent Marceau. Celui-ci y fait allusion à une *Histoire de la Révolution depuis la prise de la Bastille*, qu'il écrivit en 1789, et qu'il envoya à Lord Stanhope, « lequel, vu ses sentiments démocratiques, félicite la nation française d'avoir accompli une grande révolution sans effusion de sang ». Tous les efforts pour retrouver cet ouvrage en Angleterre ont été infructueux. Le présent lord Stanhope n'en connaît rien. Marceau était graveur, et avait, à ce qu'il paraît, mis des gravures dans le texte, lesquelles peuvent avoir été publiées à part.

Avez-vous quelque idée de cet ouvrage? Quelle voie faudrait-il suivre pour avoir à cet égard le cœur net? Je désire beaucoup donner toute satisfaction à madame Simpson, qui est une personne fort distinguée.

Je regrette fort le temps où nous aurions pu traiter la question à notre aise à la Bibliothèque de l'Institut. Vos amis portent envie à Menthon, que

vous leur préférez. Mais vous devez y être si bien! Présentez nos plus affectueux souvenirs à madame Taine. Croyez à ma vive amitié.

E. RENAN.

A la Princesse Julie.

Paris, 10 avril 1883.

Chère princesse,

Il y a bien longtemps que je ne vous ai écrit; mais j'ai tant de confiance en votre amitié que je ne crains jamais de vous voir attribuer mes plus longs silences à l'indifférence ou à l'oubli. Nous avons tous bien passé cet hiver.

Dans quelques jours, chère princesse, vous recevrez le volume de mes *Souvenirs* où j'ai réuni les articles qui ont paru sous ce titre dans la *Revue des Deux Mondes*. Aux approches de la vieillesse, ces vues rétrospectives sur un passé qui m'est cher m'ont beaucoup soutenu. Je suis presque fâché d'avoir fini. Ma grande histoire du peuple d'Israël va désormais m'occuper tout entier. Une seule chose soutient dans la vie, c'est d'avoir quelque chose à faire, quelque devoir à remplir. Ces joies de l'intérieur sont surtout nécessaires dans un temps comme le nôtre, où l'on a, du dehors, si peu de consolation. Les principes généreux qui gouvernaient autrefois le monde deviennent des non-sens. La jalousie des nations entre elles, l'ingratitude proclamée comme un devoir me remplit de tristesse. Les peuples sont bien peu sages; les gouvernements le sont-ils beaucoup plus? J'ai vu, il y a quelques

jours, notre cher prince Napoléon. C'est toujours le même esprit, le même entrain. Mais cette rare intelligence est-elle bien servie? Le prince consulte-t-il toujours ses meilleurs amis? Voilà ce dont il est permis de douter. Si le prince connaissait mieux le temps et le pays où il vit, il pratiquerait peut-être un peu plus l'abstention et l'attente. Il est vrai que j'en parle bien à mon aise. Et ma politique ressemble beaucoup à la Rhétorique de Chrysispe, que Cicéron déclarait excellente pour apprendre à se taire.

Il est probable que nous ne nous éloignerons pas cet été des environs de Paris. Nous ne voulons pas nous séparer de nos enfants et l'état de notre chère Noémi ne comporte pas les grands voyages. Je rêve toujours de l'air de l'Orient encore une fois. Je n'ai plus de temps à perdre. J'ai eu soixante ans il y a quelques semaines et la mort de mon frère aîné vient récemment de me rappeler que le jour de la retraite approche. Votre amitié, chère princesse, reste et restera toujours une des meilleures joies de notre vie.

E. RENAN.

A Max Müller.

Paris, 23 avril 1883.

Cher confrère et ami,

Je prends une part bien vive à votre douleur. J'ai perdu ma mère il y a quinze ans, et mes regrets sont sûrement aussi vifs maintenant que le premier jour. Ces peines sont de celles que le temps n'apaise pas, mais qu'au contraire il creuse davantage.

Je n'ai pas encore reçu les trois volumes des *Livres sacrés de l'Orient*, que vous m'annoncez. Dès que je les aurai reçus, je les présenterai à l'Académie, et je ne manquerai pas de dire ce que je pense de l'entreprise et de la manière dont elle est dirigée. Je tâcherai que le *Journal des Débats* rende bien ce que j'aurai dit. Quant aux autres journaux, les comptes rendus sont en général des plus inexacts, et souvent nous font dire le contraire de ce que nous avons dit. C'est un vrai scandale, que j'ai vainement essayé de faire cesser. Soyez sûr que tout ce que je peux faire est à votre entière disposition. Il est souverainement désirable que les vues larges et profondes qui vous ont guidé dans cette grande œuvre l'emportent sur les objections superficielles qu'on vous oppose. Le mot d'*amusant* est la chose la plus décevante qu'il y ait. Les trois quarts des livres que les gens du monde appellent amusants me semblent vingt fois plus ennuyeux que la plupart des volumes de votre collection. Tout est relatif.

Croyez toujours, cher ami, à mes sentiments les plus affectueusement dévoués.

E. RENAN.

A M. Amari.

Paris, 13 mai 1883.

Mon cher ami,

Je suis heureux de voir que vous n'avez rien perdu de votre belle santé et de votre robuste activité. Nous n'allons pas trop mal non plus. Nos jeunes

mariés sont heureux, et je crois que nous avons fait une excellente chose en les unissant; Ary travaille beaucoup; enfin cet hiver m'a été assez doux, et j'ai à peine été visité par ces douleurs rhumatismales qui étaient devenues chez moi presque périodiques. Nous ne quitterons pas cette année les environs de Paris. L'état de Noémi nous interdit les grands voyages. Il est fort douteux que j'aille à Leyde. Je n'aime pas du tout les congrès; si je suis allé à celui de Florence, c'est à cause de Florence, et surtout, cher ami, à cause de vous.

Je ne renonce pas encore à mon voyage du Sinaï, quoique l'âge m'avertisse qu'il n'y a plus de temps à perdre. Ce printemps, c'eût été impossible. L'assassinat de Palmer et de ses compagnons a jeté la terreur sur les guides et entrepreneurs de ce genre de voyages. J'espère que, l'hiver prochain, les circonstances seront meilleures. Mais nous hésitons à cause de l'âge, qui chaque jour nous rend moins propres, ma femme et moi, à ces rudes épreuves. Il m'en coûtera de renoncer à cet espoir, que j'ai longtemps caressé; que voulez-vous? Il faut se résigner à ce que le temps amène; tout n'est pas mal, du reste, dans ce qu'il amène.

J'ai reçu votre *Belbân*, qui m'a vivement intéressé. Ce nom ne serait-il pas *باليان*, *Balian*? Je n'ai pas le temps de chercher; il me semble que ce nom, si fréquent chez les croisés, était particulièrement génois. Quant à votre extrait d'Edresi, je n'en ai pas le tirage à part; me l'avez-vous expédié? Quant aux *Lincei*, je les reçois avec la plus grande régularité.

La mort de Dozy m'a fort affligé. C'est un excel-

lent travailleur de moins, et pour moi, c'était un véritable ami.

Vous recevrez, dans un mois, l'avis de l'achèvement de la deuxième livraison du *Corpus*. Cette livraison comprendra tous les textes phéniciens des îles adjacentes de l'Italie. Il aura, je crois, pour vous de l'intérêt. M. Vivanet, de Cagliari, a été pour nous extrêmement complaisant. Les bonnes nouvelles que vous nous donnez de votre famille nous ont causé une grande joie. Vous savez l'affection de ma femme pour madame Amari et le vif intérêt que nous prenons à tout ce qui vous concerne. Nous partirons le 1^{er} juin pour Marnes près Ville-d'Avray, où nous avons trouvé une petite maison sous les bois pour passer l'été. Mais nous reviendrons de bonne heure; car, dès le mois de septembre, nous devons songer à l'arrivée d'un nouveau venu dans la famille. Si vous allez à Leyde, vous passerez sûrement par Paris. Quelle joie ce sera pour nous!

Croyez, cher ami, à mes sentiments de vif attachement.

E. RENAN.

Au docteur Suquet.

Paris, 27 mai 1883.

Mon cher ami,

Il y a bien longtemps que nous n'avons eu de vos nouvelles. Ma femme est inquiète; moi, je le suis aussi. Écrivez-moi un mot, je vous en prie. Je sors d'un vrai fourré d'occupations diverses, qui,

depuis des semaines, ne m'ont pas laissé respirer. Mon premier moment libre est pour vous.

Vous avez reçu, j'espère, mes *Souvenirs* et diverses conférences que je vous ai fait adresser. Toutes ces publications m'ont forcé d'interrompre mon principal travail, *l'Histoire du peuple d'Israël*. Je vais le reprendre à la campagne. Cette année, nous ne quitterons pas les environs de Paris. L'état de notre chère Noémi, qui nous promet, pour le mois de septembre ou d'octobre, une augmentation de famille, ne nous eût pas permis de longs voyages. Tous nos projets sont remis à l'hiver prochain. Ces projets, vous les connaissez, je n'y renonce pas. Le désir de vous revoir en est l'âme et la pensée directrice. La vieillesse, qui s'approche pour moi, ne fait que redoubler l'ardeur de mes rêves à cet égard. Je vais voir Maspero cet été; je causerai avec lui de l'état du Sinaï. Je verrai ce qui est possible. Non, j'espère ne pas quitter ce monde sans avoir vu encore Jérusalem, le Sinaï, le Liban!

Ne viendrez-vous pas cet été en France? Ce serait une grande joie pour nous. Nous passerons l'été à Marnes, près Ville-d'Avray (Seine-et-Oise), où nous avons loué une petite maison. Nous serons encore voisins de Berthelot; pas autant, cependant, qu'autrefois.

.....
.....

Ary travaille bien. Son *Aphrodite*, au Salon, est un immense progrès, une œuvre de tendance vraiment élevée, à laquelle il ne manque que plus d'expérience. Cela viendra, j'espère.

Quand vous m'écrivez, donnez-moi des nouvelles

de ce pauvre Gaillardot. Où est-il? A peine osé-je vous demander en quel état il est. Son mal, je le crains, n'est pas de ceux dont on peut espérer la guérison. Je sais combien vous êtes bon pour lui.

Recevez les compliments de toute la famille, et croyez, cher ami, à ma plus tendre amitié.

E. RENAN.

*Au Père Hyacinthe*¹.

Marnes, près Ville-d'Avray, 9 juin 1883.

Monsieur,

Votre belle lettre m'a été tout à fait au cœur. Vous savez quelle rare estime j'ai pour votre caractère et votre talent. Quand la renommée me porta pour la première fois votre nom (il y a de cela bien longtemps), je cherchai dans mes souvenirs, et, n'y trouvant rien qui se rapportât à vous, j'en conclus, d'après certaines dates, que vous aviez dû entrer à Saint-Sulpice presque le jour où j'en sortis. C'était une fort honnête maison; or, tout ce qui est honnête est bon pour la raison. La façon, à beaucoup d'égards défectueuse, mais assurément très-sincère, dont les études ecclésiastiques y étaient comprises, amena une crise dont la raison et l'Église profiteront.

Nul plus que moi n'aurait désiré vous voir trouver la forme de prédication chrétienne qui accomplirait le miracle des temps modernes, c'est-à-dire qui ramè-

1. Publiées par A. Houtin, dans *Le Père Hyacinthe*, Paris, 1924.

nerait le peuple des grandes villes, de Paris en particulier, à l'église. Votre cœur et votre éloquence vous désignaient pour cela. Mais il me semble maintenant acquis que le peuple des grandes villes ne reviendra plus aux croyances surnaturelles, quelque réduite que soit la dose du surnaturel. Le peuple est positiviste, dans le sens (non sectaire) où l'est un esprit cultivé scientifiquement. Nul miracle, nulle révélation, nulle prière visant un objet spécial, n'obtiendront créance auprès de lui. Naturellement, tout effort des classes cultivées pour maintenir des croyances qu'elles n'ont plus n'aboutira qu'à des réactions en sens contraire; car la foi seule crée la foi. Si un réveil religieux est possible, ce sera sur un terrain situé au delà des confins de tout surnaturel. Dans ces régions-là, peut-il encore être question de christianisme? Je le voudrais certes; car ce mot de chrétien résume une admirable tradition d'idéalisme et de vertu. Le christianisme confine facilement à l'idéalisme pur. Jamais religion ne fut plus loin de toute superstition et de tout dogmatisme que le christianisme primitif. L'affirmation de la prochaine réalisation du règne de la justice sur la terre était entourée d'un appareil de mise en scène matérialiste et inacceptable. Mais, en somme, une fois qu'on a modifié la conception beaucoup trop concrète qu'on avait alors de l'intervention de Dieu dans les choses humaines, il ne reste de ces vieilles formules messianiques, que des visions de sociologie et d'histoire générale pleines de vérité.

Oui, je voudrais bien, avant de mourir, voir le peuple en possession d'un véritable enseignement

idéaliste. Cette religion-là, qui n'entraînerait aucun sacrifice de ma négation scientifique du surnaturel, certes, j'en serais de bien bon cœur. Mais je ne crois pas qu'il soit bon pour la religion et pour la raison de jouer l'une avec l'autre au malentendu. Il y a des heures où il est pieux d'être en dehors de toute Église, et où les vrais élus se font enterrer (comme on dit aujourd'hui d'une façon assez risible), civilement. Mais je dis mal. N'y a-t-il pas dans l'Apocalypse, en dehors des douze tribus bien comptées d'Israël, la *turba magna quam dinumerare nemo poterat*, qui renferme les amis de la vérité de toute provenance? C'est dans cette foule-là, cher monsieur, que nous nous rencontrerons. Votre admirable dévouement au bien et au vrai, les grands sacrifices que vous y avez faits, vous assurent une place parmi les hommes de notre temps qui auront le plus contribué à l'œuvre essentielle du progrès religieux. Vous avez le droit d'être tranquille et fier.

Recevez l'assurance de mes sentiments les plus affectueusement et respectueusement dévoués.

E. RENAN.

A M. Maspero.

Marnes, près Ville-d'Avray (Seine-et-Oise),
13 juin 1883.

Cher ami,

Oui, présentez-vous à la place devenue vacante par la mort de M. Laboulaye. Écrivez-en à quelques personnes. Quand un mois sera écoulé depuis la mort

de M. Laboulaye, écrivez à l'Académie ou faites-lui communiquer la lettre que vous avez remise à M. Delaunay. Il est plus que probable que l'élection sera remise au mois d'octobre. Vous aurez donc le temps de faire votre candidature à Paris, pendant l'été.

La seule difficulté est la candidature parallèle de M. Paul Meyer qui est soutenue par des personnes qui seraient favorables à votre candidature, de même que beaucoup de personnes qui vous soutiennent (moi tout le premier) sont aussi très-favorables à Paul Meyer. Mais il est fort possible qu'il se produise avant l'élection, quelque nouvelle vacance. De la sorte, votre candidature et celle de Paul Meyer pourraient se donner la main. En toute hypothèse, je crois qu'il faudrait maintenir la vôtre. Sans cela, il serait à craindre de voir une troisième candidature prendre des proportions qui pourraient ensuite être dangereuses. L'objection tirée de votre absence ne tiendra pas, j'espère, contre les excellentes raisons que vous saurez faire valoir ici mieux que personne.

.....

E. RENAN.

Marnes, près Ville-d'Avray (Seine-et-Oise),
23 juillet 1883.

Cher ami,

Que de fois nous avons pensé à vous et à madame Maspero en ce temps de cruelles épreuves! Enfin, vous êtes au lazaret; c'est pour nous une demi-consolation de le savoir; car on en sort, et vos amis

se demandaient avec anxiété si vous pourriez quitter cette année encore cette Égypte, qui éprouve si cruellement ceux qui se vouent à elle. Venez prendre quelque fraîcheur et quelque repos. Que vous devez en avoir besoin ! Nous sommes ici à la porte de Paris, et nous y resterons tout l'été. Avertissez-moi dès que vous serez arrivé.

Je vous conterai au long ce qui s'est passé pour le prix décennal. Les moyen-âgistes ayant porté Paul Meyer, nous avons dû vous porter. Vous avez vu sans doute le résultat par les journaux. Vous avez eu onze voix contre treize. C'est un très-bon résultat en vue de l'élection. Votre élection et celle de Paul Meyer sont certaines. S'il y a deux places vacantes en novembre vous les aurez à vous deux. Quand vous serez ici, nous causerons de la procédure à suivre.

.....

E. RENAN.

Au docteur Suquet.

Marnes, près Ville-d'Avray,
4 septembre 1883.

Cher ami,

Je veux vous serrer la main sur la tombe de ce cher ami que nous venons de perdre, et pour lequel vous avez été si admirable. Malheureux Gaillardot ! Quelle triste fin a été la sienne ! Mais quel bonheur que vous ayez été là pour clore honorablement une vie si éprouvée ! Je l'aimais beaucoup. Ses rares qualités me faisaient ne pas voir ses petits défauts.

Je vous sais un gré infini d'avoir été sa providence et d'avoir sauvé les épaves de cette existence désespérée. Écrivez-moi quelques détails sur sa mort. Que devient sa famille? A-t-il beaucoup souffert? Vous a-t-il laissé quelque recommandation?

Nous pensons sans cesse à vous, et ne renonçons pas à l'espérance de vous voir encore une fois au pied du Liban. Mes confrères m'ont fait un honneur qui m'est fort onéreux en me nommant administrateur du Collège de France. L'obligation du déménagement nous est très pénible. Pendant deux mois, nous allons être livrés à tous les ennuis qu'entraînent ces sortes de changements. Et cette corvée va coïncider avec les couches de notre chère Noémi qui, bien que se présentant sous les auspices les plus favorables, ne laissent pas de nous préoccuper beaucoup. Enfin, cher ami, d'ici à deux ou trois mois, nous ne nous appartiendrons guère. Mais l'année 1884 nous apparaît comme l'ère de la liberté. Mon *Histoire du peuple d'Israël* avance. Je tiens toujours à voir le Sinaï. J'en cause avec Maspero que nous avons ici en ce moment. L'état de la péninsule sinaïtique ne permet pas encore le voyage; mais il est probable que la situation sera améliorée l'hiver prochain. Je ne sais quoi me dit que nous verrons, dans quelques mois, votre chère maison de Beyrouth, et que nous nous embrasserons, cher ami, encore une fois.

Ma femme vous envoie ses amitiés de cœur. Croyez à ma plus vive tendresse.

E. RENAN.

*A Madame Viardot*¹.

Paris, 17 septembre 1883.

Chère madame,

Voilà une pensée qui, venant de vous, me va véritablement au cœur. Je suis bien fier que vous l'ayez eue. Oui certes, je tiendrai pour un grand honneur de dire adieu à cet hôte de génie, pour qui vous avez été une amie si précieuse. C'est à vous que nous devons de l'avoir possédé de longues années. Laissez-moi vous remercier au nom de tous. Croyez à ma vive et bien sincère amitié.

E. RENAN.

Au docteur Suquet.

Paris, 28 septembre 1883

Mon cher ami,

Voici une bonne nouvelle! Je suis grand-père depuis hier. Tout s'est très bien passé. L'enfant², un gros garçon, en fort bon point, paraît entrer dans la vie sans la moindre hésitation, et tout disposé à continuer. Il est de fait qu'il est venu sous une bonne étoile. La journée s'est passée à l'embrasser et à l'admirer. Pauvre enfant! Quel avenir verra-t-il? Quelle France aura-t-il pour patrie? Tout cela le préoccupe assez

1. Communiquée par M. Beaulieu. Il s'agit de Tourguéneff.

2. Ernest Psichari, lieutenant d'artillerie coloniale, mort à Rossignol (Belgique) le 22 août 1914.

peu, et c'est peut-être lui qui a raison. L'humanité fait mieux son chemin en suivant son instinct qu'en nous écoutant.

*Vouloir ce que Dieu veut est la seule science
Qui nous mette en repos.*

Je suis heureux de voir que cette vilaine épidémie n'a fait que frôler la Syrie, sans la frapper sérieusement. Je pense que vous allez bientôt descendre à Beyrouth. Que de souvenirs me rappellent ces derniers jours de septembre! Quelle eût été la joie de ma chère Henriette, à la naissance de cet enfant! Elle aurait maintenant soixante-douze ans... C'est bien grâce à vous, mon cher ami, que tout cela pullule, car sans vous, certainement, ma vie eût été plus courte d'environ vingt-deux ans.

Et donc, cher ami, portez-vous bien, aimez-moi et croyez à notre bien vive affection.

E. RENAN.

*A M. Paul Deschanel*¹.

Paris, 20 septembre 1883.

Cher monsieur,

Je croyais que le second article allait venir tout de suite, et j'avais attendu pour vous dire avec quel plaisir je vous avais lu. Charmant article vraiment! Je suis heureux d'avoir été l'occasion du travail où votre talent s'est montré, non plus en promesses, mais

1. Communiquées par madame Paul Deschanel.

en pleine maturité. Continuez; la place de Sainte-Beuve est à prendre. Votre finesse d'analyse vous y désigne. Votre sympathie me touche vivement. Laissez-moi vous serrer bien affectueusement la main.

E. RENAN.

A la Princesse Julie.

Paris, 27 septembre 1883.

Chère princesse,

Me voilà grand-père depuis quelques heures. Noémi nous a donné ce matin un petit-fils. La mère et l'enfant se portent à merveille, et le petit paraît tout à fait enchanté de vivre. Cela nous rend très heureux; et c'est la famille réunie qui veut que j'envoie à Mandela, sans une heure de retard, l'annonce de cet heureux événement. Le bonheur de ces enfants m'enchanté et me rajeunit.

Nous n'avons pas quitté cette année les environs de Paris; car nous ne voulions pas nous éloigner de nos jeunes mariés. Et puis nous avons une grosse corvée. Nous quittons notre appartement pour le Collège de France qui m'a nommé administrateur. Dans une quinzaine nous serons installés, mais d'ici là, quelle épreuve!

Croyez, chère princesse, à mes sentiments les plus affectueux.

E. RENAN.

A M. P. Deschanel.

Paris, 30 septembre 1883.

Cher monsieur,

Le second article est charmant, digne tout à fait du premier. Je vous fais bien mon compliment. Remerciements aussi pour le très intéressant volume que vous m'avez envoyé. Voilà de bien excellents débuts.

Croyez à mes sentiments les plus affectueusement dévoués.

E. RENAN.

Paris, 16 octobre 1883.

Cher monsieur¹,

Vous m'apprenez que vous vous réunissez pour causer d'histoire et de littérature, que vous vous appelez « la Nouvelle Gaule », que tous vous êtes jeunes. Voilà un programme qui me paraît excellent. Sur le troisième point, je vous porte quelque envie. Je voudrais avoir vos vingt ans pour apprendre une foule de choses que je ne saurai jamais. Le travail est évidemment le but de la vie, puisque à vingt ans, il est si bon de travailler, et qu'à soixante ans, cela est délicieux encore.....

1. Fragment d'une lettre adressée à une société de jeunes gens.

*A une inconnue*¹.

Paris, 1883.

Madame,

Votre lettre a un accent très sincère, et je me reprocherais de ne pas y répondre quelques mots. Ne vous troublez pas de ces pensées. La vérité religieuse n'est pas dans la croyance à certains dogmes abstraits, et à de prétendus faits historiques; elle est dans la droiture de la volonté et dans la pureté du cœur. Soyez sûre qu'en remplissant votre devoir et en supportant courageusement les épreuves de la vie, vous accomplirez votre destinée et que la volonté supérieure qui préside au monde ne vous demande pas autre chose. N'acceptez jamais de controverse religieuse, cela aigrit et n'améliore pas. Ne choquez pas les idées religieuses des personnes qui vous entourent, mais ne donnez à aucun prêtre droit sur votre conscience. Le protestantisme libéral est pour bien des âmes un asile commode, mais j'ignore si vous le trouvez à côté de vous et à votre convenance. Reposez-vous dans la pensée d'une bonté infinie, qui ne vous demande pas l'impossible, vous embrasse et vous soutient.

Veillez agréer, madame, l'expression de mes sentiments les plus respectueusement dévoués.

E. RENAN.

1. Minute conservée.

A M. Ascoli.

Paris, 15 décembre 1883.

Cher et savant confrère,

Je vous remercie vivement du renseignement que vous avez bien voulu m'obtenir. Du moment que l'ouvrage est de la savante école de Tosti, je désirerais bien le connaître. Merci donc d'avance pour ce que vous voudrez bien faire encore. Il se peut que la bibliothèque du Mont-Cassin ait quelque document relatif à la question, dont Monsignor De Riso aura pu faire usage.

Communiquez à qui vous voudrez ce que je vous ai dit relativement à ce correspondant américain qui a sévi quelque temps chez nous comme un fléau. Je subis son premier feu. Il vint me voir à Marnes, parla tout le temps, sans me laisser le loisir d'interrompre, et le lendemain mit dans son journal sous mon nom toutes les pauvretés qu'il m'avait débitées. Les jours suivants, le prince Napoléon, Hébrard (du *Temps*), plusieurs autres, furent victimés de la même manière. Ils réclamèrent. Plus radical en ses procédés, Clemenceau a fait un procès au journal américain, et a mis fin à cette épidémie. Voilà des procédés que j'espère que nous n'imiterons pas du nouveau monde.

Croyez, cher confrère et ami, à mes sentiments les plus affectueusement dévoués.

E. RENAN.

A M. Emile Deschanel.

Paris, 15 décembre 1883.

Mon cher ami,

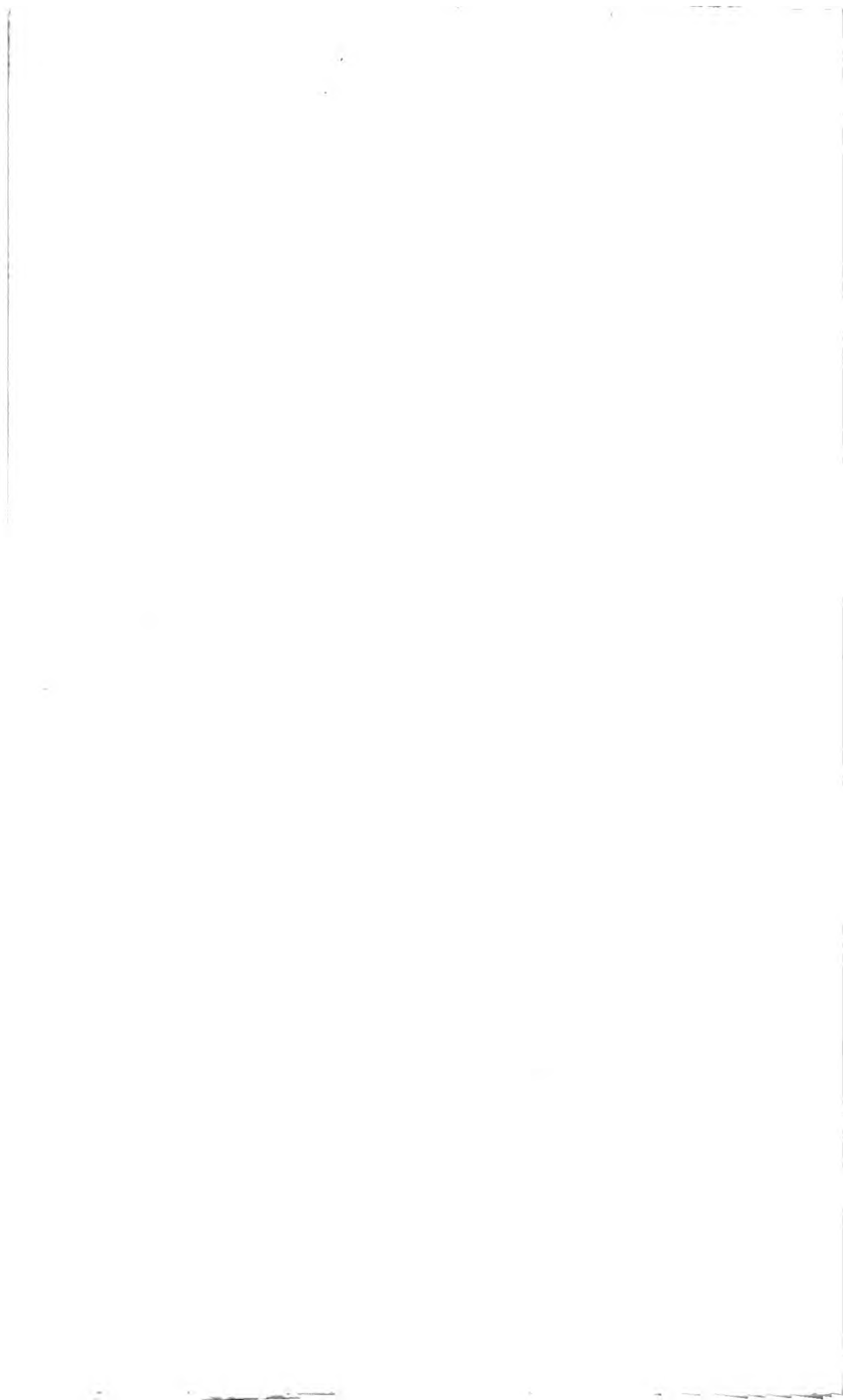
Aujourd'hui, à une heure, votre amphithéâtre était comble. A une heure et quart, l'huissier est venu m'avertir que vos auditeurs, surtout vos auditrices, donnaient des signes de désespoir. Je suis descendu, et j'ai été accueilli avec un véritable désappointement quand j'ai dit que sans doute il y avait malentendu, que vous ne feriez pas aujourd'hui votre leçon de samedi.

Je dois dire qu'alors une dame anglaise, charmante encore, s'est levée et m'a demandé de sa voix la plus douce : Viendra-t-il au moins samedi prochain ? J'ai balbutié, j'ai dit qu'un avis, une affiche particulière avertirait le public.

Écrivez-nous ce que vous voulez que nous affichions. Je peux vous assurer que vous êtes bien vivement attendu.

Croyez, cher ami, à mes sentiments les plus affectueusement dévoués.

E. RENAN.



ANNÉES 84, 85, 86

ANNÉES 84, 85, 86

A M. Taine.

La Cheylane, 13 mars 1884.

Mon cher ami,

C'est à votre amitié et à la bonté de madame Taine que nous devons ce séjour à la Cheylane, qui aura été vraiment la perle de notre voyage. J'y ai trouvé le parfait repos, d'amples heures de travail, ce qu'il fallait pour les promenades d'un éclopé, la facilité de passer le jour en plein air, ce qui, pour moi, après deux mois de réclusion, était la chose la plus nécessaire. Je ne m'étais pas trompé en supposant que ce climat de la chaude Provence était mon véritable remède. Mon pauvre système musculaire, héréditairement délité par le froid humide de nos côtes de Bretagne, trouve sur ces terres sèches et brûlées le supplément de tonicité qu'il lui faut. Le fait est que je vais infiniment mieux. Je ne marche pas trop mal, la douleur du bras résiste toujours, mais elle n'est que gênante. C'est là une de ces misères auxquelles je me suis habitué à ne pas faire trop d'attention.

Madame D... a pourvu à notre installation avec une

amitié dont je lui suis profondément reconnaissant. Nous sommes on ne peut mieux, et, si déjà les ordres du jour de notre petit voyage n'étaient fixés de manière à ne pouvoir être dérangés, nous eussions certainement prolongé la part des journées que nous avions dévolues à la Cheylane. Vous savez quel est le charme de cette aimable solitude. Ces bois clairs, ce sol délicieusement revêtu de petites plantes odorantes, qu'on voudrait étudier chacune pour son compte, sont pour moi pleins d'enchantements. Je reste des heures perdu dans ce tapis de haute laine, sans aucune des terreurs qu'inspirent à un rhumatisant tel que moi nos hautes herbes humides du Nord. Cette année la sécheresse est ici absolue; il y a quatre mois qu'il n'est tombé une goutte de pluie. Nous sommes allés aujourd'hui à une petite baie, près du château de Léoube. Je me suis cru en Grèce, surtout à Kenchrées ou à Eleusis.

Le soir et le matin, je travaille à mon *Prêtre de Nemi*. Ce sera fini, comme esquisse d'ensemble, à mon retour à Paris; mais il me faudra un bon mois pour revoir et retoucher, et je ne crois pas que je trouve ce mois-là avant octobre; tous mes mois de Paris sont pris par mes devoirs scientifiques et mon *Histoire d'Israël*.

Notre retour est toujours fixé au 27. J'espère vous rapporter un ami quelque peu moins avarié que celui qui vous a dit adieu l'autre jour. Présentez mes devoirs à madame Taine, et croyez, cher ami, à ma parfaite amitié.

E. RENAN.

*A Émile Ollivier*¹.

Saint-Raphaël, 19 mars 1884.

Cher confrère et ami,

Nous voici arrivés à Saint-Raphaël, et assez bien installés, après une belle traversée le long de vos chaudes et harmonieuses côtes. Nous ne savons comment vous dire, cher ami, ma femme et moi, tout le plaisir que nous avons eu, en ces quelques heures passées près de vous et de madame Ollivier. Ce sera là, je vous assure, la journée de notre voyage qui nous laissera le plus cher souvenir. La vue de votre charmant domaine de la Moutte, et le spectacle de la vie si philosophique, si digne d'un sage, que vous y menez avec monsieur votre père et madame Ollivier nous ont enchantés. Je vous remercie vivement, et de l'air exquis que vous m'avez fait respirer, et de la joie que j'ai eue à remuer avec vous ces questions divines et humaines, dont la discussion est la vie, même quand on est dans un temps où il est fort difficile de les résoudre. Présentez nos respects à monsieur votre père, et assurez madame Ollivier de nos sentiments les plus élevés. Croyez à l'amitié dévouée de votre bien affectionné confrère.

E. RENAN.

1. Communiquées par madame Émile Ollivier.

*A M. Alexandre Bertrand*¹.

Paris, 14 avril 1884.

Mon cher confrère,

Je vous remercie de m'avoir communiqué les épreuves des belles reproductions que vous allez donner des mosaïques de Hammam-Lif. Voyez si l'on peut rendre visibles, dans la reproduction d'ensemble, l'*etrog* et la corne qui flanquent le chandelier de gauche. Il serait bon de savoir de M. de Prudhomme si le chandelier de droite ne présentait pas également ces deux appendices. Peut-être ne les aurait-on pas remarqués.

Il est bien fâcheux que la partie de la mosaïque qui est au-dessus de la grande inscription soit mutilée. Cette partie était peut-être moins banale que le reste ; elle pouvait avoir quelque signification. A droite, je crois voir la mer, représentée par de petits flots, par des poissons et des oiseaux aquatiques. A gauche, je vois la terre, représentée par des fleurs et par des bêtes terrestres. Que signifie la rotonde, posée justement entre la terre et la mer ? Il ne faut pas oublier que la mosaïque a été trouvée sur le rivage même et tout-à-fait au niveau de la mer. Je n'ose rien conclure de là. Cependant l'opposition de la terre et de la mer me paraît certaine. Il faut noter aussi que le contact des deux éléments et la rotonde qui marque ce contact ne sont pas dans l'axe du monument.

1. Minute conservée.

Ne reproduirez-vous pas le plan de l'édifice? Ce plan offre beaucoup d'intérêt. C'est la vue de ce plan qui écarte décidément l'idée d'une petite église; les églises chrétiennes n'ayant jamais présenté la disposition de notre édifice.

Le *presbyterium* et le *ciborium* sont toujours au fond, dans l'axe de la salle.

Aux textes, que je citais, dans la discussion à l'Académie, pour établir la promiscuité de culte qui exista longtemps entre les juifs et les chrétiens, et en particulier aux textes de saint Jean Chrysostome, on peut ajouter le curieux texte que voici, d'Agobard, dans sa lettre à Nébridius, évêque de Narbonne, *De cavendo convictu et societate judaeorum*, écrite vers 825 : *Unde et in tantum erroris pelagus nonnulli ex vulgaribus ac rusticis abducuntur, est hunc solem Dei populum, apud hos pia religionis observantiam, ac multo certiolem quam nostra sit fidem, et seducto suspiciant animo, et ore impio inter pares et consimiles fateantur.*

Croyez, cher confrère et ami, à mes sentiments les plus dévoués.

ERNEST RENAN.

*Lettre à un Sulpicien*¹.

Paris, 20 avril 1884.

Monsieur,

Le ton d'extrême bonne foi de votre lettre me fait un devoir et un plaisir d'y répondre. Je sais par expé-

1. Publiée par A. Houtin, dans *La Crise du Clergé*.

rience ce que les états comme celui que vous traversez ont de pénible. Mais vous pouvez avoir une pensée bien consolante, c'est que, quand on souffre intérieurement pour la vérité, c'est la grande marque qu'on l'aime, le vrai signe de l'élection. Vous êtes trop bon théologien pour ne pas voir que tant de points sur lesquels le catholicisme s'est engagé, et qui se trouvent en contradiction avec le développement de la science moderne, sont de foi, si bien qu'un catholique conséquent ne peut céder sur aucun de ces points. Quand on a fait sa théologie à Saint-Sulpice, on ne peut admettre une position aussi fausse que l'était, par exemple, celle des jansénistes, catholiques malgré l'Église, membres d'une communauté religieuse qui les repoussait. Mais l'Église catholique est une si grande chose, sa situation présente est si extraordinaire, si tragique que notre siècle verra peut-être une de ces crises où la logique des scolastiques est en défaut. Je persiste à croire que notre vieille mère est féconde encore, et que d'elle, malgré les apparences, sortira la forme religieuse où la conscience humaine trouvera le repos. L'Église catholique ne pourra jamais avouer qu'elle change; mais elle pourra beaucoup laisser tomber.

Ce sont des âmes élevées et sincères comme la vôtre qui jetteront le premier cri, qui sera bientôt suivi de mille autres. Deux choses sont certaines : le catholicisme ne peut périr; le catholicisme ne peut rester tel qu'il est. Il est vrai que nous ne concevons pas non plus comment il pourrait changer. Ces heures où toutes les issues semblent barrées sont les grandes heures de la Providence; mais l'angoisse y est grande,

et le sort de ceux qui sont réservés pour cette heure est cruel.

Veillez agréer, monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus sympathiques et les plus élevés.

E. RENAN.

*A M. Joseph Reinach*¹.

Paris, 14 mai 1884.

Cher monsieur Reinach,

Votre volume est du plus haut intérêt. Il rend admirablement l'homme rare, disons mieux, unique, auquel il est consacré. J'ai beaucoup aimé Gambetta personnellement, c'était une de mes plus grandes joies et de mes premières récompenses de me voir si délicatement compris par lui. J'espère bien qu'un jour je dirai tout ce que je pense de cette nature si pleine de vie et de charme. Maintenant je ne le puis plus. Un grand article de la *Revue des Deux Mondes*, comme je voudrais le faire, me prendrait un temps qui est impérieusement réclamé par de vrais devoirs. J'ajourne le plaisir. Je dirai aussi que la situation générale de l'Europe n'est pas celle que je voudrais pour faire un tel travail. Le politique, comme le général, doit être jugé par le résultat final de la bataille. Il y a encore trop de points d'interrogation. Ce qui est hors de doute, c'est combien notre ami était aimable, sympathique, attachant.

1. Communiquées par madame Goujon.

La prochaine fois que j'aurai le plaisir de vous rencontrer, vous m'expliquerez ce qui concerne le centenaire de Diderot et le caractère de cette initiative. Je suis tout à fait porté à croire que vous me déciderez à y adhérer.

Veillez, cher monsieur Reinach, croire à mes sentiments affectueusement dévoués.

E. RENAN.

Au docteur Suquet.

Bellevue, 15 juillet 1884, 15, rue Neuve-des-Potagers (S.-et-O.).

Mon cher ami,

Votre lettre nous a fait un vif plaisir, bien que nous eussions aimé à vous savoir dans votre belle Provence dans une autre saison et dans un autre état sanitaire. Votre admirable énergie morale saura dominer toutes les influences contraires. Je crois comme vous que cette alerte de la santé publique n'aura pas de conséquences ; mais elle a mis à nu bien des défaillances et bien des étourderies. Cet affolement devant un état de choses qui augmente à peine les conditions moyennes des chances de mort a quelque chose de singulièrement attristant. Ces précautions ridicules appliquées par l'ordre de personnes qui les savent ridicules, sont une triste concession faite à l'imagination populaire. Elles prouvent ce que pourraient être, dans un autre ordre de choses, les concessions de l'administration à des idées parfaitement reconnues

fausses. Pauvre humanité! et dire qu'elle n'a jamais été plus sensée et plus éclairée!

Après quelques bonnes journées, j'ai été repris de mes misères, et me voilà depuis hier couché sur le flanc, incapable d'un mouvement. La jambe droite est toujours prise; je ne trouve quelque rémission que couché, si bien que je vous écris par la main de ma chère Noémi. Mon Dieu! que d'épreuves surtout quand on a quelque chose à faire et qu'on n'a plus de temps à perdre! Nous avons ici des chaleurs accablantes et tout le monde s'en ressent un peu, excepté le petit Ernest qui a jusqu'ici trouvé que tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Ary est allé passer quelques jours de vacances chez des amis. C'est une affection bien profonde que vous avez inspirée à cet enfant. Vous lui avez ouvert les perspectives d'un paradis où son imagination se complaît d'une manière extraordinaire. Le bonheur de cet enfant est le problème de ma vie et jugez quel gré je vous sais de m'aider à le résoudre! Oui, je crois qu'un séjour en Orient sera bon pour son développement physique et artistique. D'un autre côté, il n'y a que des conditions comme celles que vous nous offrez qui eussent pu nous décider à consentir à un tel voyage.

Je suis sûr que ces six mois embaumeront toute sa vie. Je suis sûr aussi, cher ami, qu'ils vous laisseront un souvenir agréable. Pauvre enfant! Dieu, comme diraient les Arabes, n'a pensé en le créant qu'à le douer en intelligence, et puis il a oublié de lui donner un corps. Mais il est heureux, très-heureux de sa vie intérieure, cette vie intense qui est en lui, et le cœur,

je vous assure, est excellent aussi. Je suis heureux qu'il contracte auprès de vous un lien avec tant de souvenirs que nous avons en commun sur ce beau rivage! Si je ne peux aller, il exécutera avec vous tout ce qui est relatif à la sépulture de ma chère Henriette. Lui là-bas, ce sera comme moi-même et si je dois m'en aller de ce monde sans avoir fait ce dernier pèlerinage, j'en serai moins attristé.

L'état où je suis et une sorte d'instinct naturel coïncidant du reste avec le vôtre font que je renonce à aller à Royat. Les bains ne me paraissent pas précisément mon fait. J'en ai pris un ces jours-ci, et ne m'en suis pas bien trouvé. Avez-vous toujours l'intention de faire cette cure? Vous concevez que pour vous, nous n'avons qu'un désir : vous voir le plus tôt possible et le plus longtemps possible sous les ombrages de Bellevue. Ce que vous ne donnez pas aux privilèges si légitimes de la famille, nous le réclamons. Après ces grandes chaleurs, il y aura, tout fait l'espérer, une arrière-saison délicieuse. Votre chambre vous attend et vous savez combien nous désirerions que vous fussiez présent à l'événement attendu du 20 au 30. Noémi porte très bien son état. Ah! quel plaisir en voyant les fenêtres se fermer d'un côté, de les voir s'ouvrir d'un autre!

Adieu ; ma femme vous envoie toutes ses tendresses. Vous savez combien tout le monde ici vous affectionne. Quant à moi, laissez moi me dire

Votre meilleur ami

E. RENAN.

Au même.

Bellevue, 30 juillet 1884.

Cher ami,

Comment allez-vous? Quand nous revenez-vous? Voilà ce que nous nous demandons, et nous espérons que la solution sera que nous vous verrons débarquer rue des Potagers un de ces jours. Je vais faire une petite absence de quatre ou cinq jours. Des jeunes gens de Bretagne, avec qui je dîne à peu près tous les mois, et qui me rajeunissent par leur gaîté, ont eu l'idée d'aller faire le dîner mensuel à Tréguier, ma ville natale. Ils m'enlèvent à la lettre, et ma foi! je les laisse faire. J'allais m'ankyloser dans mon fauteuil; cela me fera peut-être du bien. Je serai sûrement de retour mercredi, jeudi au plus tard, de la semaine prochaine. Ma fille et Psichari viennent avec moi, ma femme et Ary gardent cette fois la maison. Vous trouverez donc la maison en situation de vous recevoir avant comme après mon retour de ce petit voyage de Bretagne.

Nous avons vu Riskallah et sa femme ces jours-ci. Pas besoin de vous dire que nous avons beaucoup causé de vous. Vous avez fait tant de bien dans le monde que le nombre de ceux qui vous aiment est infini.

Revenez donc voir vos amis, et croyez, cher ami, aux sentiments affectueux de toute la maison.

E. RENAN.

A M. Barbier de Meynard.

Bellevue, 6 septembre 1884.

Cher ami,

C'est hier (vendredi) matin, vers 10 heures, qu'on m'a apporté un numéro du *Figaro*, qui contenait cette désolante nouvelle, que « rue Saint-Placide, M. G., professeur, s'était suicidé en se tirant un coup de pistolet dans la tête, et que le blessé avait été transporté à l'hôpital Necker dans un état désespéré. » J'ai pris immédiatement le chemin de fer, et me suis rendu rue Saint-Placide. Hélas! c'était vrai. La veille (jeudi), à 9 heures du matin, notre pauvre ami s'était tiré un coup de pistolet dans la tempe droite; la balle n'avait pu être extraite; l'état était absolument désespéré. Le *Figaro* ne s'était trompé que sur un point. Les concierges, avec beaucoup de raison, s'étaient opposés au transport à Necker. J'ai donc trouvé notre pauvre confrère dans sa petite chambre, étendu sur une couchette, soigné par ses deux sœurs. Je n'ai jamais vu, cher ami, un spectacle plus navrant. La conscience avait, ce semble, totalement disparu; la main gauche seule faisait quelques mouvements; je l'ai serrée; je ne crois pas qu'elle m'ait répondu. Les yeux étaient fermés; le visage avait le calme qui suit le moment de la mort. Évidemment notre ami ne souffrait plus. C'est alors que je vous ai envoyé la dépêche; je n'ai pas voulu y mettre le mot « suicide » pour éviter les indiscretions auxquelles une dépêche ouverte est exposée. J'ai

envoyé, dans l'après-midi, au *Temps* et aux *Débats*, pour prier qu'on ne reproduise pas la nouvelle du *Figaro*.

Est-ce assez horrible, mon cher ami! J'en suis absolument consterné. Depuis hier, j'ai reçu une lettre du beau-frère de G., dont les nouvelles ne vont pas au delà de l'heure où je vis notre ami. Il me dit, du reste, qu'il vous a écrit. Je ne sais donc pas si, à l'heure où je vous écris (dimanche, 1 heure du matin), notre pauvre confrère respire encore. Dès que le malheur, hélas! inévitable, sera un fait accompli, vous serez sur-le-champ prévenu, soit par M. H., soit par nous. Sûrement, nous vous aurions vivement désiré présent à Paris; mais ne vous exposez pas à une rechute; je sais ce que c'est que ces douleurs; ménagez-vous.

La perte sera pour nous tous des plus sensibles. Nos études comptent peu d'esprits et de cœurs aussi honnêtes. Nous nous entendrons, après notre arrivée à Paris, sur les questions importantes que fait naître cet événement déplorable.

Croyez bien, cher confrère et ami, à mes sentiments les plus affectueux.

E. RENAN.

A la Princesse Mathilde.

Bellevue, 14 octobre 1884.

Chère princesse,

Que de cœur, que de raison, que de fermeté d'âme dans cette charmante notice dont vous avez bien voulu me réserver un exemplaire! Comme je vous en

remercie! J'aimais beaucoup Giraud¹, sa franche, fine et honnête nature, sa gaieté si pleine de philosophie me plaisaient infiniment. Le souvenir que lui a consacré Votre Altesse est un chef-d'œuvre de naturel et de sincérité. Les pages 21, 30, 31, m'ont ravi. Comme c'est bien vous, chère princesse! Gardons notre droiture de goût au milieu des aberrations de ce temps faux et contourné. J'aurais tant désiré aller vous remercier moi-même! Mais la route est longue et indirecte pour un impotent comme moi de Bellevue à Saint-Gratien. Votre Altesse, d'ailleurs, va bientôt être de retour à Paris. Nous irons lui présenter nos devoirs et lui conter la gentille et originale et petite maison que nous avons trouvée en Bretagne et qui deviendra, je crois, notre maison d'été.

Veillez agréer, chère princesse, l'expression de notre respectueuse affection.

E. RENAN.

A M. Émile Deschanel.

Bellevue, 17 octobre 1884

Cher ami,

Oui certes, ma voix est à vous. Quand vous vous présenterez, je voterai pour vous; je ne fais jamais une promesse académique sans ajouter : sauf le cas où M. Deschanel se présenterait.

Mais le point sur lequel vous vous trompez est de

1. Charles-Barthélemy Giraud (1802-1881), membre de l'Institut, ancien ministre de l'Instruction publique.

croire que j'aie quelque influence à l'Académie. Je n'en ai aucune; la coterie de Broglie est toute-puissante et ne me consulte pas. M. Bocher ne se présente pas; mais une pensée dominera l'élection en remplacement de M. d'Haussonville, c'est d'être agréable au monde de Broglie. Pour plus de sûreté je suis allé voir M. Doucet ce matin. Vous savez comme il connaît bien l'Académie. Il a pour vous beaucoup de sympathie; mais il croit que, cette fois-ci, vous n'auriez aucune chance. Il vous détourne tout à fait de vous présenter; j'ai causé de votre candidature avec Boissier, il y a quelques semaines. Boissier votera pour vous; mais il croit comme moi que cette fois-ci ce serait un coup d'épée dans l'eau.

Maintenant il faut dire qu'il y a beaucoup d'imprévu dans les choses académiques. On est embarrassé. Si vous étiez à Paris, je vous dirais de voir Cherbuliez, Legouvé, Lemoine, Pailleron. Cela ne servirait peut-être pas à grand'chose pour le moment; mais cela pourrait être utile pour l'avenir.

En tout cas, cher ami, estimez-moi tout à vous; tenez aussi pour étant à votre service le peu que je puis; mais ce peu, figurez-vous bien que ce n'est presque rien. Comptez toujours sur ma grande amitié. Vous rappelez-vous la *Liberté de penser*? Nous avons combattu ensemble dans des temps difficiles. Votre courage et votre fermeté m'inspirèrent dès lors pour vous une estime qui n'a fait que grandir, depuis.

Présentez mes devoirs à madame Deschanel, et croyez à mes sentiments les plus affectueux.

E. RENAN.

Au docteur Suquet.

Bellevue, 28 octobre 1884.

Ainsi donc, cher et excellent ami, c'est aujourd'hui en huit que mon bien-aimé Ary ira vous rejoindre pour ce voyage dont j'attends pour lui tant de plaisir et tant de bien. Que je vous remercie de cette précieuse idée et des incomparables moyens que vous nous offrez pour la réaliser ! Vous savez combien j'aime mon Ary. Son infirmité n'a fait que me le rendre plus cher. Je peux dire de lui : *vere dolores nostros ipse tulit*. J'étais très-malheureux dans la première année de mon mariage ; ma pauvre Henriette ne pouvait s'habituer à voir traduite en fait une idée qu'elle avait plus que personne suggérée. Il fut vraiment *Benoni*, le fils de ma douleur. Et puis, c'est le dernier des Scheffer. Il tient de ma femme beaucoup plus que de moi. Si vous aviez connu comme moi cette race étrange, derniers survivants des Bersekers du Nord, vous verriez quel mystère de race il y a dans cet enfant, né pour avoir six pieds de haut, puis brisé par un coup de barre, luttant avec une force intérieure inouïe contre une fatalité extérieure qu'il a réussi à dompter en partie. L'amitié que vous avez tout d'abord conçue pour lui prouve que vous l'avez bien compris. J'en ai été bien heureux. Je suis sûr que ce voyage fera époque dans sa vie. Il avait besoin d'être tiré du milieu parisien, qui le porte trop au dilettantisme et au paradoxe, pour être jeté en pleine nature et en pleine histoire. Votre main tant de fois

bonne pour nous, est venue le prendre et saura le guider dans ce monde nouveau pour lui. Il est enchanté, et la joie qu'il éprouve est pour moi le meilleur signe du bien que ce voyage lui apportera.

Ici l'on va assez bien, fort bien même. La petite fille¹ que vous avez mise en ce monde paraît entrer fort résolument dans la vie. La mère se lève depuis deux ou trois jours, et ses forces commencent à lui revenir. Seul le vieux père est bien impotent, usé qu'il est par ce climat humide et atone! Ah! si je pouvais voir encore une fois votre chaud triangle de Beyrouth et le sable de Sarba! je vous assure que si Maspero m'écrivait qu'on peut aller au Sinaï sans trop de difficultés, je risquerais l'aventure. Je crois que votre saine atmosphère, sèche et riche de vie, me rajeunirait pour un temps. Et puis je voudrais faire encore une fois le pèlerinage d'Amschit. C'est pour moi une consolation de songer que, si je ne peux y aller, vous et Ary accomplirez ces derniers devoirs envers les restes de ma chère amie.

Embarquez-vous donc tous les deux en pleine joie sur cette belle mer bleue que je voudrais pouvoir vous rendre favorable. Croyez bien, cher Suquet, que vous laissez derrière vous de vrais amis de cœur.

E. RENAN.

I. Euphrosyne Psichari, plus tard madame Revault d'Alonnes.

*Au Père Hyacinthe.*Bellevue, 1^{er} novembre 1884.

Cher monsieur,

Je reçois votre bonne lettre à la campagne, que je n'ai pas encore quittée. Eussé-je été à Paris, je crains bien que mes jambes, qui de plus en plus obstinément me refusent leur service, ne m'eussent pas permis de me rendre à votre très aimable invitation. Je le regrette bien vivement, car vous savez quelle estime j'ai pour votre caractère et votre talent. Vous avez gardé les beaux sons d'orgue de ces vieilles églises catholiques où un homme réfléchi ne peut plus guère assister en fidèle. Je verrais avec grand plaisir la vôtre se remplir, car l'église est nécessaire, et c'est avec douleur que je vois les masses s'en éloigner. Si vous les y ramenez, j'applaudirai, et certes, si j'étais juge à un degré quelconque dans les choses de mon pays, je voudrais que vous eussiez, sur la dotation des catholiques, une part proportionnelle au nombre de vos adhérents. Les contradictions et les injures que vous opposez à « mes succès » sont la part assignée à celui qui aime la vérité. A cet égard, mon lot ne laisse rien à désirer : j'ai même envie de dire avec saint Paul : *Ut minus sapiens dico, plus ego*¹. Cela compte pour bien peu de chose, quand on se place au point de vue de l'infini, dans l'ordre de ces belles pensées de paix que suggère la fête d'aujourd'hui, et que j'aurais tant aimé à entendre par vous développées.

Agréez, cher monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus élevés de sympathie et de respect.

E. RENAN.

1. Cor., XI, 23.

Au docteur Suquet.

Paris, 26 novembre 1884.

Donc, mon cher ami, vous voilà, je pense, à cette heure arrivés à Beyrouth. Vos lettres à tous deux, nous ont remplis de joie. Nos pensées vous suivent à toute heure, je fais avec vous étape par étape, en imagination, ce voyage que j'aimerais tant à faire en réalité. La fraîcheur et la jeunesse d'impression de mon cher Ary m'enchantent. Je suis sûr d'avoir bien deviné, ce voyage fera époque dans sa vie; il marquera pour lui une ère de maturité et d'apaisement viril. Que je vous remercie de nous avoir offert le moyen de réaliser un si grand bien!

Le Collège de France va bien. Cette époque de l'année est celle où je souffre le moins de mes misères. La rue de Rennes ne va pas tout à fait aussi bien. Que de fois nous vous avons regretté! Noémi se remet péniblement; l'ordre normal revient avec des irrégularités et des soubresauts. Qu'il est rare que toutes les conditions du bonheur soient réunies! Quelque chose d'un peu fiévreux empêche cette enfant de s'endormir aussi tranquillement qu'elle le devrait dans une condition de vie après tout privilégiée. Je voudrais le printemps venu pour enlever ces enfants aux petits embarras de la vie parisienne, et leur voir prendre la clef des champs.

Je travaille bien, *Israël* avance; mais les deux ou trois mois qui vont venir sont pleins de dérangements et de soucis.

Souvent je désire, avant de m'en aller de ce monde, une période de repos, où je ne ferais que rêver et lire des romans. Mais il faut aller tant qu'on a de la force. Maspero m'écrit d'Égypte de médiocres nouvelles. Je crois que mes hésitations en ce qui concerne le Sinaï seront tranchées par la force des choses. Jusqu'à ce que la lutte de l'Angleterre et du Mahdi ait pris fin, tout l'état du monde arabe sera fort instable. Je crois que je ne verrai plus d'autre soleil que celui de notre Provence, qui est fort beau aussi.

Le prince Louis, le second fils du prince Napoléon, part ces jours-ci pour l'Égypte. Il sera en Syrie vers février ou mars. Je vous le recommande bien. C'est un très bon esprit, et bien élevé. N'oublions jamais ce que le père a fait pour l'esprit humain ou du moins contre les pires ennemis de l'esprit humain. La papauté est, après l'islam, la pire chose de ce monde, et il lui a porté le coup le plus grave.

Croyez tous deux à ma plus tendre amitié.

E. RENAN.

A la Princesse Julie.

Paris, 7 décembre 1884.

Chère princesse,

Votre dernière lettre nous a causé une grande joie ; vous savez comme tout souvenir venant de vous nous est cher. Nous n'avons point cette année quitté Paris ou ses environs.

Ary est parti pour un voyage ou plutôt pour un séjour de six mois en Syrie. Nous avons eu avec nous à Bellevue notre ami Suquet, médecin sanitaire à Beyrouth, qui a voulu absolument qu'Ary partît avec lui pour aller partager à Beyrouth sa belle demeure, et de là rayonner sur le Liban, sur Damas, sur la Palestine. Je suis sûr que son voyage aura sur lui la meilleure influence. La vue de ces pays classiques est tout ce qu'il y a de plus sain et de plus capable d'éveiller une nature qui se cherche encore. Ary a du talent, peut-être plus comme écrivain que comme peintre. Il faut que tout cela mûrisse. Six bons mois passés au milieu d'une très belle nature et de souvenirs de l'histoire décideront, je crois, de sa vocation et de sa vie.

J'ai passé avant-hier la soirée avec le prince Napoléon et le prince Louis, dont le voyage me paraît aussi une très bonne et très belle idée. Je leur envie le bonheur qu'ils vont avoir de vous voir, chère princesse. L'hiver s'annonce pour moi assez bon. Je crois du moins que je pourrai beaucoup travailler et fort avancer mon histoire du peuple d'Israël. Elle est à peu près à moitié faite et j'en viens à l'aimer beaucoup. Dans des temps assez tristes comme les nôtres, il est bon d'avoir une œuvre sérieuse à laquelle on attache sa vie. J'ai enfin achevé en ces derniers temps une petite fantaisie qui s'appelle : *Le prêtre de Nemi*, qui me fut inspirée par le petit lac près de Laricia, mais je ne sais quand je publierai cela.

Veillez, etc.

E. RENAN.

*A un correspondant anglais*¹.

Paris, décembre 1884.

Cher monsieur,

Votre œuvre me paraît hautement louable. Vous travaillez à réparer le malheur de la tour de Babel. Il y a quelques années, quand je fus si cordialement reçu en Angleterre, je maudissais à chaque heure les auteurs de la confusion qui m'empêchait de saisir sur les lèvres de mes interlocuteurs l'expression directe des sentiments que je savais si élevés, si sympathiques, si conformes aux miens. Courage! atténuez la faute des anciens Sumériens, enseignez sur la Tamise le *français de Paris*, et veuillez croire à mon adhésion la plus dévouée.

E. RENAN.

A M. Ernest Havet.

Paris, 18 janvier 1885.

Cher et éminent collègue,

L'assemblée d'aujourd'hui, où nous avons tant regretté de ne pas vous voir, a été toute à votre honneur. A l'unanimité et par acclamation, il a été décidé que le ministre serait prié, conformément à l'article 12 de notre règlement, de proposer au Président de la République un décret vous conférant le titre de professeur honoraire. Ainsi qu'on devait s'y attendre,

1. Minute conservée.

le titre d'*Éloquence latine* a été changé en *Philologie latine*. La chaire de M. Boissier s'appellerait *Histoire de la littérature latine*. De façon ou d'autre, nous étions sûrs de voir votre chaire remplie par la personne qui seule pouvait nous consoler de ne plus vous voir prendre une part active à nos travaux.

Croyez, cher confrère, et ami, à mes sentiments les plus affectueusement dévoués.

E. RENAN.

Au docteur Suquet.

Paris, 3 février 1885.

Mon très cher,

Chaque lettre que je reçois d'Ary redouble ma profonde amitié pour vous. Tout le bien qui résulte de ce voyage pour notre cher enfant, tout ce bien est votre œuvre, n'était possible que par vous. Ce qu'il me dit me prouve que l'impression de la nature syrienne a été très-vive sur lui. J'insiste pour qu'il ne parte pas trop tôt, pour qu'il épuise la coupe qui lui a été versée. Perdre les mois d'avril et mai me paraîtrait un sacrilège. Il ne pourra voir Aphaca et Akoura qu'au mois de mai. Je lui recommande bien tout ce qui touche à la sépulture de ma chère Henriette à Amschit. Donnez-lui vos conseils. Dirigez-le aussi pour que toute satisfaction soit donnée au vieux Zakhia. Je ferai à cet égard tout ce que vous jugerez à propos, y compris d'écrire à Constantinople, si vous croyez que c'est nécessaire.

Je ne vais pas trop mal. Le soin de recevoir Lesseps est venu compliquer encore les soucis du moment de l'année où j'ai le moins de loisir. Enfin, je commence à entrevoir le repos, les longs jours, un bon été en Bretagne, où je finirai mon *Histoire du Peuple d'Israël*. Mais hélas! que vous nous manquerez! Ne viendrez-vous pas? Réfléchissez-y; est-ce impossible? J'aime à me figurer que non. Il n'y a plus de distances. Vous êtes une partie si essentielle de notre bonheur! Recevez mes meilleures tendresses.

E. RENAN.

*A M. Panzacchi*¹.

Ah! mon ami, quelle joie vous m'avez donnée : un succès à Rome me paraît un rêve. C'est à vous et à mademoiselle Duse que je le dois. Votre rare talent, votre parfaite entente du théâtre ont fait ce miracle. Depuis longtemps je connaissais l'intelligence et la courtoisie du public italien. L'Italie, dans le grand voyage que j'y fis en 1849 et 1850 fut ma maîtresse en fait d'art. Combien ses tristesses d'alors m'allaient au cœur! Toujours j'augurai ses résurrections futures. La sympathie de Rome renouvelée est la meilleure récompense de ma vie. Combien ma femme et moi aurions été heureux d'assister au triomphe de madame Duse! Alexandre Dumas m'avait dit toute la valeur de cette artiste éminente. Nous espérons un jour à quelque reprise avoir la joie d'admirer sa créa-

1. Écrivain italien, traducteur de l'*Abbesse de Jouarre*.

tion. Car nous n'avons pas dit adieu à l'Italie : nous irons encore lui demander un peu de jeunesse et de soleil.

Croyez, mon cher Panzacchi, à ma vive gratitude et à ma bien profonde amitié.

E. RENAN.

A Eleonora Duse.

Décembre 1884.

Mademoiselle,

Panzacchi vient de m'écrire le triomphe que vous avez eu et qui ne m'étonne pas vu ce que je savais par Alexandre Dumas (et mieux encore par la renommée) de votre admirable talent. Que de fois en écrivant *L'Abbesse de Jouarre*, je me disais que ces pages ne vivraient réellement que si une artiste de génie voulait bien s'en faire l'interprète ! Que je vous dois de gratitude pour avoir ainsi donné la vraie existence à mon œuvre ! Ma joie serait pleine si je pouvais vous voir. J'espère bien qu'un jour cela me sera donné. Ma femme et moi avons contracté du voyage en Italie une habitude à laquelle nous n'avons pas dit adieu. Je vous verrai en Abbesse de Jouarre. Ce sera ma récompense, mon soleil des dernier jours.

Croyez, chère mademoiselle, à mes sentiments de gratitude et de respectueuse tendresse.

E. RENAN.

A M. Camille Doucet.

Paris, 1^{er} mars 1885.

Cher confrère et ami, oui, je dîne rue de l'Arcade samedi prochain. Venez aussi; on se voit si peu. Je ne sais si je pourrai aller à l'Académie.

Je trouve parmi mes papiers la note ci-jointe de mon confrère à l'Académie des inscriptions, M. Émile Senart. Il s'agit d'un prix de vertu. Senart ne recommande jamais qu'à bon escient.

Je vous recommande aussi un ouvrage excellent, la *Bibliographie hellénique*, de M. Émile Legrand, qui a été envoyé au prix Monthyon. C'est un livre précieux pour l'histoire de la Renaissance, la chose du monde qui fut la plus utile aux mœurs. Si pourtant la commission n'admettait pas ce paradoxe, ne pourrait-on pas envoyer le livre à quelque autre concours?

Croyez à ma bien vive amitié.

E. RENAN.

Au docteur Suquet.

Paris, 16 avril 1885.

Mon cher ami,

Décidément, ce petit drôle chasse de race. Le voilà qui fait ce voyage, dont je lui porte envie, selon un itinéraire difficile, mais très-bien conçu. Toutes ces crêtes entre le bassin du Jourdain et le bassin du Litani doivent être très-curieuses. Je le suis avec

l'appétit d'un impuissant qui suit passionnément les aventures des autres. Mais à propos, il y a une chose dont le petit ne me parle jamais : c'est l'argent. D'où diable en a-t-il ? Il n'avait pas emporté grand'chose. Cela m'inquiète quelquefois. Je vous en prie, conseillez-le en ceci. Si vous lui avez avancé quelque chose, dites-moi comment vous voulez que je vous le fasse passer. Ah ! mon pauvre ami, quelle chance nous avons eue de trouver un tuteur comme vous pour ce cher petit, à qui ce voyage fera un bien si décisif. Je suis plongé dans le parachèvement de mon discours où j'ai cherché à mettre quelques bonnes paroles pour le relèvement de cœur de ce pauvre peuple attristé. Je suis bien, et j'espère être en vigueur aujourd'hui en huit, jour où la réception doit avoir lieu. Je me ménage d'ici là. Adieu, croyez à ma tendre et bien reconnaissante amitié.

E. RENAN.

A madame Michelet.

Paris, 26 avril 1885, Collège de France.

Chère madame,

Oui certes, il se tromperait bien du tout au tout, celui qui me croirait son ennemi ¹. Vous savez combien je l'aime. *Fantaisie* peut se prendre en bonne ou en mauvaise part. Tout dépend de l'épithète. J'ai voulu dire que la pâte de M. Michelet était trop fine

1. Il s'agit de la réponse de Renan à la réception de M. Ferdinand de Lesseps, où il avait parlé de Michelet.

pour fournir ce gros pain de ménage, qui est nécessaire aussi, et que confectionnait si bien notre ami Martin. Personne ne s'y est trompé, je vous assure. Ne doutez jamais, chère madame, des sentiments que j'avais pour ce grand maître, inséparables de ceux que je vous ai voués et dont je vous prie d'agréer la respectueuse expression.

E. RENAN.

Au docteur Suquet.

Paris, 29 mai 1885.

Ainsi donc, cher ami, voilà notre jeune homme reparti pour notre beau pays, après un séjour *in partibus transmarinis* qui laissera, je l'espère, une trace profonde dans sa vie. Grâce vous en soient rendues ! C'est par vous que ce voyage, qui était un de mes rêves, a été possible. Vos lettres, qui me transmettaient si vivement les impressions de ce cher petit ami, ont été pendant six mois notre attente et notre joie. Grande est notre joie de le revoir, et pourtant je vous assure que je ne vois pas la fin de ce beau rêve sans tristesse. Il m'était si doux de voyager avec lui, en pensée, guidé par vous. Je ne me console qu'en songeant que nous nous reverrons. Oui, vous viendrez voir notre verte et fraîche côte de Bretagne, notre petite maison où votre chambre est marquée. Vous savez que j'ai été assez bien cet hiver, il s'est fait comme un replâtrage de mon tempérament. J'ai pu tenir tête à une activité assez forte, et je crois que

le repos laborieux de l'été me sera bon. Donc, mon cher, ou bien j'irai vous voir l'année prochaine, ou vous viendrez nous voir à Rosmapamon, peut-être les deux à la fois. Je suis bien heureux que vous ayez été content d'Ary. Bien connu, il est charmant. Et j'ai tant d'envie qu'on l'aime ! Son bonheur dépendra des sympathies qu'il saura créer autour de lui. Merci de lui avoir tendu une si douce et si amicale main.

La rue de Rennes va très bien, les petits poussent à merveille. Nous aspirons au vert, et nous y serons dans un mois à peu près. C'est tard, mais nous avons beaucoup d'arrangements à prendre, et puis cette vie de Paris vous tient par mille liens qu'on ne peut couper que par un vigoureux coup de ciseau. Cette lettre vous trouvera, je pense, à Bhamdoun. Jouissez, en pensant à nous, de cet air d'un autre monde, et croyez toujours à ma profonde et sincère amitié.

E. RENAN.

A Ernest Havet.

Paris, 6 juin 1885.

Mon cher ami,

Tout ce qu'on m'a dit au ministère sur la création nouvelle est encore bien vague. Une seule chose est claire, et celle-là est hautement louable : on veut vous y confier un enseignement. Ah ! voilà ce que j'ai approuvé de toutes mes forces. Le reste me paraît encore dans les limbes du devenir, et certes si on vous charge de diriger cette pensée naissante, encore peu sûre d'elle-même, on fera un choix excellent.

L'intention est parfaite, mais la réalisation de l'ensemble offrira de grandes difficultés.

Croyez à ma bien vive amitié.

E. RENAN.

Une lettre que je reçois de M. Louis Havet me parle de préoccupations relativement à la santé de madame Havet. J'espère que vous m'apprendrez bientôt que tout s'est terminé à votre entière satisfaction.

Au docteur Suquet.

Rosmapamon, près Perros (Côtes-du-Nord), 10 sept. 1885.

Voilà notre été de Bretagne qui s'achemine vers sa fin, cher ami. Le 8 octobre à minuit, nous serons au Collège de France, contents, je crois, de notre villégiature en ces lointains parages. L'été a été superbe, et le seul inconvénient que nous redoutions, l'humidité, ne s'est pas manifesté jusqu'à aujourd'hui. Tout le monde me paraît content; les enfants prospèrent à merveille; ma femme a fait des prodiges d'activité pour notre installation, qui est fort bien réussie. Ary a très-bien travaillé; les jours où il n'a pas été occupé par des devoirs d'hospitalité. Que le voyage a fait un bon effet sur lui, cher ami! Que je suis heureux de ce qu'il vous doit, de ce qu'il a gagné en sérieux, et en assiduité!

Pour moi, mon ami, je n'ai pas éprouvé une trace de mes douleurs habituelles. Mauvais marcheur assurément, je n'en ai pas moins fait tous les jours une

petite promenade. Je vais au maximum énorme de deux kilomètres, sans me trop fatiguer. *L'Histoire du Peuple d'Israël* a fait un pas décisif. Elle sera finie vers le 1^{er} décembre, époque de la rentrée de nos cours. Quand je dis finie, je veux dire établie. Il faudra de longues et laborieuses revisions. Mais enfin, si je venais à mourir, maintenant, on pourrait l'imprimer. Je suis content des lignes générales; je les crois conformes à ce qui a dû être, et je me flatte de l'espoir qu'elles seront acceptées un jour en critique.

Il ne nous a manqué que vous pour notre parfait bonheur. Nous nous rappelons souvent nos bonnes journées de Bellevue l'année dernière. Oui, oui, vous viendrez un jour ici nous voir. Les mois de juillet et d'août sont d'une douceur extrême. Ces côtes sont belles et reposantes; elles constituent un excellent séjour d'été. Vous y viendrez vous reposer et de votre ardente Syrie et de notre admirable soleil de Provence. Je n'en veux pas médire, il est excellent à son heure, je n'y ai pas dit adieu. Mais vous viendrez, à votre tour, vous plonger dans notre fraîche éponge de bois et de verdure, et je suis sûr que vous serez content.

L'alerte a été assez vive, même en ce trou perdu, pour l'affaire de Madrid. Et est-ce fini? Notre sort sera, jusqu'au bout, de vivre sur un sol incertain. Nous avons pris le bon parti, qui est de travailler tout de même. Ma foi! continuons; nous sommes trop vieux pour changer. Tout le monde vous embrasse; croyez à ma bien vive amitié.

E. RENAN.

A la Princesse Julie.

12 septembre 1885.

Chère princesse,

Quel tourbillon que cette vie de Paris! On n'a pas le temps de vaquer à ses souvenirs les plus chers. Mais vous savez, chère princesse, combien mes sentiments sont avec vous. Sans cesse, nous pensons à Mandela et nous en parlons et c'est une fête pour nous quand quelques lignes de vous viennent nous rappeler ces lieux qui nous sont si chers.

La brochure de Ranieri a ce haut caractère moral qu'il sait donner à ce qu'il fait. Il rend admirablement ce qu'eurent de grand, de vraiment antique ces nobles âmes napolitaines qui protestèrent contre la tyrannie des derniers Bourbons, une des plus dures que la conscience humaine ait eu à supporter. Tout ce qui me rappelle ce grand et digne ami de Léopardi m'est infiniment précieux. Les nouvelles générations deviennent ingrates pour ces grands martyrs de la première moitié de ce siècle, qui ont fondé, par leurs souffrances, les faciles conditions d'existence dont nous jouissons maintenant. L'article de la *Tribune* est charmant; je l'ai lu avec un plaisir infini. Veuillez présenter mes remerciements au prince Colonna de Sciarra. On ne saurait être plus intelligent, plus juste et plus fin. J'ai vu le prince Napoléon, il y a quelques jours. Je l'ai trouvé plein de vie et de force. La première opération avait été courageusement supportée et n'avait en rien atteint la forte constitution du

prince. Je sais que la seconde a aussi très-bien réussi, quoique la fièvre ait été forte. J'irai voir le prince un de ces jours ; mais ces jours-ci, j'ai été retenu par quelques-unes de ces misères, qui sont, hélas ! mon lot habituel pendant l'hiver. Je me console en travaillant et en voyant prospérer ma jeune famille. Il est si doux de voir les fenêtres s'ouvrir d'un côté quand elles se ferment d'un autre ! Nous sommes très contents de notre été passé en Bretagne et nous promettons joie pareille pour l'an prochain. Cet an prochain, puisse-t-il vous être heureux, chère princesse ! Agréez nos meilleurs souhaits pour vous, pour toute votre famille. Que nous apportera cette année ? Qui le sait ? En pareille matière toute la philosophie est contenue dans les vers du vieux Malherbe :

*Vouloir ce que Dieu veut, est la seule science
Qui nous mette en repos.*

A la Princesse Mathilde.

Paris, 30 décembre 1885.

Chère princesse,

Je voulais aller ce soir vous porter mes souhaits et passer une heure avec vous. Mais ma pauvre santé est le caprice même. Voilà qu'un gros rhume que je porte patiemment depuis quelques jours s'est changé ce soir en une complète aphonie. Ma vieille machine me soumet à un violent exercice de patience. Voilà plusieurs jours également que je n'ai pu aller savoir des nouvelles du prince Napoléon,

qui pourtant me tiennent si fort à cœur. Croyez bien, du moins, chère princesse, que notre amitié n'est pas malade. Chaque année nouvelle me rappelle un long passé durant lequel j'ai connu Votre Altesse dans les fortunes les plus diverses, toujours la même, grande par la bonté, par le cœur, par l'amour quand même de notre pauvre France. Je prie Votre Altesse de croire que moi aussi, je suis toujours le même, surtout dans les sentiments que je lui ai voués. Ma femme se joint à moi pour présenter à Votre Altesse l'assurance du respect et de l'affection la plus vive.

E. RENAN.

Au docteur Suquet.

Sans date, décembre 1885.

Que vos réflexions sur le *Prêtre de Nemi* m'ont ému, enchanté! Assister ainsi page par page à votre lecture m'a été une vraie fête de cœur. Donc nous voilà au seuil de 1886. Que cette année soit pour vous, cher ami, ce qu'elle doit être s'il y a quelque justice en ce monde, une année de paix, de joie, de contentement intérieur. Vous avez bien droit à cette récompense, la seule à laquelle nous tenions. Pour moi, l'année ne sera bonne que si vous nous venez. Nous l'espérons bien. Un peu de fraîcheur vous est nécessaire, au moins tous les deux ans. Rosmapamon est à une nuit de Paris. On monte en wagon à 8 heures du soir. Le lendemain, à 8 heures du matin, on est arrivé. Avec votre vigueur, si admirablement con-

servée, une nuit en chemin de fer n'est rien pour vous. Donc vous viendrez. Quelle joie nous aurons à vous montrer notre verdure intense et nos rochers! Croyez à ma vive et unique amitié.

E. RENAN.

A la Princesse Julie.

Paris, 28 novembre 1886.

Chère princesse,

Quelle part je prends à votre douleur ¹! Ma femme et moi, sommes navrés. Tant de dons, de qualités rares et précieuses, enlevés à tant d'affection et de tendresse!... Nous nous entretenons sans cesse de cette cruelle épreuve, imposée encore à votre admirable courage. Combien il faut, dans ces moments, avoir confiance dans la voix intérieure qui nous assure du sens supérieur de la vie! Vos devoirs de mère, si parfaitement remplis, doivent être votre consolation. Croyez du moins, chère princesse, à la profonde sympathie de vos amis. Ah! chère princesse, quel sort est le nôtre! Combattre pour un but incertain, consacrer sa vie aux fins les plus élevées et se trouver face à face avec les plus amères réalités! Si une âme méritait d'être à l'abri de pareils coups, c'était la vôtre. Nous souffrons avec vous. Pensez quelquefois à notre bien vive tendresse.

E. RENAN.

1. La princesse Julie venait de perdre Napoléon, son fils aîné.

A M. de Gubernatis.

Paris, 12 décembre 1886.

Cher ami,

Quelle bonne nouvelle vous m'annoncez ! L'existence d'une *Société Asiatique* italienne était sûrement un des *desiderata* de la science dans l'état actuel. Je suis infiniment heureux d'apprendre que vous allez le combler. L'Italie, qui a déjà tant fait pour les études orientales, qui, à l'heure présente, est si éminemment représentée dans le cercle de ces hautes études, avait besoin d'un recueil servant de déversoir à sa grande activité scientifique.

Le *Journal Asiatique* italien aura sans doute une importance au moins égale à celle des recueils du même titre que possèdent l'Allemagne, la France, l'Angleterre.

La Société Asiatique de Paris salue avec enthousiasme l'apparition de cette nouvelle sœur. Nous en augurons le plus grand bien pour le progrès de nos chères études. La moisson est immense, et les ouvriers sont peu nombreux. Groupons, du moins, nos efforts. Les études orientales ont fait, de nos jours, une révolution dans les idées qu'on peut presque comparer au mouvement de la Renaissance. Et ce qui reste à faire surpasse peut-être ce qui est déjà fait. Salut donc à la Société naissante, qui, sans aucun doute, deviendra pour ces recherches un centre fécond.

Votre merveilleuse activité nous remplit d'admiration. Vous suffisez à tout ; tout ce qui est vrai, beau

et grand vous attire. Que vous avez raison! La vie ne vaut quelque chose que par les applications qu'on en fait à l'idéal.

Croyez à mon amitié la plus dévouée. Présentez mes respects à madame de Gubernatis.

E. RENAN.

Au Prince Napoléon.

Paris, 19 décembre 1886, au Collège de France.

Monseigneur,

J'allais écrire à Votre Altesse pour me rappeler à son souvenir, quand la princesse Mathilde m'a dit que Votre Altesse désirait l'indication d'une personne qui pût l'aider dans le travail préparatoire de ses Mémoires. Ai-je besoin de vous dire, Monseigneur, avec quelle joie j'ai accueilli l'annonce d'une œuvre qui sera, j'en suis sûr, lumineuse pour l'histoire du XIX^e siècle, et léguera à l'avenir l'image complète de votre rare esprit?

J'ai cherché, dans le cercle de mes connaissances, le jeune homme qui pourrait vous être le plus utile. C'est, je crois, un M. H. B., âgé d'environ vingt-huit ans, originaire de Nantes. Son histoire est singulière. Engagé dans la prêtrise par les idées dominantes de son pays, il a rempli les fonctions d'aumônier de la princesse Gisèle, et a longtemps vécu dans l'entourage de la maison royale de Bavière. Ses relations avec Dœllinger et l'atmosphère relativement

libre qu'on respire dans le catholicisme de l'Allemagne du Sud, lui ont rendu insupportable l'esprit de notre clergé, surtout dans les provinces de l'Ouest. Il a tout-à-fait rompu avec son ancien état. C'est un homme très-bien élevé, d'un esprit cultivé, écrivant bien en français, sachant parfaitement l'allemand. Je le crois très honnête. Son ignorance totale du monde parisien, et sa naïveté de Breton, redoublée par son séjour en Bavière, lui a fait faire, à son arrivée à Paris, quelques maladresses, qui l'ont dépouillé à peu près de ce qu'il avait. Il a cru aux journaux! Je crois qu'il conviendrait à Votre Altesse, si Votre Altesse daignait, pendant quelque temps, le prendre à l'essai.

Une difficulté, c'est que mon pauvre compatriote, plus doué de cœur que de froide raison, et plus en règle avec le droit de nature qu'avec le droit canon, a contracté dans un petit village de Bavière une union, pour lui sacrée, et à laquelle il ne manquera que le sacrement catholique. Ce jeune couple pourrait, ce me semble, demeurer à Nyon, où la vie doit être fort bon marché. Chaque matin, M. B. viendrait reprendre son travail près de Votre Altesse. Je crois, en tout cas, que ce ne peut être là une objection insoluble.

Je prie Votre Altesse d'agréer l'assurance de mes sentiments respectueusement et affectueusement dévoués.

E. RENAN.

Au docteur Suquet.

Paris, 30 décembre 1886.

Mille souhaits, cher ami, au commencement de cette année que je vous dois comme tant d'autres. Je ne sais quoi me dit qu'elle sera bonne. Je vieillis de corps, mais pas de tête. Je veux travailler beaucoup cette année. Et vous, cher ami, il faudra que vous veniez nous voir. Vous avez droit à un congé; venez le passer en Bretagne. Je suis sûr que cette fraîche verdure vous fera du bien. Figurez-vous un nid de mousse toujours humectée, où l'on n'aurait à craindre ni la fièvre ni les rhumatismes. Vous viendrez, n'est-ce pas? Nous avons tant d'envie de vous voir!

Ary va extrêmement bien. Tous ses petits défauts tombent; il devient vraiment charmant, et il travaille beaucoup. Son séjour près de vous lui a été excellent. Que fera-t-il? de la prose? de la peinture? Je ne sais. Je ne lui demande qu'une chose, c'est d'être heureux.

Voilà donc Berthelot ministre. C'est un acte de vrai patriotisme qu'il a fait. Cela ne contribue pas beaucoup à son bonheur. Sa première impression a été celle d'un homme qui entrerait vivant dans le chaos. Il a reculé d'effroi devant l'immensité de ce qu'il y aurait à faire et la difficulté qu'il y a à faire quoi que ce soit. Sa bonne tête a repris le dessus, et maintenant il surnage. Il fera d'excellentes choses; ce qui est à désirer, c'est qu'il ne suive pas le sort de tant de cabinets éphémères, que nous verrons se succéder,

que l'instruction publique (et il serait bien souhaitable que d'autres services fussent mis dans la même catégorie) soit mise en dehors des fluctuations de la politique. J'espère quelquefois qu'il en sera ainsi; car Berthelot est aimé à gauche; il y trouvera de l'appui.

Pour nous, allons toujours, avec le calme que donne le sentiment d'avoir fait un bon emploi de sa vie. Aimez-nous bien; venez nous voir; croyez à ma vive et tendre amitié.

E. RENAN.

ANNÉES 87-92

A Gabriel Monod.

Paris, 6 février 1887.

Cher monsieur Monod¹,

Un grand nombre de patriotes et de savants siciliens ont résolu de fêter la 80^e année de notre ami Michel Amari par une fondation qui porterait son nom, et dont les revenus seraient employés à récompenser des travaux sur la période musulmane de l'histoire de Sicile. Vous savez quelle trace lumineuse Michel Amari a laissée dans ces études. Le philologue, le critique ont été appréciés par toute l'Europe savante. Mieux que personne, j'ai pu connaître l'homme. Pendant près de dix ans, j'ai travaillé à côté d'Amari au département des manuscrits de la Bibliothèque Nationale. Il vivait, dans son exil, de la petite indemnité qui lui était allouée pour faire le catalogue des manuscrits arabes. Son courage, sa sérénité, sa haute philosophie qui me rappelait celle de Littré, m'ont laissé la plus vive impression.

1. Minute conservée.

Dans sa forte et laborieuse vieillesse, Amari a gardé toute la passion pour les belles études qui consolèrent son exil. En concevant l'idée d'une fondation destinée à continuer son œuvre, l'Université de Palerme et le public savant de la Sicile ont donc trouvé, avec un rare bonheur, la seule manière qu'il y eût de récompenser cette vie si pure, si noblement remplie.

Oserai-je vous prier, cher monsieur Monod, de recommander cette souscription excellente à ceux de nos confrères qui ont le goût du vrai en histoire? Veuillez croire à mes sentiments les plus affectueusement dévoués.

E. RENAN.

*A M. Henry Prior*¹.

Paris, 19 avril 1887.

Cher monsieur,

Je ne connais aucun récit du temps de la Révolution qui présente la donnée même que j'ai essayé de mettre en action dans *l'Abbesse de Jouarre*, je veux dire une grâce inattendue venant troubler les gages d'amour pris en vue d'une mort certaine. Quant à l'état psychologique des prisons du temps de la Terreur, et au développement que prirent, dans ce milieu terrible, les intrigues amoureuses, je n'ai rien dit qui ne soit tout-à-fait conforme à l'histoire. Les textes sont innombrables, et tous ceux qui ont vécu, il y a une trentaine d'années, avec les derniers survivants de

1. Collection Henry Prior; Varese, Italie.

ces temps extraordinaires, n'ont aucun doute à cet égard.

Veillez agréer, cher monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués et les plus dévoués.

E. RENAN.

Au docteur Suquet.

Paris, 17 mai 1887.

Oh! le charmant discours! Que je vous envie d'avoir eu la bonne fortune de le prononcer! Comme j'y reconnais bien votre haut esprit et votre cœur! Vous êtes heureux, mon ami, après une vie si pure, si élevée, si honnête, de goûter, sur vos vieux jours, de si douces récompenses!

Mes défaillances, comme les vôtres, sont momentanées; j'ai encore de la ressource. Après une reprise affaiblie de mes vieilles douleurs, je suis en ce moment beaucoup mieux. Je travaille avec rage à mon *Israël*. Le 1^{er} volume paraîtra le 15 octobre prochain. Dans quelques jours, vous recevrez un volume de *Conférences et discours*. Ce sont des réimpressions de morceaux déjà parus. J'ai mis une petite préface qui paraîtra un peu triste. Mon Dieu! que le rôle de Cassandre est ingrat! Je vois trop bien l'abîme où l'on court. Et il y a dans ceux qui nous perdent, avec une inconcevable légèreté, tant de naïve chaleur de cœur, qu'on voudrait pouvoir être avec eux.

Vers le 30 juin, nous partirons pour Rosmapamon. Tâchez donc d'y venir passer deux ou trois mois avec

nous. Vous verrez comme c'est frais et vert. Le petit Michel¹ est venu très-correctement en ce monde, moins facilement pour la mère que quand votre main si légère était là; enfin, tout va pour le moment assez bien. Tous ces petits me réjouissent. Ils verront des temps meilleurs que les nôtres. Je leur porte envie.

Continuez de m'aimer, et croyez à ma vive tendresse.

E. RENAN.

A la Princesse Julie.

Paris, 27 mai 1887.

Chère princesse,

J'ai accompli votre commission avec la joie que j'éprouve toujours à faire ce que vous désirez. M. Doucet, notre secrétaire perpétuel, m'a chargé de vous transmettre les remerciements de l'Académie et l'expression de ses propres sentiments respectueux. La compagnie est fière et heureuse de tenir de vous ce précieux autographe, et je suis extrêmement flatté que vous m'ayez choisi pour intermédiaire de ce don gracieux. Chacune de vos lettres est pour nous l'occasion d'une grande et vraie joie. Il faut avoir au cœur une provision de bons vieux souvenirs, pour traverser sans trop de tristesse le temps où nous sommes. Que d'incertitudes! Nos joies de famille, seules, nous soutiennent. Notre petit Michel vient à merveille, et notre chère Noémi a traversé cette

1. Michel Psichari, mort le 20 avril 1917 en Champagne.

épreuve mieux qu'elle ne l'a jamais fait. Mes travaux sur le passé me distraient aussi beaucoup des inquiétudes du présent. J'espère que le premier volume de mon *Histoire du Peuple d'Israël* paraîtra au mois d'octobre prochain. Je viens de publier un volume de conférences et discours que j'ai donné ordre de vous envoyer et que vous recevrez un de ces jours.

Nous avons vu hier la princesse Mathilde qui nous a donné d'excellentes nouvelles du prince Napoléon. Je souhaite bien que ce grand esprit cherche dans quelque grande œuvre historique le repos de sa pensée. Il comprend si bien les choses humaines; il les voit de si haut! Que la philosophie est bonne, chère princesse, et qu'on est heureux de croire qu'en dehors de ces agitations stériles, il y a un but sérieux et moral à la vie!

Veillez, etc.

E. RENAN.

*A Gaston Paris*¹.

Perros-Guirec (Côtes-du-Nord), 4 juillet 1887.

Mon cher ami,

Quelques journées de plein travail à la campagne m'ont permis d'étudier à fond, grâce à vos indications précieuses, la question du *Cuer de philosophie*. J'arrive à un singulier résultat, c'est que la préface dédicatoire où il est dit que le livre a été translaté sur le

1. Bibliothèque Nationale.

commandement de Philippe le Bel est une supercherie du premier éditeur, qui mit le livre en vogue vers 1500. D'abord Philippe le Bel n'a jamais commandé un livre; on lui en a offert; mais aucun auteur n'aurait osé dire dans sa dédicace que le livre avait été fait à la requête du roi. Puis, de quel latin l'ouvrage aurait-il été traduit? Comment se fait-il surtout qu'il n'y a aucun manuscrit de l'ouvrage? Vous savez mieux que personne que les premiers éditeurs s'attachèrent aux ouvrages qui étaient copiés à grand nombre d'exemplaires. Cette vogue renaissant au bout de 200 ans me paraît peu conforme aux lois de l'histoire littéraire de ce temps-là. Puis, dans le fond, je trouve beaucoup d'idées que je crois d'origine padouane, postérieures au moins à la scolastique du commencement du XIV^e siècle. La langue sans doute, comme vous le faites remarquer, a pu être rajeunie. Mais il serait resté en certains endroits des vestiges de l'ancien texte. Votre œil si exercé saura peut-être les voir. C'est vous dire que sur aucun de ces points je n'ose m'assurer d'avoir raison, sans avoir examiné la question avec vous, les textes en main. J'incline cependant à croire que l'ouvrage a été composé pour Vérard ou tout autre imprimeur en vue d'un succès de librairie. La prétendue *requeste* de Philippe le Bel pouvait servir à ce succès et couvrir certaines hardiesses que je vous signalerai.

Quand même vous adopteriez mon hypothèse, ce qui lui donnerait une certitude qu'elle n'a pas, je pense tout de même que l'article devrait trouver place dans le volume de l'Histoire littéraire en cours de publication. On ne comprendrait pas comment

nous omettons un livre si unanimement rapporté au règne de Philippe le Bel.

Il y a, d'ailleurs, à discuter la question de Simon de Compiègne et de maître Aignan, auteurs de date fort incertaine il est vrai, mais dont il est temps que nous parlions.

Mon article sera complètement rédigé dans quelques jours, sauf à être entièrement modifié. A la séance de vendredi prochain, demandez à M. Hauréau s'il veut que je le lui envoie. Nous ferons notre revision sur les placards. Si cependant vous augurez que vous ne viendrez pas à mon avis, comme sûrement alors j'irai au vôtre, il vaudrait mieux attendre pour composer l'article. Je reviendrai à Paris dans les premiers jours d'octobre.

Nous allons tous très bien, petits et grands. Tous vous envoient leurs meilleurs compliments. Présentez mes respects à madame Paris, et croyez à ma meilleure amitié.

E. RENAN.

A M. Barbier de Meynard.

Perros-Guirec (Côtes-du-Nord), 10 juillet 1887.

Cher ami,

Ce que vous me dites de la séance de la commission des travaux littéraires de vendredi dernier m'attriste vivement. On a été tout à fait injuste pour Berger. La faute de la maladresse commise à l'Imprimerie est tout entière le fait de M. Wallon. Il faut que ce

dernier n'ait pas lu ma lettre intégralement, car j'y répondais de la manière la plus précise à deux ou trois points sur lesquels il s'est donné le facile plaisir de triompher. J'envoie une copie de ladite lettre à M. Berger et je le prie de vous en donner connaissance.

Le *Corpus* m'a procuré de bien vives jouissances, car j'étais sûr en y travaillant de travailler pour le vrai. On a réussi à m'empoisonner ce plaisir. Les attaques causées par de grands dissentiments philosophiques ou scientifiques ne m'ont jamais atteint. Je l'avoue, on a su trouver le défaut de la cuirasse. Les taquineries du petit esprit mesquin me trouvent désarmé.

Je ne donnerai pas ma démission avant octobre. Je veux me justifier devant la commission des travaux littéraires. Inutile de dire que je pousserai la condescendance jusqu'au terme le plus extrême. Mais il ne dépend pas de moi de réduire le prix de l'Imprimerie Nationale; ceux de Dujardin ne peuvent guère être diminués; les indemnités des auxiliaires sont au *minimum*; la rétribution par feuille tirée allouée aux commissaires est maintenant celle qui est allouée pour tous les travaux de l'Académie. J'espère au moins qu'on ne m'accusera pas d'avoir cherché dans le *Corpus* une spéculation de libraire. Cent francs par feuille (planches comprises)! Et quelles feuilles!

Resterait le parti de ralentir la publication. Je ne tremperai jamais dans cette faute. Le grand défaut de nos collections est justement l'extrême lenteur avec laquelle elles paraissent. Ce qu'on dit de nos prétendues difficultés financières vient de ce qu'on détourne les fonds de l'Académie pour d'autres Académies ou

pour les besoins généraux de l'Institut. Et notre grand fonds d'économies de 80 000 francs! Qu'en fait-on? Encourager l'Institut Pasteur est très bien, mais avant tout il serait bien de ne pas entraver les travaux de l'Académie.

Tout cela m'attriste beaucoup, c'est une des choses de ma vie qui m'ont fait le plus de peine. L'estime de quelques amis de la science tels que vous me console. Présentez mes respects à madame Barbier de Meynard, et croyez à ma bien vive amitié.

E. RENAN.

A Gaston Paris.

Rosmapamon, 17 juillet 1887

Cher ami,

La chose est claire : *Placide et Timeo* sont du temps de Philippe le Bel, et deviennent alors un vrai joyau de la littérature de ce temps; car les idées en sont singulièrement avancées. C'est bien l'ouvrage d'un laïque, ne sachant pas le latin ou le sachant à peine, comme Raymond Lulle, Pierre Du Bois. Le titre *Cuer de philosophie* se trouve-t-il dans le catalogue de Charles V? Sinon, j'inclinerais à croire que c'est Vérard ou tout autre éditeur du temps de Louis XII, qui aura groupé cet ensemble incohérent. Enfin, nous causerons de cela à Paris, en octobre.

La mort de ce pauvre Caro m'a fait penser tout de suite à mon idée fixe, c'est que vous soyez le plus tôt possible de l'Académie française. Ma voix est à

vous, cher ami. Si Deschanel se présentait, je devrais à nos vieux souvenirs de la *Liberté de Penser* de lui réserver ma première voix; mais sûrement cela ne vous fera pas grand tort; car il n'ira pas jusqu'au scrutin. Je pense même qu'il ne se présentera pas. C'est vous qu'il nous faut; nous vous aurons.

Nous sommes un peu éprouvés. Nos petits ont la coqueluche; j'ai beaucoup souffert hier et avant-hier; un mauvais vent souffle. Cependant je me sens de la vie encore. Mon premier volume de l'*Histoire du Peuple d'Israël* paraîtra bien, je crois, en octobre, comme je me l'étais proposé. Nous vous remercions bien, cher ami, de ce que vous avez fait pour Psichari. Il en est très heureux, et nous par conséquent aussi. Quel dommage que vous ne puissiez venir nous voir cette année! Présentez nos meilleurs compliments à madame Paris, et croyez, cher ami, à ma plus vive amitié.

E. RENAN.

A M. Amari.

Perros-Guirec (Côtes-du-Nord), 25 août 1887.

Mon cher ami,

Je reçois votre bonne lettre sur le bord de nos mers hyperborées. Je serai de retour à Paris vers le 10 octobre, et alors je présenterai à l'Académie votre précieux volume. Recevez d'avance mes remerciements.

Nous avons trouvé ici un petit coin, où nous passons l'été fort paisiblement. Si nos trois petits-enfants

n'avaient pas eu à la fois la coqueluche (fléau horrible!), nous pourrions dire que notre saison a été assez bonne. Ma santé va bien maintenant. Mon premier volume de l'*Histoire du Peuple d'Israël* paraîtra en octobre prochain, et presque tout l'ouvrage est esquissé.

Ainsi nos tâches avancent à tous les deux. Nous avons bien travaillé, mon cher Amari, nous avons le droit d'être contents de notre vie. Présentez mes devoirs à madame Amari et à mesdemoiselles vos filles et croyez à ma bien vive amitié.

E. RENAN.

Ma femme me charge de transmettre à ces dames ses plus affectueux compliments.

Au docteur Suquet.

Rosmapamon, près Perros-Guirec (Côtes-du-Nord).

Oh! la bonne nouvelle, très cher ami! Nous vous verrons, nous vous aurons! Je vous jure que nos froides et vertes côtes vous guériront. Nous sommes ici jusque vers le 10 octobre. Quand votre itinéraire sera fixé, nous réglerons le point où Ary ira au-devant de vous. C'est une véritable fête pour nous tous. Nos enfants sont tous ici; je ne peux vous dire quelle a été leur joie au reçu de votre chère lettre. On est ici extrêmement tranquille; voilà de bien bons jours que nous allons nous donner les uns aux autres.

Je n'ai pas ici sous les yeux le réseau des chemins

de fer. Il me semble probable que vous voudrez passer par Paris. De Paris à Lannion, c'est douze heures de chemin de fer. De Lannion ici, c'est une heure de voiture. Considérez, je le répète, notre cher Ary comme étant à votre service. Il ira vous rejoindre où vous voudrez, quand vous voudrez.

Nous sommes très bien, sauf le petit Ernest, qui a en ce moment une petite crise, de caractère indécis, mais qui, nous le croyons, ne dépassera pas la gravité d'une maladie d'enfant. Cela nous occupe, nous préoccupe, mais on nous assure qu'il n'y a nul danger. Je suis bien, je travaille beaucoup sans nulle fatigue.

Dès que vous serez à Marseille ou à Royat, écrivez-nous pour nous dire quand vous vous arriverez. Nous ne bougeons pas d'ici. Votre chambre vous attend.

Venez le plus tôt possible. En Bretagne, le temps se gâte assez vite. Quand viendront les nuages et les brumes d'automne, nous regagnerons Paris tous ensemble. Oh! la bonne année que celle-ci! Nous sommes tous ravis d'avance de cette douce perspective. Croyez à la vive tendresse de tous.

E. RENAN.

*A Édouard Pailleron*¹.

Paris, 21 novembre.

Oh! la jolie pièce que vous avez faite, mon ami!
Quelle charmante soirée vous nous avez fait passer!

1. Communiquée par madame M.-L. Pailleron. Il s'agit de la *Souris*, représentée le 9 novembre 1887.

Transmettez mes remerciements à madame Pail-
leron, qui nous a envoyé le billet, et croyez à ma bien
vive amitié.

E. RENAN.

A la Princesse Mathilde.

Paris, 22 novembre 1887.

Chère princesse,

Quelle histoire, juste ciel! Harrisse vient de me
raconter! Il paraît que je ne sais quelle phrase de mon
Histoire d'Israël vous a déplu, vous a fait croire que
je mettais Napoléon parmi les scélérats. Je proteste
de toutes mes forces. Napoléon, je l'ai toujours dit,
est un des quatre ou cinq grands hommes de l'histoire.
Il a accompli son œuvre extraordinaire avec le *mini-
mum* de crimes que la pauvre humanité exige pour
les grandes réussites. Que si maintenant, il faut
soutenir que c'était un petit saint, une âme délicate,
un homme exquis, oh! je n'en suis plus, pas plus que
je n'étais avec mon ami Taine, quand il soutenait que
c'était un saligaud.

De la hauteur où il faut se placer pour écrire l'his-
toire, on ne voit pas ces mièvreries-là. Je suis confondu
que le prince Napoléon se soit aheurté à un pareil
enfantillage. Croyez-moi, chère princesse, je suis pour
vous et pour le prince, un véritable ami. Je ne cherche
qu'à être content de moi-même. Certes, je voudrais
que ceux qui m'aiment fussent aussi contents de moi.
Si Votre Altesse voulait m'indiquer un moment où

je pourrais lui expliquer tout cela, je suis sûr que je sortirais avec mon pardon.

Je prie Votre Altesse de croire à mes sentiments les plus affectueusement respectueux.

E. RENAN.

A Émile Bergerat.

Paris, 29 février 1888.

Cher monsieur,

Je suis bien touché de votre aimable pensée. J'aurais fort aimé dans un autre temps à faire ce que vous avez la bonté de désirer. Mais hélas! Je vieillis, et je veux finir mon *Israël*. Je ne connais plus de boulevardiers qu'Isaïe et Jérémie. Le commerce de ce dernier m'a rendu misanthrope, pessimiste. Et puis, j'en suis à compter mes heures; car je veux finir *Israël*. Les noms que vous me citez me touchent fort. Croyez à mes regrets et à mes sentiments très affectueusement dévoués.

E. RENAN.

A M. Dumuijs.

Paris, 20 mars 1888.

Monsieur,

Une indisposition prolongée et le désir que j'avais de communiquer le curieux texte dont vous m'avez envoyé l'estampage et la photographie aux savants les plus compétents en la matière m'ont mis un peu

en retard pour vous répondre. Veuillez agréer mes excuses et mes regrets.

L'inscription hébraïque en question ne présente aucune difficulté. Elle est conçue dans les formules ordinaires du XIII^e siècle. Il n'y manque aucune partie; seulement, la première ligne a disparu presque entière. Elle était remplie par les formules initiales et honorifiques que les nombreuses inscriptions qui restent de ce temps permettent de rétablir à peu près.

Voici la transcription du monument :

(ici l'inscription en caractères hébraïques).

1. « (Ci-gît notre maître Rabbi).
2. « Baruch, fils de Rabbeim Juda.
3. « De Mieux qui est parti pour le jardin
4. « d'Eden, le lundi de la section de *Mischpatim*
5. « de l'année 53 du comput du millésime
6. « sixième (Que son âme repose dans la terre des vivants). »

Cette interprétation n'offre absolument aucun doute. M. Joseph Derenbourg et M. Neubauer, à qui j'ai communiqué le document, sont complètement d'accord pour la supputation de la date. Le lundi de la semaine où on lisait à la synagogue la parascha *Mischpatim* répond au 2 février. Les synagogues de France étaient encore, en ce moment, très florissantes. Les grandes expulsions de Juifs eurent lieu dans les premières années du XIV^e siècle. Les cimetières des communautés proscrites durent se trouver alors à l'abandon. A partir de 1310 ou 1315, la pierre a pu être réemployée.

Quelle est la localité dont Rabbi Baruch, ou son père Juda, portait le nom comme une sorte de nom

de famille, à la façon des Juifs de tous les temps ? La transcription à laquelle on est conduit serait *Mieux* ou *Meyeux*, ou *Meyoux*; peut-être *Muis*, qui me rappelle le nom d'un de mes prédécesseurs au Collège de France, le célèbre Muis, qui était d'Orléans. M. Neubauer, qui connaît si à fond la géographie rabbinique de la France, n'a jamais rencontré cette forme; il songerait à Meaux. Mais il s'objecte à lui-même une forme bien plus complète que l'on possède pour la transcription du nom de cette dernière ville. M. Neubauer m'affirme n'avoir jamais rencontré la transcription hébraïque du nom de Meung, ce qui est singulier. Mais j'ai peine à croire que les anciennes consonnes du nom de cette ville se fussent à ce point oblitérées. J'incline pour *Muis*, si, comme je le crois, vous possédez près d'Orléans quelque localité de ce nom.

L'inscription est remarquablement bien gravée, avec les enjolivements de lettres qui étaient alors à la mode. Elle atteste une communauté nombreuse et florissante. Vous trouverez beaucoup de faits de détail sur les Juifs d'Orléans dans le grand travail sur les rabbins français inséré au tome XXVII de l'Histoire littéraire de la France. D'autres paraîtront dans un travail analogue qui fera partie d'un des prochains volumes.

Vous voyez, monsieur, combien l'attention que vous avez donnée à ce monument était justifiée. C'est à vous qu'il appartient d'en tirer les conséquences archéologiques au sujet de la bâtisse où la pierre a été employée. En toute hypothèse, considérez la date du 2 février 1293 comme un point absolument fixe. Je vois, du reste, par votre lettre, que les savants

auxquels l'inscription fut d'abord communiquée étaient arrivés au même résultat.

Veillez agréer, monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués et les plus dévoués.

E. RENAN.

A M. Camille Doucet.

Paris, 22 mars 1888.

Mon cher ami,

Je ne suis réellement pas présentable. Je n'irai pas à la commission. J'ai d'ailleurs vu hier notre ami Taine, et, en présence des ouvrages assez nombreux qui se présentent déjà pour partager un si petit prix, je crois que la vie d'Akbar, tout estimable qu'elle est, vu surtout qu'elle a paru à l'étranger, peut être mise de côté.

Si j'eusse été présent à la séance, j'aurais insisté sur l'inconvénient grave qu'il y aurait, je crois, à couronner la traduction de l'ouvrage de Sybel. Quoi que l'on en dise, c'est toujours bien l'ouvrage traduit que l'on couronne, ou bien il faudrait dans le rapport faire des distinctions entre l'ouvrage et la traduction, ce qui serait fâcheux. Sybel est trop injuste pour la France. Je voudrais bien savoir si jamais à Berlin on couronnerait un ouvrage fait dans le sens français, comme l'Histoire de la Révolution et de l'Empire de M. Thiers. Je crois que l'Académie française est obligée d'être un peu patriote, sans acception de parti.

Croyez à ma bien vive amitié.

E. RENAN.

*A M. Tullo Massarani,
sénateur du royaume d'Italie.*

Paris, 4 avril 1888, Collège de France.

Cher Monsieur,

Je viens de recevoir ces belles pages¹, pleines d'un si noble et si haut sentiment; elles répondent entièrement à ma propre opinion. La rupture entre la France et l'Italie serait le dernier des malheurs. Pour moi, je n'y puis croire. Je me dis sans cesse : « Non! c'est trop horrible; cela n'arrivera pas! » Ces divisions sont entretenues par les politiciens et les marchands; je ne puis croire qu'il dépende de haines basses et intéressées de brouiller ensemble deux grandes nations qui s'estiment et qui s'aiment.

Que vous avez fait une bonne action, mon cher Massarani! Comme il est à désirer que tous les hommes qui aiment le bien s'unissent pour prévenir, autant qu'il est en eux, l'affreux malheur d'une lutte nationale fratricide!

Croyez que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour répandre vos excellents écrits et pour montrer que nous avons, de l'autre côté des monts, des amis ardents, éclairés et sincères. Dites bien à nos amis que rien ne serait plus faux que de juger de l'opinion réelle par le langage étourdi des journaux. Continuez

1. Un article de M. Massarani dans la *Revue Internationale* du 25 mars.

de nous défendre et de soutenir la bonne cause que vous avez prise en main.

Si je peux, au mois de juin, j'irai encore une fois en Italie, à propos du huit centième anniversaire de la fondation de l'université de Bologne; et j'espère que j'aurai ainsi le plaisir de vous serrer la main. Mais ma santé, en ce moment, est fort ébranlée. Ce vilain printemps m'a donné une douleur violente et persistante au bras droit; et c'est pour cela que cette lettre vous est écrite de la main de mon fils, qui vous envoie ses meilleurs compliments et souvenirs.

Merci encore une fois de la joie que vous m'avez faite par vos paroles éloquentes, et croyez bien, mon cher Massarani, à ma vive et tendre affection.

ERNEST RENAN.

A M. Camille Doucet.

Paris, 5 avril 1888.

Cher confrère et ami,

Cette bourrasque prolonge mes maux d'une manière inouïe. Je ne puis encore aller à l'Académie aujourd'hui. Excusez-moi auprès de la commission du prix Langlois. J'ai dit mon avis sur l'opportunité de couronner la traduction de Sybel. Quant à la traduction de l'histoire d'Akbar, je crois qu'il serait juste qu'elle eût quelque chose après la traduction de la relation espagnole. L'histoire d'Akbar, au point de vue philosophique, est d'un rare intérêt; par un phénomène étrange, l'Inde musulmane, qui présente un

si affreux tableau de démoralisation, a eu, au XVI^e siècle, trois empereurs philosophes, trois Marc-Aurèle, qui forment une exception éclatante dans le sein de l'islamisme. Le comte de Noër, l'auteur de l'ouvrage, était une personnalité très attachante, il était le dernier des Augustenbourg, dépouillés par les révolutions, qui, de nos jours, ont changé le sort du Holstein. Il se consolait par l'étude, par les voyages. Sa mort prématurée a fort attristé ses amis, nombreux en France, car notre pays était devenu son pays d'adoption. La traduction faite par M. Bonet-Maury, professeur à la Faculté protestante de Paris, est un travail fort estimable. Notre savant confrère, M. Alfred Maury, y a joint une introduction excellente. Je crois donc ce livre tout à fait digne d'une récompense; on pourrait lui donner un second prix, après le travail de M. de Heredia.

Croyez, cher confrère et ami, à mes sentiments les plus affectueux.

E. RENAN.

A M. Ernest Havet.

Paris, 23 avril 1888.

Cher ami,

J'aurais voulu aller vous serrer la main dans votre douleur. Mon état est encore si chancelant que je ne puis. Croyez à ma profonde sympathie. Madame Havet était une personne si accomplie que je n'essaierai pas de vous consoler. Quel sort est le nôtre! Nous en aller ainsi par lambeaux, voir tomber les

plus chères parties de notre être, avant de disparaître nous-mêmes!

Croyez, cher confrère et ami, à mes plus affectueux sentiments.

E. RENAN.

*A madame Arman de Caillavet*¹.

Paris, 25 avril 1888.

Chère madame,

M. France dit si admirablement les vers que quand il récita l'autre jour la pièce de madame Desbordes-Valmore, je trouvai cette pièce charmante. Aujourd'hui que vous avez la bonté de m'en envoyer une copie de votre main, je la trouve plus adorable encore. J'ai quelquefois l'idée de mettre cette pièce tout à fait exquise dans un volume de *Prières* que je rêverais de faire en vue d'une religion *laïque*, qui n'aura pas, je crois, beaucoup de sectaires. Je pense qu'il faudrait supprimer la dernière strophe, très belle pourtant, mais qui renferme une grosse faute de français et aussi peut-être une confidence trop intime. Vous me direz un jour ce que je dois faire à cet égard.

Permettez-moi de baiser en esprit la main qui a copié ces beaux vers et veuillez agréer l'assurance respectueuse de mes plus vifs remerciements.

E. RENAN.

1. Il s'agit de la pièce débutant par : « *J'irai j'irai porter ma couronne effeuillée* », qui alors ne figurait pas dans les poèmes de madame Desbordes-Valmore. Collection Arthur Meyer.

A la Princesse Julie.

Paris, 28 mai 1888. Collège de France.

Chère princesse,

Que vous êtes bonne et que votre souvenir m'a été au cœur! Hélas! non, je n'irai pas cet été en Italie. Je suis encore très faible, la moindre chose m'abat et les cérémonies publiques sont particulièrement fatigantes pour moi. Ce n'est pas que j'aie dit tout à fait adieu à l'Italie. J'espère la revoir encore, à quelque mois d'octobre, et certes, cette fois-là, j'irai à Mandelâ respirer encore cet air si frais et si pur, pour la santé et le cœur. Cette année, je suis vraiment trop atteint. La fin de ce vilain hiver a été pour moi pleine de misères qui tardent bien à me lâcher. Auriez-vous la bonté, chère princesse, de remercier bien vivement pour moi M. Hébert de la charmante pensée qu'il a eue? Ç'aurait été pour nous une bien grande fête de passer quelques jours près de lui. J'espérais bien aussi voir le prince Napoléon, et certes, entre les motifs qui m'attiraient en Italie, le désir de m'entretenir avec ce grand esprit, l'un des premiers de notre siècle, était un des plus puissants, le principal, j'ose le dire, pour mon cœur. La privation du commerce si doux que j'avais avec cette grande intelligence m'est infiniment pénible et plus qu'à tout autre encore, les lois d'exil me sont amères. Veuillez agréer, etc.

E. RENAN.

*Au Prince Napoléon.*Paris, 1^{er} juin 1888.

Monseigneur,

Je me permets de vous adresser un tirage à part d'un article de notre *Histoire littéraire*, où j'ai cherché à faire revivre un pauvre homme d'il y a six cents ans, qui s'évertua à trouver quelques mots de vérité et ne réussit que très imparfaitement¹. J'avais espéré un moment que je pourrais, en ce mois de juin, présenter mes devoirs à Votre Altesse. Si ma santé me l'avait permis, je serais allé représenter le Collège de France au centenaire de l'université de Bologne, et sûrement, j'aurais fait tous mes efforts pour rejoindre quelque part Votre Altesse, et lui demander la faveur d'un de ces entretiens sur les choses divines et humaines qui m'étaient si chers autrefois. Il m'est resté, de toutes mes épreuves de l'hiver, un grand fond de fatigue; je n'aurais pu faire face à toutes ces cérémonies de gala.

Je ne renonce cependant pas à l'espoir de voir encore l'Italie et Votre Altesse. A quelque mois d'octobre, j'irai chercher, au delà des monts, un peu de ce soleil que la Bretagne me dispense avec parcimonie, et alors, si Votre Altesse veut me le permettre, je goûterai, en dépit de ces tristes lois d'exil, le plaisir que j'avais autrefois de m'entretenir avec un des premiers esprits de mon siècle. Votre supériorité, Mon-

1. *Le livre des secrets aux philosophes ou dialogues de Placide et Timeo*. Histoire littéraire de la France, tome XXV.

seigneur, doit vous consoler des tristesses du temps présent.

Veillez agréer, Monseigneur, l'assurance de mes sentiments les plus respectueux et les plus affectueusement dévoués.

E. RENAN.

*A Antoine*¹.

15 juillet 1888.

Cher monsieur,

La pensée que vous voulez bien me communiquer, venant d'un homme de goût tel que vous êtes, me fait trop d'honneur pour que j'y puisse dire non. J'en suis infiniment flatté, je vous assure, et certes je ne nie pas que souvent je n'aie conçu certaines parties au moins de l'*Abbesse de Jouarre* comme pouvant produire une vive émotion. Voici pourtant mes objections. Médiocrement exécutée, la représentation pourrait tout à fait manquer son effet. La composition ne renferme, à vrai dire, qu'un seul rôle, celui de l'abbesse, rôle long, plein de nuances, exigeant une actrice belle et d'un jeu puissant. A défaut de ces conditions, la simple lecture de l'ouvrage vaut mieux.

Ce qui s'est passé en Italie tient à la volonté d'une seule actrice, madame Duse, personne d'une grande intelligence, qui, ayant lu mon livre, se prit de goût pour le caractère de l'abbesse et voulut absolument le créer. Il paraît qu'elle y réussit d'une façon sur-

1. *Figaro*, 9 septembre 1888. Réimprimée dans les *Mémoires d'Antoine*.

prenante. Avez-vous quelqu'un qui pourrait se charger de cette tâche difficile ?

Je dois dire que l'expérience du petit à-propos que je fis pour l'anniversaire de Victor Hugo, m'a montré que le français tel que je l'écris est pénible à retenir pour la mémoire des acteurs.

Tout se réduit à une question : Avez-vous un sujet pour le rôle de l'abbesse qui, pour une ou deux représentations, voudrait faire un si grand effort ?

Si vous donniez l'*Abbesse* je voudrais qu'elle fût représentée complète, telle qu'elle est imprimée avec ses cinq actes. Je reconnais qu'il est tout à fait contraire aux habitudes du théâtre de prolonger de deux actes une composition dont la partie culminante est au troisième acte ; mais ma pensée est absolument incomplète sans ces deux derniers actes. Ils les omettent à peu près en Italie, mais j'ai peine à me figurer que l'action générale, avec cette suppression, ne soit pas tout à fait boiteuse.

Réfléchissez encore, cher monsieur, votre entreprise est si honorable, l'expérience littéraire que vous vous proposez pourrait être si intéressante que je m'y prêterai de grand cœur. Mais le succès me paraît douteux. Réfléchissez, calculez vos moyens.

Je ne serai de retour à Paris que vers le 10 octobre.

Croyez à mes sentiments les plus affectueusement dévoués.

E. RENAN.

*A M. Mayer Lambert*¹.

Perros-Guirec, Côtes-du-Nord, 31 août 1888.

Cher monsieur Lambert,

Je vois que M. Calmann-Lévy vous a bien expliqué ce dont il s'agirait. Il s'agirait de revoir les chiffres des citations bibliques du second volume de l'*Histoire du Peuple d'Israël*. Puis, il serait opportun de faire subir la même revision à tous les chiffres du premier volume. Cette seconde opération est moins pressée que la première, le tirage revu du premier volume ne devant paraître que dans quelques mois, et le second volume étant sous presse en ce moment pour paraître en octobre.

La nécessité d'une revision de ce genre m'a été révélée par les fautes assez nombreuses qui se sont glissées dans les chiffres des notes du premier volume. Ces fautes tiennent à l'imperfection toujours croissante des procédés de la typographie parisienne et aussi peut-être un peu à l'affaiblissement de ma vue. Pour mettre ma conscience en repos, j'ai désiré qu'une revision très-attentive de tous ces chiffres fût faite par des yeux plus jeunes que les miens et par une personne maniant familièrement la Bible hébraïque. J'ai pensé à vous, cher monsieur Lambert, car tout ce que m'a dit M. Derenbourg et ce que je sais par moi-même m'ont inspiré la plus grande estime

1. Communiquées par M. Mayer Lambert, professeur à l'École des Hautes Études.

pour votre travail philologique. Je vous serai infiniment reconnaissant si vous voulez bien vous charger de ce travail.

Aussitôt que vous m'aurez fait savoir si vous acceptez, je vous enverrai les douze premières feuilles, formant à peu près le tiers du second volume. Ces feuilles sont corrigées et n'attendent plus que les dernières revisions.

Il y a dans les notes plusieurs mots hébreux, que nous faisons composer par l'Imprimerie Nationale. Il s'y est glissé quelques fautes, qu'il faudrait faire corriger à l'Imprimerie Nationale. Il y a aussi quelques additions à faire aux petits clichés envoyés par l'Imprimerie Nationale. Tout cela nécessitera une opération assez compliquée, à laquelle je vous prierai de présider, si vous êtes assez bon pour me prêter la collaboration de votre savoir en ce travail délicat. Je ne serai de retour à Paris que vers le 10 ou 15 octobre; je voudrais qu'à cette date, le bon à tirer fût donné et même le tirage presque achevé.

Pardonnez ma liberté, cher monsieur Lambert, elle vient de la grande estime que j'ai conçue pour vous. Présentez mes meilleurs compliments à M. Derenbourg et veuillez croire à mes sentiments les plus distingués et les plus dévoués.

E. RENAN.

Il est bien entendu qu'il ne s'agit que des citations bibliques. Les autres, je m'en charge. Dès que j'ai quelque doute, je prie M. Berger de vérifier à la Bibliothèque de l'Institut.

A M. Mayer Lambert.

Perros-Guirec, Côtes-du-Nord, 3 septembre 1888.

Cher monsieur Lambert,

Je vous envoie les douze premières feuilles, comprenant le totalité du troisième livre de l'ouvrage (première partie du second volume). Je suis extrêmement heureux que vous veuillez bien vous charger de ce travail de révision. Une des principales causes des erreurs qui se sont glissées dans le premier volume a été une copie qui fut faite chez M. Calmann-Lévy et sur laquelle se fit l'impression. Ces copies intermédiaires sont une terrible source de fautes. Pour le livre III, que je vous envoie, ladite copie a aussi existé. J'ai revu les épreuves sur l'original, mais je n'ose plus beaucoup me fier à mes yeux.

Il va sans le dire que je vous serai également reconnaissant de toutes les remarques que vous voudrez me faire sur le texte même. M. Parfait, chez M. Calmann-Lévy, lit tout l'ouvrage au point de vue de la correction du texte. Il n'y a jamais assez d'yeux pour ces délicates révisions, où, malgré tout le soin qu'on y apporte, il échappe encore tant d'imperfections.

Vous pourriez faire vos corrections à la marge, avec de l'encre rouge. Pour les observations que vous auriez à me faire, vous pouvez les écrire sur des feuilles à part que vous me transmettriez comme lettre. Quand vous aurez terminé le travail de ces douze feuilles, vous les remettrez à M. Calmann-Lévy, qui me les renverra ici. Recommandez-les lui bien, pour qu'il

me les renvoie *recommandées à la poste*, et sans retard. Je vous serai reconnaissant si, au reçu de ces épreuves, vous voulez bien me jeter à la poste une carte postale m'accusant réception.

Faites-vous donner, à la librairie, un exemplaire du premier volume, qui vous mettra au courant des règles typographiques suivies dans tout l'ouvrage.

C'est pour moi une grande sûreté de conscience de savoir la correction de mon livre, à laquelle je tiens tant, entre des mains telles que les vôtres. Croyez, cher monsieur Lambert, à mes sentiments les plus affectueusement dévoués.

E. RENAN.

*A madame Kropotkine*¹.

Perros-Guirec (Côtes-du-Nord), 6 septembre 1888.

Chère madame,

Les documents que vous avez bien voulu me communiquer m'ont vraiment rempli de douleur. La prison employée comme une forme de la peine de mort, c'est là une désolante confusion d'idées, et moi, qui aime beaucoup l'Angleterre, je suis navré qu'une pareille indignité puisse s'y produire. Espérons que le sentiment d'humanité, si profond dans ce pays, mettra bientôt fin à de tels abus. La prison ne doit jamais être une torture. Tous les pays civilisés, d'ailleurs, admettent une différence entre le condamné

1. Minute conservée.

politique et le condamné pour crimes ordinaires. Le condamné politique ne peut être assujéti ni au travail forcé ni à un costume infamant; on ne peut lui refuser de recevoir du dehors des objets destinés à son usage personnel. Je sais qu'il y a des pays où cette distinction ne s'observe guère. Mais ce sont des pays qui n'ont pas le droit de s'appeler civilisés, et que, en tout cas, l'Angleterre ne devrait pas imiter.

Merci, chère madame, de votre communication si instructive. Elle m'a attristé; mais la vérité qui attriste est, comme toute vérité, bonne à savoir.

Veillez croire à mes sentiments respectueux et dévoués.

E. RENAN.

P. S. — Il me revient en souvenir que, sous le règne de Louis-Philippe, un de nos amis¹, maintenant excellent conservateur, fut condamné à huit jours de prison, comme rédacteur en chef d'un journal républicain, dans une petite ville de province. La petite ville n'avait de prison que pour les voleurs. Mon ami ne fut admis à purger sa condamnation que quand on eut construit une aile spéciale pour lui. Cela dura bien un an, à son grand déplaisir. Confondre avec des criminels ceux que les gendarmes appelaient « les messieurs politiques » eût paru une énormité.

1. Probablement M. Hauréau, plus tard directeur de l'Imprimerie Nationale et de l'Institut Thiers.

Au Prince Napoléon.

Rosmapamon, près Perros-Guirec (Côtes-du-Nord),
16 septembre 1888.

Monseigneur,

Je viens tard pour féliciter Votre Altesse d'un événement que tous ses amis ont salué avec bonheur¹. Mais Votre Altesse sait, et veut bien agréer, la nuance particulière du sentiment qui m'unit à Elle. C'est à la fois une rare estime pour un des plus grands esprits de mon siècle, et une juste gratitude pour des services de premier ordre rendus à la cause de l'esprit humain, qui est ma religion, à moi. Les services de cet ordre restent le plus souvent sans récompense. Nous savons un gré infini à l'Italie d'avoir ravivé, par cette haute alliance, les glorieux souvenirs de 1859. Plus que jamais, vous serez, Monseigneur, le bon génie qui, en cette question capitale des rapports de la France et de l'Italie, fera entendre les paroles de raison et de paix. Vous rappellerez le passé à ceux qui l'oublient. Vous plaiderez pour cette pauvre France, toujours occupée à couper l'arbre qu'elle a planté, à piétiner la moisson qu'elle a semée, et que pourtant, on ne cesse pas d'aimer.

Que j'aurais voulu causer avec Votre Altesse des problèmes qui s'accumulent à l'horizon de notre vieille Europe, et que si peu savent comprendre! Que j'en veux aux lois d'exil qui me privent de ce qui était

1. Le mariage de la princesse Lætitia Napoléon avec Amédée de Savoie, duc d'Aoste.

autrefois une de mes plus douces accoutumances!...

Certes, si l'hiver m'amène à chercher un peu de soleil en Italie, je demanderai la permission à Votre Altesse d'aller lui présenter mes devoirs, n'importe où Elle sera. Je vieillis; les jambes sont mauvaises; mais la tête et le cœur sont entiers.

Je prie Votre Altesse de vouloir bien agréer l'expression respectueuse de mes sentiments les plus affectueusement dévoués.

E. RENAN.

*A M. Alhaiza, directeur du théâtre Molière,
à Bruxelles.*

Monsieur,

N'ayant pas écrit *l'Abbesse de Jouarre* en vue de la scène, je me méfie toujours de l'effet qu'elle y peut produire; je me préoccupe surtout de ce qu'a de particulier, au point de vue théâtral, ce rôle presque unique, occupant la scène d'une manière si continue. Le succès obtenu par les représentations en Italie tient au rare talent de madame Duse, qui s'éprit du rôle de l'abbesse à la lecture, et voulut à toute force le créer. Le succès d'une telle représentation dépendra toujours du talent de la personne qui tiendra ce rôle. Si vous croyez réellement posséder les conditions nécessaires pour la réussite, et si, avec votre profonde connaissance du public, vous croyez qu'un nombre suffisant de connaisseurs prendront plaisir à cette tentative, je ne crois vraiment pas pouvoir dire non. Mon sentiment personnel, cependant, pencherait

plutôt du côté des objections. Les habitudes du public en fait de représentations scéniques, sont tellement faites qu'il n'admet guère qu'on puisse s'y soustraire même à titre d'exception. Comme il s'agit d'une matinée littéraire, je voudrais que, si vous donnez suite à votre idée, la représentation se fit conformément au texte imprimé, avec les cinq actes. Le 4^e et le 5^e acte pèchent contre les règles ordinaires du théâtre en développant des situations calmes ou idylliques après le grand moment tragique. Mais ils sont absolument nécessaires pour la pensée morale de mon essai, qui est de montrer la nécessité des conventions sociales, et la façon dont ces conventions se vengent quand on les sacrifie aux entraînements en apparence les plus légitimes. Je remets le jugement de tout cela à votre tact, cher monsieur Alhaiza, pesez bien les difficultés et songez que beaucoup de hardiesses que le livre comporte ne sont pas de mise à la représentation. J'ai été, en tout cas, infiniment touché de votre lettre si aimable.

Veillez croire à mes sentiments les plus distingués et les plus dévoués.

E. RENAN.

A la Princesse Mathilde.

Paris, 6 mars 1889.

Chère princesse,

Quelle contrariété! Ma femme, qui se promettait tant de plaisir pour demain soir de l'invitation que Votre Altesse a bien voulu nous adresser, est prise

depuis avant-hier d'une congestion pulmonaire, très limitée il est vrai, mais avec une journée d'une forte fièvre. Elle est alitée et sûrement ne sera pas remise demain soir. Elle ne veut pas cependant que je sois privé du plaisir dont nous nous étions promis de jouir à nous deux. A moins de complications inattendues, j'aurai l'honneur de me rendre demain à l'aimable invitation de Votre Altesse. J'aurai seulement le vif regret d'être seul. Le médecin nous rassure, mais ces sortes de maladies ont des retours si traîtres que nous ne serons tout à fait sans inquiétude que quand les derniers symptômes auront disparu. Veuillez agréer, chère princesse, l'assurance de mes sentiments les plus respectueusement dévoués.

E. RENAN.

A madame Raffalovich.

Paris, 14 mars 1889.

Chère madame et amie,

Ma femme va mieux; les forces reviennent très lentement; elle aurait grande envie de vous voir. Vous êtes du nombre des amies qui ne fatiguent jamais.

Ma femme voudrait surtout vous parler de la correspondance¹, dont la régularité est fort atteinte par l'état de maladie où elle est. Je la pousse à y

1. Correspondance politique, que madame Renan écrivit dans le *Journal de Saint-Petersbourg* pendant de nombreuses années.

renoncer. L'état de grande fatigue où elle est vient en partie du travail périodique que lui impose cette obligation qui, à quelques égards, lui est fort chère, mais qui l'épuise tout à fait. Nous ne ferons rien sans en avoir causé avec vous ; mais vous êtes une si excellente amie que sûrement vous penserez comme moi qu'il faut soulager notre chère Cornélie de ce fardeau devenu trop lourd.

Je livre cela à vos réflexions, avant que nous en causions à loisir. Croyez toujours à mon affection la plus vive et la plus dévouée.

E. RENAN.

Au Prince Napoléon.

Paris, 3 avril 1889.

Monseigneur,

Que d'émotions, que de joies j'ai éprouvées en lisant ces récits qui ont mis dans un si grand jour le courage et le sang-froid de Votre Altesse¹. Je me suis rappelé le fjord de Drontheim, et tant de circonstances où j'ai vu Votre Altesse déployer une si remarquable présence d'esprit. Il faut la vaillance de Votre Altesse pour n'être pas restée un moment sous le coup d'une épreuve qui a fait frémir tous ceux qui en ont lu les détails. Nous prions Votre Altesse de recevoir à ce sujet nos bien sincères félicitations.

1. Le Prince allant de Belgique en Angleterre le 30 mars 1889, sur la *Comtesse de Flandre*, ce navire fut rencontré par la *Princesse Henriette* allant de Douvres à Ostende.

La santé de ma femme ayant été un peu altérée, je vais la mener faire une petite promenade pendant nos vacances de Pâques. Nous avons choisi Ouchy, sous Lausanne, dont la position sur le lac nous a toujours beaucoup plu. Nous y serons à peu près du 15 au 28 avril.

Certainement, si Votre Altesse, durant cet intervalle de temps, est à Prangins, je lui demanderai la permission d'aller lui présenter mes devoirs. J'aimerais tant à l'entretenir des questions qui se posent en ce moment d'une façon si impérieuse pour notre cher pays!

Veillez agréer, Monseigneur, l'assurance de mes sentiments les plus respectueusement dévoués.

E. RENAN.

Au Père Hyacinthe.

Rosmapamon, près Perros-Guirec (Côtes-du-Nord),
23 septembre 1889.

Cher monsieur,

Votre lettre m'a rempli de joie, car vous savez quelle rare sympathie j'ai pour votre caractère. Je serai de retour à Paris le 8 octobre, nous pourrons alors causer à loisir des importants événements qui se passent, et dont vous me touchez quelques mots.

Comme vous, je me réjouis fort des élections d'il y a huit jours; le triomphe du boulangisme, qui, selon moi, eût entraîné la guerre à courte échéance, eût été la perte de la France.

Je n'ai contribué en rien à faire la République, mais seule à l'heure qu'il est, la République peut nous donner ce qui est l'équivalent d'une dynastie, une stricte et inflexible légalité. Je vous remercie bien vivement des nouvelles que vous voulez bien me donner de Prangins. Le prince Napoléon est pour moi un des premiers esprits de notre temps. Mais quelle triste destinée ! Il semble que le sort ait voulu se venger des dons supérieurs dont il a été pour lui si prodigue en lui enlevant toute possibilité d'en faire usage.

Pour moi, j'aurais voulu depuis longtemps que le prince, renonçant à toute activité politique, et admettant tacitement que le titre napoléonien est périmé au point de vue dynastique, se consacraît à l'histoire, soit en écrivant ses mémoires, soit en composant une histoire du second Empire, que lui seul peut écrire ; seul, en effet, il a les documents et l'impartialité voulus pour cela. Peut-être s'y mettra-t-il, et par moments, je me plais à espérer que nous le verrons un jour en France, sur la foi d'une réconciliation loyale, causant avec ses amis philosophes des souvenirs de sa vie agitée. Ce sont probablement des rêves. Comme vous, je pense que la situation de notre pauvre patrie, bien qu'améliorée, laisse place encore à de terribles appréhensions.

Je ne sais si nos théodicées coïncident ; ce qu'il y a de sûr, c'est que vous avez fait de grands sacrifices à la vérité, et si j'ai quelque droit à parler au nom de Jésus, j'oserai dire qu'il n'a pas, de notre temps, de disciple plus authentique que vous.

Croyez à mon affection la plus dévouée.

E. RENAN.

*A M. Bonnetain, du Figaro*¹.

Paris, 20 mars 1890.

Cher monsieur,

Vous êtes bien bon de vous souvenir d'*Emma Cosilis*. Samedi, ce serait trop tôt; je n'aurais pas le temps de lire les épreuves. Est-ce que vous pensez que ce long morceau pourrait tenir en un seul numéro? J'ai quelquefois songé que, pour soulager ce qu'aurait d'insolite cette longue homélie pieuse au milieu d'une littérature moins austère, on pourrait le donner le samedi de la semaine sainte, le 5 avril, et lui donner comme titre : *Cierge pascal*, titre qui serait amené par quelques lignes de douce plaisanterie qui vous seraient adressées et que nous mettrions en tête. Cela expliquerait aussi, vaille que vaille, comment le morceau se continuerait durant deux semaines, ce qui n'est pas, je crois, dans vos habitudes.

Veillez croire à mes sentiments les plus affectueusement dévoués.

E. RENAN.

*A M. Stephen Pichon*².

Paris, 10 novembre 1890.

Cher monsieur Pichon,

Vous me demandez si j'approuve votre idée de rendre un hommage public à Garibaldi?

1. Communiquée par M. Gustave Geoffroy.
2. Minute conservée.

Oui certes. Quand la France était abandonnée du monde entier et que les politiciens, regardant son agonie, lui disaient : « Toi qui sauves les autres, sauve-toi toi-même maintenant », un seul homme, oubliant sa vieillesse, oubliant ses blessures, oubliant Mentana, un seul se leva et vint risquer sa vie pour une cause évidemment perdue. Élevez une statue à cet homme-là; son cas est rare. Au milieu de l'ingratitude universelle, il eut du cœur.

Croyez à mes sentiments les plus affectueusement dévoués.

E. RENAN.

A M. J. Morand, de Lannion¹.

Paris, 26 novembre 1890.

Ah! mon cher cousin, que je vous sais gré de vous indigner pour moi, en ce temps de mensonges, de comérages et de faux racontars! Tous les récits de M. de Goncourt, sur des dîners dont il n'avait aucun droit de se faire l'historiographe, sont de complètes transformations de la vérité. Il n'a pas compris, et nous attribue ce que son esprit, fermé à toute idée générale, lui a fait croire entendre. En ce qui me concerne, je proteste de toutes mes forces contre ce triste reportage. Quand je veux dire ma pensée sur le temps présent, je la dis toujours avec ma signature dans la *Revue des Deux Mondes* ou dans le *Journal des*

1. Publiée dans le *Lannionnais*, 30 novembre 1890; *Journal des Débats*, 6 décembre 1890.

Débats ou dans mes volumes, tous publiés chez MM. Calmann-Lévy. Je ne reconnais pas ailleurs l'expression authentique de ma pensée.

Vous me dites qu'il y a des masses d'histoires apocryphes auxquelles j'aurais dû également opposer des dénégations. Ah! mon pauvre ami, certainement, mais alors ma vie entière y aurait passé. Si depuis 1863, date de la publication de la *Vie de Jésus*, je m'étais mis à répondre à toutes les balivernes qu'on a dites sur mon compte, je n'aurais pas encore fini.

Ma philosophie est la vieille philosophie lannionnaise, maintenant, je crois, un peu changée, philosophie passablement rieuse, pétrie d'ironie et de bonne humeur.

J'ai pour principe que le radotage des sots ne tire pas à conséquence; l'avenir n'en croira pas un mot, et s'il y croit, ma foi! le nombre des erreurs auxquelles notre pauvre espèce semble condamnée est si énorme, qu'une de plus ou de moins ne signifie pas grand' chose.

Voilà la philosophie qui me tient en joie, surtout quand je garde encore, comme dans le moment présent, l'influence salutaire de trois bons mois passés dans notre cher pays.

Dites donc à ces bonnes gens qui veulent absolument savoir sur moi des choses abominables: « On ne vous croira pas, beau sire! » Je vous autorise, du reste, à donner à ces lignes toute la publicité que vous jugerez à propos.

Croyez, etc.

E. RENAN.

*A M. Réveillez*¹.

Paris, 9 février 1891.

Monsieur,

Rien de plus justifié que votre admiration pour Daunou, et je serai fier d'être appelé en témoignage dans une si bonne cause. A l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et au Collège de France, Daunou a laissé un souvenir vénéré. Je n'ai pu le connaître, mais M. Victor Le Clerc, mon maître, me parlait souvent de lui et m'a inspiré le plus profond respect pour ce grand et beau caractère. L'inébranlable fermeté de Daunou dans ses principes libéraux, son courage, son assiduité aux recherches savantes dans les plus mauvais jours de la Révolution, sont d'admirables leçons à proposer aux générations timides que le moindre nuage trouble. Louez sans réserve ce grand homme, c'était un esprit droit et ferme, et c'était surtout un incomparable citoyen.

Veillez croire, etc.

E. RENAN.

A M. de Gubernatis.

Paris, 15 février 1891.

Mon cher ami,

Que je suis fier que mon nom soit écrit en tête de ce beau livre, œuvre d'un grand esprit et d'un noble cœur!

1. M. Réveillez avait fait une conférence à Boulogne-sur-Mer sur Daunou. Publiée dans la *France du Nord*, 25 février 1891.

Cette voix sympathique, nous venant de notre vieille Italie, toujours chère, nous a été bien douce à entendre. Pauvre France! il faut lui beaucoup pardonner, car elle a beaucoup aimé. Ses incohérences, ses contradictions, venant des deux nations qui se heurtent dans son sein, semblent s'atténuer; la paix semble se faire en elle. Merci de vos bonnes paroles! Vous avez prouvé que l'intuition profonde du passé est la meilleure condition pour comprendre le présent, et que le vrai savant est le vrai politique. Je vous félicite donc, cher ami, de votre bonne et belle action. Dites à tous nos amis d'Italie que je garde le plus précieux souvenir des jours que j'ai passés parmi eux; pensez à moi quand vous ferez la promenade des Colli, et croyez à mes sentiments les plus affectueusement dévoués.

E. RENAN.

Ma femme me charge de la rappeler au souvenir de madame de Gubernatis, à laquelle je vous prie de présenter tous mes respects.

A la Princesse Mathilde.

Paris, 18 mars 1891.

Chère princesse,

Quelle part je prends à votre douleur! Combien je me sens atteint au cœur par la mort de l'homme éminent qui vient d'être enlevé à notre affection! Quelle grande âme! Quel grand esprit! A une foule de moments, je vivais en vue de lui, en pensant à lui.

Une moitié de moi-même descend avec lui au tombeau.

C'est plus tard qu'on verra combien l'action du prince Napoléon en notre siècle a été profonde et souvent décisive. Mon opinion est que, presque toujours, il fut le bon génie qui conseille le bien et n'est pas responsable des fautes. Mais combien, à cette heure solennelle de la mort, il est téméraire de parler d'infailibilité! Le prince Napoléon put se tromper, mais si cela lui arriva, ce fut par hauteur de nature et par l'entraînement d'une généreuse pensée. La France reconnaîtra un jour que jamais cœur ne battit plus à l'unisson avec le sien. Quel précieux souvenir je garde de ces heures où son feu intérieur s'épanchait en une conversation enivrante!

Sa sincérité, son amour de la vérité, sa rare sagacité m'enchantaient. La dure loi de l'exil rendait pour moi bien clairsemées ces journées de bonheur. Mais songer que je ne le verrai plus : voilà ce qui est cruel, ce qui me déchire le cœur. Revenez vite, chère princesse, pour que nous puissions parler de lui, pour que je sache de vous tant de choses que je voudrais entendre sur cette grande et sublime mort!

Un destin étrange a voulu que le moment de notre mort fût le plus important de notre vie; et ce devoir suprême, nous l'accomplissons au milieu des tortures du corps et de l'anéantissement de nos forces. Le prince a vraiment montré qu'une grande âme est maîtresse des organes qui la servent. Les récits de cette noble fin ont enlevé le public; l'admiration a été universelle. Mon Dieu! quelle énigme que celle de notre passage ici-bas! Si quelque chose doit nous rassurer

sur la fragilité de notre sort, c'est la vue de ces illustres exemples de courage et de fermeté.

Veillez croire, chère princesse, aux sentiments de haute sympathie avec lesquels nous avons suivi Votre Altesse, dans ces semaines d'angoisse; ma femme se joint à moi pour vous présenter l'hommage du plus profond respect.

E. RENAN.

A la Princesse Julie.

Paris, 18 mars 1891.

Chère princesse,

Quelle douleur doit être la vôtre, et comme nous la partageons! L'âme du prince Napoléon était si haute, son esprit si éblouissant qu'on n'a pu le connaître sans l'admirer. Pour moi, je l'aimais profondément; je pensais sans cesse à lui; j'écrivais souvent en vue de lui. Ah! quel sort est le nôtre, chère princesse! Quelle fragilité! Quel besoin nous avons, pour nous soutenir, de songer à ces grands exemples de fermeté et de courage stoïque! La noble protestation du prince contre la mort a ici transporté d'admiration tous les esprits impartiaux. Cette lutte a été un des plus beaux spectacles moraux de notre temps. Pauvre prince! Son souvenir, chère princesse, sera un lien de plus entre nous. L'histoire sera plus juste que le présent envers cette grande mémoire. Que de fois, ma femme et moi, nous avons pensé à vous, durant ces tristes semaines! Ne doutez jamais, chère princesse, des sentiments que nous avons pour vous. Veillez

nous rappeler au souvenir du marquis Roccagiovine, et agréer l'assurance de ma respectueuse amitié.

E. RENAN.

*A M. Henry Houssaye*¹.

Perros-Guirec (Côtes-du-Nord), 28 septembre 1891.

Cher ami,

Ce n'est pas mon grand-père, c'est mon père qui, avec quelques amis, arbora le drapeau tricolore. Ce jour-là, il rentra tard et dit à ma mère : « Demain, lève-toi de bonne heure, tu verras quelque chose de nouveau. » Il la mena, en effet, le lendemain, dans notre petit jardin, d'où on voyait la tour. Le prénom de mon père était Philibert.

Bien des fois, certes, nous vous avons regretté, et nous espérons bien que quelque bon vent vous amènera un jour dans nos parages. Présentez mes respects à madame Houssaye, et croyez à ma meilleure amitié.

E. RENAN.

A Max Müller.

Paris, 5 mai 1892.

Mon cher ami,

Voici ma situation, celle de la Société asiatique et celle d'un bon nombre de savants français relative-

1. *Bulletin du bibliophile*, 1^{er} janvier 1927.

ment aux congrès. Quand les congrès d'orientalistes commencèrent à Paris, Mohl et moi nous décidâmes d'y rester tout à fait étrangers et nous fîmes adopter le même parti par la Société asiatique. Nous prévoyions des zizanies, des rivalités, et il faut avouer que cette fois, nous fûmes assez prophètes. Nous infléchîmes un peu la rigueur de notre jugement dans les années suivantes, quand nous vîmes ces congrès prendre à l'étranger un sérieux qu'ils n'avaient pas dans leur première institution. Mais ce qui s'est passé depuis deux ou trois ans a remis en valeur toutes mes objections. Plus que jamais depuis deux ou trois ans, j'ai résolu de me tenir en dehors des congrès; j'ai conseillé à la Société asiatique d'en faire autant; par une décision expresse, la Société asiatique a résolu de ne plus participer à aucun congrès.

Je sais qu'un congrès présidé par vous évitera les inconvénients où les autres sont tombés. Ce serait une grande joie pour moi de figurer dans une solennité scientifique à côté de mon vieil ami d'il y a quarante ans, et de me joindre à lui pour présenter nos recherches au public avec l'autorité dont elles ont besoin, mais je ne peux vraiment changer d'avis sur une question de principes que j'ai vingt fois allégués à la Société asiatique dans ces derniers temps. Les congrès valent ce que valent ceux qui les président : c'est dire que celui qui se tiendra à Londres en septembre sera excellent. Nous bénéficierons de ses résultats; mais nous n'avons pu éviter des inconvénients extrêmement graves qu'en adoptant une règle générale, dont nous ne pouvons maintenant nous départir. Je ne puis donc à un degré quelconque donner ma participation à

aucun congrès. Je regrette fort que cette circonstance m'empêche de prendre part à une réunion à laquelle vous saurez, j'en suis sûr, donner un caractère si hautement scientifique.

J'ai eu un hiver abominable, par suite des névralgies consécutives à un zona qui me tiennent dans les tortures depuis quatre mois. Je commence à entrevoir la fin de mon enfer; mais vraiment, voilà la pire des épreuves auxquelles l'Éternel ait mis la patience des pauvres humains.

Présentez mes hommages à madame Max Müller à qui ma femme se rappelle bien affectueusement. Croyez à ma bien vive amitié.

E. RENAN.

*A Philippe Berger*¹.

21 août 1892.

Cher monsieur Berger,

Que je vous remercie de votre très-intéressante communication sur les inscriptions de Sindjerli. Vous savez depuis combien de temps je suis affriandé.

Je ne vais guère bien encore. Cette névralgie est vraiment indéracinable; elle trouble toutes les fonctions; elle me fatigue et m'affaiblit. Je puis travailler dans une certaine mesure à mon quatrième volume d'Israël; mais que de temps perdu! Plaignez-moi, voilà de tristes vacances.

Je suis si mal que je n'ose vous renouveler l'invi-

1. Publiée dans *Renan intime, La Revue*, 1903.

tation que je vous avais adressée de venir nous voir avec madame Berger. Je n'ai pas besoin de vous dire quelle joie ce serait pour moi de vous voir, mais je ne suis plus en situation d'inviter. Il y a des jours où la mauvaise influence se porte sur la voix ; et ces jours-là, je ne puis dire un mot. Depuis mon séjour ici, je n'ai vraiment pas fait un pas ; je ne sors qu'en voiture. Vous êtes si indulgent, que vous passeriez sur tout cela. Je ne puis cependant manquer à mes devoirs de maître de maison au point de vous inviter à venir sous un toit aussi attristé.

Le fatal mauvais œil qui me tient cloué peut disparaître d'un moment à l'autre, alors aussi nous serions enchantés de vous voir. Je vous écrirais sur-le-champ si cela arrivait, et je ne suis pas sans l'espérer un peu. Tous ces messieurs n'ont qu'une consolation à me donner, c'est qu'on n'est jamais mort de la névralgie du zona. Gardez-moi donc quelque bonne place pour ce cas de guérison, et si quelque matin vous recevez une lettre vous annonçant que cet odieux crampon a lâché prise, venez vite tous deux.

Je suis heureux de ce que vous me dites des progrès du *Corpus*. Il est capital que ce volume soit enlevé le plus tôt possible. Et puis, allons au plus sûr : travaillons pendant que nous sommes jeunes. La vieillesse ! O cher monsieur Berger, ne vieillissez pas, ne vieillissez pas ! Présentez mes devoirs à madame Berger, et croyez à ma meilleure amitié.

E. RENAN.

FIN

INDEX

DES NOMS PROPRES ET DES NOMS GÉOGRAPHIQUES CONTENUS DANS LES DEUX VOLUMES

A

- ABEL, I, 235.
ABÉLARD, I, 24, 26, 40, 170.
ABERDEEN, I, 327.
ABIGAÏL, I, 101.
ABOU-TALIB, I, 109.
ABRAHAM, I, 110.
ABYDOS, II, 229.
ACADÉMIE (Beaux-Arts), I, 236.
II, 56.
ACADÉMIE (française), I, 80,
205, 236; II, 154, 155, 156,
157, 167, 171, 181, 224, 281,
292, 312, 317, 327.
ACADÉMIE (Inscriptions), I, 10,
12, 20, 21, 22, 37, 39, 94,
118, 122, 137, 138, 140, 141,
155, 186, 187, 199, 206, 207,
223, 226, 236, 266, 280, 282,
322, 323, 352, 353, 373; II,
20, 25, 31, 35, 42, 47, 69,
101, 127, 141, 179, 193, 195,
208, 211, 220, 231, 232, 247,
254, 271, 292, 316, 317, 318,
349.
ACADÉMIE (sciences), I, 236, 294.
ACADÉMIE (sciences morales),
I, 236.
ACHIS, I, 101.
ACKERMANN (Mme), II, 182.
ACTES ÉBIONITES, II, 10.
ACTES (des apôtres), II, 10.
ADAM, I, 25.
ADONIAS, I, 101.
ADONIS, I, 198.
ADRIATIQUE, II, 172.
ADRIEN, II, 96, 178.
AELIUS ARISTIDE, I, 292.
AFRIQUE, II, 210.
AGOBARD II, 271.
AGOULT (Mme d'), I, 103, 104,
280.
AGRIGENTE, II, 78.
AIGNAN (maitre), II, 315.
AÏN-ZARKA, II, 225.

- AIX, II, 138, 139, 170, 175, 177, 178, 238.
- AJACCIO, I, 269; II, 86, 122.
- AKBAR, II, 325, 327.
- AKOURA, II, 289.
- ALBANO, II, 214.
- ALBERT (Prince), II, 106, 119, 128.
- ALCMÈNE, I, 38.
- ALCUIN, I, 40.
- ALEXANDRE DUMAS, II, 290, 291.
- ALEXANDRE VIII, I, 26.
- ALEXANDRETTE, I, 262.
- ALEXANDRIE (Égypte), II, 222.
- ALEXANDRIE-LA-PAILLE, I, 38.
- ALEXANDRIE (Italie), II, 138.
- ALGER, I, 142; II, 180, 219.
- ALGÉRIE, II, 235.
- ALHAIZA, II, 340.
- ALI, I, 109.
- ALLEMAGNE, I, 11, 93, 96, 98, 120, 276, 277, 317, 320, 341, 344; II, 72, 117, 141, 142, 156, 169, 302, 304.
- ALPES, I, 23, 27.
- ALPES SCANDINAVES, I, 324.
- ALSACE, I, 356; II, 98.
- ALTONA, I, 76.
- AMALFI, II, 110, 111, 112, 116.
- AMARI (M.), I, 174, 209, 226, 228, 250, 270, 337, 352; II, 35, 42, 46, 47, 52, 65, 73, 76, 78, 85, 100, 102, 103, 130, 132, 140, 144, 164, 165, 167; 172, 186, 192, 199, 208, 219, 223, 233, 238, 247, 309, 310, 318.
- AMARI (Mme), II, 36, 37, 42, 47, 48, 49, 53, 66, 74, 75, 86, 101, 103, 132, 142, 144, 165, 169, 186, 187, 193, 194, 211, 220, 222, 234, 249, 319.
- AMARI (Mlles), I, 1.
- AMPHITRYON, I, 38.
- AMRIT, I, 196, 220.
- AMSCHIT, I, 179, 181, 182, 187; II, 188, 242, 283, 289.
- AMSTERDAM, I, 76.
- ANAXAGORE, I, 78.
- ANCONA (d'), I, 174; II, 191.
- ANCÔNE, II, 111.
- ANGIOLETTO DE MINOTI, I, 175.
- ANGLETERRE, I, 127, 173, 221, 243, 276, 339, 350; II, 62, 131, 193, 195, 198, 234, 235, 237, 239, 244, 286, 287, 302, 337, 338, 343.
- ANIO, II, 23.
- ANNECY, II, 137, 138, 139, 213, 214, 221, 228, 232, 234, 237, 238.
- ANTIOCHE, I, 262; II, 9.
- ANTECHRIST, I, 27.
- ANTOINE, II, 332.
- ANTONIN, II, 96, 178.
- ANTONIUS, I, 264.
- APENNIN, II, 114, 136.
- APHACA, II, 289.
- APHRODISIAS, I, 266.
- APOCALYPSE, I, 353; II, 15, 16, 20, 253.
- ARABES, I, 9, 27; II, 36, 275.
- ARABI-PACHA, II, 234, 235.
- ARCACHON, I, 275, 315.
- ARNAULD DE BRESCIA, I, 40.
- ARÈNES I, 321.
- ARÉTÉE, I, 292.
- ARIEU, I, 101.
- ARISTANO, II, 164.
- ARMAN DE CAILLAVET (Mme), II, 329.
- ARYEN, I, 146, 167, 168.
- ASCOLI, II, 127, 164, 262.

- ASIE, I, 262; II, 99.
 ASIE MINEURE, I, 265, 268, 292.
 ASSISE, II, 81.
 ASTARTÉ, II, 52.
 ATHÈNES, I, 186, 259, 260, 261, 262, 265, 266, 272, 363, 366; II, 80.
 AUBÉ (B.), I, 312.
 AUBRYET (Xavier), I, 173.
 AUGUSTE, I, 278.
 AUGUSTE COMTE, II, 225.
 AUGUSTENBOURG, II, 328.
 AUGUSTIN THIERRY, I, 118, 120.
 AUMALE (duc d'), II, 135.
 AUTRICHE, I, 276; II, 84.
 AVÈNE (d'), I, 305.
 AVENTIN, I, 31.
 AVERROÈS, I, 9, 26, 27, 33, 37, 55, 56, 59, 60, 61, 63, 67, 69, 175, 176.
 AVEZOU, I, 16.
 AVRIL (d'), I, 119.
- B**
- BABEL, II, 288.
 BABELON (Jean), I, 281.
 BABYLONE, I, 56, 169.
 BAIA, I, 17, 30.
 BAILLÈS (J.), I, 67.
 BALAAM, I, 382.
 BÂLE, II, 135.
 BANDINI, I, 26.
 BAPST, II, 122, 123.
 BARBEY D'AUREVILLY, I, 241.
 BARBIER DE MEYNARD, II, 213, 278, 315.
 — (Mme), II, 317.
 BARDJEL-HAWÉ, I, 194.
 BARI, II, 237.
- BARNE, II, 153.
 BARNI, I, 52.
 BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE, I, 9; II, 114, 206.
 BASSET, II, 219.
 BAUDRY (Frédéric), I, 218, 219.
 BAUFF, I, 327.
 BAUR (Chr.), II, 170.
 BAVIÈRE, II, 303, 304.
 BÂVILLE, I, 374.
 BAZOUGES (Francis), I, 298.
 BEACONSFIELD (Lord), II, 193.
 BEAUFORT (G^{al} de), I, 181.
 BEAULIEU, II, 257.
 BÉCLARDUS, I, 26.
 BELGIQUE, I, 65; II, 257, 343.
 BELLEY, I, 35.
 BELLEVUE, II, 274, 276, 277, 278, 279, 280, 282, 284, 287, 296.
 BELLI, II, 51, 84.
 BENEDETTI (Salvatore de), II, 191.
 BÉNÉDICTINS, I, 18, 25.
 BENI KEDEM, I, 145.
 BENOIT XIV, II, 43.
 BENTIVOGLIO (Comte), I, 176, 179, 182, 187.
 BENVENUTO, I, 175.
 BÉRANGER, I, 382.
 BERBÈRES, I, 143.
 BERGER (Ph.), II, 166, 315, 316, 335, 355, 356.
 — (Mme), II, 356.
 BERGERAT (E.), II, 322.
 BERGMANN, I, 139, 166, 206, 297.
 BERGOLIUM, I, 38.
 BERLIN, I, 146, 155; II, 212, 325.
 BERSEKERS, II, 282.
 BERSOT, I, 29, 49, 51, 61, 63.

- 67, 73, 74, 79, 88, 125, 239, 248, 307, 315, 316.
- BERTHELOT, I, 1, 129, 235, 237, 250, 257, 315, 316, 346; II, 6, 79, 88, 143, 238, 250, 305, 306.
- BERTIN (Édouard), I, 273, 274, 304, 328, 329.
- BERTRAND (Alex.), II, 270.
- BETHSABÉE, I, 101.
- BEUGNOT, I, 265.
- BEYROUGH, I, 1, 76, 180, 181, 189, 192, 194, 198, 257, 260, 279, 291; II, 58, 59, 142, 214, 218, 221, 230, 235, 256, 258, 283, 285, 287.
- BHAMDOUN, II, 295.
- BIBLE, I, 55, 115, 225, 334.
- BIBLIOTHÈQUE (Ambrosienne), I, 37.
- (Brera), I, 37, 38.
- (Laurentienne), I, 26, 27, 176.
- (Mazarine), I, 294.
- (Nationale), I, II, 3, 43, 49, 54, 67, 94, 166, 176, 279, 309, 313.
- (San Gregorio), I, 34.
- (Versailles), I, 29.
- BIEDERMANN, II, 95.
- BIOT, I, 151.
- BISMARCK, II, 108, 199, 235.
- BLAIZOT, I, 42.
- BLAU, II, 52.
- BOBBIO, I, 34, 35.
- BOCHER, II, 281.
- BOISSIER (G.), II, 281, 289.
- BOLOGNE, I, 34, 39; II, 134, 185, 327, 331.
- BOMMART, I, 218.
- BONAPARTE (famille), I, I, 367; II, 50, 87, 122.
- BONAPARTE (Napoléon-Charles), II, 86, 87, 88.
- BONET-MAURY, II, 328.
- BONGHI, II, 74, 80, 81, 91, 107, 113, 132.
- BONN, I, 320.
- BONNET (Jules), I, 128, 170.
- BONNETAIN (Paul), II, 346.
- BOPP, I, 127.
- BOSA, II, 164.
- BORDEAUX, I, 212, 339, 342.
- BOSSUET, I, 14, 116, 117, 332.
- BOUCHES-DU-RHÔNE, II, 145, 147, 150, 161.
- BOULAQ (Musée de), I, 258.
- BOULOGNE-SUR-MER, II, 349.
- BOURBONS, II, 298.
- BOURGOING (de), II, 32.
- BOUTERON (M.), I, II.
- BOWRING (John), I, 236, 242.
- BRACHET (A.), II, 106.
- BRÉAL, I, 146, 339, 372; II, 62, 104, 127, 130, 195.
- BRESCIA, I, 34, 39.
- BRETAGNE, I, 233, 330, 337, 338; II, 25, 267, 277, 280, 290, 294, 296, 299, 305, 230, 331.
- BRIDES, II, 214.
- BROCKHAUS, I, 95, 98, 99.
- BROGLIE (Albert de), I, 249; II, 50, 60, 281.
- BRUXELLES, I, 287, 340.
- BUFFET, II, 72, 92.
- BULOZ (François), I, 82, 83, 100, 128, 139, 259, 260.
- BUNSEN (de), I, 91, 92, 96, 126.
- (Émile), I, 372.
- BURNOUF (Eug.), I, 140, 237.
- BUSCH, II, 199.
- BUSCHMANN, I, 155.
- BYBLOS, I, 198; II, 188, 223.

C

- CADENABBIA, II, 200.
 CADMUS, II, 199.
 CAGLIARI, II, 164, 165, 168, 173, 249.
 CAHEN, I, 58, 67.
 CAIUS, II, 9.
 CAKYA MOUNI, I, 232.
 CAMPANA (Musée), I, 198.
 CAMPO-SANTO, I, 27.
 CANINI (M. A.), II, 224.
 CANTALUPO, I, 348, 358; II, 17, 22, 31, 32, 45, 56, 91.
 CANON DE MURATORI, II, 9.
 CAP NORD, I, 325.
 CARA, II, 164.
 CARDIGAN, II, 62.
 CARMEL, I, 190; II, 206.
 CARO, II, 317.
 CARNAVALET (Musée), I, 7, 207.
 CARTHAGE, II, 167.
 CARVALHO (Herculano de), I, 137, 138.
 CASAMICCIOLA, II, 80, 112.
 CASSANDRE, II, 311.
 CASTELAR, II, 179.
 CASTELLANI, II, 101.
 CATALOGNE, I, 380.
 CATON, I, 193.
 CAUSSIN DE PERCEVAL, I, 123, 337.
 CAVA (la), II, 112, 114, 115, 116.
 CAVOUR (cercle), II, 24.
 CAZAUX (Mlle), I, 242.
 CÉCILE, I, 37.
 CEFALÛ, II, 91.
 CHALDÉENS, I, 78, 147.
 CHALLEMEL-LACOUR, I, 250; II, 148.
 CHAMBORD (comte de), I, 45; II, 60.
 CHAMPAGNE, II, 312.
 CHANNING, I, 83, 84.
 CHANTILLY, I, 59, 288.
 CHAPLAIN (Clément), II, 70.
 CHARAVAY, I, 19, 205, 232, 292.
 CHARLES V, II, 317.
 CHARLOTTE (Princesse), I, 269; II, 222.
 CHATILLON, I, 337.
 CHAUVEAU, II, 143.
 CHAVÉE, I, 226.
 CHERBULIEZ (V.), I, 293; II, 281.
 CHERRIER (de), I, 337.
 CHEVALIER (Michel), I, 218.
 CHEYLANE (la), II, 267, 268.
 CHINE, I, 79, 121, 238.
 CHISLEHURST, II, 37, 51.
 CHRIST, I, 110, 196, 212, 225, 251.
 CHRISTINE (de Suède), I, 26.
 CHRYSIPPE, II, 241, 246.
 CICÉRON, II, 241, 246.
 CIRCÉ, II, 82.
 CLAMECY, I, 43.
 CLAUDE BERNARD, I, 237; II, 143, 154, 155.
 CLAYE, I, 290.
 CLEMENCEAU, II, 262.
 CLÉMENT ROMAIN, II, 9.
 CLERMONT-GANNEAU, II, 173, 207, 243.
 CLOTILDE (Princesse), I, 357, 359, 362; II, 23, 25, 34.
 COGNAT (abbé), II, 240.
 COIGNET (Mme), I, 295.
 COLBERT, I, 182, 192, 194.
 COLENZO, I, 221.
 COLISÉE, II, 119.
 COLLÈGE DE FRANCE, I, 33, 43, 130, 133, 199, 200, 206, 210, 211, 216, 223, 224, 248, 257,

- 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 350; II, 26, 53, 96, 158, 140, 220, 256, 259, 285, 296, 303, 324, 326, 330, 331, 349.
- COLLET (Joseph), I, 243.
- COLMAR, I, 161.
- COLONNA DE SCIARRA, II, 298.
- COLOSSES, I, 266.
- CÔME, II, 200.
- CONCIERGERIE, II, 241.
- CONCORDAT, I, 303; II, 197.
- CONSIDÉRANT, I, 295.
- CONSTANCE, II, 43.
- CONSTANTINOPLE, I, 57, 266, 267, 325; II, 20, 219, 289, 233.
- CONVENTION, II, 244.
- COQUEREL (Athanasé), I, 87, 172, 212, 243.
- CORAN, I, 55, 110, 380.
- CORDICI, II, 52.
- CORDIER (Henri), II, 207.
- CORFOU, II, 172, 173, 184, 186.
- CORINTHE, I, 262, 266, 268.
- CORINTHIENS, I, 313.
- CORNU (Hortense), I, 267, 277, 314, 349; II, 32, 45, 51, 56, 72, 76.
- (M.), I, 314, 349.
- COSMOS, I, 12.
- COSSURA, II, 168.
- CORSE, II, 113.
- CÔTES-DU-NORD, II, 25, 62, 296, 313, 315, 318, 319, 334, 336, 337, 339, 344, 353.
- COUILLY, I, 310.
- COUSIN (Victor), I, 9, 15, 23, 139, 170, 196, 239.
- CRÉCY-SUR-OURCQ, I, 310.
- CRÉMONINI, I, 27, 28.
- CRIMÉE, II, 209.
- CUMONT (vicomte de), II, 58.
- CURCI (Père), II, 131, 133.
- CURETON, I, 93, 94, 112, 113, 114, 146, 225.
- CYRÉNAÏQUE, II, 210.
- CYRUS, I, 56.

D

- DALMATIE, II, 173, 184, 186.
- DAMAS, II, 287.
- DAN, I, 190.
- DANIEL, I, 55, 56.
- DANTE, I, 175, 176, 339.
- DARBYSHIRE, II, 178, 179, 180.
- DARESTE, II, 143.
- DAREMBERG (Charles), I, 13, 16, 19, 32, 37, 129, 292.
- (Mme), I, 23.
- DARMESTETER, II, 195.
- DARMSTADT, I, 317.
- DAUNOU, II, 349.
- DAUPHINÉ, II, 113.
- DAVID, I, 100, 101, 102.
- DEFRÉMERY, II, 62.
- DEHÉRAIN, I, II.
- DELAUNAY, II, 254.
- DÉMOCRITE, I, 78.
- DENYS DE CORINTHE, II, 9.
- DERENBOURG (J.), I, 97, 315; II, 47, 62, 323, 334, 335.
- DESCARTES, I, 15.
- DESCHANEL (Émile), I, 18, 30; II, 263, 280, 318.
- (Mme), II, 281.
- DESCHANEL (Paul), II, 258, 260.
- (Mme), II, 181, 258.
- DETOURBEY (Jean), I, 233.
- DIGENCE, II, 23.
- DIMNA, I, 266.
- DINARD, I, 238, 242.

- DIVINE COMÉDIE, I, 175.
 DJEBEL, I, 181, 185, 186, 193;
 II, 187, 188, 206, 243.
 — (Semar), I, 185, 186.
 DENUELLE, II, 79, 117, 138,
 140.
 DERÉNÉMÉNIL, I, 258.
 DÉROULÈDE (P.), II, 181.
 DESBORDES-VALMORE (Mme),
 II, 329.
 DESPOIS, I, 52.
 DIDEROT, II, 274.
 DIEU, I, 4, 5, 17, 18, 25, 104,
 105, 110, 146, 159, 214, 231,
 296, 358; II, 107, 120, 158,
 214, 229, 252, 275.
 DOELLINGER, II, 303.
 DOLLFUS (Mlle), I, 1, 130.
 — (Charles), I, 130, 132, 160,
 220, 280.
 DOSNE (Mlle), II, 114.
 DOUBS, I, 381.
 DOUCET (C.), II, 166, 181, 281,
 292, 312, 325, 327.
 DOUNIOL (Charles), I, 112.
 DOUVRES, II, 343.
 DOZY, I, 219; II, 248.
 DRONTHEIM, I, 324, II, 343.
 DUBOULAY, I, 26.
 DUBRUYKEM (amiral), I, 218.
 DUCHESNE (André), I, 40.
 DUFAURE, II, 134.
 DUJARDIN, II, 316.
 DUMONT, II, 66, 70, 219,
 220.
 DUMUYS, II, 322.
 DUPANLOUP, II, 135.
 DURAND, I, 24.
 DURAND (éditeur), I, 62, 65,
 73, 222.
 DUROC (commandant), I, 181.
 DURUY, II, 59.
- DUSE (E.), II, 290, 291, 332,
 340.
 DUVEYRIER, I, 242, 280.
- E**
- ECCLÉSIASTE, II, 96.
 ECKSTEIN (baron d'), I, 76, 94,
 97, 145, 199.
 ÉCOSSE, I, 325, 327.
 ÉCRITURE SAINTE, I, 117.
 ÉDOMITES, I, 145.
 EDRESI, II, 248.
 EGGER (E.), I, 67, 97, 147, 273;
 II, 158.
 ÉGLISE, I, 156, 158, 264, 302,
 303, 309, 310, 319, 322, 335,
 336; II, 57, 147, 197, 217,
 253, 272.
 ÉGYPTE, I, 169, 258, 259, 262,
 263, 316; II, 71, 210, 221,
 226, 227, 230, 234, 235, 236,
 237, 239, 242, 255, 286.
 EICHTHAL (Eugène d'), I, 1, 56.
 — (Gustave), I, 56, 67.
 ÉLEUSIS, II, 268.
 ELIHON, I, 146.
 ELIOT (George), II, 156.
 EMPEREUR (du Brésil), II, 19.
 EMPIS, I, 80.
 ENFANTIN, I, 40.
 ENGADINE, II, 135.
 ÉPHÈSE, I, 266.
 EMPIRE (romain), I, 229, 264.
 ERECHTHEION, I, 261.
 ERYX, II, 48, 52.
 ESCULAPE, I, 292.
 ESCURIAL, I, 27.
 ESPAGNE, I, 375; II, 131, 142.
 EUGÉNIE (impératrice), I, 216;
 II, 77.
 EUROPE, I, 11, 27, 30, 158,

- 191, 196, 235, 270, 325, 344;
II, 72, 94, 117, 144, 210, 234,
236, 237, 273, 309.
- ÉVANGILE, I, 14, 196, 198, 240;
II, 34.
- de Saint Matthieu, I, 221,
222.
- EWALD, I, 83, 138.
- F**
- FALCIONI (Z.), II, 192, 193.
- FALCUCCI (E.), II, 224.
- FAUCHER (Léon), I, 44, 379.
- FAUGÈRE (Armand), I, 294.
- FAURIEL, I, 140; II, 171, 177.
- FAVÉ (général), I, 218.
- FAVRE (Jules), II, 134.
- FÉNELON, I, 14.
- FERNANDO-PO, I, 375.
- FERNEY, I, 359.
- FERRAJOLI, II, 176.
- FERRARE, I, 34, 39.
- FERRARI, I, 145.
- FERRY (Jules), II, 206, 243.
- FIORELLI, II, 119, 165, 212.
- FLAUBERT (G.), II, 12, 71, 90.
- FLÉCHIER, I, 117.
- FLORENCE, I, 16, 27, 28, 29,
30, 32, 34, 35, 261, 338, 358,
360; II, 42, 127, 133, 134,
135, 136, 172, 186, 212, 214,
248.
- FLURIN (Dr), II, 213.
- FOGGIA, II, 111.
- FONTAINEBLEAU, II, 93, 95, 97.
- FONTENAY, I, 16.
- FORGEOT (général), I, 218.
- FORTOUL, I, 139.
- FORUM, II, 119.
- FOUCAUX, I, 223, 224.
- FOURNIER (H.-H.), II, 32, 44, 49.
- FRANCE, I, 16, 19, 30, 35, 45,
50, 57, 65, 85, 120, 121, 127,
158, 170, 178, 179, 180, 188,
189, 216, 218, 232, 253, 257,
262, 268, 269, 276, 285, 287,
294, 314, 317, 320, 327, 334,
335, 340, 341, 344, 346, 347,
348, 351, 352, 356, 359, 360,
364, 368, 369, 380, 383;
II, 5, 7, 13, 17, 23, 29, 30,
36, 38, 40, 46, 47, 50, 54, 58,
59, 62, 99, 102, 104, 108,
109, 111, 112, 114, 120, 141,
146, 159, 163, 179, 195, 197,
206, 209, 210, 221, 226, 227,
250, 257, 300, 302, 233, 325,
326, 328, 339, 344, 347, 350,
FRANCE (Anatole), II, 329.
- FRANCK, I, 58.
- FRANCS, I, 185, 186.
- FRANKLIN-GROUT (Mme), II,
12.
- FRÉDÉRIC (prince), I, 174.
- FRÉDÉRIC DE DANEMARK, II,
96.
- FRÉDÉRIC II, I, 60.
- G**
- GABRIEL, I, 110.
- GAILLARDOT (Dr), I, 176, 181,
183, 194, 195, 280, 284; II,
59, 207, 215, 222, 242, 251,
255.
- GALIEN, I, 292.
- GALBOIS (Mme de), II, 201.
- GALILÉE, I, 191.
- GALLES (pays de), II, 62.
- GAMBETTA, II, 152, 243, 273.
- GANEM (Halil), II, 229.
- GARDE (lac de), II, 135.
- GARIBALDI, I, 285; II, 101, 346.

- GARNIER (Adolphe), I, 16, 150.
 — (Mme), I, 19.
 GARRUCCI (Père), II, 100.
 GASTON PARIS, II, 74, 127, 313, 317.
 — (Mme), 315, 318.
 GATHAS, I, 146.
 GAULE (nouvelle), II, 260.
 GAUTIER (Théophile), I, 346, II, 33.
 GÉBEIL (voir Djebeil).
 GEFFROY (Gustave), I, 302, 346.
 GEIGER, I, 225.
 GÈNES, I, 19, 34, 363; II, 76, 138, 139, 184.
 GÉNÉSARETH, I, 196.
 GENÈVE, I, 19, 30, 35; II, 23.
 GENÈSE, I, 54, 172.
 GEOFFROY, I, 305.
 GEORGE SAND, I, 229; II, 90, 93.
 GEORGES I^{er}, 273.
 GÉRARDMER, II, 135.
 GERMANIE, I, 168.
 GESENIUS, II, 48, 52, 53, 187.
 GHAZIR, I, 192; II, 187.
 GIBBON, I, 17.
 GIRARD (Henri), I, II.
 GIRAUD, I, 348; II, 91, 129, 154, 175, 280.
 GISÈLE (princesse), II, 303.
 GLIDDON, I, 126.
 GOBINEAU (A. de), I, 82, 119, 122.
 GÛTHER, I, 341; II, 108.
 GONCOURT (E. et J. de), I, 318; II, 347.
 GORI, II, 48, 49, 57.
 GORRESIO, II, 224.
 GORTCHAKOF, II, 94.
 GOUJON (Mme), II, 273.
 GRANDIÈRE (de la), I, 181.
 GRANVILLE, I, 242, 243, 244, 245, 246, 247.
 GRATRY (Père), I, 80, 249.
 GRÈCE, I, 77, 78, 79, 168, 260, 263, 272; II, 7, 71, 154, 192, 196, 211, 268.
 GRIMM, I, 218.
 GRÛTZ, II, 96, 213.
 GUALTIERI (marquis), II, 233.
 GUBERNATIS (A. de), II, 25, 43, 55, 103, 171, 176, 198, 302, 349.
 — (Mme), II, 26, 55, 105, 172, 199, 303, 350.
 GUEST (Charlotte), II, 26.
 GUIDI, II, 187.
 GUIGNARD, I, 32, 35.
 GUIGNIAUT, I, 187.
 GUILLAUME DE TYR, I, 186.
 GUIZOT, I, 80, 118, 381.
 — (Guillaume), I, 119.
- H**
- HACHETTE, I, 61, 64, 69, 88, 124.
 HADHRA (ou Khadra), I, 192, 193, 194, 195, 279, 284; II, 218, 230.
 HAM, II, 77.
 HAMMAM-LIF, II, 270.
 HAMMAM FERAOU, II, 228.
 HAMER, I, 247.
 HANG, I, 94, 146.
 HANOTEAU (capitaine), I, 1, 142, 154, 155.
 HARRISSE (H.), II, 321.
 HASE, I, 67, 140, 187.
 HAUSSONVILLE (d'), II, 281.
 HAURÉAU, II, 315, 338.
 HAVET (Ernest), I, 53, 133.

- 200, 249, 380; II, 69, 196, 288, 295, 328.
- HAVET (Louis), I, 53; II, 296.
— (Mme), II, 296, 328.
- HAVIN, I, 374.
- HÉBERT (E.), II, 22, 23, 25, 31, 45, 56, 81, 83, 113, 330.
- HEBRARD, II, 52, 262.
- HÉBREUX, I, 145.
- HÉBRON, II, 188.
- HÉGÉSIPPE, I, 313.
- HELLO, I, 212.
- HÉLOISE, I, 26.
- HÉMON, I, 29.
- HENRI V, I, 353; II, 29, 30.
- HEREDIA, II, 328.
- HERMON, I, 190.
- HÉRODE, II, 213.
- HEUZÉY (Léon), I, 323.
- HIBBERT (Lectures), II, 190, 193.
- HIERAPOLIS, I, 266.
- HIRSCHAUER, I, II.
- HOLLANDE, I, 219; II, 72, 103.
- HOLSTEIN, II, 328.
- HOMÉLIES, II, 10.
- HORACE, II, 23.
- HORTENSE (reine), I, 267.
- HOUDAS, II, 219.
- HOULGATE, II, 74, 76, 78.
- HOUSSAYE (Henry), II, 353.
— (Mme), II, 353.
- HOUTIN (A.), II, 251, 271.
- HUG, I, 278.
- HUMBERT (prince), II, 130.
- HUMBOLDT (Alexandre de), I, 11.
— (Guillaume de), I, 11.
- HYACINTHE (Père), I, 350; II, 9, 11, 57, 106, 251, 284, 344.
- HYGINSON, I, 243.

I

- IBÈRES, I, 143.
- IBN-SABÏM, I, 176.
- ILY, II, 62.
- INDE, I, 79, 126, 168; II, 213, 239, 327.
- INVERNESS, I, 327.
- INSTITUT, I, 10, 20, 33, 43, 103, 104, 122, 127, 131, 205, 216, 277, 315, 326, 331, 332, 335, 336, 337, 339; II, 48, 62, 63, 66, 85, 92, 100, 172, 207, 208, 228, 244, 280, 317, 335.
- INSTITUT PASTEUR, II, 317.
- IONA, II, 62.
- IPSAMBOUL, II, 172, 229.
- IRAN, I, 168.
- IRÉNÉE (Saint), I, 36.
- ISAÏE, I, 56; II, 322.
- ISBOSATH, I, 102.
- ISCHIA, I, 274; II, 75, 77, 79, 80, 91, 98, 102, 103, 105, 111, 112, 114, 115, 172, 183, 185, 186.
- ISRAÉLITES, I, 190.
- ISRAËL, II, 225, 253.
- ITALIE, I, 16, 17, 18, 29, 30, 31, 37, 57, 88, 129, 145, 147, 174, 196, 210, 226, 252, 263, 270, 276, 284, 285, 338, 363, 364, 365, 372; II, 5, 7, 15, 24, 26, 27, 29, 32, 43, 46, 48, 61, 63, 64, 72, 82, 84, 91, 93, 101, 113, 118, 130, 131, 132, 134, 135, 141, 154, 155, 175, 176, 177, 183, 185, 192, 200, 209, 210, 211, 214, 233, 235, 249, 290, 291, 302, 310, 326, 327, 330, 331, 332, 333, 339, 340, 350.

J

JAFFA, II, 207.
 JANICULE, I, 31.
 JAUCOURT (de), I, 305.
 JÉRÉMIE, II, 322.
 JERSEY, I, 242.
 JÉRUSALEM, I, 196, 262, 312,
 313; II, 9, 15, 16, 188, 206,
 214, 221, 223, 230, 250.
 JÉSUS, I, 190, 191, 198, 207,
 224, 225, 230, 231, 234, 281,
 384.
 JOB, I, 145.
 JOINVILLE, I, 45.
 JOSÈPHE, I, 196, 225.
 JOSIAS, I, 146.
 JOUARRE, II, 291, 332, 340.
 JOURDAIN, II, 292.
 JOURDE, II, 148, 153.
 JOUVENCEL (P. de), I, 305, 308,
 309, 310, 311, 312.
 JUDA, II, 323.
 JUDAS, I, 101.
 JUDÉE, I, 230.
 JUIFS, I, 168; II, 227, 323,
 324.
 JULES SIMON, I, 50, 52, 63, 64,
 70, 76, 338, 339, 382.
 JULIE (princesse), I, 260, 267,
 275, 313, 324, 348, 357; II, 6,
 16, 21, 30, 39, 44, 49, 56, 63,
 70, 76, 80, 82, 86, 89, 93,
 105, 110, 111, 112, 118, 121,
 128, 154, 174, 183, 189, 196,
 200, 222, 236, 245, 259, 286,
 298, 301, 312, 330, 352.
 JULIEN (Stanislas), I, 89, 90,
 95, 97, 223.
 JUPITER, I, 31, 80.
 JUSTIN, I, 313.

K

KAIROUAN, II, 219.
 KALEFATTI (Père), I, 169, 197,
 253.
 KALILA, I, 266.
 KARAM (Joseph), I, 284, 287.
 KEFR BEREIM, I, 258.
 KENCHRÉES, II, 268.
 KIRCHER (Musée), I, 32.
 KROPOTKINE (Mme), II, 337.
 KROUMIRS, II, 209.
 KUENEN, II, 196.
 KUHN, I, 218.
 KURDES, I, 146.

L

LABOULAYE, I, 104, 172, 187
 II, 253, 254.
 LACAUCHIE, I, 31, 33.
 LACRETELLE (J. de), I, 82.
 LACROIX (Hortense), I, 267.
 LAETITIA, I, 267.
 LAETITIA NAPOLEON (prin-
 cesse), II, 339.
 LA FAYETTE, I, 307.
 LA FERTÉ-SOUS-JOUARRE, I,
 307, 308.
 LA FONTAINE, I, 189.
 LAGNY, I, 305, 308, 310.
 LAMENNAIS, I, 128.
 LANCIANI, II, 140, 141, 144.
 LAND, I, 220.
 LANDAU, I, 340.
 LANDBERG (Carlo), II, 59.
 LANFREY, I, 382.
 LANGLOIS (prix), II, 327.
 LANNION, II, 25, 320, 347.
 LAODICÉE DU LYCUS, I, 266.
 LARICIA, II, 287.
 LASSÈGUE, II, 143.

- LASINIO, II, 43.
 LASSEN, I, 96.
 LATINS, I, 185.
 LAUSANNE, II, 200, 344.
 LAVAL, I, 241.
 LEBARON (général), I, 218.
 LE BAS, I, 176.
 LE BLANT (E.), II, 100.
 LEBLOIS, I, 87.
 LE CLERC (Victor), I, 21, 22,
 23, 37, 124, 184, 265, 280;
 II, 349.
 LEFRANC (Abel), I, 32.
 LEGOUVÉ, II, 182, 281.
 LEGRAND (Émile), II, 292.
 LEMOINNE (J.), II, 281.
 LÉON XIII, II, 128, 133.
 LÉOPARDI, II, 298.
 LÉOUBE (château de), II, 268.
 LERCH, I, 146.
 LESSEPS (F. de), II, 290, 293.
 LEVERRIER, I, 218.
 LÉVY (Michel), I, 239, 241,
 242, 284, 291, 320, 359, 364,
 366, 370; II, 42, 60.
 LÉVY (Calmann), II, 88, 92,
 99, 334, 336, 348.
 LEYDE, I, 219; II, 96, 248.
 LIBAN, I, 184, 186, 190, 197,
 198, 260, 287; II, 187, 206,
 221, 223, 250, 256, 287.
 LIÈGE, I, 65, 339.
 LIPPMANN (Mme), I, 293.
 LITANI, II, 292.
 LITTRÉ, I, 104, 124, 237; II,
 224, 225, 309.
 LIVOURNE, II, 224.
 LOCKROY, I, 180, 182; II, 148,
 152.
 LOMBARDIE, I, 34.
 LONDRES, I, 94; II, 63, 179,
 180, 191, 212, 354.
 LONGPÉRIER, I, 282; II, 211.
 LONGPONT, I, 315, 349.
 LORRAINE, I, 356; II, 98.
 LORTET, II, 143, 205.
 LOUIS XII, II, 317.
 LOUIS XIV, I, 117.
 — (Saint), I, 357.
 LOUIS-NAPOLÉON, I, 379.
 LOUIS-PHILIPPE, I, 382; II,
 338.
 LOUIS (prince), II, 286, 287.
 LOUVRE, I, 109, 323.
 LÖWENJOUL, I, 59, 288.
 LOYNES (comtesse de), I, 233;
 II, 107.
 LUC, I, 278.
 LUÇON, I, 67.
 LULLE (Raymond), I, 55.
 LUXEMBOURG, I, 344.
 LOYNES (de), I, 273, 384.
 LUZEL, II, 25.
 LYON, II, 137, 139, 142, 228.
 LYSANIAS (d'Abilène), I, 278.
- M**
- MACCHABÉES, I, 225.
 MACCIO, II, 209.
 MACÉDOINE, I, 268.
 MACHIAVEL, I, 271.
 MAC-MAHON, II, 50, 60.
 MADONE, I, 17.
 MADRID, II, 297.
 MAGNÉSIE DU SIPYLE, I, 266.
 MAHDI, II, 286.
 MAHOMET, I, 27, 109, 110, 231.
 MAÏ, I, 33, 38, 39.
 MAÏCHE, I, 381.
 MAISTRE (J. de), I, 41.
 MALHERBE, II, 299.
 MALTE, I, 271; II, 131, 168.
 MAMIANI, II, 46.

- MANCHE, I, 242, 246; II, 180.
 MANCINI, II, 223, 233.
 MANDATO (Alessandro de), I, 129.
 MANDELA, II, 7, 22, 23, 40, 65, 81, 83, 84, 93, 105, 106, 111, 112, 113, 118, 121, 128, 175, 184, 190, 201, 202, 259, 298, 330.
 MANDO (abbé), I, 296.
 MANTEYER (Georges de), I, 26.
 MANTOUE, II, 64.
 MANZONI, II, 176, 177.
 MARC-AURÈLE, II, 157, 328.
 MARCEAU (sergent), II, 244.
 MARGUERITE DE PROVENCE, I, 357.
 MARIETTE (Auguste), I, 258, 263, 284; II, 207.
 — (Mlle), II, 208.
 MARNES, II, 249, 250, 251, 253, 254, 255, 262.
 MARS (de), I, 259, 260.
 MARSEILLE, II, 58, 139, 140, 145, 148, 149, 152, 153, 154, 221, 230, 320.
 MARTÈNE, I, 24.
 MARTIN (Henri), I, 208, 294; II, 143, 155, 156.
 MARTIN (Thomas-Henri), I, 12.
 MARTINI (Raymond), I, 55, 380.
 MASCARON, I, 117.
 MASPERO (G.), II, 207, 227, 230, 231, 237, 242, 250, 253, 256, 283, 286.
 — (Mme), II, 237, 254.
 MASSARANI (Tullo), I, 251; II, 326, 327.
 MASSON (Frédéric), I, 1.
 MASSON (Gustave), I, 87.
 MATHILDE (princesse), I, 288, 311, 345, 347; II, 32, 51, 106, 109, 115, 135, 155, 174, 184, 190, 201, 237, 279, 299, 303, 313, 321, 341, 350.
 MATRANGA, I, 32, 36.
 MATTHIEU (Saint), I, 146, 225.
 MAURES, I, 380.
 MAURY (Alfred), I, 36, 64, 69, 70, 213, 277, 349; II, 8, 32, 56, 65, 71, 91, 93, 129, 154, 175, 328.
 MAYER-LAMBERT, II, 334, 335, 336, 337.
 MAYENCE, I, 315.
 MAZZINI, II, 53, 54.
 MEAUX, I, 305, 308, 324.
 MECQUE (la), I, 109.
 MÉDICIS (Villa), II, 31.
 MÉDITERRANÉE, II, 180.
 MEIER, II, 52.
 MÉLITON, I, 114.
 MENTANA, II, 347.
 MENTHON SAINT-BERNARD, II, 138, 140, 232, 234, 238, 244.
 MERLE, I, 35, 36.
 MER MORTE, II, 224.
 MÉRIMÉE, II, 56, 57.
 MESSIE, I, 380.
 MESSINE, II, 80, 211.
 METUALIS, I, 194.
 MEUDON, I, 337, 347.
 MEUNG, II, 324.
 MEXIQUE, I, 276.
 MEYER (Arthur), I, 251, 274; II, 329.
 MÉZIÈRES, II, 134, 166.
 MICHELET (Jules), I, 7, 207, 338, 353; II, 223, 293.
 — (Mme), I, 208, 338; II, 224, 233, 293.
 MIGNET, II, 114.
 MILAN, I, 34, 35, 37, 358, 360; II, 134, 164, 177, 200.

- MILLEMONT (château de), II, 23.
 MILLER, I, 349.
 MISÈNE, I, 17, 30.
 MOABITES, I, 145.
 MONK, II, 30.
 MOHL (Jules), I, 97, 122, 123, 140, 155, 223, 224, 257, 258, 283, 330, 372, 373; II, 62, 177, 212, 354.
 — (Mme), I, 258; II, 171, 176.
 MOLIERE (théâtre), II, 340.
 MOMMSEN, II, 3, 4.
 MONACO, II, 131.
 MONCALIERI, II, 155.
 MONCEL, I, II.
 MONGE (rue), I, 321.
 MONIQUE, I, 111.
 MONOD (G.), II, 233, 309, 310.
 MONTALEMBERT (comte de), I, II, 148, 156, 212, 381, 383.
 MONT-CASSIN, I, 16, 18, 24, 25, 27, 29, 31, 128, 129, 169, 170, 197, 252; II, 262.
 MONT-CENIS, I, 35.
 MONTHYON (Prix), I, 74, 80; II, 292.
 MONTIJO, I, 75.
 MONTLHÉRY, I, 315, 349.
 MONTPELLIER, I, 26.
 MOREAU-CHASLON, I, 302.
 MORAND (J.), II, 347.
 MOREL (Auguste), I, 65.
 MORGES, I, 317; II, 16.
 MOSELLE, I, 192, 193, 194, 195.
 MOUNTSTUART GRANT DUFF (Sir), I, I, 171, 215, 219, 238, 242, 246, 247, 326, 363; II, 61, 62, 190.
 — (Mme), I, 173, 238, 242, 245, 247, 327; II, 191.
 MOUSTIER (de), I, 305.
 MOUTTE (la), II, 269.
 MUIS, II, 324.
 MÜLLER (Max), I, I, 89, 95, 98, 125, 126, 137, 166, 197, 221, 224, 326, 338; II, 61, 119, 178, 190, 194, 246, 353.
 — (Wilhelm), II, 196.
 — (Mme), I, 89, 340; II, 63, 120, 180, 196, 355.
 MUNICH, II, 135.
 MUNK, I, 337, 339.
 MURAT (Roi), II, 93.
 MUSSA, I, 38.
 MYRMIDONS, I, 31, 80.
- N**
- NABAL, I, 101.
 NANCY, I, 284, 372.
 NANTES, II, 303.
 NAPLES, I, 16, 17, 18, 29, 30, 32, 325; II, 6, 7, 17, 29, 80, 81, 91, 102, 111, 113, 115, 134, 165, 166, 173, 184, 185, 186.
 EMPEREUR (Napoléon Ier), I, 58; II, 64, 197, 321.
 — (Napoléon III), I, 177, 178, 188, 193, 195, 198, 199, 209, 211, 213, 216, 225, 254, 264, 269, 271, 276, 312, 314, 322, 332, 336, 362, 368, 369, 380; II, 35, 37, 38, 39, 40, 45, 64, 71, 112, 122, 171, 209.
 NAPOLÉON (Prince), I, 150, 216, 217, 229, 253, 264, 269, 277, 318, 324, 326, 331, 346, 347, 350, 358, 359, 366; II, 4, 7, 13, 22, 23, 28, 31, 33, 37, 40, 50, 57, 71, 83, 86, 90, 106, 113, 116, 122, 128.

- 155, 174, 175, 184, 190, 241, 246, 262, 286, 287, 298, 299, 303, 313, 321, 330, 331, 339, 343, 345, 351, 352.
- NARBONNE, II, 271.
- NAUDET, I, 140, 151, 187.
- NÉBRIDIUS, II, 271.
- NECKER (hôpital), II, 278.
- NEFFTZER, I, 131, 212, 289, 304, 305, 308, 309, 311; II, 199.
- (Mme), I, 289.
- NÉRON, II, 9, 11, 15, 16, 20.
- NEUBAUER, II, 323, 324.
- NEUILLY, II, 192.
- NICE, II, 143.
- NICOLAS (Auguste), I, 249.
- NIÈVRE, I, 43.
- NIL, I, 259.
- NOËR (comte de), II, 96, 328.
- NOHANT, II, 90.
- NORVÈGE, I, 325.
- NOUVEAU TESTAMENT, I, 212.
- NOVARE, II, 191.
- NOYON, II, 36.
- NUBIE, II, 172.
- NYON, II, 304.
- O**
- OCCIDENT, I, 78.
- OLLIVIER (Mme Émile), I, 1, 103, 269.
- (Émile), I, 318, 319, 331; II, 143, 155, 156, 269.
- OMAR, II, 36.
- OMONT, I, II.
- OPPERT, I, 152, 153, 231, 232.
- ORANGE (Prince), II, 174.
- ORCAGNA, I, 27.
- ORIENT, I, 9, 28, 77, 78, 79, 121, 195, 199, 207, 208, 209, 210, 229, 267, 336; II, 59, 98, 187, 191, 206, 223, 227, 229, 236, 239, 242, 275.
- ORLÉANS, I, 45, 315; II, 24, 30, 324.
- ORVIETO, II, 64, 82.
- OSTENDE, II, 343.
- OUCHY, II, 200, 344.
- OUDINOT (rue), II, 215.
- OUM-EL-AWAMID, I, 194, 198, 353.
- OXFORD, I, 89, 166, 225, 339; II, 62, 179, 194.
- OZANAM, I, 34.
- P**
- PADOUE, I, 28, 33, 34, 39, 60; II, 134.
- PAILLERON (M. L.), I, 1, 100, 128, 301, 320.
- (Edmond), I, 301; II, 281, 320.
- (Mme), 321.
- PALAIS DE L'INDUSTRIE, I, 210.
- PALATIN, II, 118, 119.
- PALERME, I, 16; II, 75, 76, 78, 85, 130, 165, 224, 310.
- PALESTINE, I, 145, 195, 198, 225, 230, 259, 287.
- PALESTRINE, II, 119.
- PALMER, II, 248.
- PANTELLARIA, II, 165, 167, 168, 172.
- PANZACCHI, II, 290, 291.
- PAPIAS, I, 313.
- PÂQUES, I, 36; II, 40, 344.
- PARFAIT (Noël), II, 336.
- PARIEU, I, 20.
- PARIS, I, 10, 19, 28, 32, 35, 43, 52, 53, 54, 64, 70, 82, 94, 97, 99, 119, 120, 147, 188,

- 208, 225, 227, 242, 245, 246,
247, 258, 266, 275, 278, 279,
284, 305, 307, 316, 321, 322,
326, 330, 338, 342, 343, 345,
350, 354, 355, 363, 380; II,
28, 41, 56, 63, 70, 82, 90, 93,
94, 96, 100, 110, 113, 116,
117, 118, 122, 132, 134, 139,
142, 145, 162, 190, 191, 192,
193, 197, 200, 201, 214, 221,
230, 239, 242, 246, 248, 249,
250, 252, 255, 259, 268, 279,
284, 286, 295, 298, 300, 304,
315, 317, 318, 320, 335, 354.
- PARISET (Georges), I, 131.
- PARME, II, 64.
- PARODI (A.), II, 107, 108.
— (D.), II, 107.
- PARTHÉNON, I, 261.
- PASCAL, I, 54, 55, 380.
- PASSAGLIA (Père), I, 196.
- PASTEUR (L.), II, 225.
- PATHMOS, I, 266.
- PATRIMONIO, II, 221.
- PAUL DUBOIS, I, I, 189.
- PAUL MEYER, II, 228, 231,
232, 254, 255.
- PEDONE LAURIEL, II, 85, 86.
- PELIZZA, II, 145.
- PELLETAN, I, 63, 64, 68, 76;
II, 148.
- PENTECÔTE, II, 194.
- PEREIRE (Isaac), I, 234.
- PÈRES, II, 10.
- PERETIÉ, II, 143.
- PEREZ, I, 271.
- PÉROUSE, I, 39.
- PERROS-GUIREC, II, 296, 313,
315, 318, 319, 334, 336, 337,
339, 344, 353.
- PERUZZI, II, 65, 66.
- PERSE, I, 79, 122.
- PERTZ, I, 37, 38.
- PÉTERS, II, 90.
- PÉTRARQUE, I, 60.
- PEYRAT (Alphonse), I, 116,
153.
- PEYRON (abbé), I, 353.
- PHÉNICIE, I, 195, 198, 220,
224, 283.
- PHILADELPHIE, I, 266.
- PHILIBERT, II, 353.
- PHILIPPE-AUGUSTE, I, 321.
- PHILIPPE LE BEL, II, 314, 315,
317.
- PHILIPPES, I, 262.
- PHILIS, I, 51, 73.
- PHILISTINS, I, 101.
- PICBERT, I, 218.
- PICHON (Stephen), II, 346.
- PIE IX, II, 14, 15, 24, 131.
- PIÉMONT, I, 30; II, 140.
- PIERRE DU BOIS, II, 317.
- PINGARD, II, 167.
- PIRÉE, I, 262.
- PISE, I, 16, 27, 29, 30; II, 138,
191.
- PITRA (Père), I, 36, 115.
- PITRÉ, II, 75.
- PLAISANCE, I, 35.
- PLATON, I, 15, 92, 175.
- PLOMBIÈRES, I, 56, 57; II,
199, 200, 202.
- PLOUARET, II, 25.
- POLLIO, II, 150.
- PESTUM, II, 111.
- POLIZZI, II, 47.
- POMMIER (Jean), I, 272.
- POMPÉI, II, 112, 185.
- PONCELET, I, 218.
- PORTALIS, I, 307.
- PORTICI, I, 30.
- PORT-ROYAL, I, 54, 171.
- POTENZA, II, 165.

- POTT, I, 121.
 POUSSIN (N.), II, 7.
 PRANGINS, I, 350, 360, 363,
 366, 370; II, 13, 15, 22, 24,
 31, 64, 110, 344, 345.
 PRESSENSÉ (E. de), I, 84.
 PRESSENSÉ (de), II, 122, 123.
 PRÉVOST-PARADOL, I, 172, 191,
 212, 239, 382.
 PRIMOLI (comte J.), I, I, 260.
 — (Napoléon), II, 222.
 PRIOR (Henry).
 PROLOGUE, I, 225.
 PROVENCE, I, 147, 154, 158;
 II, 267, 274, 286, 297.
 PROVIDENCE, I, 63, 73, 80;
 II, 272.
 PRUDHOMME (de), II, 270.
 PRUSSE, I, 275, 285; II, 117.
 PSICHARI (Jean), II, 277, 318.
 — (Ernest), II, 257, 275, 320.
 — (Euphrosyne), II, 283.
 — (Michel), II, 312.
 PURGATORIO, I, 175.
 PYTHAGORE, I, 78, 79.
- Q**
- QUATREMÈRE, I, 123, 130, 199,
 200.
 QUELLIEN (Narcisse), II, 182,
 183.
 QUICHERAT (Jules), II, 195.
 QUIRINAL, II, 32.
- R**
- RABBI BARUCH, II, 323.
 RAFFALOVICH (Mme), II, 92,
 93, 342.
 RANIERI, II, 298.
 RAPHAËL, I, 240.
- RASPONI (comtesse), II, 93.
 RAVAISSON (Félix), I, 323.
 RAVENNE, I, 39.
 RAYMOND LULLE, II, 317.
 REBITÉ, II, 145, 150, 152, 158.
 RECOGNITIONS, II, 10.
 RÉGNIER (A.), I, 137, 223, 224;
 II, 231.
 REINACH (Joseph), I, 116; II,
 187, 273, 274.
 REINACH (Salomon), I, 312.
 REINAUD (Jean), I, 113, 114,
 123, 155, 226, 229.
 RÉMUSAT, I, 80.
 RENAISSANCE, II, 292, 302.
 RENARD (Edmond), I, 128.
 RENAN (Alain), I, 42.
 — (Henriette), I, 291; II, 258,
 276, 282, 289.
 — (Mme), I, 246; II, 342, 343.
 RENAN (Ary), I, 242, 269, 280,
 287, 313; II, 97, 109, 111,
 115, 118, 142, 143, 185, 189,
 194, 198, 202, 207, 213, 215,
 223, 238, 248, 250, 275, 282,
 285, 287, 289, 295, 296, 305,
 319, 320.
 RENAN (Noémi), II, 17, 61, 65,
 77, 98, 111, 135, 136, 137,
 175, 177, 178, 185, 189, 202,
 207, 215, 223, 246, 248, 250,
 256, 259, 275, 276, 285, 312.
 RENIER (Léon), I, 155, 169,
 170; II, 62, 195.
 RENNES, I, 13.
 RÉPUBLIQUE, I, 342, 355, 356,
 360; II, 99, 122, 141, 151,
 206, 345.
 REUSS, I, 165, 207, 274, 275,
 277.
 REVAULT D'ALLONNES (Mme),
 II, 283.

- RÉVEILLEZ, II, 349.
 RÉVILLE (A.), I, 172, 219, 221, 225, 275.
 RÉVILLOUT, II, 231, 232.
 RÉVOLUTION (française), I, 167, 303, 304, 383, 310; II, 349.
 REYNAUD (prix), II, 195.
 RHIN, II, 135.
 RIBOT (Th.), II, 96.
 RICHARD (Maurice), II, 23.
 RICHARD (Simon), I, 117, 334.
 RICHMOND, II, 196.
 RIMINI, I, 39.
 RISKALLAH, II, 277.
 RISO (M^{sr} de), II, 262.
 RITTER (E.), I, 317.
 — (Charles), I, 317, 320, 328, 330, 340, 343, 364; II, 16, 26, 41, 95, 122, 156, 169.
 RIVE (Mlle de la), II, 88.
 ROCCAGIOVINE (del Gallo), I, 260, 264, 277; II, 22, 23, 32, 73, 78, 83.
 — (Napoléon), II, 237, 301.
 ROCHER (Georges), I, 302.
 ROMAGNE, I, 39.
 ROME, I, 16, 18, 19, 20, 26, 29, 31, 36, 216, 261, 267, 271, 309, 313, 348, 357, 358, 360; II, 4, 5, 7, 9, 10, 11, 15, 17, 20, 28, 29, 31, 37, 40, 46, 48, 49, 57, 65, 70, 72, 75, 76, 79, 81, 82, 90, 91, 101, 106, 110, 111, 113, 118, 128, 131, 134, 135, 137, 138, 141, 154, 166, 173, 178, 183, 201, 202, 211, 212, 214, 215, 216, 219, 290.
 ROMAINS, I, 313; II, 10.
 ROMULUS AUGUSTULE, II, 164.
 ROSMAPAMON, II, 295, 296, 300, 311, 317, 319, 339, 344.
 ROSA (Pietro), II, 20, 83, 113, 118, 119.
 ROSNY, II, 212.
 ROSSI (de), I, 322, 357; II, 20, 48, 100, 144.
 ROSSIGNOL, II, 257.
 ROTHSCHILD (Henri de), I, 259.
 ROTTERDAM, I, 219, 221.
 ROUEN (bibliothèque de), I, 161.
 ROUHER, II, 65, 145.
 ROULAND, I, 211, 212, 213, 223, 225, 228, 232.
 ROUSSEL (Simon), I, 308.
 ROYAT, II, 276, 320.
 RUAD, I, 181.
 RUFUS D'ÉPHÈSE, I, 292.
 RUSSIE, II, 94, 117.
- S**
- SABATIER, II, 165.
 SABINE, II, 22, 45, 84, 110, 184, 185, 190, 197, 201, 214.
 SACRÉ COLLÈGE, II, 29.
 SACY (de), I, 148, 171, 191, 205, 206, 239, 241.
 SADI, II, 213.
 SAIDA, I, 177, 178, 180, 181, 183, 186, 188, 194; II, 58, 59.
 SAINT-AUGUSTIN, I, 24, 211.
 SAINT-AULAIRE, I, 80.
 SAINT-BENOIT, I, 252.
 SAINTE-BEUVE, I, 59, 81, 129, 130, 171, 213, 214, 218, 239, 244, 290, 293, 297, 321; II, 158, 217, 259.
 SAINTE-CATHERINE, I, 27.
 SAINT-CERGUES, I, 359; II, 13.
 SAINT-FLORENTIN, I, 374.
 SAINT-GRATIEN, II, 84, 110, 135, 280.

- SAINT JACQUES, II, 21.
 SAINT-JEAN D'ACRE, I, 253.
 SAINT JEAN CHRYSOSTOME, II, 271.
 SAINT-LEU D'ESSERONS, II, 36.
 SAINT-MALO, I, 13, 82, 236.
 SAINT-MARC, II, 119.
 SAINT-MARC GIRARDIN, I, 80.
 SAINTE-MARIE (de), II, 47.
 SAINT-PAIR, I, 244, 245, 246, 247.
 SAINT PAUL, I, 26, 105, 191, 231, 262, 313; II, 10, 104, 167, 284.
 SAINT-PÉTERSBOURG, I, 146; II, 91, 212.
 SAINT-PIERRE, I, 36; II, 9, 10, 11.
 SAINT-RAPHAËL, II, 269.
 SAINT-SIÈGE, II, 32.
 SAINTE-SOPHIE, I, 268.
 SAINT-SULPICE (séminaire de), I, 3, 230, 278; II, 251, 272.
 SAINT-THOMAS D'AQUIN, I, 47.
 SAISSET, I, 76.
 SALA (G. Augustin), I, 246.
 SALERNE, I, 29.
 SALIGNY (Mme de), I, 3.
 SALIGNY (M. de), I, 3, 5, 6.
 SALINAS, II, 52, 168.
 SALOMON, I, 101, 145.
 SALONIQUE, I, 266, 268.
 SALVANDY (de), I, 80.
 SAMOS, I, 266.
 SANCHONIATHON, I, 145.
 SANDEAU (Jules), I, 205.
 SANGUINETTI, I, 272.
 SANNIN, II, 205.
 SARDAIGNE, II, 164, 173.
 SARACÈNES, I, 145.
 SARBA, II, 219, 283.
 SARDES, I, 266.
 SAREPTA, I, 190.
 SARRASINS, I, 186.
 SARRELOUIS, I, 340.
 SASSANIDES, II, 36.
 SATAN, I, 111, 352.
 SAÛL, I, 101, 102.
 SAULCY (de), I, 282.
 SAVOIE (Amédée de), II, 339.
 SAVOIE, II, 24, 138, 141, 155, 170, 175, 177, 178, 214, 219, 228, 229, 230, 233, 236, 238.
 SAVOIE (Haute), II, 213, 232, 234, 237.
 SCHAEFFER (Pasteur), I, 161.
 SCHEFFER, II, 104.
 SCHEFFER (Ary), I, 109, 147.
 — (Mme), I, 111.
 — (Arnold), I, 362; II, 46.
 SCHEFFER, II, 282.
 SCHERER (Edmond), I, 172, 232, 275, 289, 293, 305; II, 88, 134, 166, 226.
 SCHOLTEN, II, 96.
 SCHOPENHAUER, II, 96.
 SEDAN, I, 362.
 SEGRIS, I, 319, 331.
 SÉLEUCIE, I, 262.
 SÉGESTE, II, 78.
 SEINE-ET-MARNE, I, 305, 307, 312; II, 145, 161.
 SÉLINONTE, II, 78.
 SÉMITES, I, 167, 168.
 SENART, II, 228, 231, 232, 292.
 SENIOR, II, 244.
 SÉPHORA, II, 108.
 SEPTIME SÈVÈRE, I, 354.
 SÉRAPIS, I, 292.
 SERBAL, II, 228.
 SERMONETA, II, 49.
 SÈVRES, I, 267, 274, 275, 288, 311, 314, 315, 316, 317, 318, 321, 326, 342, 343, 345, 348,

- 352, 354, 357, 359; II, 16, 56, 59.
- SGOUTA, I, 272.
- SICILE, II, 73, 75, 76, 78, 80, 81, 86, 91, 98, 102, 110, 309, 310.
- SIDON, I, 198.
- SIENNE, I, 16, 29, 30; II, 137.
- SIFFROI, II, 199.
- SIMON DE COMPIÈGNE, II, 315.
- SIMON (le Magicien), II, 10.
- SIMPLON, II, 200.
- SIMPSON (Mme), II, 244.
- SINAÏ, II, 221, 223, 227, 230, 235, 236, 242, 248, 250, 256, 283, 286.
- SINDJERLI, II, 355.
- SING-AN-FOU, I, 90.
- SLANE (de), I, 283; II, 62.
- SMYRNE, I, 265.
- SOCIÉTÉ ASIATIQUE, II, 35, 48, 62, 63, 302, 354.
- SOPHIE (reine), II, 108, 113.
- SORANUS, I, 292.
- SORBONNE (Bibliothèque de la), I, 9, 37, 184.
- SORBONNE, I, 67, 117.
- SORRENTE, I, 17, 30; II, 185, 186.
- SOUDAY (Paul), I, 53.
- SOULIÉ, I, 346.
- SOUR, I, 181, 186, 192, 194, 198.
- SOUVESTRE (E.), I, 295.
- SPANO, II, 164.
- SPINOZA, II, 103.
- SPITZBERG, I, 325, 347.
- STANHOPE (lord), II, 244.
- STAP, I, 274.
- STARREY, I, 324.
- STEINTHAL, I, 91.
- STRASBOURG, I, 82, 87, 172, 272.
- STRASBOURG (Bibliothèque de), I, 139, 165.
- STRAUSS (David), I, 240, 245, 317, 320, 328, 329, 330, 340, 341, 343, 365, 370; II, 15, 27, 170.
- STRAUSS (Gaston), I, 29, 302, 304.
- SUBIACO, II, 23.
- SUCHET (duc d'Albafera), I, 44.
- SUEZ, II, 227, 228, 237, 239.
- SUISSE, II, 61, 63.
- SULLY PRUDHOMME, II, 181.
- SUMÉRIENS, II, 288.
- SUQUET (E.), I, 279, 283, 286, 290, 342; II, 97, 133, 136, 142, 205, 214, 218, 220, 225, 229, 234, 241, 249, 255, 257, 274, 282, 283, 285, 287, 289, 292, 294, 296, 300, 305, 311, 319.
- SUQUET (F.), I, 279, 284, 286, 287, 291.
- SYBEL, II, 325, 327.
- SYRIE, I, 169, 180, 181, 185, 188, 189, 195, 208, 253, 254, 259, 262, 263, 285, 384; II, 58, 59, 98, 187, 205, 214, 215, 219, 226, 229, 235, 258, 286, 287, 297.

T

- TAINÉ (H.), I, 189, 217, 252, 262, 273, 338; II, 18, 78, 116, 137, 238, 240, 244, 267, 321, 325.
- (Mme), II, 79, 117, 138, 140, 236, 241, 245, 267, 268.
- TALANDIER, I, 222, 224.
- TALLOIRES, II, 213, 214, 238.
- TAMISE, II, 288.

- TÉHÉРАН, I, 122.
 TELL-EL-AMARA, II, 229.
 TERREUR (la), II, 310.
 TERMINI, II, 79.
 TERTULLIEN, I, 384.
 THARROS, II, 164.
 THEINER (Père), I, 32.
 THÉOGER, I, 228.
 THÉMAN, I, 145.
 THESSALONIQUE, I, 262.
 THOUVENEL (de), I, 209.
 THIERS (A.), I, 294, 349; II, 23, 30, 34, 35, 45, 71, 79, 91, 114, 122, 143, 155, 325.
 — (Mme), II, 114, 122.
 — (Institut), II, 338.
 TISSOT, II, 221.
 TITIEN, I, 240.
 TIVOLI, II, 7, 113.
 TOCQUEVILLE (A. de), I, 381.
 TODINI, II, 113.
 TOMBOUCTOU, II, 235.
 TOR, II, 228.
 TORCELLO, I, 365.
 TORREMUZZA, II, 52, 53.
 TORTONI, I, 43.
 TORTOSE, I, 181, 186, 198.
 TOSCANE, I, 30.
 TOULON, I, 195.
 TOSTI (Dom Luigi), I, 128, 169, 195, 252; II, 84, 262.
 TOURGUÉNEFF, II, 257.
 TOURS, I, 25, 186.
 TRAINI, I, 27.
 TRAJAN, II, 96.
 TRAJANE (place), I, 348; II, 21, 44, 49.
 TRALLES, I, 266.
 TRAPANI (bibliothèque de), II, 47.
 TRÉGUIER, I, 296; II, 182, 277.
 TRENTE (concile de), II, 27.
 TRIESTE, II, 173, 184.
 TRIPOLI, I, 186; II, 210.
 TROMSOË, I, 325, 327, 347.
 TUBINGUE, I, 312.
 TUNIS, II, 47, 168, 208, 209, 210.
 TURIN, I, 19, 34, 35, 250; II, 119, 138, 238.
 TURQUIE, I, 268; II, 434.
 TWICKENHAM, II, 191.
 TYR, I, 190, 253.
 TYROL, II, 135.
- U**
- UGDULENA, II, 47.
 ULUNDI, II, 174.
 UNIVERSITÉ, I, 43, 50, 65, 116, 333.
- V**
- VALMONTONE, II, 113.
 VALROGER (abbé de), I, 112, 115.
 VAPEREAU, I, 76, 159.
 VARESE, II, 310.
 VATICAN, I, 26, 28, 33, 36, 38, 210; II, 29.
 — (Bibliothèque du), I, 263.
 VECCHIOTTI, II, 58.
 VÉDAS, I, 146, 168.
 VELTHUSEN, I, 165.
 VENDÔME, I, 10.
 VÉNÉTIE, I, 35, 39.
 VENISE, I, 30, 33, 34, 39, 358, 360, 362, 363, 365, 372; II, 7, 82, 110, 115, 116, 118, 119, 134, 135, 136, 173, 185, 200, 214.
 VENOSA (princesse de), II, 90, 94.
 VERA, II, 239.

- VÉRARD, II, 314, 317.
 VERNES, I, 36.
 VÉRONE, I, 34, 39; II, 200.
 VERSAILLES, I, 50, 345, 347,
 348, 349, 354, 355; II, 8, 79.
 VÉSUVE, I, 17.
 VEUILLOT (Louis), I, 384.
 VIÀ MAQUEDA, II, 165.
 VIÀ TOLEDO, II, 165.
 VIARDOT (Mme), II, 257.
 VICENCE, I, 34, 39.
 VICOVARO, II, 113.
 VICTOR-EMMANUEL, II, 29.
 VICTOR HUGO, II, 152, 333.
 VICTORIA (de Prusse), II, 195.
 VICTOR-EMMANUEL, II, 129.
 VIGNY (A. de), I, 80, 384.
 VILLE-D'AVRAY, II, 249, 250,
 251, 253, 254, 255.
 VILLEMMAIN, I, 80.
 VILLEMARQUÉ (de la), I, 182.
 VIVANET (Ph.), II, 165, 173,
 249.
 VIVIEN DE SAINT-MARTIN, I,
 69, 206.
 VOGUÉ (de), I, 185, 282, 283.
 VOORDEN (de), I, 94.
 VOLNEY (prix), I, 12, 154, 155.
 VOLTAIRE, I, 102, 374, 375.
- VOSGES, I, 337; II, 135.
 VRIÈS FEYENS (M. de), I, 76.
- W**
- WADI MOKATTEB, II, 228.
 WADI FERRAN, II, 228.
 WADDINGTON, I, 265, 281, 283.
 WALEWSKI, I, 33.
 WALLON, II, 134, 315.
 WEBER, I, 77, 96.
 WEIL (Henri), I, 281; II, 240.
 — (Mme J.), I, 281.
 WETTE (de), I, 278.
 WILSON, I, 199.
 WITTGENSTEIN (princesse de),
 II, 90.
- Y**
- YPORT, I, 313, 315, 316; II,
 213.
 YUNG, II, 3, 4, 53, 243.
- Z**
- ZACHARIE, II, 92.
 ZAKHIA, II, 242, 289.
 ZELLER, I, 274.
 ZOULOULAND, II, 174.

TABLE

	Pages.
ANNÉES 1872, 1873, 1874.	3
ANNÉES 1875, 1876, 1877.	69
ANNÉES 1878, 1879, 1880.	127
ANNÉES 1881, 1882, 1883.	206
ANNÉES 1884, 1885, 1886.	267
ANNÉES 1887-1892	309
INDEX	357

8945-3-28.

COULOMMIERS
IMPRIMERIE
PAUL BRODARD
9561-4-1928.

part

A 438

ERNEST RENAN

*

CORRESPONDANCE

— 1872-1892 —

II

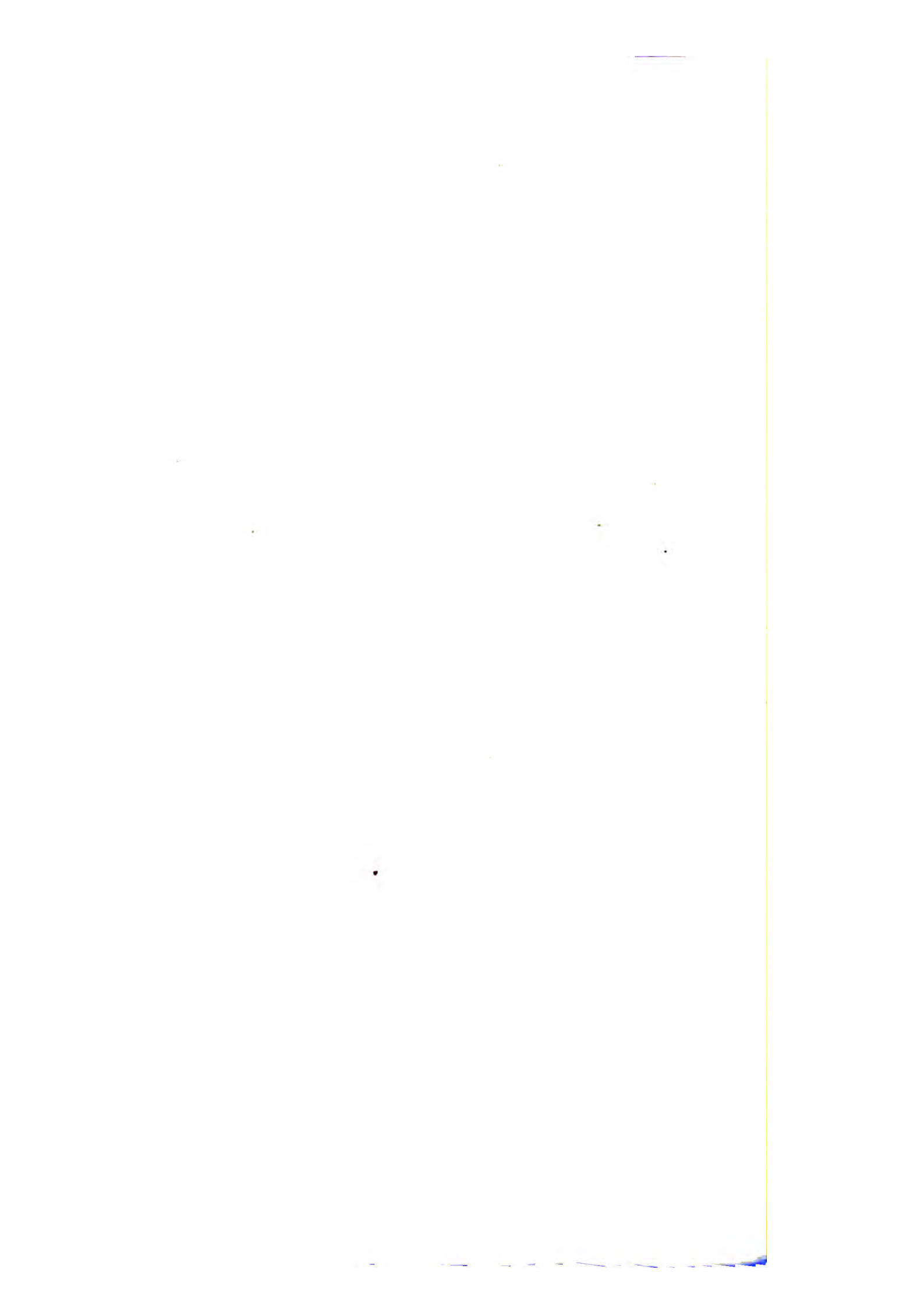
2



PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER

—
1928

NS 6 a 27



ŒUVRES COMPLÈTES D'ERNEST RENAN

HISTOIRE DES ORIGINES DU CHRISTIANISME

VIE DE JÉSUS	1 vol
LES APÔTRES	1 —
SAINT PAUL	1 —
L'ANTECHRIST	1 —
LES ÉVANGILES ET LA SECONDE GÉNÉRATION CHRÉTIENNE	1 —
L'ÉGLISE CHRÉTIENNE	1 —
MARC-AURÈLE ET LA FIN DU MONDE ANTIQUE	1 —

INDEX GÉNÉRAL de l'HISTOIRE DES ORIGINES DU CHRISTIANISME.

Format in-8°.

LE LIVRE DE JOB, traduit de l'hébreu, avec une étude sur le plan, l'âge et le caractère du poème	1 vol.
LE CANTIQUE DES CANTIQUES, traduit de l'hébreu, avec une étude sur le plan, l'âge et le caractère du poème	1 —
L'ECCLÉSIASTE, traduit de l'hébreu, avec une étude sur l'âge et le caractère du livre	1 —
HISTOIRE GÉNÉRALE DES LANGUES SÉMITIQUES	1 —
HISTOIRE DU PEUPLE D'ISRAËL	5 —
ÉTUDES D'HISTOIRE RELIGIEUSE	1 —
NOUVELLES ÉTUDES D'HISTOIRE RELIGIEUSE	1 —
AVERROËS ET L'AVERROÏSME, essai historique	1 —
ESSAI DE MORALE ET DE CRITIQUE	1 —
MÉLANGES D'HISTOIRE ET DE VOYAGES	1 —
QUESTIONS CONTEMPORAINES	1 —
LA RÉFORME INTELLECTUELLE ET MORALE	1 —
DE L'ORIGINE DU LANGAGE	1 —
DIALOGUES PHILOSOPHIQUES	1 —
DRAMES PHILOSOPHIQUES, édition complète	1 —
SOUVENIRS D'ENFANCE ET DE JEUNESSE	1 —
FEUILLES DÉTACHÉES	1 —
DISCOURS ET CONFÉRENCES	1 —
L'AVENIR DE LA SCIENCE	1 —
LETTRES INTIMES DE E. RENAN ET HENRIETTE RENAN	1 —
ÉTUDES SUR LA POLITIQUE RELIGIEUSE DU RÈGNE DE PHILIPPE LE BEL	1 —
LETTRES DU SÉMINAIRE (1838-1846)	1 —
MÉLANGES RELIGIEUX ET HISTORIQUES	1 —
CAHIERS DE JEUNESSE (1845-1846)	1 —
NOUVEAUX CAHIERS DE JEUNESSE (1846)	1 —

Format grand in-18.

CONFÉRENCES D'ANGLETERRE	1 vol
ÉTUDES D'HISTOIRE RELIGIEUSE	1 —
VIE DE JÉSUS, édition populaire	1 —
SOUVENIRS D'ENFANCE ET DE JEUNESSE	1 —
FEUILLES DÉTACHÉES	1 —
FRAGMENTS INTIMES ET ROMANESQUES	1 —
PAGES CHOISIES	1 —
PAGES FRANÇAISES	1 —

